

*Bibliothèque des
Philosophes
alchimiques
ou hermétiques*

TOME I




Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

BIBLIOTHÈQUE
DES
PHILOSOPHES ALCHIMIQUES
OU
HERMÉTIQUES

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée de plusieurs Philosophes, avec des Figures et des
Notes pour faciliter l'intelligence de leur Doctrine, Par M. J. M. D. R.

1741

TOME PREMIER

TRAITÉS CONTENUS

*Dans ce premier Volume. I. À Table d'Émeraude d'Hermès, avec le Commentaire
de l'Hortulain. Les sept Chapitres attribués à Hermès. Le Dialogue de Marie et
d'Aros. La Somme de la Perfection, de Geber.*

AVERTISSEMENT

Les Amateurs de la Science Hermétique ne pouvant rassembler chacun en particulier les Écrits des meilleurs Auteurs qui en ont traité, à cause que les Éditions, qui en ont été faites séparément, et en différents temps, se trouvent maintenant dispersées dans nos Provinces et chez les Étrangers, et que les Exemplaires en étant devenus fort rares et très chers, on a cru qu'on leur épargnerait des soins et de la dépense, en ajoutant, dans une nouvelle Édition, aux Adeptes, que M. Salomon a insérés dans sa *Bibliothèque des Philosophes Chimiques*, ceux auxquels il aurait pu y donner place, si sa santé lui avait permis de la continuer. Ce savant Médecin, dans sa Préface en deux Parties, a si bien parlé dans la première de la vérité de la Science Hermétique, et dans la seconde, de l'obscurité des Philosophes [2] qui en ont écrit, qu'on n'a pas jugé à propos de la supprimer, pour en donner une nouvelle, dans laquelle on n'aurait pu dire que ce qu'il a dit lui-même avec beaucoup d'érudition. On en a seulement retranché quelques particularités, qui ne sont point essentielles, non plus que ses Leçons Latines, lesquelles ensemble n'auraient servi, dans cette Édition, qu'à en multiplier les Volumes, et en augmenter inutilement le prix. On ne s'est pas, non plus que lui, attaché à placer ici précisément les Philosophes dans l'ordre des temps où ils ont écrit, parce qu'outre qu'il ne serait pas aisé d'en fixer les Époques, la peine qu'on prendrait pour le faire, serait inutile ; cependant nous avons observé une espèce de Chronologie, afin de distinguer les Anciens d'avec les Modernes. À l'égard des Interprétations qu'il a données sur le fond de cette Science, on les a placées dans le Corps de l'Ouvrage, pour dispenser [3] le

Lecteur d'y avoir recours par *Renvoi* à la fin de chaque Traité, et on y a mis son nom pour les distinguer des autres, qu'on a parsemées dans les endroits les plus obscurs de ces Traités, pour aider ceux qui commencent à étudier les Philosophes à comprendre plus facilement le sens de leurs Écrits principalement leurs Paraboles et leurs Énigmes, qui pourraient les dégoûter d'une Étude ennuyeuse, au lieu de les encourager à démêler le vrai de leur Doctrine d'avec le faux, dont ils l'enveloppent, pour en cacher la connaissance aux Studieux, qui, pour ainsi dire ne sont pas prédestinés pour en avoir l'intelligence ; car, selon ces Philosophes, cette connaissance est un Don de Dieu, qu'il n'accorde qu'à ces Sages désintéressés, qui ne veulent, par leur Art, imiter la Nature dans ses Opérations, que pour employer en Œuvres de Miséricorde le fruit de leurs travaux, et ne pas à ces [3] Hommes avides, qui ne voudraient transmuier les Métaux que pour satisfaire leur volupté et leur ambition. Pour donner encore du courage à ces Enfants d'Hermès, et leur ôter le dégoût d'étudier dans quelques-uns de ces mêmes Traités, dont les Traductions anciennes auraient pu aussi leur paraître d'un Style embarrassant et grossier, on les a remises dans un Langage plus intelligible, et moins désagréable. Mais en lisant Philosophes, il faut prendre garde, que s'ils s'accordent sur le Principe essentiel de leur Mercure ils diffèrent sur ses Principes matériels, ce qui cause d'abord de la confusion dans l'esprit de ceux qui ne sont pas encore familiers avec eux, et les jette dans le doute d'une véritable Concordance, jusqu'à ce qu'étant devenus plus éclairés par une lecture assidue, ils parviennent à connaître ces derniers Principes, et à concevoir l'usage différent que ces Philosophes en [4] ont fait. Pour faire leur grand Œuvre, les uns se sont servi du Mercure vulgaire, rendu homogène à l'Or, par la voie que Geber enseigne dans sa *Somme de la Perfection* : Les

autres, en suivant la Doctrine du Trévisan, on fait un Mercure double, plus actif que le premier en se servant de celui-ci, comme de *Moyen*, pour extraire d'un Minéral, non encore mûr, un Mercure Principe des Métaux, avec lequel ce Mercure vulgaire, rendu homogène, s'incorpore par l'entremise des Colombe de Diane, qui en absorbant leurs Soufres arsenicaux favorisent cette incorporation : Et pour animer encore davantage ce Mercure double, d'autres, comme Basile Valentin, y ont ajouté de l'Or, préparé philosophiquement et ont tiré de ce Composé une Eau Mercurielle, pondéreuse et pénétrante, qui dissout sans violence les Métaux parfaits, et les remet en leur première matière. On [5] verra en quelque façon, dans les Éclaircissements que nous donnerons sur le Cosmopolite et sur Philalèthe, la manière de procéder pour acquérir ce double Mercure animé, dont les Philosophes ont parlé avec tant de réserve, qu'on aurait eu de la peine à en découvrir la Composition si les espèces de Disputes, qui se sont élevées entre quelques Philosophes Modernes, n'avaient donné lieu à pénétrer dans leur Secret le plus caché. Un de ceux-ci a beaucoup contribué au développement de ce Mystère ; par les Écrits qu'il a publiés contre le dernier Adepté que nous venons de nommer, et s'il en avait usé à son égard avec plus de modération, nous serions moins en état de bien faire entendre ce Philosophe, que nous placerons dans le sixième Volume de cette Bibliothèque. Ces différents Mercures s'acquièrent par deux voies, l'une *humide* et l'autre *sèche*. Le Mercure, acquis [6] par la voie humide, mouille les mains ; celui, qui s'acquiert par la voie sèche, ne les mouille point, et la plupart des Philosophes semblent préférer la première voie à la seconde. Il y a un autre Mercure, plus précieux, que les trois dont nous venons de parler ; on en prendra quelque connaissance dans cette nouvelle Bibliothèque. Artéphius et le Cosmopolite en laissent

entrevoir quelque chose dans leurs Ouvrages ; et le Commentateur du Poème intitulé, *La Lumière sortant par soi-même des Ténèbres*, s'en explique assez clairement, en disant que la Nature ayant exercé sur l'Or son action dans toute son étendue, il serait très difficile, et presque impossible de travailler sur lui, à moins que d'avoir cette Eau éthérée, le Ciel des Philosophes, et leur vrai Dissolvant. Mais, pour ne pas amuser plus longtemps les jeunes Amateurs de la Science, nous les renvoyons à la Préface suivante par [7] la lecture de laquelle ils se formeront de la Philosophie Hermétique une idée plus juste que nous ne la leur donnerions par un Discours plus étendu : Nous leur recommandons seulement de ne point oublier de prier Dieu de leur inspirer par son Saint Esprit, l'intelligence de ce qu'ils trouveront de difficile à entendre dans les Livres des Philosophes et de se souvenir dans leurs Prières de celui qui a fait ce qu'il a pu pour éclaircir des difficultés, qui auraient retardé le progrès de leurs Études ; c'est ce qu'il attend de leur piété pour la récompense de son zèle et de son Travail.



PRÉFACE

PREMIÈRE PARTIE

De la vérité de la Science

Le dessein que j'ai de donner au Public en notre Langue un Recueil des Œuvres choisies des Philosophes, ou des Auteurs les plus approuvés, qui depuis Hermès Trismégiste jusqu'à présent ont écrit de la Transmutation des Métaux imparfaits en Argent et en Or ; ou, pour parler plus proprement, de leur Perfection, par le moyen de la Poudre de projection, qu'on appelle autrement la Pierre Philosophale ; m'oblige, avant toutes choses, d'établir la vérité de la Science, ou de l'Art, qui enseigne à faire cette Transmutation et d'en faire voir la possibilité.

Car si ce n'est qu'un pur caprice de l'imagination des Hommes, comme la plus part en sont persuadés, et de ceux-là même qui paraissent les plus sensés et qui sont d'ailleurs très habiles dans les autres Sciences : Si ce n'est qu'une tromperie inventée par des Imposteurs, pour abuser [ij] par l'espérance d'un bien immense les Avars et les Simples, comme il ne s'en voit tous les jours que trop d'exemples : Si ce n'est du moins que l'Ouvrage de l'ambition de l'Esprit humain, qui veut s'élever avec empire au dessus du pouvoir de la Nature ; qui se flatte qu'il est plus industrieux que cette sage Mère ; qu'en une ou deux années il fera l'Or qui est son Chef-d'œuvre, et à la production de qui elle emploie plusieurs siècles ; qu'il peut par son artifice faire les Perles et les Pierreries, qu'un Ancien appelle *tout le Recueil et le Raccourci de la Majesté de la Nature* ; qu'il prolongera la durée, de sa vie, et l'étendra au-delà des bornes ordinaires : Si l'Art de la Chimie, qui doit produire un si merveilleux effet, n'est ni véri-

table ni possible : Enfin si la Pierre Philosophale n'est qu'une *Pierre d'achoppement et de scandale*, qui ruine et déshonore tous ceux qui la cherchent : Il est certain qu'on ferait un très grand mal de faire revivre des Livres si pernicieux, puisque, par la publication de ces Traités, au lieu de rendre service au Public, (qui est la fin qu'on se doit proposer en ces sortes de choses) ce serait causer un très grand préjudice à tout le Monde, et encore principalement à ceux de notre Nation, que de les engager par ces Livres dans une erreur qui sans cela [iij] serait inconnue à la plupart d'entre eux ; de les obliger, par l'espérance d'un bien imaginaire, à s'appliquer à la recherche d'une Chimère, parce qu'ils y emploieraient inutilement leur temps, y dépenseraient malheureusement leurs biens, et ne recueilleraient enfin de tout leur travail et de leur dépense, que de la fumée et de l'infamie.

Mais au contraire, si ce que ces Auteurs enseignent est effectivement possible et véritable : S'il est vrai que Dieu ait permis que les Hommes pussent en cela imiter la Nature, et l'obliger à faire un effort au de-là de ses Productions ordinaires, en l'aidant par leur industrie : S'il est vrai que l'on puisse faire la Pierre Philosophale, et par le moyen, d'un peu de sa Poudre changer en moins d'une heure les Métaux imparfaits en Argent et en Or : S'il est vrai que par son moyen l'on puisse faire les Perles et les Pierreries les plus précieuses Et si cet Élixir, qui fait un effet si surprenant sur les Métaux imparfaits, en les dépouillant de leur impureté, a la même vertu, et agit avec la même efficace sur tout ce qui est d'impur dans nos humeurs : S'il fait le même miracle sur les maladies des Hommes les plus désespérées : Si cette admirable Médecine a le pouvoir de prolonger la vie, et de conserver nos corps [iv] dans une santé parfaite ; ainsi que tous les Philosophes l'assurent : Il faut nécessairement avouer qu'on ne saurait

servir plus utilement le Public qu'en lui donnant des Maîtres qui lui apprennent une Science si merveilleuse, et qu'on ne saurait trop soigneusement recueillir les paroles et les préceptes des véritables Philosophes, ni rechercher avec trop d'empressement les Livres de ces grands Hommes, puisque ce sont les seuls qui peuvent nous apprendre le moyen d'acquérir un si rare trésor, qui nous donne tout à la fois la possession légitime des Richesses, et une santé assurée, sans laquelle les Biens nous seraient inutiles ; et la vie même, qui est le plus grand de tous les Biens, serait un supplice perpétuel.

Car quoi que tous les Philosophes retenus, comme ils disent, par la crainte de Dieu, aient tous écrit fort obscurément, pour ne pas profaner et rendre publique une chose si précieuse, si elle était commune, causerait un désordre et un bouleversement prodigieux dans la Société humaine. Quoi que, comme ils disent, ils n'aient écrit que pour les Enfants de la Science, c'est-à-dire pour ceux qui sont initiés dans leurs mystères et que par cette raison il soit fort difficile aux Apprentifs d'entendre et de déchiffrer leurs [v] Livres, qu'ils ont à dessein embarrassé d'Énigmes, et rempli de contradictions : Quoi qu'il paraisse d'abord presque impossible de pouvoir, par la lecture de leurs Écrits si embrouillés, développer un si grand Secret ; de choisir la réalité parmi tant de sophistications, et de reconnaître la vérité parmi tant de mensonges qui s'y rencontrent : Quoi qu'enfin ce ne soit principalement que du Père des Lumières que nous devons espérer la révélation d'un si grand mystère : Il est pourtant très assuré, que si Dieu, ou quelque Ami, ne nous le révèle, ce n'est que parmi toutes ces contradictions et ces mensonges apparents que nous trouverons la vérité. Nous ne pouvons voir la Lumière que parmi ces Obscurités et ces Énigmes : Ce n'est que parmi ces Épines que cuillerons cette Rose

mystérieuse : Nous ne saurions entrer dans les riches, Jardins des Hespérides pour y voir ce bel Arbre d'Or, et en cueillir les fruits si précieux, qu'après avoir défait le Dragon qui veille toujours et qui en défend l'entrée : Et nous ne pouvons enfin aller à la conquête de cette Toison d'Or que par les agitations et par les écueils de cette Mer inconnue, qu'en passant entre ces Rochers qui se choquent et se combattent, et après avoir surmonté les Monstres épouvantables qui la gardent. [vj]

Et en effet, tous ceux qui ont su et qui ont appris d'eux-mêmes la Pierre Philosophale, et qui, dans leurs Livres, ont écrit de quelle manière ils sont parvenus à cette Connaissance, avouent qu'après avoir longtemps travaillé en vain aux Sophistications, et fait un grand nombre d'Essais et d'Opérations inutiles sur de différentes Matières, c'est enfin par la seule lecture des Œuvres des véritables Philosophes qu'ils se sont détrompés de leurs erreurs. Ils confessent tous que c'est dans leurs Livres qu'ils ont appris à connaître la véritable Matière, et la seule manière de la préparer ; en quoi consiste tout le secret et tout l'artifice. Et ils disent que c'est par leurs Écrits seulement qu'ils ont été instruits des Opérations et du Régime qui sont nécessaires pour y réussir.

Mais parce que, comme il a déjà été dit, ces Livres, qui par la Science extraordinaire qu'ils enseignent, devaient être si estimés et si recherchés, si elle est véritable ; seraient au contraire très pernicieux et très préjudiciables, si cette même Science est fausse et imaginaire. Pour donner de la créance à l'autorité des Philosophes et du crédit à leurs Livres, il faut nécessairement faire voir que la Transmutation et la Pierre Philosophale, qu'ils enseignent est véritable et possible. [vij]

Pour le faire avec quelque ordre, parce qu'il faut premièrement demeurer d'accord de ce que l'on veut établir : Je commencerai par la Défi-

nition de l'Art de la Chimie, qui enseigne à faire la Transmutation : puis je donnerai l'idée de son Effet par la description exacte que je ferai de la Pierre Philosophale ; qui est la chose en question. Et ensuite, j'en prouverai la possibilité par les deux moyens dont on accoutumé de prouver une vérité contestée, qui font l'Autorité et la Raison. Et parce qu'il s'agit ici d'une Question de fait, j'y ajouterai l'Expérience, qui suffirait toute seule pour établir cette vérité, étant en ces sortes de matières la preuve la plus assurée et la plus convaincante. Et quoi que sans doute je sois le moins éclairé de tous ceux qui ont écrit pour la défense de cette vérité, j'espère néanmoins ; quelque décriée qu'elle soit, d'en faire si bien voir l'évidence et la certitude, que je me promets que ceux qui voudront se donner la peine d'examiner sans passion sans préoccupation d'esprit, les preuves que je rapporterai pour l'établir, s'ils ne sont entièrement convaincus de la vérité de la Pierre Philosophale, ils seront du moins persuadés que ce n'est pas une imposture comme la plupart qui jugent des choses sans les connaître, se l'imaginent, [viiij] et que si elle est fort difficile à faire, il n'est pas pour cela impossible d'y réussir.

Je ne m'arrêterais pas d'abord à expliquer le nom de Chimie ni à en chercher l'étymologie ; mais parce que nous ne connaissons et ne parlons des choses que par leur nom, et qu'ainsi, il faut avoir la connaissance des noms auparavant que de connaître les choses ; Je dirai seulement en passant, qu'il y a plus d'apparence que ce mot de Chimie vient de celui de *Chemia*, qui est le nom que les Prêtres anciens donnaient à l'Égypte dans la Langue sacrée et mystérieuse de leur Religion, au rapport de Plutarque que du mot $\chiυειν$ qui veut dire fondre, ni de celui de $\chiυμος$, qui signifie suc ou liqueur, parce que c'est l'Art de Chimie qui a appris à fondre les Métaux et à tirer et distiller les liqueurs des corps mixtes, ce qui est cause

qu'on l'appelle quelquefois *Art distillatoire*, les Chimistes *Distillateurs*. Si bien que ce mot *Chémie*, ou, pour parler comme le vulgaire, *Chimie* ou *Alchimie*, en y ajoutant l'article Arabe, *Al*, signifie proprement, l'Art ou la Science d'Égypte, où vraisemblablement elle a commencé, puisque Hermès, que les Philosophes reconnaissent pour en être l'Auteur, et que pour cette raison ils appellent leur Père, en était Roi au rapport de Cicéron, Grand Prêtre [ix] et de plus Prophète ou Philosophe. Ce qui fut cause qui fut appelé τρισμαγιστος Trismégiste ; c'est-à-dire trois fois très grand, ou parce qu'il avait les trois plus grandes et plus excellentes qualités que les Hommes puissent posséder, parce que, comme il est dit dans sa Table d'Émeraude, il avait la connaissance de toutes les choses de la Nature, c'est-à-dire des Minéraux, des Végétaux et des Animaux. Et de là vient que les Philosophes appellent souvent la Chimie l'Art ou la Science Hermétique, et la manière avec laquelle ils scellent leur Vaisseau, le Sceau d'Hermès. De sorte que, pour parler proprement, il faudrait dire Chémie et non pas Chimie, puisque même Eusèbe, Suidas Héliodore, et les autres Philosophes l'écrivent χημεία avec un *éta* et non pas χυμεία avec un *upsilon*. Mais parce que dans le langage il faut suivre l'usage le plus reçu, surtout quand on n'en connaît pas moins la chose dont il s'agit ; je me sers du mot de Chimie, qui est le plus connu, et le plus usité.

On définit la Chimie un Art, ou une Science pratique, qui enseigne à résoudre les Corps mixtes dans leurs Principes naturels, et par ce moyen à les rendre très purs et très efficaces, pour servir de Médecine, ou pour les maladies ou [x] pour parfaire les Métaux imparfaits.

Ainsi la Chimie, ayant pour sa fin de faire un Ouvrage qui demeure, et qui subsiste après son action, comme ont tous les Arts, et les Sciences, qu'on appelle pratiques, il se voit par la Définition qu'on vient d'en don-

ner, qu'elle se propose deux diverses fins, et qu'elle se termine à deux Opérations différentes. La première, est de faire des Remèdes plus simples et plus épurés, et partant plus efficaces que les Remèdes ordinaires, par les Extraits, les Sels et les Essences qu'elle tire de trois Règles ou Familles de la Nature, qui sont les Minéraux, les Végétaux et les Animaux, dont je parlerai peut-être quelque jour dans un Traité particulier. La seconde, qui est celle dont nous parlons, et qui est sans comparaison plus excellente que l'autre (étant elle-même une Médecine incomparable pour toutes les maladies les plus rebelles) est de faire la Pierre Philosophale, par le moyen de laquelle les Métaux imparfaits sont convertis en Argent et en Or.

On donne plusieurs noms à cette admirable Opération, et à cet Effet prodigieux de la Chimie. Car premièrement on l'appelle le *grand Œuvre*, ou à cause de son excellence, ou parce qu'il est fort difficile, ou pour la différence qu'il y a entre ce [xj] Chef-d'œuvre, et les Teintures particulières, autrement appelés *Particuliers*, à quoi s'occupent les Sophistes. Secondement les Auteurs Grecs lui donnent le nom de *Poudre de projection*, parce que comme ils le disent, lorsque ce merveilleux Ouvrage est à sa dernière perfection, ou pour le Blanc ou pour le Rouge (qui est lorsqu'il est Fondant, Pénétrant et Tingent) il est véritablement Poudre, blanche ou rouge, réduite en très menues parties et en atomes imperceptibles, que l'on jette sur les Métaux fondus ou sur le Mercure échauffé, pour en faire la Transmutation. Troisièmement, on la nomme communément *Pierre Philosophale*, comme qui dirait une Pierre faite par la Chimie ou Philosophie ; (Car ces deux noms ne signifient souvent que la même chose ; si ce n'est que premier est plus général et plus étendu que le second ;) c'est-à-dire par l'Art ou par la Science secrète et cabalistique des Sages. Or on

l'appelle Pierre, dit Zachaire, parce que c'est une chose ; qui par la cuisson ou décoction, est enfin rendue fixe, et qui ne s'enfuit point du feu ; les Philosophes ayant, dit-il, accoutumé d'appeler Pierre toutes les choses que le feu ne peut point faire évaporer ni sublimer : Ou parce que, comme disent le Trévisan, et la Complainte [xij] ou Remontrance de Nature, c'est un Moyen digne entre Mercure et Métal. Comme s'ils voulaient dire que la Pierre Philosophale n'est pas une chose coulante et liquide ainsi que le Mercure vulgaire, parce que c'est une Poudre qui est solide ; mais aussi ce n'est pas une chose malléable, ni qui se puisse étendre sous le marteau comme le Métal, parce qu'elle est *frangible* et cassante comme une pierre, et qu'elle ressemble à une pierre mise en poudre ; quoi que d'ailleurs elle soit fondante comme de la cire, et qu'elle entre et pénètre par son extrême subtilité dans le corps des Métaux quand ils sont en fusion. On l'appelle encore *Magistère* du mot Latin *Magisterium*, comme si l'on disait Maîtrise ou Chef-d'œuvre. Et enfin Élixir, ou pour prononcer comme font les Arabes, *Aléxir* qui signifie perfection et composition de l'Or, ou Force.

Or la Pierre Philosophale, n'est autre chose, selon les Philosophes qu'une Poudre blanche ou rouge, composée du Mercure des Philosophes, et du Mercure de l'Or, unis inséparablement dans une même Essence, que la Nature fait, étant aidée de l'Art, et qu'elle élève jusqu'au souverain degré de fixité et de perfection, qui consiste en ce qu'elle est fondante et pénétrante, et qu'elle a une Teinture blanche [xiiij] ou rouge surabondante, que son Soufre intérieur et incombustible, et la chaleur extérieure lui donnent, par le moyen de quoi, étant projetée sur l'Argent-vif échauffé, et sur les Métaux imparfaits, lorsqu'ils sont en fusion, elle pénètre, teint et fixe véritablement en Argent ou en Or leur Mercure, qui est de sa

même nature, et avec lequel elle s'unit et en sépare tout ce qu'ils ont de Soufre impur, et de crasse terrestre.

Voici de quelle manière les Philosophes disent que la chose se fait. Le Mercure des Philosophes (qu'ils appellent la Femelle) étant joint et amalgamé avec l'Or (qui est le Mâle) bien pur et en feuilles ou en limaille, et mis dans l'Œuf philosophal (qui est un petit Matras fait en ovale, que l'on doit sceller Hermétiquement, de peur que rien de la Matière ne s'exhale.) On pose cet Œuf dans une écuelle, pleine de cendres, qu'on met dans le Fourneau, et lors ce Mercure, par la chaleur de son Soufre intérieur, excité par le feu que l'Artiste allume au dehors, et qu'il entretient continuellement dans un degré et dans une proportion nécessaire, ce Mercure, dis-je, dissout l'Or sans violence, et le réduit en atomes, puis en son Mercure, qui est sa Semence ; ce qu'il fait, parce qu'il est de même nature que [xiv] le Mercure de l'Or, mais un peu plus âcre, n'étant pas si digéré, à raison de quoi les Philosophes, l'appellent leur Eau pontique, et leur Vinaigre très aigre. Dans cette Opération l'Aigle dévore le Lion, le Fixe devient Volatil le Corps Esprit et aussi le Volatil, devient Fixe, et l'Esprit se corporifie. Ainsi la Dissolution de l'un est la Fixation de l'autre. L'Esprit tire l'Âme hors du Corps, et l'Âme unit l'Esprit et le Corps ensemble. Ensuite la Matière devient comme de la poix fondue, puis insensiblement d'un Noir très noir. C'est ce que les Philosophes ont appelé *la Tête du Corbeau, leur Plomb, ou Saturne, et les Ténèbres Cimmériennes* : et cette couleur marque que la Putréfaction se fait, qui est le *Chaos* et le *Tombeau* d'où l'Esprit doit sortir et glorifier son Corps. Puis la Matière étant devenue plus liquide, elle commence à se blanchir, ce qui paraît premièrement au bord du Vaisseau et en se desséchant peu à peu, elle devient très blanche et étant lors en petits atomes, c'est la Lune

et la Teinture blanche pour l'Argent, l'Huile de Talc, et la Matière propre pour faire les Perles de la manière que l'enseigne Raymond Lulle. Il faut alors augmenter un peu le feu, et la Matière deviendra liquide et volatile, passera par plusieurs Couleurs, dont la Verte sera la première [xv] et principale, et s'étant desséchée peu à peu, elle se fera Poudre rouge de la couleur de Pavot. C'est alors la *Salamandre* qui vit dans le feu, c'est-à-dire le *Soufre incombustible*, et il ne peut plus de lui même : et étant tout seul, être porté ni élevé à une plus haute perfection. Mais en l'imbibant avec le Mercure des Philosophes, on le multiplie, et à chaque Multiplication qu'on lui donne, on augmente sa vertu et sa qualité Tingente, de dix fois autant qu'elle était auparavant. De manière, que si un grain de la Poudre de projection, pouvait (avant qu'elle soit multipliée) teindre et perfectionner en Or dix grains de Métal imparfait, après la première Multiplication, ce grain de Poudre teindra et perfectionnera en Or cent grains du même Métal Et si l'on multiplie la Poudre une seconde fois, un grain en teindra mille de Métal, et à la troisième fois, dix mille ; à la quatrième, cent mille ; et ainsi toujours en augmentant jusqu'à l'infini ; ce qui est une chose que l'Esprit humain ne saurait comprendre.

On augmente tout de même cette Poudre en quantité, en la fermentant avec l'Or de la manière que Philalèthe et les autres Philosophes l'enseignent.

Ainsi, toute la difficulté ne consiste qu'à faire, et à préparer le Mercure des Philosophes. [xvj] Il n'y a que cela seul qu'ils ont caché, et qu'ils disent qu'il est impossible aux Hommes de pouvoir trouver et s'imaginer d'eux-mêmes, si Dieu ou un Ami ne le leur révèle. C'est leur Enfant qu'ils forment, non pas en le créant (parce qu'il n'y a que Dieu qui peut tirer les choses du néant, et que l'Art ne travaille que sur une Matière qui

à déjà été produite par la Nature) mais en le tirant et faisant sortir des choses où il est enfermé. L'Art ne saurait pourtant faire cette admirable production tout seul, il faut nécessairement qu'il soit secouru de la Nature, et qu'elle y travaille, et c'est elle qui fait la plus grande partie de l'Ouvrage. Mais sa manière d'agir dans cette Opération est inconnue aux Hommes, quoi qu'ils en aient continuellement des exemples devant les yeux, parce qu'elle est trop simple et trop naturelle. Et c'est assurément le *Fourneau secret*, dont parle Philalèthe, que jamais l'œil corporel n'a vu. C'est à ce Mercure et à la préparation que l'Artiste lui donne, que doivent se rapporter la plupart des choses qui nous paraissent des Énigmes et des difficultés si embrouillées dans les Livres des Philosophes. C'est ce même Mercure, qu'ils ont pris plaisir de déguiser sous tant de différents noms, qu'ils ont appelé *le Mercure animé*, *le Mercure double*, *le [xvij] Mercure deux fois né*, *le Lion et le Serpent Vert*, *le Dragon ignée*, *le sang duquel s'incorpore avec le suc de la Saturnie végétale* ; c'est leur *Eau pontique*, leur *Vinaigre*, *le Fils et le Lait de la Vierge*. C'est dans la production de ce Mercure que les Philosophes disent que nous devons imiter la Nature ; c'est-à-dire que nous devons nous servir de la même Matière dont la Nature se sert pour faire des Métaux, qui n'est autre chose qu'une Nature Mercurielle, et que nous devons faire les mêmes Opérations que fait la Nature dans les Mines ; dont la première est *la Sublimation*, dit Zachaire. C'est enfin de ce Mercure que les Philosophes assurent qu'on peut de lui seul faire l'Œuvre plus efficacement, plus facilement et plutôt, qu'en le mêlant avec l'Or, et que c'est là leur véritable voie, mais qui est rare, et que Dieu a réservée pour les Pauvres qui le craignent. Voilà toute l'économie de cet Ouvrage mystérieux.

Tous les Philosophes lui attribuent trois vertus ou trois usages. Le premier, est la *Transmutation* ou la perfection du Mercure des Métaux imparfaits en Argent et en Or, qui se fait de la manière qu'il a été dit.

Le second, est de *guérir les maladies* qui sont incurables par les Remèdes ordinaires, [xvii] ce que cette Médecine fait par son extrême subtilité et pureté, étant le Baume universel et l'Humide radical de la Nature. Van Helmont ne peut croire qu'elle ait cette vertu, à cause qu'étant extrêmement, fixe elle ne peut, dit-il, s'unir à notre corps ; et que ceux qui l'ont ne vivent pas plus longtemps. Mais cet Élixir étant fusible et pénétrant, qui empêche que notre chaleur naturelle n'agisse sur lui ? Outre que sa fixité n'est qu'active. Les Philosophes peuvent bien se conserver la vie ; mais ils ne peuvent pas s'immortaliser, et qui sait s'ils n'en vivent pas plus ?

Le troisième usage est, que lorsqu'elle est au Blanc, on en peut *faire des Perles*, comme l'on en fait des *Rubis* et d'autres *Pierreries*, quand elle est au Rouge parfait ; ainsi que l'enseigne Raimond Lulle.

Quelques Philosophes assurent qu'outre cela cet Élixir peut rendre le *Verre malléable* ; c'est-à-dire lui donner la dureté et l'extension de Métal, ce qui serait d'une grande utilité pour faire des Vaisseaux de verre et de cristal, de toutes manières, qu'on ne pourrait assez estimer s'ils n'étaient point fragiles. Et peut-être que cela même pourrait être d'un grand usage aux Mathématiciens pour tailler des Verres hyperboliques pour leurs Lunettes ; Ce que Monsieur des Cartes a autrefois tant [xix] souhaité de pouvoir faire, parce que les Verres taillés de cette figure feraient beaucoup plus d'effet que ceux dont on se sert présentement.

J'ai vu un petit Traité de Buthler, Anglais, qui lui attribué encore d'autres vertus, que je ne rapporterai point. Car outre qu'elles sont su-

perstitieuses et impies, la précaution que cet Auteur veut qu'on apporte à faire la Multiplication de la Pierre, et l'Armure ridicule dont il dit qu'il se faut servir pour cela, fait voir évidemment qu'il n'a jamais rien su dans la Science ; et qu'ainsi il n'a pas pu faire l'expérience de ces usages.

Je ne crois pas aussi toit nécessaire de dire ici les choses prodigieuses qu'on veut que les Frères de la *Rose-Croix* (qui est, à ce qu'on croit, une Cabale de Philosophes en Allemagne) fassent par le moyen de cette Connaissance. Car on veut nous faire croire qu'ils spiritualisent leurs corps, qu'ils se transportent en peu de temps en des lieux fort éloignés, qu'ils peuvent se rendre invisibles quand il leur plaît, et qu'ils font beaucoup d'autres choses qui paraissent incroyables.

Mais voici un autre effet que les Philosophes attribuent à la Pierre Philosophale, qui n'est pas moins admirable que tous ceux dont nous venons de parler ; mais [xx] qui est sans doute d'autant plus considérable et plus inutile que tous les autres, *que la possession de toute la Terre et de toutes les Richesses ne servirait de rien aux Hommes, s'ils perdaient leurs Âmes*. Ceux, disent les Philosophes, qui sont assez heureux pour avoir la connaissance de cet Art, et la possession de ce rare Trésor ; quelques méchants et vicieux qu'ils fussent-auparavant (*s'il est possible que la Sagesse puisse entrer dans une Âme souillée de vices*, et que Dieu, qui est le juste Dispensateur de tous les Biens, fasse une grâce si particulière à un Méchant) sont changés dans leurs mœurs, et deviennent Gens de bien. De sorte que ne considérant plus rien sur la Terre qui mérite leur affection, et n'ayant plus rien à souhaiter en ce Monde, ils ne soupirent plus que pour Dieu, et pour la bienheureuse Éternité, qu'ils ont incessamment présente devant les yeux. Et ils disent comme le Prophète : *Seigneur, il ne me reste plus que la possession de votre Gloire pour être entièrement satisfait*.

Voilà les effets prodigieux de la Pierre Philosophale, ce Chef-d'œuvre admirable de la Nature et de l'Art. Ce n'en est assurément que trop, pour la faire souhaiter à tout le monde. Mais peut-être aussi qu'il en a trop, pour que personne puisse la croire véritable. Il faut donc faire [xxj] voir qu'elle est possible. C'est ce que je prétends faire maintenant, et d'en établir la preuve sur l'*Autorité*, sur la *Raison*, et sur l'*Expérience*. Commençons par la première.

Encore que la vérité ne soit pas assez solidement soutenue ni affermie sur le témoignage des Hommes, s'il n'est appuyé de la révélation de Dieu, qui seul est infaillible ; il est pourtant très assuré que si, l'on ne recevait cette preuve, qui est autorisée par les lois Divines et Humaines, il n'y aurait rien dont on ne pût douter. Et ainsi toutes les Histoires ne seraient que des Fables. Tout ce que les Anciens nous ont laissé par écrit ne (croit que des Contes faits à plaisir. Et tout ce qu'on nous raconte des Pays qui nous font inconnus, ferait des mensonges et dei impostures. Mais ce nous serait assurément une présomption et une vanité insupportable, si parce que nous ne pouvons pas comprendre qu'une chose puisse être, nous voulions là-dessus démentir des Hommes, qui, pour leur rare doctrine sont en estime et en vénération parmi tous les Savants ; et si nous voulions rejeter comme trompeur le témoignage de plusieurs grands Personnages, qui dans tous, les Siècles se sont rendus recommandables par leur mérite et par leur vertu. Que si avec la Doctrine et la [xxij] Science, la Probité des mœurs et la Sainteté de vie se trouve jointes ; il est sans doute que leur autorité en est d'autant plus recevable, qu'il n'est pas croyables que des Hommes si savants et si pieux, aient voulu mentir à la face de toute la Terre, et faire passer à toute la Postérité une imposture de cette conséquence, pour une vérité indubitable.

Ainsi, pour ne parler point d'Hermès, qui mérita le surnom de trois fois très grand, comme il a déjà été dit, qui est un des plus anciens Auteurs que nous ayons, puisqu'on demeure d'accord qu'il était auparavant Moïse ; pour ne rien dire, de Pythagore, si estimé parmi les Anciens pour sa profonde Science ; sans faire valoir l'autorité des Arabes, de Geber, de Calid, d'Artéphius, et d'autres, qui la plupart ont été Rois ; Que peut-on dire contre Morien, qui, animé de l'Esprit de Dieu en la fleur de son âge, quitta Rome, lors la Capitale du Monde où il était né, pour s'aller confiner dans les Déserts de la Palestine, où il consumma saintement sa vie ? Et pour ne parler que de ceux dont on ne saurait contester les Ouvrages, que dira-ton contre l'un des plus Savants Hommes de notre France, Arnaud de Villeneuve, grand Théologien et très fameux Médecin ; Que peut-on dire contre son Disciple [xxiiij] S. Raymond Lulle, qui a si profondément pénétré dans toutes les Sciences, et qui poussé par le zèle du Christianisme, ayant passé dans la Barbarie pour convertir les Infidèles, a versé son sang pour la vérité de la Foi ? Et qu'alléguera-t-on contre le témoignage du bienheureux Albert, qui a mérité le surnom de Grand ; et parce qu'il a été un grand Évêque, le grand ornement d'un Ordre très illustre dans l'Église, et un grand Docteur ? Peut-on croire que des Hommes si pieux et si savants aient non-seulement voulu dire que la Pierre Philosophale était une chose possible et véritable ; mais encore d'assurer qu'ils l'ont faite, et d'en écrire des Livres pour l'enseigner, si ce n'eût été qu'une *Chimère* et qu'une imposture ? Et est vraisemblable qu'ayant écrit si doctement et si sincèrement dans les autres Sciences, ils eussent voulu, par leur autorité, engager tous les Hommes dans une telle erreur, qui n'eût pu les faire passer que pour des Fourbes, et leur attirer des malédictions. Et si *le Diable est Père du Mensonge, comme Dieu est*

l'Auteur de la Vérité ; Quelle communication peut-il y avoir entre Dieu et Belial ? Entre les Saints et les Démons ? Entre les Défenseurs de la vérité et les Protecteurs du mensonge ? Et puisqu'on leur ajoute foi, et qu'on les [xxiv] fuit avec raison dans les autres Sciences qu'ils ont professé, pourquoi refusera-t-on de les croire dans celle ci ? et d'autant plus même qu'elle ne dépend pas de la seule spéculation, qui peut être fautive ; parce que le plus souvent elle ne consiste que dans la pure imagination des Hommes ; mais qui étant appuyée sur la vérité des Sens, et fondée sur l'expérience, et sur les effets infaillibles de la Nature ; est plus assurée et moins sujette à l'erreur.

Ajoutons à ceci que dans toute l'étendue des temps et dans la suite continuelle de tous les siècles, presque tous les grands Hommes, qui ont été fameux dans toutes les Sciences, demeurent d'accord de cette vérité, et la plupart assurent même qu'ils ont vu la Transmutation.

Il est vrai qu'il y en a aussi plusieurs, et qui sont très illustres dans les Sciences, qui ne sont pas dans ce sentiment. Mais il ne s'en faut pas étonner, parce que c'est une chose, qui, quoi que simple et naturelle, est néanmoins toute extraordinaire : Et, elle paraîtra toujours impossible à ceux qui n'ont pas une assez exacte connaissance des Principes réels, et des véritables Opérations de la Nature et qui n'en savent rien de plus, que ce qu'ils s'en imaginent par ces termes confus de l'École, *Matière première, Sujet, Puissance, Forme, Acte*, [xxv] *Privation, Disposition*, semblables. D'ailleurs, comme ils n'ont aucune raison, ni convaincante ni valable pour en faire voir l'impossibilité, quelque réputation qu'ils se soient acquis dans le Monde, leur opinion ne suffit pas pour détruire le témoignage de tant de savants Hommes, qui assurent, ou qu'ils ont fait l'Œuvre, ou qu'ils en ont vu l'expérience.

Et certes, si c'est avec justice qu'on a une déférence entière pour le sentiment du grand Hippocrate dans la Médecine : Si l'autorité d'Aristote ne peut-être désavouée dans la Philosophie de l'École : Si l'on voit tous les jours que les décisions de Cujas, ou d'un autre fameux Jurisconsulte, sont reçues comme des lois dans le Barreau : Si dans les Sciences l'on croit avoir raison de se soumettre aveuglément au sentiment d'un seul Homme qui est célèbre ; et si l'on ne fait point d'autre réponse à ceux qui combattent et qui détruisent sa Doctrine par l'évidence de la raison ou l'expérience, que celle des Disciples de Pythagore ΑΥΤΣ ΕΦΑ, *Il l'a dit* : Si c'est enfin une Maxime approuvée de tout le monde, et établie par les lois, Qu'il-faut croire chaque habile Homme en sa profession ; peut-on raisonnablement résister d'ajouter créance au témoignage si authentique de tant de grands Homme, qui [xxvj] se sont rendus illustres et par leur doctrine et par leur vertu, qui nous assurent tous unanimement que la Pierre Philosophale est véritable, qu'ils l'ont faite, qu'ils en ont vû les effets, et qui même ont écrit pour l'enseigner.

Cette preuve, établie sur la bonne foi serait suffisante toute seule pour persuader cette vérité. Mais parce qu'il n'est pas juste d'avoir une fourneau aveugle à la seule autorité des Hommes, quelque crédit que leur grand savoir leur ait acquis dans le monde ; et qu'au contraire on la doit rejeter comme fautive, et la condamner comme trompeuse, si elle ne se trouve pas conforme à la raison et à l'expérience, qui sont les deux Pierres de touche, et les deux seules et indubitables Épreuves de la vérité, il faut faire voir que ce que ces Auteurs ont dit est véritable ; non-seulement parce que ce sont des Gens savants et de probité qui l'ont dit ; mais encore parce que la raison démontre que ce qu'il ont dit, est Possible.

Pour le bien faire, et pour en établir fondement la preuve, il faut considérer la Nature de près, en examiner les Opérations, et suivre pas à pas toutes les démarches qu'elle fait dans la production des Métaux.

Albert le Grand, et tous ceux qui ont [xxvij] écrit des Métaux, demeurent d'accord avec les Philosophes, qu'ils sont tous faits d'une même Matière, qui est l'Argent-vif, qu'ils appellent leur Semence, et qui est uni et mêlé avec une Terre visqueuse et subtile, qu'ils appellent Soufre. Et ils assurent que toute la différence qui se rencontre entre eux, ne vient que de la différence de la cuisson, qui digérant diversement cet Argent-vif, en sépare différemment le Soufre impur, jusqu'à ce qu'il n'y en reste plus ; et alors, disent-ils, c'est de l'Or, qui n'est que de l'Argent-vif parfaitement digéré. Et en effet, l'expérience nous fait voir que l'Argent-vif est la Matière des Métaux, tant parce qu'il s'attache et s'unit à eux, et principalement à l'Or, qui est le plus parfait ; ce qu'il ne ferait pas s'il n'étaient pas tous deux d'une même nature, qu'à cause que les Fondeurs de Plomb sont sujets aux mêmes accidents et incommodités que ceux qui travaillent avec l'Argent-vif ; qu'ils ont les mêmes tremblements de Nerfs ; et que les uns et les autres deviennent perclus et entrepris des mains, ce même effet ne-pouvant venir que de la même cause.

Ce Principe étant posé : Puisque la Nature n'emploie qu'une seule et même Matière, qui est l'Argent-vif, pour faire tous les Métaux ; et qu'elle ne se sert pour cet [xxviii] effet que d'un seul moyen et d'une même action, qui est la cuisson ; il faut nécessairement avouer que son intention, en les produisant, n'est pas de faire du Plomb, du Fer, du Cuivre, de l'Étain, ni même de l'Argent, quoi que ce Métal soit dans le premier degré de perfection, mais de faire de l'Or. Car cette rage Ouvrière veut toujours donner le dernier degré de perfection à ses Ouvrages, et lorsqu'elle

y manque et qu'il s'y rencontre quelques défauts, c'est malgré elle que cela se fait. Ainsi ce n'est pas elle qu'il en faut accuser ; mais, ou l'impureté de la Matière, dont elle est obligée de se servir ; ou le manquement des Causes extérieures, qui doivent lui prêter leurs secours, et agir de concert avec elle. De sorte que s'il ne se trouvait point d'empêchements au dehors qui s'opposassent à l'exécution de ses desseins, toutes ses productions seraient toujours achevées, et elles seraient tout autant de Chefs-d'œuvre, parce que toutes ses Opérations seraient toujours fort justes et fort régulières. C'est pourquoi nous devons considérer la naissance des Métaux imparfaits, comme celle des Avortons et des Monstres ; qui n'arrive que parce que la Nature est détournée dans ses actions, et qu'elle trouve une résistance qui lui lie les mains, et des obstacles, qui l'empêchent [xxix] d'agir aussi régulièrement, qu'elle a coutume de faire. Cette résistance que trouve la Nature dans la production des Métaux imparfaits, c'est la crasse et l'ordure que l'Argent-vif, qui en est la Matière, a contracté par l'impureté de sa Matrice, c'est-à-dire du Lieu où il se trouve pour former l'Or ; et par l'alliance qu'il fait en ce même Lieu avec un Soufre mauvais et combustible. Ces obstacles, c'est le défaut de la chaleur ; soit qu'elle vienne ou du Centre, conduite par l'*Archée*, ou du Soleil ; soit qu'elle se fasse de l'union de ces deux. Parce que la chaleur n'étant pas assez forte pour réparer ces crasses et ces impuretés d'avec l'Argent-vif, elle laisse cette Matière crue ou à demi cuite, et partant imparfaite. De manière que le principal effet de la chaleur étant d'unir les choses qui sont d'une même Nature, et de désunir celles qui ne le sont pas, et qu'on appelle hétérogènes ; ainsi selon les diverses impressions que fait la chaleur sur ce Mercure, et selon les divers degrés de coccion qu'elle lui donne, elle le purifie plus ou moins de ses impuretés et en

sépare une moindre ou une plus grande quantité de ce mauvais Soufre. De là vient qu'encore qu'elle ne veuille produire qu'un seul Métal, elle est néanmoins contrainte d'en faire plusieurs. Il n'y en a [xxx] pourtant qu'un seul, qui est l'Or, qui soit l'*Enfant de ses désirs*, et son Fils légitime, parce qu'il n'y a que l'Or qui soit sa véritable production. Car une même Cause, qui, par une même action, agit sur une même Matière, doit nécessairement produire toujours le même Effet, s'il ne survient quelque empêchement du dehors. Et partant les autres Métaux (si ce n'est qu'ils agent été tirés trop tôt de leur Matrice, et qu'ils n'aient pas eu le temps de se perfectionner, comme les fruits qu'on détache encore tous verts de dessus l'arbre) sont effectivement des Monstres, ou du moins des Avortons, qui sont demeurés imparfaits, parce que cette bonne Mère manquant du secours de la chaleur qui lui était nécessaire ; travaillant dans un lieu impur et contraire à ses desseins, et ayant trop de difficultés à surmonter, elle a été trop faible pour pouvoir digérer parfaitement leur Argent-vif, et n'a pas eu assez de force pour le dégager du mauvais Soufre, et des autres impuretés qui sont unies avec lui : Et par ainsi, cet Argent-vif est demeuré volatil ; ce qui est cause qu'à la réserve de l'Argent, qui est un Métal presque parfait et fixe, tous les autres s'en vont en fumée à la Coupelle : Parce que le Plomb que l'on y met en plus grande quantité, ayant beaucoup de Mercure [xxxj] cru et fort volatil, (comme il se connaît en ce qu'il est le plus mou et le plus aisé fondre de tous) ce Mercure enlève et emporte avec soi tous les autres.

Pour pouvoir donc accomplir l'intention de la Nature, et pour perfectionner ces Métaux, il n'y a que deux choses faire, à séparer leur Mercure de son mauvais Soufre, et le détacher de ses autres impuretés, et à lui donner la Fixité et Teinture de l'Argent ou de l'Or. Car de lui-même il a

presque tout le poids de l'Or ; et il acquiert aisément ce qui lui en manque par cette séparation. Parce qu'en la dégageant de ces impuretés (parmi lesquelles il se rencontre une humidité superflue qui le rend hydropique) il se trouve réduit à un plus petit *volume* et par ainsi plus pesant.

La Poudre de projection fait ces deux choses, et elle supplée à ces deux manquements de la Nature. Car cette Poudre n'étant, ainsi qu'il a été remarqué, que l'incorporation, pour ainsi dire, du Mercure des Philosophes et de celui de l'Or, qui a acquis par la cuisson le souverain degré de Fixité et de Subtilité, avec Teinture surabondante ; Cette Poudre, jetée sur les Métaux imparfaits lorsqu'ils sont fondus, achève presque en un moment, se que la Nature n'aurait fait qu'en plusieurs [xxxij] années, si elle n'en avait pas été empêchée. Car premièrement, en ne se mêlant qu'avec le Mercure des Métaux, qui est de sa même Nature, elle en sépare tout ce qui n'en est pas ; et ainsi elle en sépare tout ce qui n'est pas Mercure c'est-à-dire le Soufre impur, et les *terrestréités*, et tout ce qui ne peut pas être converti en Or. Secondement, cette Poudre en pénétrant intimement le Mercure des Métaux, elle lui communique sa Fixité et sa Teinture, la Fixité et la Teinture de l'Or, (comme l'on fera voir ci-après) mais qui sont exaltées par la cuisson à un degré beaucoup au-delà de celles qui se trouvent dans l'Or minéral. C'est pourquoi le Mercure des Métaux imparfaits se trouve véritablement changé en Or, puisqu'en ayant la Matière, il en a aussi réellement toutes les qualités et les propriétés qui sont la Fixité, la Teinture ou la Couleur, et le Poids.

Ainsi, nous avons dans le Mercure des Métaux imparfaits une Matière capable de recevoir les impressions et les vertus de l'Élixir. Et partant voilà toutes les difficultés levées que l'on pourrait former contre la

possibilité de la Transmutation de la part de ces mêmes Métaux, comme n'étant pas une Matière propre à la recevoir.

Aussi, quand il ferait vrai que les [xxxiiij] Métaux imparfaits seraient de différentes Espèces ; et quand il serait vrai encore que les Espèces ne pourraient pas être changées les unes en les autres, ainsi qu'on le prétend, parce que chaque Espèce a ses propriétés particulières, qui la rendent différentes des autres et incommunicable aux autres, et qui par conséquent empêchent que cette métamorphose et ce changement monstrueux se puisse faire. Encore, dis-je, que cela fût véritable, on ne pourrait pas raisonnablement conclure ni inférer de là, que la Transmutation ou Perfection métallique fût impossible. Parce que la Matière, dans laquelle se fait ce changement, ou (pour parler le langage de l'École) le Sujet où se fait ce mouvement et l'introduction de cette Forme, ce n'est ni le Plomb, ni l'Étain, ni le Fer, ni le Cuivre, ni même le Mercure vulgaire tout entier. Mais c'est le Mercure du Plomb, le Mercure de l'Étain, le Mercure du Fer, le Mercure du Cuivre ; et (ce qui semblera peut-être un galimatias) le Mercure du Mercure vulgaire. Et tous ces Mercures ne sont qu'une même espèce de Mercure, et une même Matière, que la Nature a formée pour en faire de l'Or.

D'ailleurs, outre que les Métaux imparfaits ne sont différents entre eux que par les différents degrés de coction, selon qu'elle [xxxiv] purifie plus ou moins leur Mercure, ainsi qu'il a été remarqué ; on ne peut disconvenir que ces Métaux sont des Corps mixtes, qui paraissent, et que l'on peut soutenir être homogènes ; parce qu'ils ne sont pas visiblement composés de parties différentes, comme sont les Plantes de les Animaux. Et ainsi cette conséquence ne serait pas valable. *Les Espèces des Végétaux et des animaux ne peuvent être changées les unes en les autres. Donc, les Mé-*

taux imparfaits, qui sont différents en espèces, ne peuvent pas être changés en Argent et en Or. Puisque Aristote sur l'autorité duquel on établit ce raisonnement, avoue au second *Livre de la Génération et de la Corruption*, que les, Éléments se peuvent changer entre eux. Voici comme il en parle : *De l'Air s'en fera de l'Eau, si la chaleur [de l'Air] est surmontée par le Froid [de l'Eau] parce que l'Air est chaud et humide, et l'Eau froide et humide. Et ainsi la chaleur étant changée il sera Eau.* Et tous les Scholastiques sont dans ce même sentiment.

Mais il y a de quoi s'étonner, de ce que demeurant d'accord avec leur Maître de la Transmutation dès Éléments, ils osent assurer que les Espèces, [c'est-à-dire les Individus de deux Espèces différentes] ne puissent pas se changer le uns en les autres. [xxxv] Car en cela, outre qu'ils sont contraires à Aristote, ils démentent manifestement l'Expérience, et une Expérience qui se fait tous les jours chez eux-mêmes. La voici. Il est certain que le Blé et l'Eau ne sont pas de même espèce que le Sang, que la Chair, que les Os, et que les autres parties de nos corps similaires ou simples en apparence. Cependant ils ne sauraient nier que le Blé, étant réduit en farine, de cette farine pétrie avec de l'eau, il ne s'en fasse du Pain. Que mangeant ce Pain et buvant de l'Eau, ce Pain et cette Eau se changent en Chair dans l'Estomac, et que ce Chair est une espèce différente du Pain et de l'Eau que nous avons pris. Ce Chair se change ensuite en une autre espèce différente de lui, parce qu'il s'en fait du Sang dans le Cœur. Et ce Sang, étant porté dans tout le Corps par les Artères, il se change en Chair et en Os, et en toutes nos autres Parties *similaires*, qui toutes sont de différentes espèces. Car enfin, toutes les parties de notre Corps se nourrissent et s'augmentent de ce Pain et de cette Eau, par le moyen de ces divers changements. Les Laboureurs ne savent que trop,

que le Blé, qu'ils sèment dans leurs champs, se change en Ivraie. Les Jardiniers remarquent qu'il y a plusieurs graines qui dégènèrent [xxxvj] gènèrent en d'autres Espèces. Tout le monde sait que les Grenouilles n'ont rien moins, au commencement qu'elles se forment, que l'apparence et la figure de Grenouilles, n'étant composées que d'une grosse tête et d'une petite queue, et qu'elles demeurent longtemps en cet état auparavant que d'être entièrement formées. La même chose arrive aux Crapauds qui se font de semence et par la voie ordinaire de la Nature. Et quand Aristote n'aurait pas dit que les Chenilles se changent en Papillons, et que de ces Chenilles il y en a qui se forment sur les feuilles vertes des herbes, et surtout du choux, personne n'en pourrait douter. Mais que dira-t-on des Macreuses, qui se font d'un bois pourri dans la Mer ? Comment faudra-t'il appeler la production des Rats, des Araignées, des Mouches, des Vers, et d'une infinité d'autres Insectes, dont parle la même Aristote au 5^e Livre de l'Histoire des Animaux qui naissent de la putréfaction de plusieurs choses qui n'ont aucune ressemblance, ni en la Matière (du moins en ce que l'École appelle *Matière seconde*) ni dans ce qu'elle nomme, *Qualité*, avec ces Insectes et ces autres Animaux qui s'en forment ?

Que si l'expérience nous fait voir que les Espèces des Végétaux et des Animaux [xxxvij] qui sont de Corps faits de parties de différente nature, et qui sont plus Composés que les Métaux, se changent tous les jours les uns aux autres, Pourquoi voudra-t-on nier que les Métaux imparfaits qui sont des Mixtes plus simples, encore que chacun d'eux fût d'une Espèce particulière, se puissent changer en Argent et en Or ? Surtout puisqu'il n'y a que leur, Mercure qui se change, et que ce changement se fait dans l'ordre et selon l'intention de la Nature. Ces Métaux ne faisant en cela que se perfectionner, et venir au partage d'un bien, dont cette bonne

Mère avait destiné de leur donner la possession si elle eût eu la liberté de le faire. De sorte que l'Art pouvant en cela faciliter les moyens à la Nature d'exécuter ses desseins, il est constant qu'il n'y a rien de la part des Métaux imparfaits qui puisse servir d'obstacle à leur perfection. Et ainsi l'on peut dire que la Matière est toute prête et toute disposée à recevoir la Transmutation.

Mais comme il ne suffit pas d'avoir les Matériaux propres, tous prêts pour faire un Palais, si l'on n'a l'Architecte pour en conduire le dessein, et les Ouvriers pour le bâtir ; aussi ce n'est pas assez que les Métaux imparfaits soient capables de recevoir la Transmutation ; que rien ne puisse [xxxviii] empêcher qu'ils soient convertis en Argent et en Or ; et que leur Mercure ait toutes les dispositions à recevoir cette dernière perfection ; Il faut encore faire voir que la Poudre de projection, qui est l'Agent qui peut faire ce merveilleux effet, en donnant la Fixité et la Teinture à ce Mercure des Métaux imparfaits, est possible, et qu'on la peut faire.

J'avoue qu'il est assez difficile de prouver démonstrativement cette possibilité ; tant parce que les Philosophes, qui sont fort réservés là-dessus, et qui font avec raison un grand mystère de leur Science, cachent soigneusement leurs Causes et les Principes de cette merveilleuse production de l'Art de la Nature ; ou, s'ils en parlent, ce n'est qu'en des termes métaphoriques et fort obscurs, et qui le plus souvent ont deux sens contraires. À cause que la Question étant ici de savoir si une chose le peut faire, il n'y a que la seule Expérience qui en soit la véritable preuve et qui puisse pleinement convaincre de cette possibilité, parce qu'il n'y a que l'Expérience qui puisse en faire voir l'effet.

Si néanmoins, en établissant cette possibilité sur la preuve que l'École appelle Négative, on pouvait en demeurer satisfait, il ne serait pas malaisé

de faire voir qu'il n'y a aucune impossibilité à faire la [xxxix] Poudre de projection. Premièrement, il n'y a point de raison convaincante qui puisse démontrer qu'elle soit impossible. Secondement, cette impossibilité ne pourrait venir que de l'impuissance ou de la Matière, ou de celle de l'Agent. Elle ne peut venir de la Matière, puisque c'est la même dont la Nature se sert à produire l'Or, et que c'est l'Or lui-même, à qui, par la préparation et par la cuisson, on donne une Fixité et une Teinture plus abondante et plus grande que celles qu'il avait reçu dans les Mines.

L'impossibilité ne peut pas venir aussi de l'Agent est double ; l'un qui agit au dehors, et l'autre au dedans, l'Art et Nature. Le premier ne fait autre chose que préparer la Matière, et entretenir la chaleur au dehors dans un degré nécessaire pour faire la cuisson, parce qu'il n'agit que pour seconder le dessein du principal Agent, qui est la Nature. Et ainsi, en suivant les règles établies par les Philosophes c'est-à-dire en proportionnant la chaleur comme ils l'ordonnent, selon l'exigence de la Matière et l'intention de la Nature, l'Art ne peut faillir. Et quand il manquerait (ce qui ne pourrait arriver que par le défaut d'expérience, ou par précipitation) sa faute ne serait pas irréparable ; et il pourrait aisément se corriger et se redresser ; [xl] puisque nous voyons que tous les Arts se perfectionnent par l'usage et par la pratique. Pour ce qui est de la Nature, il est constant qu'elle ne manque jamais dans ses productions lorsqu'elle a une Matière propre et bien préparée : et parce que c'est une sage Ouvrière, qui agit toujours fort régulièrement ; et parce que c'est une Cause nécessaire, qui ayant toutes choses prêtes et bien préparées pour faire son action, ne peut s'empêcher d'agir ; et qu'elle agit toujours d'une manière, pourvu qu'elle ne soit point interrompue par quelque empêchement.

Mais afin de prouver encore mieux cette possibilité, il faut examiner ce que c'est que la Poudre de projection. Philalèthe a dit que ce n'est autre chose que l'Or exalté et élevé à un dernier degré de pureté, qui consiste dans une Fixité très subtile, et dans une Teinture surabondante. Si l'Or peut donc être porté à cette souveraine pureté par l'artifice, il est constant que la Poudre de projection est possible. Les Philosophes assurent que cela se peut, parce que l'Or peut être dissous et réduit en son Mercure ; l'Art peut ensuite, par la cuisson, réduire ce Mercure, uni avec celui des Philosophes, en Poudre blanche ou en Poudre rouge, fondante, et qui pénétrant les Métaux imparfaits, [xlj] lorsqu'ils sont en fusion, donne à leur Mercure la véritable Teinture d'Argent et d'Or, ce qui est la Poudre de projection, Il n'y a donc qu'à voir si l'Or peut être dissous naturellement, c'est-à-dire réduit en son Mercure. Car tandis qu'il demeurera dans sa nature, et comme il est sorti de la Mine, il ne peut recevoir aucun changement ni aucune altération, puisque nous voyons que ni le plus fort des Animaux naturels, qui est le Feu, ni le plus violent que l'Art ait pu inventer, qui est l'Eau régale, ne le sauraient détruire, et que tous leurs efforts ne servent qu'à le purifier. Or le Mercure des Philosophes fait cet effet, parce qu'il dissout l'Or radicalement, doucement, et sans violence, et le réduit en son Mercure. Et quoi qu'on ne puisse point prouver cet effet que par l'expérience, les principales Causes du Mercure des Philosophes nous étant inconnues il n'est pas néanmoins difficile de faire voir que le Mercure des Philosophes peut dissoudre l'Or, par l'exemple de la glace, qui dans l'eau chaude se fond et se résout en eau, parce que ce n'est que de l'eau qui est congelée. Car l'Or n'étant tout de même qu'un Mercure très pur coagulé ; et le Mercure des Philosophes étant cette *Eau Céleste, qui est la Mère de l'Or*, comme dit le Cosmopo-

lite, dont l'Or, tous les [xlij] Métaux et toutes les choses ont pris leur origine. Il est certain que l'Or peut être dissous, et réincrudé dans ce Mercure, qui est de sa même Nature. Et d'autant plus aisément, que ce Mercure est aidé de la chaleur extérieure ; et qu'étant cru et indigeste, il a une certaine acrimonie, que les Philosophes appellent *Ponticité*, qui ronge et qui détruit l'Or sans violence, en ouvrant les pores de ce Corps, afin que sa Semence (dit le même Auteur) *qui est cuite et digérée, soit poussée dehors, et mise dans sa Matrice ; c'est-à-dire dans ce Mercure pour être unie inséparablement avec lui, élevée par la chaleur artificielle à la dernière perfection pour recevoir cette Fixité très subtile, et cette Teinture surabondante.* Ainsi le Mercure des Philosophes est à l'égard de l'Or, ce que le Verjus est à l'égard du Vin ; car le Verjus est de la même nature que le Vin et ne diffère du Vin que parce qu'il est encore cru et n'est pas assez digéré ni mûri ; ce qui fait qu'il a une âcreté (s'il est permis de se servir de ce terme) qui ne se trouve pas dans le Vin bien mûr, qui le rend en quelque façon corrosif. Et ainsi, comme il est dit dans le Ciel Terrestre *l'Or qui est victorieux sur les plus forts, est vaincu par le plus faible : faisant comme un Brave, qui repousse vigoureusement les [xliij] Ennemis qui l'attaquent, et qui tend les bras à un Ami qui le visite ; ou comme le Voyageur de la Fable, qui résista à la violence du Vent, qui voulait lui ôter ses habits, et que le Soleil, en l'échauffant peu à peu, lui fait dépouiller de lui-même.*

L'Or pouvant donc être dissout naturellement et sans violence par un Agent qui est conforme à sa Nature ; il est très assuré que cet Or, qui s'est réincrudé et remis en ses premiers Principes, s'unissant et s'incorporant avec le Mercure des Philosophes, il peut être digéré en peu de temps par la chaleur artificielle, et que cette chaleur étant plus forte, la digestion en

sera plus grande ; et ainsi l'Or peut acquérir et une Fixité plus grande et une Teinture plus abondante ; Car la chaleur artificielle y qui fait cette digestion, est la même que celle du Soleil, qui digère cette même Matière dans les Mines, et qui du Mercure en fait de l'Or. Et quoi que la plupart des Scolastiques ne soient pas de cette opinion, ces deux chaleurs sont constamment d'une même espèce. Et parce qu'elles sont également détruites par le même contraire, qui est le Froid (pour me servir de leurs propres, armes contre eux-mêmes) et parce que l'expérience nous fait voir que la chaleur du Soleil, étant ramassée ; et réfléchiée par les Miroirs [xliv] ardents il s'en fait du feu, qui est le même que le feu qui l'on appelle Élémentaire, puisqu'il a les mêmes propriétés et le même effet, échauffant et brûlant de la même manière, et même avec plus de violence, parce qu'il est plus uni ; comme il se voit par l'expérience du Miroir ardent, qui est dans la Bibliothèque du Roi, qui calcine les cailloux et les briques, et les vitrifie ; et qui fond les Métaux et l'Or même presque en un instant. Et parce que la chaleur du feu vivifie et a le même effet que la chaleur naturelle de l'Animal. Car on sait que dans l'Égypte on ne fait couver les Œufs que dans des fours. Et Vigenère dans son Traité du Feu et du Sel, assure que par un semblable Feu il a fait éclore à Rome cent ou six vingt Poulets tout à la fois.

Il ne nous reste donc plus, pour l'accomplissement de cette preuve, qu'à faire voir comment la Multiplication de la Poudre se peut faire, et comment un seul Grain de cette Poudre peut donner la véritable Teinture et la Fixité de l'Or à plusieurs onces d'Argent-vif et de Mercure des Métaux imparfaits.

On peut aisément concevoir la première par l'exemple que la Nature nous en fournit tous les jours. Car ne voyons nous pas qu'un seul grain

de blé mis en terre [xlv] produit plusieurs autres grains de la même nature, et que chacun de ces grains, mis pareillement en terre, produit tout de même plusieurs autres grains semblables ? Et cette Multiplication se fait incessamment et plus ou moins, selon que la terre se trouve ou mieux ou plus mal préparée. Il est vrai que ce grain, pour en produire plusieurs autres, se détruit ; mais il est vrai aussi que c'est moins une destruction qui lui arrive qu'une Multiplication et une Régénération qui se fait, puisque tous ces grains qu'il produit, ne sont qu'une diffusion et un épanchement, pour ainsi dire, de ce seul grain, qui s'est partagé et divisé en plusieurs grains, par le moyen de l'aliment que la terre lui fournit, et dont ce même grain avait tiré sa nourriture et son augmentation. Il en est de même de la Multiplication de la Pierre Philosophale. Un Grain de cette Pierre est comme la Semence, qui étant mise dans le Mercure des Philosophes, qui est sa propre terre, dont ce Grain et cette Semence ont été formés ; il fructifie en cette terre et produit plusieurs autres Grains semblables. De manière que chaque Multiplication est comme une nouvelle *Semaison* (pour me servir du terme des Laboureurs) qui produit toujours une nouvelle et très abondante moisson, parce que la terre, ou germe cette Semence, [xlvi] est de la même nature que la Semence même qu'elle reçoit. De même que le Blé vient plus abondamment dans une terre qui est bien fumée, parce que le fumier vient d'une nature végétale aussi bien que le Blé ; n'étant autre chose que la paille et la chaume du Blé, qui sont pourrir et le foin et les herbes que l'Animal a digéré.

La communication et le partage qui se fait de la Teinture d'un seul Grain de Poudre à plusieurs Grains de ce Mercure ; ne sera pas plus difficile à concevoir, si l'on considère qu'elle vient de deux Causes. La première, c'est la forte Teinture de la Poudre de projection, qu'elle a beau-

coup plus abondante que l'Or vulgaire, qui lui vient de sa digestion plus parfaite qu'elle a acquise par une chaleur plus grande. Car qui ne sait pas que c'est elle qui donne le beau coloris aux fruits de nos Espaliers et de nos Arbres en les mûrissant, et qu'ils sont plus teints et plus colorés du côté qu'ils sont exposés au Soleil ? Ainsi cette poudre, qui est si fortement teinte donne la Teinture de l'Or à beaucoup de Mercure ; comme une pinte de vin rouge fort couvert, peut donner à plusieurs pintes de vin blanc la couleur de vin clair ; Et comme un peu de Safran colore une grande quantité, d'eau.

La seconde cause de la communication [xlviij] de cette Teinture c'est le Soufre pur du Mercure des Métaux imparfaits, qui de lui-même a déjà la Teinture de l'Or. Car étant une ébauche de l'Or, il est constant qu'il en a la Teinture renfermée dans lui-même, qui n'est autre chose que fon Soufre pur (ainsi que dit le Trévisan) qui est profondément caché dans son centre. C'est pourquoi les Philosophes disent, et les Chimistes le trouvent par expérience, que *le Mercure est blanc au dehors, et rouge dans son intérieur*. Ainsi cette Poudre lui communique aisément la Teinture de l'Or, parce qu'il en a déjà la première couche : Et c'est alors que se fait ce que disent les Philosophes : *Que ce qui est occulte et caché, devient apparent et manifeste*.

Pour la Fixité. Cette Poudre ayant acquis une Fixité très subtile par la très forte union des deux Mercures avec leurs Soufres purs incombustibles, et par une très parfaite digestion, qui, en cuisant, fixe ce qui est volatil, et n'étant que la Quintessence et l'Esprit de l'Or, très fixe, ainsi que l'appelle Philalèthe ; il ne faut pas s'étonner si presque dans un moment, elle peut donner la Fixité de l'Or, au Mercure, par la séparation qu'elle fait de ses impuretés et de son humidité superflue et volatile,

puisque nous voyons que la seule vapeur du Plomb, qui n'est, disent les Philosophes, que la première coagulation [xlviij] de l'Argent-vif, le fige tout aussitôt. Qui ne sait qu'un peu de Présure, ou une petite pincée de fleur de Cardon d'Espagne caille plusieurs pintes de lait ? Et l'on voit en plusieurs endroits souterrains, l'Eau se fixer en Cristaux à mesure qu'elle découle de la voûte des Rochers, comme j'en ai vu l'expérience dans une Caverne ou Carrière à Langoiran, proche de la Garonne, à trois lieues au dessus de Bordeaux. Et tout le monde, sait ce que les Histoires rapportent du changement qui s'est fait, et même de notre temps, d'Hommes et d'Animaux, qui ont été changés et fixés tout d'un coup en sel et en pierres. Et l'on a remarqué en cette ville que l'effet si soudain du venin de la Vipère ne vient que de ce qu'il fixe et coagule le sang dans les veines, ce qui est cause de la mort si prompte de l'Animal, que la Vipère a mordu, parce que la circulation du sang ne se peut plus faire. Cependant le venin que la Vipère et l'Aspic jettent par leur morsure est si peu de chose, que ce n'est pas peut-être la quatrième partie d'un grain, qui corrompt et coagule pourtant toute la masse du sang d'un Homme, qui selon les Anatomistes est de seize à vingt livres.

Je sais bien que des Effets si surprenants et si merveilleux que produisent les Esprits, [xlrix] paraîtront incroyables à ceux qui ne reconnaissent point d'autres actions que celles qui se font par l'altération la contrariété de ce qu'ils appellent premières Qualités. Mais ces Effets, tous extraordinaires et incroyables qu'ils semblent être, ne sont pas si difficiles à concevoir que les Propriétés qu'ils attribuent à leur Matière première qui est, comme le dit M. d'Espagnet, le fondement chimérique de leur Physique. Car ils veulent que cette Matière première, qui n'est rien effectivement soit pourtant toute chose en puissance, et qu'elle donne tout ce qu'elle

n'a point. Ils disent que *C'est une chose qui n'a ni Qualités ni Accidents, et qui est néanmoins de premier Sujet des Accidents, et des Qualités : qui n'a point de Quantité, et qui donne l'Extension a toutes choses : Qui est Simple, et qui souffre néanmoins les Contraires, et est le champ de bataille où ils se combattent : Qui ne peut être connue par les Sens, et qui est pourtant la base de toute la sensibilité : Qui est diffuse partout, et qui ne se remarque en aucun lieu : Qui a un appétit de fordonné pour toutes les Formes, et qui n'en garde pas une : Qui est le fondement de tous les Corp., et qui cependant ne peut être connue que par l'imagination.* Si les Chimiques fondaient leur Science sur des Principes aussi imaginaires et aussi ruineux, [1] et s'ils avançaient des choses aussi incroyables, que pourraient-ils dire ?

Voici une autre raison, que l'on estimera peut-être la moins considérable ; mais que je crois assez puissante toute seule pour convaincre de la vérité de la Pierre Philosophale à ceux qui la voudront sérieusement examiner. Je la prends de la conformité qui se rencontre dans les Livres de tous les véritables Philosophes. Car quoi qu'ils aient presque tous écrit différemment ; et par ce qu'ils ont écrit en divers temps et en diverses langues ; et parce qu'ils se sont servis de différentes expressions, pour s'énoncer, et surtout quand ils parlent de leurs Principes et de leur Matière ; n'y en ayant presque aucun qui ne donne à leur Mercure un nom tout différent des autres, et qui même a un sens tout opposé aux autres : Néanmoins par ses divers noms, par ces termes particuliers, et par ces expressions différentes ils ne disent tous constamment que la même chose ; et dans cette diversité où ils semblent bien souvent être contraires, ils sont tous unanimement d'accord. Car de tous ces différents noms qu'ils donnent à leur Mercure, il se trouve que chacun de ces noms en explique ou un Principe, ou une Propriété, ou une Opération, ou une

Circonstance particulière. Et qu'ainsi il n'y a aucune contrariété, ni [li] entre ces noms, ni entre les Philosophes, qui se trouvent tous conformes en tout et partout. Jusque-là même que sans avoir eu aucune communication ensemble, sans s'être vus, ni connus, sans avoir lu les Ouvrages les uns des autres, ils se sont expliqués et éclaircis les uns les autres, et l'un a ajouté ce que les autres avaient omis, et bien souvent un seul a dit clairement, ce que tous les autres avaient enveloppé et dit fort obscurément. Ce qui est un témoignage évident, qu'encore qu'ils se soient expliqués différemment, ils n'ont pourtant tous connu ni voulu dire que la même chose. Et en effet, si la Pierre Philosophale n'était qu'une chose controuvé par quelqu'un d'entre eux, si ce n'était qu'une imposture que les Philosophes eussent pris les uns des autres : si ce n'était qu'une Fable qu'ils eussent empruntée et copiée les Livres de ceux qui l'auraient inventée, sans doute qu'ils se seraient servis des mêmes paroles et des mêmes expressions partout, pour ne pas découvrir leurs fourberies par la diversité de leurs discours ; et cependant, quoi que leurs termes et leur manière de s'énoncer soient tout à fait différents, il semble néanmoins qu'ils aient tous parlé par une même bouche, et tenu un même langage, et que tous ces Auteurs n'aient été qu'un même [lij] Auteur. De manière que nous pouvons dire avec quelque proportion touchant les contradictions apparentes qui se trouvent dans les Livres des Philosophes, ce que S. Jean-Chrysostome a dit de la différence qui se rencontre entre les Évangélistes dans des circonstances qui ne sont pas importantes ni considérables : Que non-seulement ces contrariétés ne détruisent pas la vérité de ce que les Philosophes enseignent : qu'au contraire c'est une preuve très forte de cette même vérité.

Ces rairons, à les examiner sans passion, seraient assurément suffisantes pour persuader cette vérité. Mais nous avons encore de quoi l'établir plus solidement sur des preuves plus fortes, puisqu'elles sont fondées sur l'Expérience, qui toute seule peut convaincre les plus obstinés et les plus ignorants.

S'il était vrai ce que l'on a dit d'un Clou, qui se voyait dans le Trésor de Florence, dont la moitié d'en bas vers la pointe était d'or ; parce que cette partie ayant été rougie au feu, avait été trempée dans une Huile ou Liqueur, qui l'avait changée en Or ; et l'autre moitié, que la Liqueur n'avait point touchée, demeurée dans sa première nature de Fer. Si cela, dis-je, était arrivé ainsi, et s'il était vrai que ce Clou fût effectivement moitié Fer et moitié [liij] Or, sans autre artifice que d'avoir été trempé de la sorte ; Cc serait une Expérience indubitable de la vérité de la Pierre Philosophale, un Clou fait de cette manière ne pouvant pas être l'ouvrage de la Nature.

Mais s'il est vrai qu'il y ait eu un Clou qui parût de cette sorte, comme plusieurs l'assurent, il faudrait que ce fût une dorure ou teinture seulement superficielle sur la moitié de ce Clou, ou une enture et soudure fort délicate. Aussi depuis quelques années on ne le montre plus ; sans doute parce que les Microscopes, qui grossissent prodigieusement les objets, en ont découvert l'artifice. Et je m'étonne qu'une telle imposture ait pu s'accréditer et subsister si longtemps, sans qu'on s'en soit aperçu. Mais ce qui est le plus surprenant, est que des Personnes, qui ont voulu passer pour Philosophes, ou du moins pour fort intelligents dans la Chimie l'aient crû véritable, et s'en soient servis comme d'une preuve convaincante de la Transmutation métallique. Car il faut être tout à fait ignorant dans la Science, pour ne pas savoir qu'une Transmutation d'une partie

d'un Clou de Fer en Or, faite par une Liqueur, le Clou demeurant tout entier en sa première figure, était impossible.

Premièrement, la Pierre Philosophale [liv] n'est pas une Liqueur, c'est une Poudre ; dont la consistance est solide, comme tous les Philosophes l'assurent, et comme la raison et l'expérience le démontrent. Parce que toute sorte de coction se fait en épaississant et en desséchant ; ainsi qu'Aristote l'a remarqué. Ce qui a fait dire aux Philosophes *que leur Œuvre doit être premièrement Eau, puis non Eau* : et que *pour faire le Magistère, il n'y a qu'à convertir les Éléments*, c'est-à-dire de l'Eau en faire de la Terre. Car le Feu est enfermé dans la Terre, comme l'Air est contenu dans l'Eau. C'est pourquoi Orfulus dit dans la Tourbe latine (*in Arte Auriferâ*) que *convertir les Éléments, c'est faire l'humide fec, et le volatil fixe*.

Secondement, il est impossible que la moitié de ce Clou eût été convertie en Or, qu'elle eût retenu la même figure qu'elle avait auparavant, pour deux raisons. La première, parce que le Métal imparfait doit être en fusion pour pouvoir être perfectionné et changé en Or. Car encore, que la Poudre de projection soit fondante et pénétrante, elle ne peut néanmoins s'unir intimement avec le Mercure du Métal, ni en séparer les impuretés, s'il n'est en fusion, ainsi que tous les Philosophes l'assurent ; puisqu'il faut que l'Argent-vif, même tout liquide qu'il est, soit échauffé [lv] pour être transmué. Ainsi, il ne suffirait pas que ce Clou eût été seulement rougi au feu, mais il devait être fondu pour être converti en Or. Et partant il n'a pu être changé en Or, et retenir la figure de Clou. La seconde raison est qu'il faudrait que la moitié de ce Clou, qui est d'Or, pour avoir retenu sa première figure, après sa Transmutation, eût été entièrement convertie en Or, sans aucune diminution. Ce qui est impossible, à cause qu'il n'y a que le seul Mercure des Métaux imparfaits qui

puisse être perfectionné et changé en Or. Parce qu'il n'y a que ce seul Mercure qui soit de même nature que l'Or, et qui avait été destiné par la Nature à le devenir. Le reste du Métal imparfait (qui est un mauvais Soufre et des crasses et terrestrités, qui n'ont aucune affinité avec l'Or, ni aucune disposition pour l'être) étant incapables de cette perfection ; puisque c'est cela même qui empêchent la Nature de pouvoir donner dans les Mines cette perfection au Métal imparfait. Voilà pour quoi il y a toujours du déchet dans la Transmutation des Métaux imparfaits, et plus aux uns qu'aux autres, selon qu'ils ont plus ou moins de Mercure et de Soufre impur, et selon qu'ils sont plus ou moins digérés, ainsi que le témoigne Zachaire. Or il est constant que le Fer est celui des Métaux [lvj] qui a le plus de mauvais Soufre et d'impuretés terrestres, et le moins de Mercure ; ce qui le rend si sec, et si difficile à pouvoir être fondu une seconde fois. Et partant la Transmutation de la moitié de ce Cloud a été impossible.

Quelques-uns rapportent pour un témoignage évident de la Pierre Philosophale les Lampes inextinguibles qu'on a trouvé dans les Tombeaux des Anciens, comme était celle qui fut trouvée près de Padoue dans le Tombeau de Maximus Olybius, laquelle, selon l'Inscription qui y était, devait avoir demeuré allumée 1500 ans, et celle qui fut trouvée de notre temps dans le Tombeau de Tulliola, fille de Cicéron. Mais c'est sans aucun fondement qu'on prétend se servir de ces Lampes pour une preuve de la Pierre Philosophale, parce que ce n'est pas une Liqueur, et que la matière de cette Lampe d'Olybius, se mit toute en menue poudre lorsqu'on y toucha, au rapport du savant Vives, dans les notes qu'il a fait sur la Cité de Dieu, de S. Augustin. Ce qui a donné lieu à cette créance ; c'est, à mon avis, les noms que les Philosophes donnent à leur Élixir de

Soufre et d'Huile incombustible comme ils l'appellent aussi *Pierre et Salamandre*, parce qu'étant très fixe, elle reste au feu. Il est vrai que dans [lvij] les vers qui étaient gravés sur cette Tombe, et au-dedans, il est parlé d'une Eau qui ne doit jamais manquer, d'une mixtion des Éléments fort exacte fort laborieuse et de Mercure avec son chapeau ; ce qui a quelque rapport au grand Œuvre ; mais ce n'en est pas une preuve suffisante, ni une conviction.

On pourrait avec plus de fondement et de raison alléguer pour une expérience et pour une preuve du grand Œuvre, la Fable de la Toison d'Or, qui était à Colchos. Car outre que les Fables ne sont fondées que sur de véritables Histoires ; qu'elles n'étaient que pour cacher les Mystères de la Théologie et de la Philosophie des Anciens ; et que Suidas assure avec beaucoup de vraisemblance, cette Toison d'Or, (qu'il est impossible qui ait jamais été) n'était autre chose qu'un Livre en parchemin où était écrite la manière de faire l'Or par la Chimie. Toutes les circonstances qui se trouvent dans cette Histoire, ont un rapport si juste avec les opérations et les effets de la Pierre Philosophale, qu'on ne saurait raisonnablement l'expliquer autrement.

Voici l'application qu'en a fait un des plus savants Médecins de ce siècle. *Le Dragon qui veillait toujours pour garder cette Toison, n'est, dit-il, autre chose que le Mercure qu'il est mal aisé de pouvoir [lvij] endormir ; c'est-à-dire, qu'il est difficile de l'arrêter et de le fixer. La Toison était enfermée dans le Temple de Mars, parce qu'on met la Matière pour faire la Pierre dans un Athanor ou Fourneau. [qui est un Fort en partie de Fer, dit Zachaire.] Les Taureaux qui gardaient ce Temple, et qui jetaient le feu par les narines, c'est le feu qu'il faut conduire par degrés. Les dents du Dragon que Jason sema, dont il naquit des Soldats qui s'entretuèrent, sont les deux Dra-*

gons, qui sont la Matière de la Pierre Philosophale, lesquels se tuent l'un l'autre. Jason endormit le Dragon par l'invention que lui en donna Médée : Cela veut dire que le Mercure, par les soins de l'Artiste de volatil devient fixe et une Médecine admirable, par le moyen de laquelle, Médée (qui veut dire Médecine) fit rajeunir Æson, parce que l'un des effets de la Pierre est de conserver la santé et de prolonger la vie.

La Fable des Jardins des Hespérides, où il y avait des Arbres qui portaient des fruits d'Or, que gardait un Dragon qui veillait toujours, et qu'Hercule fut obligé de tuer pour pouvoir cueillir de ces fruits, ne peut encore être bien entendue, ni expliquée autrement que de la Pierre Philosophale. Car le Dragon veillant n'est autre chose que le Mercure, qui est dans un perpétuel mouvement et volatil, jusqu'à [lvix] ce qu'Hercule, qui est l'Artiste laborieux, ait tué ce Monstre ; c'est-à-dire, l'ait fixé, avec bien de la peine, et alors il a en sa possession l'Arbre d'Or, dont parle le Cosmopolite, qui porte des fruits d'Or, et qui multiplie sans qu'il soit besoin d'en replanter.

On pourrait rapporter ici pour une expérience de la Pierre Philosophale ; ce que dit Suidas, dans le mot *χημεία* que Dioclétien ayant vaincu les Égyptiens qui s'étaient soulevés, il les traita fort mal et qu'il fit chercher et brûler tous les Livres des Anciens qui traitaient de la Chimie, qui est l'Art de faire l'Or et l'Argent, afin que leur ôtant le moyen de s'enrichir, ils n'eussent plus la hardiesse de se révolter sur la confiance de leurs richesses.

Mais il faut qu'il n'y ait point de bonne foi parmi les Hommes, ou la Pierre Philosophale a été faite, puisque tant de personnes de toutes sortes de Professions et de Nations, assurent qu'ils ont vu faire la Transmutation du Mercure vulgaire et des Métaux imparfaits en Argent et en Or,

par le moyen d'un peu de Poudre de projection ; et que cet Argent et cet Or, ayant été examinés, se sont trouvés meilleurs et plus fins que l'Argent et l'Or qui viennent des meilleures Mines. Il faudrait faire un gros Volume pour rapporter toutes les [lx] Histoires de la Transmutation, qui sont dans les Livres. Je me contenterai d'en choisir trois ou quatre de celles qui sont plus aisées à vérifier dans leurs Auteurs.

Jean André, très célèbre Jurisconsulte d'Italie, comme il se voit dans les Éloges du fameux Abbé Trithème, et comme ses Ouvrages le témoignent, dit : Que de son temps à Rome Arnaud de Villeneuve, qu'il appelle très savant Théologien, habile Médecin, et très grand Chimiste, faisait des verges ou lames d'Or, qu'il soumettait à toutes sortes d'épreuves.¹

[lxi]

¹ Raymond Lulle, Disciple d'Arnaud de Villeneuve, ayant été présenté à Édouard III Roi d'Angleterre par un Abbé de Westminster, qui l'avait amené de Milan à Londres, fit des Transmutations considérables pour ce Prince, qui lui faisait entendre qu'il armait contre les Turcs. Mais quelque temps après Raymond Lulle voyant qu'Édouard tournait les Armes contre le Roi de France, il se plaignit à Édouard de l'usage qu'il faisait de la quantité d'Or qu'il ne lui avait fourni que pour faire la guerre aux infidèles. De peur que Raymond Lulle ne se retirât chez son ennemi, Édouard le fit emprisonner, et le remit ensuite en liberté sous la garde de son Médecin sur la proposition que fit Raymond Lulle de fondre une Cloche d'Or, qui serait entendue dans tout le Monde. Pendant qu'il transmuait des Métaux imparfaits pour cette Opération, il corrompit ce Médecin en lui promenant le Secret de la Transmutations. Celui-ci gagna un Maître de Barque, qui les passa l'un et l'autre d'Angleterre en France, dans le temps que ses Matières étaient sur le point d'être jetées en fonte pour faire la Cloche qu'il avait promise. Édouard ayant appris l'évasion de Raymond Lulle, le fit poursuivre, mais inutilement. Pour conserver à la Postérité la mémoire de cet événement. Édouard fit battre une monnaie, qui s'appelle *Rosa nobilis*, et que les Curieux conservent encore aujourd'hui comme une Médaille précieuse ; sur laquelle on voit empreinte une Rose au-dessus d'une Barque, qui fait voile et s'éloigne à force de ramer. Voici ce que Raymond Lulle dit lui-même à la fin de sa treizième Expérience. *De quâ Médedinâ poteris perfectionem sacere spuper reliqua Metalla imperfecta ; praser-*

Van-Helmont, qui est connu dans toute l'Europe pour un Personne de qualité, de probité, et pour un Illustre dans les Sciences, dit en trois différents endroits de son Livre, qu'il a vu la Transmutation, et que lui-même l'a faite. Voici comme il en parle dans ce Traité, qui a pour titre *Vita æterna. J'ai vu et j'ai touché plus d'une fois la Pierre Philosophale ; la couleur en était comme du Safran en poudre, mais pesante et luisante, comme du verre pulvérisé. On m'en donna une fois la quatrième partie d'un grain. J'appelle un grain, dont les six cents font une once. Je fis la projection de cette quatrième partie de grain, que j'enveloppai dans du papier, sur huit onces d'Argent-vif, échauffé dans un Creuset. Et d'abord tout l'Argent-vif, ayant fait un peu de bruit, s'arrêta et ne fut plus coulant ; s'étant congelé, il se rassit en une masse jaune. L'ayant fait fondre à fort feu, je trouvai huit onces d'Or très pur, moins onze grains. De manière qu'un grain [lxij] de cette Poudre aurait changé en très bon Or dix-neuf mil cent quatre vingt six grains d'Argent-vif.*

George Hornius, Hollandais, dans la Dissertation qu'il a mise au commencement des Œuvres de Geber, imprimées à Leyde l'an 1668 dit : *Qu'il s'est fait une Expérience de la Transmutation à la Haye, en Hollande, en 1667, qui est indubitable. Un Homme inconnu, dit-il, qui était habillé comme un Hollandais, qui en parlait la langue ; alla trouver Jean Frédéric, Helvétius, Docteur en Médecine, et après avoir parlé de beaucoup de choses, il lui donna gros comme un grain de Millet de Teinture [Philosophique] qui lui dit de jeter sur du Plomb fondu ; ce qu'il fit, et une demie livre de plomb fut entièrement en Or sans aucun déchet. Et cet Or ayant été examiné par les Monnayeurs, qui le firent passer par toutes les épreuves ; tant s'en faut qu'il*

tim Super Martem et Venerem, et convertentur in Aurum, melius omne Auro minerali. Hocoperati sumus pro Rege Anglico, qui sinxit se contra Turcam pugnaturum, et postea contra Regem Gallie pugnavit, meque incarceravit, et tandem evasi.

perdit rien de son poids, qu'au contraire il augmenta de deux grains a l'Inquart. C'est une chose, ajoute-t-il, qui, par la relation qu'en ont fait plusieurs Personnes dignes de foi, a été sue et connue, dans toute la Haye, et qui a persuadé et convaincu tous ceux qui ne croyaient pas que la Transmutation des Métaux fût possible, puisque même elle a été faite de notre temps., Pour moi je doute que tout le [lxij] Plomb ait été changé en Or, pour les raisons que j'ai déjà dites.² Mais il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin des témoignages de cette vérité, puisque nous en avons depuis près [lxiv] trois siècles une preuve si authentique dans Paris ; qui n'est pas seulement la Ville Capitale du premier de tous les Royaumes mais la pre-

² Voici ce que dit lui-même Jean Frédéric Helvétius dans son Livre intitulé *Vitulus Aureus*, qui est dans la Bibliothèque de S. Victor à Paris. *Uxor mea involvit lapidis Materiam in ceram, et simulatque Plumbum liquefactum suerat, Ipsa globulum injecit, qui globulus cum sibilatione et flatuositate in Crucibulo bene obturato, ita persecit Operationem, ut intra horæ quadratam tota Plumbi massa in Aurum optimum fuerit transmutata. Certè ego tametsi vel Ovidii vixissem sæculo, rariorem non credidissem Artis Chimie Metamorphosin, quinimo si centum inspectassem oculi Argi, vix admirabilius vidissem ullum Naturæ Opus.*

L'Empereur Ferdinand III ayant fait de sa propre main la projection d'une partie de Teinture sur dix mille parties d'Argent-vif, les convertit en Or très parfait, dont il fit frapper une Médaille qui se conserve dans un Cabinet du Palais Impérial. D'un côté de cette Médaille est un Apollon, tenant dans sa main droite une Lyre, et dans la gauche un Caducée, avec cette *Inscription* au-dessus de la Figure. *Divina Métamorphosis.* Et au-dessous : *Exhibita Pragæ XV: Janv. A.M.DC.XLVIII, in prefentiâ Sac. Cæs. Mageft. Ferdinandi tertii.* Sur le revers de cette Médaille on lit ces paroles : *Raris hæc ut Hominibus est Ars ita raro in lucem prodit. Laudetur Deus in æternum, qui partem suam infinite potentiæ nobis suis abjectissimis Creaturis communicat.* L'Estampe de cette Médaille se voit dans un Livre de Jean Joachinb Bécher, intitulé *Laboratorium portatile.*

Auguste II, Roi de Pologne, fit il y a environ vingt-ans à Dresde, Capitale de la Saxe, une Transmutation en présence de toute sa Cour. On en reçût à Londres la nouvelle chez M, le Marquis de Montéleon, alors Ambassadeur d'Espagne en Angleterre. Il y a actuellement à Paris des Personnes qui ont vu faire cette Transmutation.

mière de l'Univers, par grandeur de son étendue, et par le nombre prodigieux de ses Habitants par la magnificence de ses Édifices, par l'abondance de ses Richesses, et par l'affluence des Hommes illustres et savants qui excellent en toutes sortes d'Arts et de Sciences. Et il semble qu'il aurait manqué quelque chose aux grands avantages qu'à cette merveilleuse Ville par-dessus toutes les autres, si ayant l'honneur d'être la demeure des premiers et des plus grands Rois du Monde ; du premier et du plus auguste de tous les Parlements ; de la première et de la plus célèbre de toutes les Universités, elle n'avait pas, encore cela de particulier, et que pas une autre Ville n'a qu'elle seule, d'avoir en ces Figures une École publique de la plus admirable, et de la plus curieuse, et de la plus utile de toutes les Sciences et de tous les Arts. Et en cela ces Figures sont sans doute incomparablement plus considérables que ni les Pyramides d'Égypte, ni que le Mausolée d'Artémise, ni que les Amphithéâtres et les autres ornements de l'ancienne Rome, ni que tous les superbes restes de l'Antiquité ; puisque la dépense excessive de ce grand [lxv] travail de leur structure, ne peut servir qu'à faire voir la profusion de leurs Acteurs, et l'industrie de leurs Architectes : Au lieu que ces Figures sont des leçons à tout le monde, et leur enseignent publiquement à faire tout ce que la Nature et l'Art peuvent produire de plus merveilleux ; et tout ce que l'Esprit humain peut imaginer et inventer de plus beau, de plus grand, de plus parfait, et de plus utile pour les Hommes. Et certes il y a de quoi s'étonner que l'on ait si peu de soin de conserver une chose qui, quoique grossièrement et irrégulièrement faite, est assurément l'une des plus Crieuses de cette grande Ville, et qui est la plus soigneusement visitée par les Étrangers.

On voit bien que je veux parler de Monuments de la Philosophie Chimique que Nicolas Flamel, Parisien, a laissé dans cette Ville, par les Figures Hiéroglyphiques qu'il a fait mettre au Cimetière des S. S. Innocents, telles qu'elles sont représentées dans la Planche que j'ai fait graver et ajouter dans ce Livre ; et telles qu'elles y sont encore à présents. Par ces Figures, ainsi qu'il le dit *sur la fin de l'avant propos de son Livre*, il a voulu représenter deux choses, les Mystères de la *Résurrection au dernier jour du Jugement ; et les principales et plus nécessaires Opérations [lxvj] du Magistère des Sages*. Ce qui a été très assurément son principal dessein. Car il dit au même endroit, *Que faisant bâtir en cette ville les Églises, Cimetières, et Hôpitaux, dont il avait parlé auparavant, il se résolut de faire peindre dans cette Arche, les vraies et essentielles marques de l'Art, sous des voiles et couvertures hiéroglyphiques*. Et ainsi il ne s'est servi de la première représentation, qui est la plus apparente, que pour être la couverture de la seconde, qui est la plus cachée, et pour avoir la liberté de mettre ces Figures dans ce Cimetière, sans découvrir son dessein.

Car on ne peut pas nier que celui qui a fait mettre ces Figures dans ce Cimetière, ne soit celui-là même qui a fait le Livre, qui donne l'explication de ces mêmes Figures, en deux divers sens, l'un Théologique ou Moral, qui est le plus apparent et le plus manifeste ; et l'autre Philosophique ou Chimique, qui est le sens le plus enveloppé et le plus caché. Ce qui fait voir évidemment que celui qui a fait les Figures, ne les ayant fait principalement que pour cette représentation secrète, encore que d'abord il semble qu'elles ne soient rien moins que pour cela, véritablement sa la Science mystérieuse des Philosophes qu'il a fait effectivement leur grand Œuvre ; puisqu'il a su le déguiser avec tant d'artifice [lxvij] et qu'il en parle avec tant de capacité.

Il faut donc faire voir que Flamel qu'on ne peut pas nier, qui n'ait fait ces Figures Hiéroglyphiques (puisque son nom et sa figure y sont) l'Auteur du Livre qui les explique si bien. En voici les preuves.

Premièrement, outre que le nom de Flamel est dans ce Livre, il se trouve que ce même Livre a été fait précisément dans le temps de Flamel, et lorsqu'il était dans le déclin de son âge ; car il a été fait l'an 1413 trois ans ou environ avant que Flamel (que ce Livre dit qu'il était lors fort vieux) eût fait son Testament, qui est du Dimanche 22 Novembre, l'An 1416.

Secondement, le langage du Sommaire Philosophique, qui a été constamment fait par l'Auteur de ce Livre, puisqu'il le dit, est conforme à celui-du temps de Flamel. Et tout ce que ce Livre dit de Flamel se rapporte fort justement à ce que Flamel a fait dans cette Ville, et au temps qu'il est dit qu'il l'a fait. Car lorsqu'il est dit, que Flamel a fait la Projection en présence de Perrenelle l'an 1382. Perrenelle était vivante. Et lorsqu'il est dit que Flamel a fait ce Livre après la mort de Perrenelle en l'an 1413. Perrenelle était morte, comme il se vérifie par une Transaction passée [lxviiij] entre Isabelle sa sœur, Flamel son mari ; ses Exécuteurs testamentaires, du 19 Janvier 1397 qui avec son Testament est dans les Archives de S. Jacques de le Boucherie, où il dit que Perrenelle était morte. L'Arche et le Charnier du Cimetière des SS. Innocents, et l'Église de Sainte Geneviève des Ardents, où est la Figure de Flamel, avec les deux lettres capitales de son nom, se trouvent avoir été bâtie non seulement du temps de Flamel, la première en l'An 1319 et la dernière en l'An 1402, mais encore quelque temps après qu'il a eu fait la Poudre de projection, et par ainsi dans le temps qu'il pouvait faire cette dépense. Et il se trouvera véritablement que dans ce même temps-là, il y a eu plus de quatorze

Hôpitaux bâtis en cette Ville. Et partant il n'est pas incroyable ni impossible que Flamel les ait fait bâtir, puisqu'il avait de quoi en faire beaucoup davantage, et qu'il dit qu'il l'a fait.

Mais la preuve la plus convaincante pour faire voir que Flamel est l'Auteur du Livre qui explique ces Figures en deux sens, se doit prendre de la conformité si juste qui se trouve entre ces Figures, et les deux explications, Morale et Philosophique, que ce Livre leur donne. Car il est impossible qu'un autre que Flamel. (c'est-à-dire, [lxix] un autre que celui qui a fait ces Figures eût) pu si bien les expliquer, non pas même dans le sens Moral, qui est le plus facile ; tant s'en faut que dans le sens Philosophique, qui que ce soit, même un Philosophe, eût pu deviner son dessein, ni donner si justement un sens si caché et si mystérieux (mais pourtant si évident, si véritable et si conforme à tous les Livres des Philosophes, et aux Opérations qui sont nécessaires pour faire leur grand Œuvre) à des Figures qui paraissent si éloignées de ce sens et de cette explication.

D'ailleurs, il se voit évidemment que la plupart de ces Figures, avec leurs couleurs, ne peuvent pas être raisonnablement expliquées que dans le sens Philosophique de ce Livre. Car pour ne parler point de la première Figure, qui n'est effectivement que la représentation du Fourneau et de l'Œuf Philosophique, de la sorte que le Livre l'explique ; comme les deux autres Niches, où sont les deux lettres capitales de ce nom *Nicolas Flamel* ne sont tout de même que les Figures de deux autres Fourneaux, pour marquer que Flamel a fait trois fois la Pierre Philosophale. On ne saurait concevoir que la seconde de ces Figures, avec les couleurs qui y sont marquées, ait été faite à autre dessein que pour signifier les deux Matières de la Pierre, [lxx] dont l'une est volatile, qui est le Dragon qui a

des ailes, et qui est dessus : Et l'autre qui est fixe représentée par le Dragon qui n'a point d'ailes, et qui est dessous, ayant sur le dos une petite marque quarrée, qui est le symbole de la Fixité. Aussi quelque peine que prenne Flamel dans le premier Chapitre de son Livre, à donner à cette Figure un sens Théologique ou Moral, pour en faire l'application, ou aux *péchés* que nous commettons, dont les uns nous quittent aisément et s'envolent ; et les autres qui sont d'habitude et plus enracinés demeurent en nous : ou bien aux *Démons* qui volent incessamment autour de nous, et qui nous les suggèrent ; on voit bien que c'est une explication forcée ; il paraît que ce sens Moral est tout à fait éloigné et tiré par les cheveux : Et il n'y a personne qui ne s'aperçoive aisément que dans le dessein que Flamel avait de donner un double sens à chacune de ces Figures, il n'a pas si bien réussi dans le déguisement de celle-ci, qu'il a fait dans celui des autres. Car est évident que cette Figure a incomparablement plus de rapport au sens Philosophique qu'il lui donne dans le quatrième Chapitre de ce Livre ; comme la dernière des Figures a aussi bien que la plus part des autres, une conformité beaucoup plus juste à ce même [lxxj] sens Philosophique et à la Pierre Philosophale, qu'elle n'en a au sens Moral, ni au Jugement final, ni au Mystère de la Résurrection. Et par ainsi il est évident que c'est Flamel qui est l'Auteur de ce Livre, qui explique si bien ces Figures, puisqu'on ne peut pas douter que c'est Flamel qui les a faites.

Cette preuve suffirait pour faire voir que Flamel a été véritablement Philosophe, et qu'il a su et fait la Pierre Philosophale, puisque par ces Figures et par son Livre il en a su bien déguiser et expliquer la Matière, le Procédé, le Régime, les Opérations, et toutes les autres circonstances.

Mais les dépenses excessives qu'il a faites en tant de Bâtimens publics, et les grands Biens que lui et sa Femme par leurs Testaments ont

légué aux Églises et aux Pauvres, n'étant qu'un simple Écrivain ou Copiste, sans avoir jamais fait d'autre fonction, et sans aucun Bien de patrimoine, en sont sans doute une preuve beaucoup plus manifeste. Et parce que c'est l'expérience la plus connue et la plus avérée que nous ayons ; pour en faire mieux voir l'évidence, il faut nécessairement faire un Récit abrégé de la vie et des principales actions de Flamel.

Nicolas Flamel est né à Paris, mais on [lxxij] ne peut pas dire au vrai ni l'année de sa naissance, ni le temps de sa mort, parce qu'il n'y a de Registres des Baptêmes ni des Morts si anciens à S. Jacques de la Boucherie, qui était sa Paroisse, et qui est lieu de sa sépulture. Néanmoins, par la date de son Testament, qui est du Dimanche 22 Novembre 1416 et par un Contrat passé par les Exécuteurs du Testament de Perrenelle sa Femme, le Mardi 2 jour d'Avril, avant Pâques, l'An 1419 où il y a ces mots, *Feu Perrenelle, Femme de feu Nicolas Flamel* ; il y a grande apparence qu'il est mort sur la fin de cette année ; c'est-à-dire au mois de Mars de l'année 1419. Et il est vraisemblable que cet Acte a été fait peu de jours après la mort de Flamel ; parce qu'il était l'un des Exécuteurs Testamentaires de sa Femme. Et que l'Avant-propos de son Livre est daté de l'An 1419, qu'il n'a fait assurément que peu de temps avant sa mort, quoi eût, fait son Livre dès l'An 1413. Ainsi, en remontant par le cours de sa vie, on peut conjecturer qu'il doit être né du temps de Philippes de Valois, qui commença à régner sur la fin de l'Année 1328 où tout au plus sous le règne de Charles-le-Bel, qui succéda à Philippes-le-Long, l'An 1322, n'étant pas croyables que Flamel ait vécu, selon cours ordinaire de la Nature [lxxiij] beaucoup plus de 91 ou 97 ans. Ses Parents étaient pauvres, et ne lui laissèrent apparemment pour tout Bien que la maison où il demeurait, et où il est mort. Cette maison, qu'il adonnée à l'Église,

est dans la rue des Écrivains, et elle fait l'un des coins de la rue Marivaux, vis-à-vis la porte de l'Église S. Jacques, que l'on appelle la Porte Marivaux, du nom de cette rue. Les Parents de Flamel n'ayant pas le moyen de le faire beaucoup étudier, il apprit assez de Latin pour se faire Écrivain ou Copiste, qui étaient ceux qui copiaient les Livres, que nous appelons maintenant Manuscrits, parce qu'alors l'Impression n'était pas encore en usage. Et en effet M. Naudé dans ses Mémoires, dont nous parlerons ci-après, dit qu'il a vu à Rome un Roman de la Rose écrit de la main de Flamel : Il n'exerça point d'autre Profession toute sa vie. Car dans son Testament, il ne prend point d'autre qualité que celle d'Écrivain.

Comme Flamel gagnait sa vie à copier des Livres, et à écrire des Inventaires et des Comptes, il trouva par hasard à quelque Inventaire le Livre d'Abraham Juif, qu'il acheta. Il y a apparence, comme il le dit, que ce Livre avait été dérobé aux Juifs, ou trouvé caché dans quelque une de leurs maisons lorsqu'ils furent [lxxiv] pillés et chassés de ce Royaume sous Philippe-le-Long, qui les bannit et confisqua tous leurs Biens l'An 13 19-1320 ou 1321. Car les Historiens ne conviennent pas tous précisément de l'une de ces trois Années. Lorsqu'il acheta ce Livre, il n'y avait pas longtemps qu'il était marié. Il ne l'eut pas plutôt lu qu'ayant connu qu'il enseignait à faire la Pierre Philosophale, il en devint si passionné qu'il l'avait toujours entre les mains, et il le lisait, ou rêvait incessamment sur cette Science, qui y était clairement expliquée, à la réserve du premier Agent, c'est-à-dire du Mercure des Philosophes, qui n'y était représenté que sous des Figures hiéroglyphiques. Cela fut cause qu'il fit peindre ces Figures en sa maison, et qu'il conféra avec plusieurs Savants pour tâcher d'en avoir l'explication. Mais comme personne ne le put satisfaire là-dessus, après avoir travaillé inutilement l'espace de vingt-un an à faire

beaucoup de brouilleries, il fit vœu de faire voyage à S. Jacques en Galice, pour en conférer avec quelque savant Juif en Espagne. Y étant allé et ayant accompli son vœu, il passa en retournant par la ville de Léon, où par le moyen d'un Marchand de Boulogne sur la Mer, il fit connaissance avec un Prêtre Juif, nommé *Canches*, qui s'était fait Chrétien, [lxxv] à qui ayant parlé du Livre d'Abraham et lui ayant montré la Copie des Figures qu'il avait fait faire, ce Juif, transporté de joie d'apprendre des nouvelles de ce Livre qu'il croyait perdu, lui en expliqua d'abord une partie, et quitta tout pour venir à Paris avec Flamel, afin de voir le Livre qu'il y avait laissé. Mais étant tombé malade à Orléans, il y mourut le septième jour de sa maladie, sans avoir pu donner à Flamel l'entière explication du Livre et des Figures d'Abraham.

Flamel ayant fait enterrer *Canches* dans l'Église de Sainte Croix d'Orléans, il revint à Paris, où trois ans après ayant enfin découvert par la lecture des Livres des Philosophes le premier Agent, il n'eut pas beaucoup de peine à faire la Pierre Philosophale, parce qu'Abraham avait si clairement expliqué dans son Livre tout le reste du Procédé (ayant fait peindre jusqu'aux Vaisseaux qui sont nécessaires pour l'Œuvre, et marqué l'ordre des Couleurs qui paraissent) que Flamel dit qu'il n'aurait pu faillir quand il l'aurait voulu. Tellement que le 17 Janvier, l'An 1382 il fit la première fois la Projection sur demie livre d'Argent vif, qu'il convertit presque tout en très fin Argent. Et comme assurément il avait deux Vaisseaux tout à la fois, trois mois après il fit la Projection sur la [lxxvj] même quantité d'Argent-vif qu'il convertit en Or très pur, le 25 d'Avril de l'Année suivante 1383. Et non pas de la même Année, comme celui qui a fait la Traduction Française de Flamel, ou celui qui a écrit la Copie Latine, l'ont mis par erreur ; ayant fait une faute en voulant en corriger une

autre, parce qu'ils n'ont pas pris garde qu'en France l'Année commençait alors le jour de Pâques, et que nous ne l'avons commencée le 1 de Janvier que l'An 1563 par Déclaration de Charles IX.

Ce fut là la première fois que Flamel fit la Pierre Philosophale, car il l'a faite trois fois, comme il le dit, et comme les trois Figures de ses Fourneaux le témoignent.

Flamel ayant en sa possession un si grand Trésor, il ne songea à s'en servir que comme un véritable Philosophe, et un bon Chrétien le doit faire ; c'est-à-dire pour la gloire de Dieu, et pour le soulagement des Pauvres, qu'il assista d'une manière que *sa main gauche ne savait pas ce que faisait sa main droite*. Il fonda et renta quatorze Hôpitaux en cette Ville, y bâtit trois Chapelles, donna des Rentes à sept Églises, et fit plusieurs réparations dans leurs Cimetières. Sans ce qu'il a fait à Boulogne sur la Mer. [lxxvij]

Comme Flamel faisait ses charités sans bruit et sans éclat ; et parce qu'étant faites, de cette manière, elles sont beaucoup plus agréables à Dieu ; et parce qu'il ne se voulait pas découvrir ; Nous n'avons de témoignages connus et convaincants de tout ce qu'il a fait en cette Ville, qu'en quatre endroits, où les marques en sont évidentes et incontestables.

La I. et la principale de ces remarques se voit au Cimetière des S. S. Innocents, où il a fait bâtir une Arche du côté de la rue S. Denis, où sont ces Figures hiéroglyphiques. Au dehors de l'Arche, du côté du Cimetière, dans les deux piliers sont les statues de S. Jacques et de S. Jean, et au dessous de celle de S. Jean est la figure de Flamel, lisant dans un Livre avec un N. gothique, comme il est représenté au côté gauche de l'Estampe, où les Figures sont gravées. Mais la Procession qu'il avait fait mettre contre la muraille, ou étaient représentées par ordre les Couleurs de la Pierre, n'y

est plus. Dans ce même Cimetière il a fait bâtir un Charnier, (c'est-à-dire une Arche voutée pour mettre les Ossements des Morts) qui est du côté de la rue de la Lingerie. Sur l'un des piliers de ce Charnier il y a un N. et un F gothique, et il y a écrit : *Ce Charnier fut fait et donné à l'Église [lxxviiij] pour amour de Dieu l'An 1399.*

La II. de ces remarques est sur la porte Marivaux de l'Église de S. Jacques de la Boucherie, où la figure de Flamel est côté gauche en entrant, à genoux aux pieds de S. Jacques, et un N. gothique. Et la figure de Perrenelle est de l'autre côté, aussi à genoux aux pieds de S. Jean, avec un P. gothique, l'image de la Vierge au milieu.

La III. remarque est dans la rue notre Dame, au Portail de Sainte Geneviève des Ardents (qui est appelée Sainte Geneviève la *Petite* dans le Testament de Flamel) où sa statue est à genoux dans une niche, avec une Écritoire à côté, regardant S. Jacques, et un N. et un F. gothiques au-dessus, comme il est à côté droit de l'Estampe. Au bas il y a écrit : *Ce Portail fut fait l'An 1402, des Aumônes de plusieurs.* Ce que Flamel a fait mettre pour ne paraître pas être le seul qui l'a fait bâtir.

La IV. remarque est dans la rue du Cimetière de S. Nicolas des Champs, proche la rue S. Martin, où des deux côtés il y a un Bâtiment de pierres de taille, qui n'est pas parachevé du côté gauche, qui était pour faire un Hôpital. Il y a quantité de Figures gravées dans les pierres avec un N. et un F. gothiques de [lxxix] chaque côté. Au côté droit il y a : *Fait l'An 1407*, et au côté gauche : *Fait l'An 1410.*

Flamel, employant ainsi pieusement bâtir des Églises et à fonder des Hôpitaux les grands Biens qu'il possédait si légitimement, ne crut pas avoir assez fait, s'il ne laissait à la Postérité des Monuments qui lui enseignassent le moyen d'acquérir un si grand Trésor, pour l'employer, à son

exemple, à honorer et glorifier Dieu, et à secourir les Pauvres, qui sont ses membres. C'est ce qui fit qu'il choisit plutôt qu'un autre Lieu, le Cimetière des S. S. Innocents, pour y mettre ses Figures hiéroglyphiques ; et comme un Lieu Saint, et comme un Lieu public. Et c'est ce qui l'obligea à faire les deux Livres que nous avons de lui. Il fit premièrement son Sommaire Philosophique en Rimes Françaises, à l'exemple du Roman de la Rose, qui était lors fort en vogue. Et quatre ans après, en l'An 1413, il fit son Livre, que dans l'Avant-propos (qu'il fit le dernier) il appelle Commentaire, parce qu'il donne l'explication Morale et Philosophique de ses Figures, que personne n'aurait jamais bien ; entendues sans cela.

Enfin, se voyant proche de la fin de sa vie, étant veuf il y avait plus de vingt ans, et n'ayant point d'Enfants, il choisit [lxxx] sa Sépulture dans l'Église de S. Jacques de la Boucherie, sa Paroisse, devant le Crucifix, par Contrat qu'il passa avec les Marguilliers de cette Église, dont il est fait mention dans son Testament. Il disposa ensuite de ses Biens, qu'il partagea à l'Église et aux Pauvres, comme il se voit par son Testament, qui est dans les Archives de S. Jacques de la Boucherie, avec celui de sa femme. Celui de Flamel est passé le Dimanche 22, jour de Novembre 1416, par Hugues de la Barre et Jean de la Noë, Clercs-Notaires du Roi au Châtelet, Messire Tanneguy du Chastel, étant lors Garde de la Prévôté de Paris, qui fut celui, qui étant avec Charles VII, lors Dauphin, donna le premier un coup de hache au Duc de Bourgogne, qui fut tué à Montereau Faut-yone, après l'horrible massacre des Armagnacs à Paris. Ce Testament commence : *À tous ceux qui ces présentes Lettres verront, Tanneguy du Castel, Chevalier Conseiller Chambellan du Roi notre Sire, Garde de la Prévôté de Paris ; Salut, savoir faisons que par devant Hugues, etc. Fut personnellement établi Nicolas Flamel, Écrivain, sain de corps et de pensée, bien*

parlant, de bon et vrai entendement, etc. Il est en quatre feuilles de parchemin, qui sont collées les unes à la fin des autres, comme [lxxxj] les Volumes des Anciens, et contient trente-quatre Articles. Dans le 20, il donne à ses Parents la Somme de quarante livres seulement, ce qui fait bien voir qu'il n'avait point de Bien de patrimoine : car par l'Article 291, de la Coutume de Paris, Tit. des Testam. Personne ne peut disposer par Testament de ses Biens propres *que du Quint seulement et non plus avant, encore que ce fût pour chose pitoyable.* Et ainsi les autres quatre Quints doivent appartenir aux Héritiers de la *Ligne*. Il survécut à son Testament et ne mourut que trois ans après. L'Avant-propos de son Livre étant de l'An 1419.

Voilà la véritable Histoire de Flamel, qui fait évidemment voir qu'il a su et qu'il a fait la Pierre Philosophale ; et par ainsi elle est possible.

Mais voici ce que M. Naudé, Bibliothécaire de feu Monsieur le Cardinal Mazarin et ce que ceux qui ne peuvent croire que la Pierre Philosophale se puisse faire ; et qui ne peuvent d'ailleurs démentir un témoignage si public et si avéré, se sont imaginé pour ruiner une preuve si authentique de cette vérité.

Nicolas Flamel était un Écrivain ou Copiste de Paris, qui faisait les Affaires des Juifs à Paris, environ l'An 1393. Et les années suivantes. Et parce qu'en peu de [lxxxij] temps il avait acquis beaucoup de Biens il y en avait qui soupçonnaient qu'il avait trouvé la Pierre Philosophale, ce qui est cause qu'encore présentement les Chimistes mettent Flamel après Hermès et Raymond Lulle au nombre de leurs Patriarches. Mais c'est une imposture et une folie de quelques Visionnaires trop crédules, et qui par l'avidité qu'ils ont de s'enrichir, courent passionnément après la Pierre Philosophale, qui n'est qu'une chimère. Voici la vérité de la chose par où l'on connaîtra ce qui a

donné lieu à cette supposition. Nicolas Flamel était un Copiste, comme je viens de dire, qui faisait les Affaires des Juifs. Le Roi les avait banni alors de tout le Royaume et confisqué leurs Biens. Flamel, qui savait ce qui était du aux Juifs par chaque Particulier, et qui eût pu les dénoncer dru Roi, et lui déclarer combien ils devaient aux Juifs, s'accommoda sous main avec eux, qui en furent bien aises, pour n'être pas découverts, et parce qu'ils en furent quittes à meilleur marché. C'est par cet artifice et par cette imposture, et non par l'Alchimie, comme s'imaginent ces Fous avec leurs Pierre Philosophale, que Flamel s'enrichit extraordinairement en fort peu de temps du Bien des Juifs. Et comme le monde était fort dévot en ce temps-là pour expier son péché, il fit bâtir quelques [lxxxiiij] Églises, comme celle de Sainte Geneviève des Ardents, et le Cimetière des S. S. Innocents, où il est enterré. Il n'y a rien de plus vrai que Flamel était un Copiste. Car j'ai vu à Rome, dans la Bibliothèque du Cardinal Bagny, un Roman de la Rose, dont Jean de Meun et Clopinel sont les Auteurs, qui est écrit de la propre main de Flamel.

C'est que dit Naudé dans ses Observations Italiques, au rapport de Georges Hornius, dans la Dissertation qu'il a faite de la vérité de la Chimie, imprimée au devant des Œuvres de Geber à Leyde 1668, que j'ai ci-devant cité.

Mais pour faire voir que Flamel ne s'est point enrichi du Bien des Juifs, comme Naudé le dit, il n'y a qu'à lire notre Histoire. Depuis l'An 1300 que Flamel n'était pas encore né, jusqu'à l'An 1420, que Flamel était mort, les Juifs ont été bannis trois fois de ce Royaume. La première fois fut 1308, sous Philippe le Bel, qui les bannit et confisqua leurs Biens, parce, dit notre Histoire, *qu'ils étaient l'exécration des Chrétiens, et particulièrement du Peuple, à cause qu'ils les écorchaient par de cruelles usures, et parce qu'ils se rendaient les Fermiers de tous les nouveaux Impôts.* Le P. le

Meur, Jésuite, dans les Notes qu'il a fait sur les Chronique de S. Antonin, croit pieusement que [lxxxiv] l'une des raisons qui obligea Philippes à chasser les Juifs, fut le Miracle de la Sainte Hostie, sur qui un Juif exerça tant de cruautés, l'ayant percée à coups de canif, fouettée et fait bouillir en sa maison, où fut bâtie l'Église des Billettes. Mais ce Miracle étant arrivé dès l'An 1290, dix huit ans auparavant, comme il se vérifie par l'Inscription qui est à Saint Jean en Grève, où fut portée et où se voit encore à présent cette Sainte Hostie.

Les Juifs ayant été rétablis peu de temps après par Louis le Hutin, Fils de Philippes, pour une Somme considérables ils furent bannis une autre fois par Philippes-le-Long, l'An 1319, 1320 ou 1321 : parce que les Historiens ne conviennent pas tous de l'une de ces trois Années. Nicole-Gilles, qui dit que ce fût en 1319, le raconte en cette sorte. *En ce temps le Roi Philippes fit brûler et mourir tous les Mézeaux, qui étaient en ce Royaume (c'étaient les Ladres qui mendiaient leur vie, et que ce Roi obligea tous de se renfermer dans les Maladeries, à peine d'être brûlés) parce qu'il fût su et trouvé, qu'ils avaient entrepris d'empoisonner tous les puits et fontaines. Et ce faisaient-ils, comme on disait par l'emportement des Juifs, qui leur avaient baillé poison pour ce faire. Par quoi plusieurs Juifs furent a cette cause emprisonnés et [lxxxv] bannis, et leurs Biens confisqués au Roi, et moult en fut ars.* Tous les Historiens conviennent que ce fut pour cette raison qu'ils furent bannis pour lors.

Charles V. surnommé le Sage, au commencement de son Règne, qui fut l'An 1364, les rétablit pour dix ans, moyennant une taxe. Et l'An 1369 il prolongea leur rétablissement pour dix autres années, en payant une grosse Somme qu'ils, avancèrent au rapport de du Tillet et de Dupleix.

Les Juifs demeurèrent en repos jusqu'en l'An 1580 au commencement du Règne de Charles VI que dans la Sédition ; qui se fit à Paris, le Peuple demanda que les Usuriers et les Juifs fussent chassés. Mézeray, qui a recueilli plus fidèlement et qui a mieux et plus exactement écrit notre Histoire que pas un, le raconte ainsi dans son Abrégé. *Dès le lendemain une autre bande [des Séditieux] rompit les Bureaux, déchira les Tarisses et Pancartes, et au partir de là se jeta sur les maisons des Juifs. Il y en criant quarante dans une rue ; les pillà toutes, et brûla leurs Papiers, prit leurs Enfants et les traîna à l'Église pour les Baptiser, et eût assommé les Pères s'ils ne se fussent réfugiés dans les Prisons du Chatelet. Le Roi les rétablit dans leurs maisons et fit publier qu'on eût à leur rendre tout ce qui leur avait été pillé.* Nicole [lxxxj] Gilles dit en cette endroit : *Que la chose déplut au Roi et à ses Oncles, qui firent crier que tout fût rapporté par devers le Prévôt de Paris, mais peu y fut obéi.*

Les Juifs ne furent pas chassés pour lors ; mais en l'An 1393, Nicole Gilles dit : *Qu'ils firent plusieurs inhumanités à un Chrétien et le tuèrent en dépit de J. C. et de sa Loi.* (c'est ce que l'on avait toujours à dire aux Juifs, lorsqu'on leur voulait chercher querelle) *et qu'il y en eut plusieurs pris, aucuns fait mourir, les autres battus de verges, et la totalité d'eux condamnés en dix-huit mille écus, qu'ils payèrent et furent convertis en l'Édifice du petit Châtelet et de petit Pont à Paris, qui en fut fait tout de pierres.* En quoi il n'y a pas de vraisemblance ; car les Juifs furent chassés alors, et Hugues Aubriot, Prévôt de Paris, qui avait été condamné à tenir prison perpétuelle, d'où les Séditieux le retirèrent l'An 1382 : avait fait bâtir le petit Châtelet, et petit Pont, quelques années auparavant *pour contrarier et obvier aux maux et courses que faisaient les Écoliers par nuit ;* ainsi que le même Historien l'a dit en l'Année 1381. Mais Mézeray le dit plus vérita-

blement. *On ne savait à qui s'en prendre.* Il parle de la rechute de Charles VI dans sa maladie, qui était une faiblesse d'esprit, qui causa [lxxxvij] tant de malheurs à ce Royaume. *On enjoignit aux Juifs pour la septième fois de sortir de France, ou de se faire Chrétiens. Quelques-uns aimèrent mieux quitter leur Religion que le Royaume, les autres vendirent leurs meubles se retirèrent.*

Ainsi il est vrai ce que Naudé a dit que les Juifs furent chassés de Paris, en l'An 1393. Mais il n'est pas véritable que le Roi Charles VI (ou ses Oncles qui gouvernaient pendant sa maladie) aient lors confisqué le Bien des Juifs ; puisque notre Histoire ne le dit point ; ce qu'elle n'aurait pas manqué de faire, s'il l'avait été, comme elle l'a dit lorsque cela est arrivé. Mais au contraire, elle remarque qu'on leur donna le choix, ou de se retirer, ou de se faire Chrétiens ; et que ceux qui ne voulurent pas changer de Religion, eurent la permission de vendre leurs meubles, avant que de s'en aller, et ainsi ils eurent le temps de se faire payer de ce qui leur était dû. Il n'est donc pas vrai, quoi que Flamel eût fait alors les Affaires des Juifs, qu'il se soit enrichi de leurs Biens, ni que ceux qui leur devaient de l'argent, aient composé avec Flamel, de peur qu'il les allât dénoncer au Roi.

Flamel ne peut pas aussi s'être enrichi de cette manière du Bien des Juifs, qui furent chassés sous Philippe-le-Long ; car [lxxxviii] ils furent chassés 98 ou 100 ans auparavant que Flamel mourut. Et très assurément, ou il n'était pas encore né alors, ou il devait être si jeune, qu'il n'était pas capable de faire les Affaires des Juifs, parce qu'il n'est pas croyable que toute une Nation aussi attachée à ses intérêts, eût voulu commettre le maniement et la conduite de ses Affaires à un Homme qui n'eût pas eu du moins 25 ou 30 ans. Mais à ce compte là il faudrait que

Flamel eût vécu plus que Moïse c'est-à-dire près de 130 ans. Ce qui ne peut pas être selon le cours ordinaire de la Nature, si ce n'est qu'on veuille dire que Flamel ait prolongé sa vie par l'usage de l'Élixir des Philosophes, dont Naudé ne voudrait pas demeurer d'accord, parce qu'il avouerait la vérité de la Pierre Philosophale, qu'il prétend détruire.

Mais qui lui a dit que tous les Juifs ensemble eussent lors un Commis qui fit leurs Affaires ? Et d'où a-t-il appris que ce fût Flamel ? Car il n'en rapporte point de preuves, parce qu'il lui a été impossible d'en avoir pu rapporter aucune, et il n'a, pour appuyer ce qu'il dit, qu'une simple conjecture qui est, *Que Flamel n'ayant été qu'un pauvre Copiste et ayant paru si opulent tout à coup par les grandes dépense des Bâtiment publics qu'il avait fait faire [lxxx] il faut nécessairement qu'il ait eu toutes ces Richesses de la dépouille des Juifs, qui furent bannis en ce temps-là et qu'ainsi il a dû être leur Commis ou leur Homme d'Affaires.* Ce qui étant une Conséquence qu'il tire d'un faux Principe et que nous lui contenons avec raison. Sommes-nous obligés de le croire sur sa bonne foi ? Car est-ce parce que Flamel vivait de ce temps-là, qu'il a fait les Affaires des Juifs ? Il y avait alors plusieurs milliers de Personnes à Paris. Est-ce parce qu'il était. Copiste ? Il n'était pas le seul de cette Profession. Et cela même devrait faire croire que les Juifs ne l'auraient pas choisi pour leur Agent, parce qu'il n'est pas croyable que tous les Juifs, qui étaient fort opulents à cause de leurs usures eussent voulu, d'un commun accord, confier tous leurs Effets et tous leurs Biens entre les mains d'un seul Homme, qui n'avait point d'autre qualité que d'être Copiste, comme sont ceux que le Peuple appelle *Secrétaires des Innocents*, et qui n'avait pour tout Bien qu'une maison fort peu considérable.

Car de vouloir dire que Flamel n'était que comme un Solliciteur d'Affaires, qui, quoi qu'il n'eût pas entre tes mains les Effets des Juifs, n'a pas laissé de profiter de leurs Biens ; parce que faisant leurs Affaires, et sachant ceux qui devaient aux [xc] Juifs et combien ils leur devaient, et qu'ainsi les pouvant dénoncer au Roi, qui avait confisqué le Bien des Juifs, il lui aura été facile de s'accommoder sous mains : avec ces Gens-là. Ce n'est pas là une raison valable pour avoir pu obliger ceux qui devaient aux Juifs à s'accommoder avec Flamel, en lui payant une partie de ce qu'ils devaient, pour gagner et pour sauver l'autre ; parce qu'il n'en eussent pas été quittes pour cela envers leurs Créanciers. Et ainsi pour pouvoir faire cet accommodement, et pour profiter par cet artifice et cette intrigue du Bien des Juifs, que Naudé suppose que le Roi avait confisqué, il eût fallu que Flamel eût eu des preuves justificatives et convaincantes, de ce qui était dû aux Juifs par chaque Particulier. Ces preuves ne pouvaient être que des Contrat et des Promesses faites par ces Particuliers aux Juifs. Mais Flamel n'a pu avoir ces Contrat et ces Promesses, pour deux raisons. Premièrement, parce qu'il est constant que les Juifs ne prêtaient qu'à grosse usure, comme il se vérifie par notre Histoire, puisque même nous avons vu qu'ils ont été bannis pour cette seule raison sous Philippe le Bel, et qu'à la première Sédition, qui se fit à Paris, sous Charles VI le Peuple demanda que les Juifs fussent chassés de Paris à cause de leurs [xcj] usures. Or il est certain que les Contrats usuraires étaient dès lors défendus par les lois, comme il se voit par l'Ordonnance de S. Louis, de l'An 1254 qui commence *Judæis cessent ab usuris*. Et par celle de Philippes le Bel, l'An 1312 qui sont rapportées *au 4 Livre de la Conférence des Ordonnances, Titre 7. des Usures*, et qui toutes deux sont devant le temps dont nous parlons.

Secondement, parce que les Juifs, comme l'on sait qu'ils le pratiquent encore à présent dans les Lieux où ils ont la liberté de demeurer, ne prêtaient ordinairement que sur des gages. Ce qui se prouve par l'Histoire de ce malheureux Juif, qui fut brûlé en cette Ville du temps de Philippes le Bel, en l'an 1290, ainsi qu'il a été remarqué, pour avoir donné des coups de canif, et fait bouillir la Sainte Hostie qu'une Femme lui porta, et à qui, pour avoir cette Hostie, il rendit la Robe qu'il avait en gage pour trente sols. Et par la remarque que font nos Historiens, qu'une des raisons qu'eut Philippes Auguste de bannir les Juifs au commencement de son Règne, l'An 1180, fut que prêtant à grosses usures, et ayant chez eux des Croix, des Calices, et d'autres Vases et Ornaments d'Église en engagement, ils s'en servaient à des usages déshonnêtes ; quoi que Paul [xcij] Émile dire que ce ne fut qu'à cause qu'ils furent convaincus d'avoir crucifié un Chrétien. Et partant Flamel n'a pu s'enrichir du Bien des Juifs, soit de ceux qui furent chassé par Philippes le Long l'An 1320, puisqu'il n'était pas encore né ou qu'il n'était pas en âge d'agir pour eux : soit de ceux qui furent bannis de son temps en 1393, puisque le Bien de ceux-ci ne fût point confisqué, et qu'il n'a pu s'accommoder avec ceux qui devaient aux Juifs, n'y ayant aucune preuve qu'il ait fait leurs Affaires, et étant assuré que les Juifs ne prêtaient qu'à grosse usure, et le plus souvent que sur gages.

En voilà assez pour faire voir évidemment que ce que Naudé a dit de Flamel, il l'a dit sans aucun fondement, et contre la vérité de l'Histoire, et qu'ainsi c'est une pure supposition. Et voilà aussi ce que j'avais à dire pour faire voir *la vérité de la Science ou de l'Art de la Chimie, et de la Pierre Philosophale, qui en est effet*. Néanmoins, comme il est plus aisé de chicaner et d'embrouiller la Vérité que de la développer, ni de la bien

établir surtout quand elle est aussi cachée et aussi embarrassée qu'est celle-ci, qui a tant, d'Ennemis à combattre, et de difficultés à surmonter, on fait plusieurs Objections contre elle, auxquelles je ne m'amuserai point [xcii] à répondre, parce que cela a déjà été fait par de plus habiles Gens que moi ; et parce que sur le fondement que j'ai posé, et que j'ai tiré des sentiments des Philosophes, on pourra aisément se débarrasser de toutes les difficultés que l'on pourrait proposer à l'encontre. Cependant, voici une sorte Objection que font les Scholastiques, à quoi il faut satisfaire.

Si la Chimie, disent-ils, pouvait faire la Pierre Philosophale, ce ne pourrait être que par la chaleur du Feu bien proportionnée, qui produirait la Forme substantielle de l'Or. Ce qui ne peut être parce que la chaleur ne sert que de disposition à préparer la Matière ; et qu'étant un Accident elle ne peut pas produire une Substance : qu'il est impossible de si bien proportionner la chaleur artificielle, qu'elle soit tout à fait conforme à celle de la Nature, et qu'elle ne soit ou trop faible ou trop forte.

J'avais oublié à mettre et à résoudre cette Objection dans son lieu. Mais il n'importe où l'on combatte ses Ennemis, pourvu qu'on les vainque. Ceux qui sont instruits dans les sentiments de la véritable Philosophie, voient bien que, pour le premier point, je pourrais trancher la réponse en un mot. Mais je ne veux pas pour ce coup avoir rien à démêler avec ceux de l'École sur le sujet des Accidents. [xciv]

Je dis, donc premièrement qu'ils ne sont pas tous d'accord là dessus, et ainsi je pourrais raisonnablement les laisser aux prises les uns avec les autres, sans me mêler dans leur querelle particulière, et sans m'entremettre de les accorder ; puisque ce sont deux Partis qui sont également mes Ennemis qui se combattent. Et je devrais prendre plaisir à les

voir se détruire entre eux. Secondement, puisque c'est la chaleur du Soleil qui produit l'Or dans les entrailles de la Terre, il n'y a pas plus d'inconvénient ni d'impossibilité que la chaleur du Feu qui est de même nature, fasse le même effet. Mais cette chaleur, disent-ils, ne sert qu'à disposer la Matière de l'Or. Qu'ils me montrent donc, s'il leur plaît qui est l'Agent principal qui fait cette production. Est-ce l'Or qui est déjà formé ? Il y a plus d'apparence que c'est lui, que toute autre Cause, puisque chaque chose produit son semblable. Mais la même difficulté se rencontre pour ce premier Or. Et si c'est l'Or qui fait cet effet ; l'Or a donc la vertu de se multiplier : Outre que c'est l'Or dont les Philosophes se servent pour leurs Ouvrages. Voilà donc les Chimistes en repos de ce côté-là. Sera-ce là Cause première ? Sans doute. Car elle ne manque jamais à ceux de l'École dans le besoin. Et ils assurent qu'a point nommé [xcv] elle supplée toujours le manquement des Causes secondes. Mais la Matière des Philosophes, est la même que celle dont se sert la Nature. Elle a les mêmes dispositions (puisqu'ils veulent des dispositions) par une même chaleur. Pourquoi donc la Cause première n'agira-t-elle pas ici, s'il n'y a point d'autre Cause pour le faire puisqu'ils veulent qu'elle agisse inmanquablement et nécessairement quand toutes choses sont prêtes, et préparées, et qu'il n'y a point d'autre Cause pour agir ? Nous voilà encore une fois à couvert. Ainsi de quelque sens que l'on tourne la chose ; soit que l'on veuille que ce soit la chaleur qui fasse l'Œuvre des Philosophes ; soit que se soit l'Or qui en doive faire la production ; soit qu'il faille avoir recours à la Cause première, cet Œuvre ne saurait manquer.

Mais sans se mettre tant en peine à en deviner la Cause, les Philosophes disent que c'est la Nature qui agit dans leur Ouvrage, et que l'Art ne fait que l'aider, ôtant tous les empêchements extérieurs, et en excitant

par la chaleur du dehors le Soufre incombustible qui est dans la Matière, et qui est le principal Agent. Et quand on voudrait soutenir que c'est la chaleur extérieure qui cause toute seule cet effet ; tous les Scolastiques seraient obligés d'en demeurer, d'accord, puisqu'ils sont [xcvj] obligés d'avouer que lorsque ce qui était *Bois* devient *Feu*, c'est la chaleur qui produit ce *Feu* ; ou plutôt ce n'est que la chaleur elle-même. En effet, qu'est-ce que la chaleur, du moins au dernier degré, (qu'on a limité au huitième) que le *Feu* lui-même ? Car je les prie de me dire, si ce *Feu*, qui est produit dans le *Bois*, se détache de l'Agent, ou s'il sort de la Matière. Ce n'est assurément ni l'un ni l'autre. Ce n'est pas un détachement qui se fait de l'Agent ; parce que cette Forme qui s'en séparerait, serait quelque temps sans Sujet et sans appui ; et ainsi elle pourrait d'elle-même demeurer toute seule dans le Monde. Elle ne sort pas aussi de la Matière ; parce qu'il faudrait qu'une même Matière eût plusieurs Formes : et ainsi elle serait tout à la fois plusieurs choses. Je sais bien qu'ils disent que cette Forme est tirée de la puissance de la Matière. Mais ils ne sauraient expliquer cette puissance autrement qu'une capacité qu'a la Matière de recevoir cette Forme. Et quoi que la Matière soit capable de recevoir cette Forme, il ne s'ensuit pas que l'Agent puisse tirer du sein ou de la puissance de cette Matière, une chose positive et réelle, qui n'y est pas positivement et réellement contenue, et qui n'y est qu'à cause qu'il faut concevoir qu'elle y est, encore qu'elle n'y soit pas, [xcvij] parce qu'autrement il s'en suivrait un grand inconvénient, qui est que la production de cette Forme serait une création ; cette Forme n'étant pas devant cette production, et n'étant point tirée d'une Matière qui l'ait devancée. Mais comme cet inconvénient n'est que pour eux, qu'ils s'en débarrassent comme ils l'entendront. Nous ne sommes pas obligés d'avoir une complaisance

pour leurs sentiments si soumise et si aveugle, que de croire qu'une chose soit, que nous savons qui n'est pas, et qui ne peut être.

Il reste à les satisfaire sur la proportion de la chaleur, qu'il n'est pas impossible aux Philosophes de conduire, et de ménager avec la justesse, et dans le degré qui est nécessaire pour exciter la chaleur du Soufre incom bustible, et pour faire leur Œuvre ; puisqu'on la sait bien proportionner pour faire éclore des Œufs, et faire naître des Poulets. À cela près, qu'on ait le Mercure des Philosophes, on viendra bien à bout du reste, malgré l'*Ergotisme* de l'École.

Avant que de finir cette première Partie, il y a encore quelques difficultés que l'on propose, auxquelles il faut satisfaire pour ne laisser aucun scrupule à lever.

On demande : *Puisque la Pierre Philosophale se peut faire*, d'où vient que tant [xcviii] de Personnes la cherchent, et qui n'y épargnent ni soin ni dépense, on, n'en voit pas un qui réussisse, et qu'il y en a une infinité qui s'y ruinent ? Pourquoi l'on ne voit aucun *Philosophe*, et qu'il y a tant de *Sophistes* et un si grand nombre d'*Imposteurs* ?

Je réponds que cela vient de ce que les Philosophes nous assurent qu'il n'y a qu'une seule Matière et qu'une seule Voie pour faire leur grand Œuvre, et pour y parvenir ; et qu'il y a une infinité de Matières étrangères, desquelles il est impossible de le faire : Et qu'il y a tout de même une infinité de Voies écartées pour s'en égarer. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner, si ceux qui ne suivent pas les avis des Philosophes, ne font jamais ce que les Philosophes leur enseignent, et si ceux, qui ne vont pas par le chemin que les Philosophes disent qu'il faut tenir pour les suivre, n'arrivent jamais où les Philosophes sont parvenus. Quelle merveille donc si ceux qui travaillent sur toute autre Matière que sur la véri-

table ; Qui suivent des routes toutes contraires à celles de la Nature, et à celles que les Philosophes leur montrent ; Qui commencent par où ils devraient finir ; Qui ne savent ce qu'ils cherchent ni ce qu'ils veulent faire ; Qui s'embarrassent en mille Opérations inutiles[xcix] et extravagantes, ne réussissent jamais à faire la Pierre Philosophale, quelque peine qu'ils y prennent, quelque temps qu'ils y emploient, et quelque dépense qu'ils puissent faire dans leurs Recherches. Ont : ils raison pour cela d'accuser la Science de leur égarement, comme si elle était fausse ; et de se prendre aux Philosophes de leur erreur, comme si c'étaient des Trompeurs ? Un Malade aurait-il sujet de se plaindre de son Médecin de ce qu'il ne guérirait pas, s'il ne voulait rien faire de tout ce qu'il lui ordonnerait ; et qui ferait même tout le contraire ? Et ne se moquerait-on pas d'un Homme qui s'opiniâtrerait d'aller de Paris à Orléans en prenant le chemin de Senlis, au lieu de celui d'Étampes qu'on lui aurait enseigné ?

Il est vrai qu'il y a une quantité d'*Imposteurs* dans la Chimie, comme il y a une infinité de *Charlatans* dans la Médecine. Mais comme les Charlatans sont de faux Médecins ; les Imposteurs et les Souffleurs ne sont pas de véritables Chimistes. Et il y a moins de quoi s'étonner qu'il y ait tant de Fourbes et de Trompeurs en ces deux professions. Mais où n'y en a-t-il point ? Puisque la Religion même, qui est fondée sur la parole indubitable de Dieu, a eu tant d'Hérétiques ? Il y a moins de sujet, dis-je de s'étonner y ait tant [c] d'Affronteurs dans la Médecine et dans la Chimie, que de voir qu'il y ait tant de Dupes, et tant de Gens assez faibles pour les croire et pour se laisser tromper, leur confiant leurs bourses et leurs vies. Mais comme la Médecine n'en est pas moins certaine et n'en doit pas être moins honorée, quoi qu'il y ait des Charlatans, qui sans y rien savoir, se mêlent de la pratiquer : La Chimie ne doit pas être méprisée et

n'est pas moins véritable, pour y avoir des Souffleurs, qui promettent de faire la Pierre Philosophale, qu'ils ne savent pas. Et c'est contre ces Imposteurs qu'est L'EXTRAVAGANTE *Spondent quas non exhibent divitias*, du Pape Jean XXII *au Titre de Crim. Fal.* et ce que le Savant Érasme dit de l'Alchimie dans ses Colloques ; et toutes les fourberies que l'on raconte tous les jours qui se sont faites sous le prétexte de la Chimie par des Imposteurs. Mais la Science n'en est pas moins assurée et on ne doit pas la condamner là-dessus et sous ce déguisement : car comme dit Tertulien, y a-t-il rien de si déraisonnable que de condamner et de haïr ce que l'on ne connaît pas ? *Quid est iniquius quam ut oderint Homines id quod ignorant ?*

Que si l'on ne voit jamais aucun Philosophe, il y a encore moins de raison de s'en [cj] étonner, que de ce qu'on voit tant de Souffleurs ; comme il est plus rare de trouver un Homme savant, que plusieurs Ignorants. Car un Philosophe se cache, et les Souffleurs se produisent d'eux-mêmes. Les Souffleurs n'ont rien à perdre, et ont besoin de tout, et ainsi ils cherchent continuellement de nouveaux Hommes pour les affronter. Un Philosophe n'a rien à souhaiter, et a tout à craindre de l'avarice et de la perfidie des Hommes ; c'est pourquoi il les fuit pour n'être pas découvert. Ainsi un véritable Philosophe est comme un Homme de bien qui aurait trouvé dans sa main un grand Trésor, que ses Ancêtres y avaient caché ; il le garde avec soin ; il le visite avec précaution ; il le ménage avec prudente, et il ne s'en sert qu'avec quelque sorte de crainte, de peur qu'on ne le découvre. Mais il vit néanmoins content dans la légitime possession qu'il a et dans le bon usage qu'il fait pour la gloire de Dieu et pour le soulagement des Pauvres, d'un si grand bien et qui lui appartient si justement. Au lieu que les Souffleurs ressemblent à cette sorte de Gens,

dont on dit qu'il y a un si grand nombre en cette Ville, qui promettent hardiment à ceux qui sont assez faibles pour les croire de leur découvrir des *Trésors immenses*, parce qu'ils savent, disent-ils le Lieu où on les a [cij] caché depuis plusieurs siècles. Et quoi qu'apparemment ils en fassent un fort grand mystère, que cela ne se dise qu'à l'oreille, ils associent néanmoins fort librement au partage d'un Bien qu'ils n'ont pas, tous ceux qui sont assez crédules et assez faciles pour leur fournir de l'argent, afin d'acheter des *Grimoires*, qui étant rares et difficiles à trouver, sont fort chers : mais qui pourtant sont absolument nécessaires pour conjurer les *Esprits* qui gardent, disent-ils, ces *Richesses imaginaires* ; sans quoi l'on ne peut en avoir la possession. De sorte que comme il y a toujours quelque *Cérémonie*, qui n'a pas été bien observée, et qu'à chaque fois l'on manque à quelque circonstance dans ces *Conjurations* ; aussi y a-t-il toujours de nouveaux frais à faire et c'est incessamment à recommencer.

Il y a une autre sorte de Gens qui s'appliquent à la Chimie et qui ayant quelque étude et quelque connaissance, cherchent la Pierre Philosophale par divers Essais et par plusieurs Expériences qu'ils font. Et quoi qu'ils n'y puissent jamais réussir, ne travaillant pas sur la véritable Matière, ou n'y travaillant pas de la manière qu'il faut ; ils ne sont pas blâmables d'avoir cette curiosité ; pourvu qu'ils ne fassent tort à personne, et qu'ils ne se ruinent pas à cette Recherche. Ce sont ceux, qui cherchant [ciiij] une chose qu'ils ne peuvent pas trouver parce qu'ils la cherchent où elle n'est pas et ne la cherchent pas de la manière qu'il faut chercher ne laissent pas de faire de belles Découvertes, et d'avoir trouvé par leurs Opérations le moyen de réduire les Corps mixtes en leurs Principes, *Sel*, *Soufre* et *Mercur*e, dont on a fait d'excellents Remèdes plus efficaces et moins dégoutants que les ordinaires. C'est de cette Recherche et de leur

travail qu'est venue la *Poudre à canon*, qui est le Tonnerre des Souverains, et qui comme la Foudre fait des effets si prodigieux. C'est de-là que sont venues les *Eaux distillées*, et les *Eaux fortes* ; le *Verre de cendre de Fougère et des Pierres* ; l'invention de faire le *Verre rouge* en dedans comme en dehors, dont on voit encore quelques restes aux vitres des anciennes Églises et qui est présentement perdue, ; la manière d'affermir les Caractères de l'Imprimerie par le mélange du Régule d'Antimoine ; l'Étain d'Antimoine, et tant d'autres choses qui sont d'une grande utilité pour la guérison des Maladies, et pour la perfection des Arts. C'est de là enfin qu'est sortie cette autre branche de la Chimie, qui ne laisse pas de rapporter du fruit ; quoi que beaucoup moins précieux, et d'une espèce toute différente.

De forte qu'il est arrivé à ces Chimistes, [civ] comme à ceux, qui cherchant un passage pour aller aux Indes, où ils prétendaient s'enrichir d'Or, d'Argent, de Perles et de Pierreries, qui y sont en abondance s'étant égarés de leur route, ont découvert des îles et des Pays, qui jusqu'alors avaient été inconnus à notre Europe ; et d'où, quoi qu'ils n'aient pas rapporté ce qu'ils souhaitaient, y ont pourtant trouvé des Drogues et des Marchandises qui n'avaient jamais été vues, et fort utiles aux Hommes.

Ainsi, quoi que ces Chimistes ne réussissent pas dans leur premier dessein, leur égarement ne laisse pas d'être profitable au Public. Et on ne doit pas plutôt les blâmer de cette occupation, que ceux qui cherchent depuis si longtemps le *Mouvement perpétuel*, et la *Quadrature du Cercle* ; puisque même, quand on pourrait trouver cette dernière, elle ne serait d'aucune utilité. Cependant personne ne trouve étrange de voir, quoi qu'aucun n'ait encore réussi et ne puisse apparemment réussir dans ces Recherches, que beaucoup d'habiles Mathématiciens emploient plusieurs

années à cette application. Et on lit même les gros Volumes que plusieurs en ont composés, et les Démonstrations qu'ils ont faites pour cela, et où, ils se sont manifestement trompés. [cv]

Après avoir prouvé, ce me semble, la vérité de la Pierre Philosophale par *Autorité*, par *Raisons*, et par *Expérience* ; et après avoir répondu aux principales Objections que l'on peut faire contre cette vérité ; Je ne vois pas qu'il me reste plus rien à faire pour parachever la première Partie de ce Discours, qui doit servir de *Préface à la Bibliothèque des Philosophes Chimiques, et de défenses à leur grand Œuvre* ; qu'à prier ceux qui le liront de me vouloir excuser, si je ne l'ai pas fait avec toute la force et avec toute la grâce qu'un Philosophe aurait fait, s'il l'avait entrepris. Une fameuse République dans l'Antiquité refusa de recevoir un bon Avis de la bouche d'un méchant Citoyen, et elle lui ordonna de le faire proposer par un Homme de bien. Voici une Apologie de la Science ou de l'Art de la Chimie, et de la Pierre Philosophale. C'est un Ignorant et un méchant Chimiste qui la propose aux Philosophes et à la République des Savants, comme un Avis très important pour leur honneur ; et qui les prie de vouloir ordonner à quelqu'un d'entre eux de la mieux faire, pour lui donner dans le Monde et plus de croyance et plus d'autorité. [cvj]



SECONDE PARTIE

De l'Obscurité des Philosophes Chimiques

Ce n'est pas assez d'avoir prouvé que la Pierre Philosophale est véritable et possible, il faut encore enseigner les moyens de la pouvoir faire. C'est ce que feront les Auteurs que l'on a choisi pour composer cette *Bibliothèque*. Car qui peut mieux nous apprendre les moyens de la faire, que ceux qui l'ont su et qui l'ont faite ? Ainsi, comme il a déjà été dit, après l'inspiration de Dieu, ce n'est que par la lecture des véritables Philosophes que l'on peut apprendre ces moyens, qui ne consistent qu'à connaître la véritable Matière à la bien préparer et à lui donner la cuisson par un Régime et par une chaleur bien proportionnée : C'est ce que nous apprendrons dans les Livres des Philosophes, et ce que nous ne pouvons apprendre ailleurs. Et l'on peut dire avec vérité que ce qui fait que de tant de Personnes qui s'appliquent à la recherche de cette Science, s'il y en a si peu qui y réussissent, ce n'est que parce que Personne ne lit les Philosophes, et s'étudie la Nature. Ou si on lit quelques [cviiij] Auteurs de cette Science, car la plupart ne s'amuse qu'à souffler et à faire mille *Procédés* extravagants, on s'attache bien souvent à lire plutôt les mauvais, que les bons ; soit, ou parce que les bons sont plus rares, ou qu'ils paraissent plus difficiles aux Apprentifs que les mauvais. Cependant rien n'est si préjudiciable en cette Science que de commencer par la lecture des faux Philosophes, et d'avoir commerce avec des Imposteurs. Parce qu'ils impriment de faux Principes et qu'ils empoisonnent de leur mauvaise doctrine ; dont il est malaisé de se défaire, et de se désinfecter. C'est pourquoi je ne ferai pas comme ceux qui ont ramassé dans leur *Théâtre Chi-*

mique et dans leurs autres *Compilations*, indifféremment toutes sortes d'Auteurs, pourvu qu'ils parlent peu ou prou, bien ou mal de la Chimie. Car l'on ne trouvera dans tous les *Tomes* de ce *Recueil* que les Ouvrages de ceux qui ont le véritable Caractère des Philosophes et qui sont dans l'approbation générale.

Si les Philosophes avaient voulu enseigner clairement leur Magistère, et s'ils avaient eu dessein de rendre intelligible à tout le monde ce qu'ils en ont écrit, il ne serait pas nécessaire de faire un grand Recueil de leurs Œuvres, pour apprendre leur Science. Le moindre de leurs Traités [cviiij] nous en eût pleinement instruit, et il leur eût été très facile de nous rendre aussi savants qu'eux en fort peu de paroles : Car toute leur Science ne consistant qu'à savoir faire leur grand Œuvre, ils n'auraient eu qu'à nous en enseigner la manière, depuis la composition de leur Mercure, jusqu'à la projection de leur Élixir ; commencer par en déclarer la Matière, en dire la Préparation, raconter par ordre les Opérations qu'il faut faire, marquer toutes les circonstances de l'Ouvrage, et les Régimes du feu, et avertir enfin des fautes qu'on y peut commettre, et qu'on doit éviter pour y réussir. Ce qui assurément n'est pas d'une si grande étendue, ni embarrassé d'un si grand nombre d'Opérations qu'il ne puisse être compris en fort peu de mots. Et certes si nous en croyons ces Maîtres de l'Art, à qui l'on doit nécessairement s'en rapporter, il n'y a que deux choses à faire pour l'accomplissement d'une Œuvre si excellente et si extraordinaire ; faire leur premier Mercure ; et le mettre dans l'Œuf Philosophique, ou seul ; ce qui est l'Ouvrage le plus facile et le plus court, mais le plus rare et le plus inconnu ; ou amalgamé et mêlé avec l'Or, qu'il dissout, et s'unit inséparablement à cet Or dissous, qui est de même nature que lui, étant comme lui un véritable Mercure. [cix]

Après quoi il n'y a plus qu'à le cuire et à le faire digérer, par un Régime de feu qui lui soit proportionné, jusqu'à ce que d'*Eau* qu'il est il devienne *Poudre*. Et c'est là ce que les Philosophes appellent convertir les Éléments, dissoudre et congeler ; faire le fixe volatil, et le volatil fixe ; de ce qu'ils nous avertissent si souvent être l'unique chose qu'il y ait à faire pour l'entière perfection de leur grand Œuvre.

Mais laquelle de ces deux Voies que l'on suive, c'est principalement à faire leur premier Mercure, que les Philosophes réduisent toute la difficulté et toute la peine, la seconde Opération étant si facile selon eux, qu'ils disent que c'est un Ouvrage de Femme, et un Jeu d'Enfants. En effet, outre qu'ils ne font pas un fort grand mystère de cette Opération, et que plusieurs d'entre eux l'ont même enseignée si clairement, qu'ils l'ont entièrement déclarée ; ayant exactement marqué tous les changements qui doivent arriver à la Matière, lorsqu'elle est enfermée dans le Vaisseau, limité le temps auquel ils doivent arriver, déterminé combien doit durer cette seconde Opération ; Il est certain d'ailleurs que le *Feu* qui est l'*Agent* extérieur, et non seulement tout ce que l'Art peut contribuer à ce second Ouvrage ; [cx] mais encore tout ce qui peut faire peine à l'Artiste, n'est pas une chose si difficile à régler qu'on voudrait le faire croire. Surtout après la règle infallible que les Philosophes nous en ont donnée, de proportionner la chaleur à la résistance du Mercure ; c'est-à-dire, de faire la chaleur telle que le Mercure la puisse souffrir ; faible lorsqu'il est volatil ; et plus forte, quand après la dissolution de l'Or, il commence d'être fixe : avec cette précaution néanmoins, que la chaleur son toujours plutôt faible que trop forte : parce que le retardement de l'Ouvrage est tout le mal qui peut arriver d'une chaleur douce ; au lieu

qu'étant violente, elle dissiperait l'*Esprit*, empêcherait qu'il ne s'unît avec le *Corps* ; et ainsi, comme dit Raymond Lulle, il ne le pourrait vivifier.

On peut dire même que quelque pénible que les Philosophes nous fassent ce premier travail, et surtout en la préparation de la principale Matière, d'où leur premier Mercure se doit tirer. Ce travail ne doit pourtant pas être ni fort difficile, ni fort embrouillé, et que pour le faire il n'est pas besoin ni d'un grand attirail de Vaisseaux, ni d'une longue suite d'Opérations.

Et il est aisé de juger que cela doit être nécessairement ainsi ; parce que les [cxj] Philosophes disent que ce premier Ouvrage se fait sur le modèle et à l'imitation de la Nature, de qui les Opérations sont fort simples et fort aisées, et dont cet Ouvrage est un dénouement, ou plutôt une liaison admirable ; que parce qu'ils assurent que la connaissance de leur Mercure s'acquiert tout à coup. Car soit que cette connaissance se découvre par une impétuosité d'esprit, comme le dit un Auteur moderne ; soit qu'elle vienne de l'inspiration de Dieu, comme il est beaucoup plus croyable, et plus conforme au témoignage qu'en rendent tous ceux qui l'ont sue, pour l'avoir apprise par leur étude ; une facilité si prompte à comprendre d'abord ce Mercure, et à envisager presque d'une seule vue la manière de le faire, et tout ce qui contribue à sa composition, est une preuve évidente que ce doit être une chose fort simple et nullement embarrassée d'une multitude de différentes Opérations, comme la plupart se le persuadent très fausement.

Il est vrai néanmoins qu'il faut beaucoup de temps pour faire l'une et l'autre de ces deux Opérations, et il en faut peut-être autant pour la première que pour la seconde. Car Morien assure qu'il y a une très grande conformité entre ces deux Ouvrages. Ce qui se doit entendre de [cxij]

l'égalité de l'un et de l'autre, aussi bien que de la ressemblance qu'ils ont dans leur Matière, dans leurs Opérations, et dans leurs autres Circonstances. Et l'on sait d'ailleurs que la Nature (qui travaille conjointement avec l'Art à faire le Mercure des Philosophes, et qui contribue assurément le plus à sa Composition) tout le monde sait dis-je, que la Nature règle toutes ses productions sur le cours annuel du Soleil, qui en est le véritable Père. Car qui ne sait point que c'est le Soleil, qui, par sa chaleur vivifiante, fait naître et croître toutes choses ici bas ? Que c'est lui qui rend la Terre et les Eaux fécondes ? Que c'est lui, qui, selon le sentiment de l'École, engendre les Minéraux dans les entrailles de la Terre ? Que c'est lui qui produit les Plantes, qui en fait éclore les fleurs, qui en forme et en mûrit les fruits, qui en digère les semences, et qui les fait germer dans le sein de la Terre pour en faire une production nouvelle ? Que c'est lui enfin qui contribue tout de même à la génération des Animaux, qui sont la troisième Famille de la Nature ? Ce qui a fait dire à Aristote que le Soleil et l'Homme sont l'Homme ?

Mais le longtemps qu'il faut employer à faire l'une et l'autre Opération du Magistère, n'a pas ce qui en fait la difficulté [cxiiij] ni l'embarras. à considérer sérieusement ce que les Philosophes disent de ces deux Opérations, qui font l'Œuvre toute entière trouvera que la première, qui comprend la Composition et la Préparation extérieure de leur premier Mercure, se devant faire comme se font les Ouvrages, et les Productions ordinaires et naturelles, pour longue que fois cette Opération en sa durée, et, pénible en la préparation de la principale Matière de ce Mercure (qui est tout ce que l'Art y contribue) on trouvera, dis-je, qu'elle tient plus néanmoins en toute son étendue de la simplicité de la Nature, que des soins et de l'empressement de l'Artiste. Et son verra aussi que la seconde,

n'étant autre chose que la Dissolution de l'Or par le premier Mercure, et la digestion du second ; ce qui se fait par le seul Régime du feu elle doit pareillement être très simple. Et l'on doit inférer de là que ces deux Opérations ne consistent qu'en fort peu de chose, et que dans l'une et dans l'autre l'Artiste doit être la plupart du temps Spéculateur oisif, sans avoir nulle autre chose à faire, qu'à considérer la complaisance que la Nature a pour l'Art, et à admirer l'obéissance et l'assujettissement que Dieu permet qu'elle ait à la volonté des Hommes. Et ainsi on peut dire avec certitude, [cxiv] ne faut pas un fort long Discours pour expliquer ces deux Opérations, ni par conséquent pour enseigner le Magistère tout entier.

Ce n'est pas que les Philosophes n'eussent pu traiter leur Science dans l'ordre et de la manière qu'on enseigne les autres Sciences dans les Écoles, par la Définition et la Division de leur Doctrine et de son Objet, par l'établissement de ses Principes, et par l'explication de ses Causes et de ses Propriétés, et appuyer tout cela sur des preuves et des raisonnements solides. Aussi, quoi que la Science des Philosophes consiste plus dans la pratique et l'exécution de leurs Maximes, que ni dans les preuves ni dans le raisonnement ; parce que la Démonstration la plus certaine et la plus convaincante que l'on puisse faire de la possibilité et des vertus d'une chose douteuse ou contestée, c'est d'en faire voir la certitude et les effets par expérience. Et quoi que la fin de cette Science, qui se termine à une Opération, la faire souvent mettre au nombre des Arts, ne pouvant pourtant jamais se trouver par hasard ; mais s'apprenant seulement ou par révélation, ou par une longue étude, et une profonde méditation ; cela n'empêche pas qu'elle ne soit une véritable Science, qui a ses Principes et ses Démonstrations [cxv] aussi bien que les autres. Ses Principes sont mêmes plus assurés, et ses Démonstrations sont d'autant plus cer-

taines que celles des autres, que ses Démonstrations et ses Principes sont fondés sur les Opérations et sur les Productions de la Nature, qui sont toujours fort régulières et infaillibles ; puisque, selon les Philosophes, toute la Science ne consiste qu'à connaître les Opérations de cette sage Ouvrière ; et à les imiter.

De quelque manière néanmoins que les, Philosophes eussent enseigné leur Science, et quelque Méthode qu'ils eussent suivie en leurs Livres pour nous l'apprendre, s'ils s'étaient expliqués assez nettement pour vouloir se faire entendre à tout le monde, il est certain que nous aurions appris en moins d'un quart d'heure tout ce qui aurait coûté à ces grands Génies plusieurs années d'étude, de méditation et d'expérience. Et sans avoir eu besoin de lire plusieurs volumes, et même presque sans nulle application, nous aurions su ce que des Hommes consommés dans la spéculation et dans la pratique, n'auraient eu découvert qu'après une étude opiniâtre et une peine incroyable.

Mais, soit que les Philosophes aient été jaloux d'une chose, qui leur avait tant coûté, et d'une chose, qui d'ailleurs est [cxvj] plus précieuse que tous les trésors de la Terre, soit qu'ils l'aient fait pour quelque autre motif ce que nous examinerons ensuite, ils sont bien éloignés d'avoir voulu enseigner leur Science d'une manière si régulière et si instructive, et de la rendre si évidente et facile à concevoir. Ils disent au contraire fort sincèrement qu'exprès ils l'ont enveloppée d'Énigmes pour la rendre obscure. Ils avouent de bonne foi qu'ils l'ont cachée, bien loin d'avoir eu dessein de la divulguer, et qu'ils ne l'ont écrite que pour les Fils de la Science ; c'est-à-dire, pour ceux qui ont déjà quelque connaissance de leur Mercure. Ils confessent ingénument qu'ils renseignent en ne faisant pas semblant d'en rien dire ; et ils assurent que quand ils semblent parler le plus

clairement et le plus sincèrement, c'est alors qu'ils sont le moins intelligible, et le moins croyable. Ils avertissent que ce que l'on comprend d'abord et sans peine dans leurs Livres doit être suspect, et qu'il ne s'y faut pas fier. Et ils ne se sont pas même contentés d'avoir déguisé et obscurci la vérité dans leurs Écrits ; ils ont encore conjuré et engagé tous ceux qui auraient un jour la connaissance de leurs Mystères, ou par les instructions qu'ils leur en auraient laissées, ou par la révélation de Dieu, ou [cxvij] d'un Ami, à garder inviolablement le silence à leur exemple et à ne s'expliquer que par des termes ambigus et énigmatiques. Et ils ont prononcé des malédictions et des anathèmes contre ceux qui seraient assez dépourvus de sens et de raison pour découvrir un si grand Secret.

C'est par cette considération que dans de forts grands Traités, que plusieurs Philosophes ont fait de leur Science, ils n'ont rien dit de leur première Opération ; et que même dans quelques-uns de leurs Livres, qui ne laissent pas d'être fort estimés et recherchés, il ne s'en trouve rien du tout, tant ils ont appréhendé d'en trop dire, et de se trop découvrir là-dessus. Aussi leur premier Mercure, qui se fait par cette Opération, est le principal Agent de l'Œuvre ; c'est lui qui la commence, c'est lui qui la finit, et c'est lui enfin qui en est la seule Clef, n'y ayant que lui *qui puisse ouvrir le Palais du Roi qui est fermé*, ou comme Philalèthe l'explique autrement, de rompre les barrières de l'Or. Je veux dire qu'il n'y a que lui qui puisse dissoudre naturellement ou réduire en ses Principes l'Or, qui est le Roi du Règne Minéral, dont la composition est très forte, et ainsi fort difficile à détruire, à cause que ses parties, qui sont très pures et toutes de même nature, n'étant désunies [cxiiij] par le mélange d'aucune impureté, sont parfaitement liées et incorporées ensemble. Et la raison en est, qu'il n'y a aucun autre Dissolvant que ce seul Mercure qui soit de

même nature que l'Or ; et par conséquent il n'y a que lui qui, en le pénétrant et en divisant ses parties, puisse le dissoudre, et s'unir ensuite inséparablement à la dissolution qu'il en aura faite ; sans quoi les Philosophes assure que le Dissolvant n'est ni naturel ni véritable. Et ainsi étant absolument impossible de faire l'Œuvre sans ce Mercure et pouvant facilement être faite avec lui, et même seulement de lui ; il est sans doute que ce Mercure est tout ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus important dans l'Art des Philosophes. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si dans le dessein qu'ils ont eu de cacher leur science, ils ont fait un grand secret et un grand mystère de ce Mercure, et s'ils se sont étudiés si soigneusement à ne le pas divulguer, parce que s'ils l'avaient une fois déclaré, leur Science, facile d'ailleurs comme elle l'est, deviendrait aussitôt commune et publique ; et si elle était sue, leur Magistère pourrait être fait indifféremment et également par les Savants comme par les Ignorants. C'est ce qui a obligé ceux qui ont écrit de ce Mercure d'en parler avec tant de [cxix] circonspection, que presque tous en ont parlé différemment, et d'en parler avec tant de retenue, qu'ils n'en ont dit chacun qu'un mot ou deux, ou au moins que bien peu de chose ; et que ce qu'ils en eut dit est d'ailleurs si obscur, qu'ils avouent eux-mêmes qu'il est presque impossible d'en rien découvrir parce qu'ils en ont dit. Ainsi l'on peut assurer que tout ce que les Philosophes ont écrit de leur Mercure, ils l'ont écrit plutôt pour confirmer dans leur opinion ceux qui l'ont déjà découvert et qui le savent par avance, que pour en instruire ceux qui l'ignorent, et qui n'en savent pas assez pour entendre leur langage particulier, et pour pénétrer dans leur intention. De manière qu'ils donnent à ceux qui ont, selon les termes de l'Écriture ; et à ceux qui n'ont pas, ils leur ôtent cela même qu'ils n'ont pas.

Le Traité qui a paru depuis quelques années sous le nom de Philalèthe est une preuve bien convaincante de cette vérité. Car encore que le Philosophe, qui en est l'Auteur, ait écrit avec plus d'ordre et de méthode, et qu'il ait eu plus de sincérité et d'ingénuité que nul de ceux de qui nous avons les Écrits, et qu'il ait traité beaucoup plus amplement et plus clairement que pas un du premier Mercure, et qu'il ait découvert des choses de la Composition [cxx] et de la Préparation de ce Mercure ; dont personne n'avait parlé avant lui ; et quoi qu'il l'ait fait tant pour les *Enfants de la Science*, comme il le dit lui-même, que principalement pour tendre la main à ceux qui sont misérablement engagés dans l'erreur, afin de les en retirer ; et que hormis qu'il ne nomme pas les choses par leurs noms propres, il enseigne, dit-il la Science si clairement, qu'il ne laisse nul sujet de douter à ceux qui s'appliqueront à l'étudier, parce qu'il résout toutes les difficultés et les doutes qu'ils pourraient avoir ; ce qu'il en a dit ne laisse pourtant pas de paraître fort obscur et fort difficile à entendre. Et il y en a peu de ceux qui se sont égarés, qui puissent voir la lumière qu'il leur a donnée pour les éclairer, et les ramener dans la Voie des Philosophes.¹

Mais outre toutes les précautions que les Philosophes ont prises, parlant de leur premier Mercure, par l'obscurité et l'ambiguïté qu'ils ont affectée dans la manière de s'énoncer, et par les ténèbres que de dessein formé ils ont répandues dans leurs Écrits il y a principalement trois [cxxj] choses qui embarrassent extrêmement ceux qui s'appliquent à étudier leur Science, et qui leur en rendent encore la connaissance plus difficile,

¹ Des Envieux ont tronqué le Traité de ce Philosophe pour le rendre obscur et c'est ce que M. Salomon à peut-être ignoré. On rétablit ce Traité dans cette édition, et l'on y lève en partie le voile dont Philalèthe enveloppe la Matière de son Mercure Philosophique.

ou, pour parler comme eux, presque impossible à acquérir par les Livres qu'ils nous en ont laissés. La première est que parmi les vérités qu'ils y ont enseignées, ils ont entremêlé plusieurs choses, non seulement inutiles, mais qui paraissent même bien souvent toutes opposées et toutes contraires à ces vérités. L'autre, qu'ils ont embrouillé les deux Ouvrages de leur Magistère en multipliant les Opérations qui sont nécessaires pour les faire, et en donnant le change lorsqu'ils parlent de ces Ouvrages et de ces Opérations. Et la dernière, qu'ils n'ont pas même enseigné leur Doctrine par ordre et de suite, s'étant tous accordés à ne mettre ce qu'ils disent de leur premier Mercure qu'en désordre et en confusion ; et encore à ne le mettre que par pièces et par lambeaux, qu'ils ont dispersés çà et là, et loin en loin dans leurs Livres ; ici un mot, et là un autre, afin qu'ils parussent inintelligible, et que leur Secret en fût d'autant plus méconnaissable, et plus difficile à découvrir. De sorte que s'ils n'ont pas eu la même cruauté que Médée, lorsque s'enfuyant de Colchos, elle emporta la fameuse Toison d'Or et que j'ai fait voir [cxxij] ailleurs être un Emblème de la Pierre Philosophale, on peut dire qu'ils en ont au moins imité l'adresse et l'artifice. Car cette cruelle Fille craignant que son Père qui la poursuivait, ne lui enlevât ce Trésor, pour l'amuser et l'empêcher de reconnaître le chemin qu'elle avait tenu, elle tua son Frère, et en ayant mis le corps en pièces, elle les jeta en différents endroits, afin que tandis que ce malheureux Père serait occupé à chercher et à ramasser soigneusement les membres dispersés d'un corps si cher, elle lui échappât, et que de cette manière elle rendit ses poursuites vaines et son dessein inutile.

Ce n'est donc qu'en ramassant, et qu'en réunissant soigneusement toutes ces différentes pièces du Mercure des Philosophes (qui est leur véritable Enfant) qu'ils ont dispersées dans leurs Écrits, qu'on peut en con-

cevoir une véritable idée, pour en faire la Composition. Comme le portrait de Phidias ne se formait au milieu du bouclier de Pallas que par le rapport et le concours de toutes les pièces, dont cet excellent Ouvrier l'avait fait ; ce n'est que dans les Ouvrages de ces grands Hommes, quelques obscurs et difficiles qu'ils nous paraissent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, que nous pouvons trouver ce qu'ils y ont si soigneusement caché ; comme ce n'est [cxxiiij] ordinairement que dans le sein obscur de la Terre qu'on trouve l'Or, quelque peine et quelque difficulté qu'il y ait d'en fouiller les Mines. Et ce n'est enfin que le choix que nous, devons faire de la conformité de leur Doctrine, parmi tout ce qui est contenu dans leurs Livres, qui nous fera découvrir une Vérité qu'ils ont embrouillée parmi tant de choses superflues, en nous fournissant de quoi former une parfaite idée de leur Mercure. Comme le Peintre Zeuxis conçut autrefois le dessein d'un portrait admirable de la Déesse Vénus, par le choix qu'il fit de tout ce que les belles Filles d'une Ville célèbre avaient de mieux fait et de plus achevé, qu'il réunit, et qu'il proportionna ensuite selon les règles de son Art. C'est cette conformité qui nous donnera entrée dans leurs mystères, parce que, dit un Philosophe, c'est en cette conformité toute seule que se rencontre la vérité, qui est l'unique chose que nous devons chercher.

Ainsi l'on peut dire qu'il est de la difficulté qui se trouve à déchirer la Doctrine des Philosophes, comme de l'artifice de ces petits Cadenas, dont on se servait autrefois par curiosité. Ils étaient composés d'un certain nombre de cercles, sur chacun desquels il y avait plusieurs lettres gravées ; et l'on ne pouvait les ouvrir [cxxiv] qu'en tournant si justement tous ces petits cercles, que de la rencontre ; et de l'arrangement d'une lettre de chacun d'eux, il se formât un mot qui en était la clef. Car

comme pour composer ce mot mystérieux chaque cercle ne contribuait qu'une seule lettre de toutes celles qu'il avait, et fallait choisir cette lettre parmi un nombre d'autres, qu'il n'y étaient ajoutées que pour la faire méconnaître, et pour embarrasser, par leur pluralité et leur différence, ceux qui voudraient entreprendre d'ouvrir ces Cadenas sans en savoir le secret : On peut dire tout de même que dans les divers Traités que les Philosophes ont fait de leur Magistère, quelque grands que soient ces Traités, il n'y a assurément que peu de mots, et bien souvent qu'un seul mot qui soit utile, et qui étant joint à d'autres mots, qui se trouvent dans les Écrits des autres, puissent servir à nous donner l'entrée dans leur Science, et l'intelligence de leur Secret : tout le reste étant superflu, et n'ayant été mis que pour embrouiller davantage la chose, et la rendre plus difficile et plus méconnaissable : ou n'étant au moins que pour expliquer ou raconter les Opérations de leur seconde Œuvre, qui est presque la seule chose dont ils aient parlé. De sorte que le tout est de trouver le moyen de les accorder si bien tous, en arrangeant et [cxxv] ajustant de telle manière leurs mots mystérieux les uns avec les autres, que nous découvririons enfin la conformité de leurs sentiments, et que des diverses notions que nous en ramasserons, nous puissions former une idée parfaite de leur premier Mercure, et en connaître évidemment la nature et la composition, parce que, comme j'ai déjà dit plusieurs fois, les Philosophes nous assurent que c'est en cela seulement que consiste l'éclaircissement de toutes leurs obscurités, et que c'est l'unique Clef pour *ouvrir la porte du Palais fermée du Roi*, et pour nous donner entrée en leurs Mystères.

On, voit évidemment, par les choses que nous venons de dire, la nécessité qu'il y a de faire un Recueil, et de ramasser, comme dans un

Corps, les Œuvres des véritables Philosophes, de ceux encore principalement qui sont les moins diffus et les moins embarrassés ; tant afin que les uns suppléent à ce qui manque aux autres, et qu'ils s'entraident ainsi mutuellement ; qu'afin aussi qu'on puisse plus facilement conférer leurs opinions entre elles, et examiner en quoi ils sont tous d'accord, puisque ce n'est qu'en cela qu'ils ont dit la vérité, et que ce n'est par conséquent qu'en cela que nous la pourrons trouver. Ce qui doit néanmoins s'entendre avec cette [cxxvj] restriction et cette règle, qu'ils nous ont eux-mêmes prescrite. Qu'on doit toujours rapporter leurs sentiments à la possibilité de la Nature. Comme s'ils nous, disaient que nous les devons croire pourvu que ce qu'ils nous enseignent se puisse faire naturellement. Car si c'est une chose qui excède le pouvoir et la manière ordinaire d'agir de la Nature, c'est une marque indubitable, ou que ce qu'ils disent est contraire à la vérité ou que nous ne les entendons pas. Et la raison en est que leur Œuvre, et principalement la première, n'étant véritable qu'autant qu'elle est possible et n'étant possible qu'en ce qu'elle est conforme à la Nature, c'est-à-dire, qu'en ce que la Nature la peut faire, et qu'elle se fait de la même manière, et par les mêmes Opérations que la Nature fait toutes ses Productions : Il est certain par conséquent que si ce qu'ils en ont écrit est une chose qui se trouve contraire aux Opérations et au pouvoir de la Nature, elle est constamment fausse et impossible : Quoique les mêmes Philosophes nous assurent que d'elle même la Nature ne peut faire leur Œuvre si l'Art ne l'aide. Et c'est sans doute ce qui en augmente encore la difficulté, parce que nous devons imaginer une chose qui se puisse faire naturellement, et qui est néanmoins impossible à la Nature si [cxxvij] l'Art ne lui fournit la Matière propre et nécessaire, s'il ne la prépare, et s'il ne lui donne son secours dans toute l'étendue de

l'Opération. Comme nous voyons que si le Laboureur ne donnait fort exactement, et dans les Saisons propres tous les labours, et toutes les façons à son Champ, s'il n'avait soin de l'engraisser, et de l'échauffer par le fumier qu'il y répand et qu'il y mêle ; et s'il n'arrachait soigneusement les méchantes herbes qui y naissent ; ce serait inutilement qu'il y sèmerait du Blé, et qu'il espérait d'en recueillir la moisson. Il serait assurément trompé, et il perdrait sa semence, sa peine, et son temps.

Ce sont là les Maximes que les Philosophes nous prescrivent, et ce sont les précautions qu'ils nous avertissent de prendre, si nous voulons découvrir leurs véritables intentions, et pénétrer dans leurs Mystères. C'est la lumière qu'ils nous donnent, et dont nous devons nous servir pour dissiper les ténèbres dont ils ont obscurci leur Science. C'est le chemin qu'ils nous montrent pour aller cueillir ce merveilleux *Rameau d'Or*, au milieu de cette Forêt épaisse et sombre qui le couvre, et qui le cache aux yeux de tout le monde. Si nous suivons ces sages conseils et si nous ne nous égarons point de leur route, [cxxviii] il est sans doute que les *Colombes de Diane*¹ se présenteront à nos yeux, et elles nous conduiront infailliblement à cet *Arbre mystérieux et Philosophique* qui produit incessamment de nouvelles branches à mesure qu'on lui en ôte.

Car enfin, quoi que les Philosophes n'aient pas enseigné leur Science d'ordre ni de suite, qu'ils l'aient dispersée par lambeaux et qu'ils aient confondu les Opérations des deux Ouvrages, qui sont absolument nécessaires pour faire le Magistère ; et quoi qu'enfin ils aient entremêlé dans leurs Livres beaucoup de choses inutiles, et qui semblent même toutes opposées à leur Doctrine ; il ne serait pas néanmoins si difficile qu'on le pense, d'accorder ce qui paraît contraire dans leurs Opérations, ni de ra-

¹ Vous apprendrez dans les Notes sur Philalèthe ce que c'est que ces Colombes.

masser toutes les pièces de leur premier Mercure, qu'ils ont répandus en divers endroits de leurs Livres, ni de les ajuster et les réunir ensemble, si l'on voulait se donner la peine de bien examiner leurs sentiments là dessus et de considérer sérieusement en quoi ils sont tous unanimement d'accord. Car je le répète encore, ce n'est qu'en ce consentement général des Philosophes que nous découvrirons la vérité ; et c'est une pure folie de nous amuser à toute autre chose. [cxxix]

Cependant, quoi que tous ceux qui s'appliquent à la recherche de cette Science, doivent être fortement persuadés que c'est l'unique moyen d'y réussir et qu'ils n'y réussiront jamais autrement. Personne néanmoins ne veut prendre cette peine, et Personne ne veut étudier les Philosophes. Et sans étude et sans application tout le monde veut savoir une chose si cachée, si embarrassée, si difficile à concevoir, et qui ne peut s'apprendre que par une étude opiniâtre, et que par une longue et laborieuse méditation de la Nature.

On prend même des routes toutes opposées à celles des Philosophes. On travaille sur des Matières étrangères, c'est-à-dire qui n'ont aucune affinité avec ce qu'on veut faire, et dont la Nature elle-même ne saurait faire le moindre Métal ; et ainsi l'on prétend trouver dans une chose ce qui n'y est pas, et ce qu'elle ne peut pas donner. On donne une explication et un sens tout contraire aux paroles des Philosophes, et à ce qu'ils nous enseignent et au lieu d'imiter la Nature en ses Opérations et suivre sa Voie toute pure et toute simple, on s'embarrasse en mille subtilités extravagantes, et l'on quitte volontairement le chemin qu'elle montre, où l'on s'en égare aveuglément. Ainsi l'obscurité que nous imputons aux Philosophes [cxxx] est bien moins en eux, qui peut-être dont pu parler guères plus clairement ni plus intelligiblement qu'ils ont fait, qu'en nous

mêmes, qui ne pouvons pas apercevoir ce que nous, voyons tous les jours ; qui nous aveuglons pour ne pas voir la lumière et qui nous infatuons pour ne pas connaître la vérité. Et après cela avons-nous sujet de nous plaindre que les Philosophes ont affecté d'écrire obscurément pour se rendre inintelligibles.

Il est vrai que les Philosophes n'ont pas enseigné mot à mot, ni de suite, toute la manière de faire leur Magistère, parce qu'ils n'ont pas voulu que ce fût une chose si publique. Et certes ils ont eu très grande raison d'en user ainsi. Car outre qu'ils nous assurent que c'est Dieu (de qui dépend la révélation de leur Science, aussi bien que la distribution des autres grâces) qui veut qu'elle soit cachée, puisque depuis tant de siècles qu'elle a été connue, elle est toujours demeurée fort secrète et que tous les Philosophes, tant ceux qui avec la bénédiction de Dieu l'ont apprise par leur étude et par leur travail, que ceux à qui on l'a déclarée, se sont tous accordés en cela de la cacher, et de ne l'enseigner que par Énigmes, et en des termes qui paraissent ambigus et obscurs à tous les autres. Ce qu'il n'est pas [cxxxj] possible qui fut arrivé après que tant de milliers d'Hommes de toutes Nations, de toutes Religions, de toutes sortes d'états et de conditions, jusques aux Femmes mêmes qui l'ont su, sans un effet particulier et visible de la providence de Dieu, qui n'a pas permis qu'elle fût divulguée. Outres. dis-je, que Dieu, qui est le Maître des pensées et des paroles des Hommes, ne veut pas que cette Science soit si commune, et qu'il ne serait pas juste ni raisonnable que les Stupides et les Paresseux eussent le même avantage que les Personnes éclairées et laborieuses ; Il est certain qu'un Philosophe causerait le plus grand désordre qui fut jamais, qui enseignerait clairement le moyen de faire autant d'Or et d'Argent qu'on en pourrait souhaiter ; en sorte que ces deux Métaux,

qui servent d'ornements à toutes les Dignités, et qui sont le lien du commerce et de la société humaine, fussent aussi communs que les pierres ; comme l'Écriture nous apprend qu'ils étaient dans la Judée pendant le Règne de Salomon.

Ce n'est pas qu'il ne fût à souhaiter pour la paix et la tranquillité des Hommes, ou que l'Or et l'Argent leur eussent toujours été inconnus, ou qu'au moins ils leur eussent toujours été inutiles ; puisque ce sont ces deux Métaux qui, par nécessité que [cxxxij] l'on en a, et par le mauvais usage qu'ont en fait, sont la cause des plus grands maux qui arrivent sur la Terre : Que ce sont eux qui font maintenant presque toute la distinction des conditions des Hommes ; qui font la différence des Riches et des Pauvres ; des Maîtres et des Serviteurs, des Grands et des Petits ; des Magistrats et du Peuple, et que ce sont enfin les Idoles de ce Monde. Mais après tout, ce serait absolument détruire la Société qui est établie depuis tant de siècles parmi les Hommes par les Lois divines et humaines, et ce serait renverser tous les États, que de rendre si communs l'Or et l'Argent, qui les entretiennent et les font subsister par leur commerce.

Et en effet, une abondance si grande et si générale ferait tous les Hommes également riches, ou plutôt elle les rendrait tous également pauvres. Les Villes demeureraient désertes, les Communautés seraient désunies : Chacun serait obligé de cultiver la terre pour sa subsistance particulière, chacun serait contraint de faire divers métiers pour pouvoir vivre. Et cette contrainte et cette nécessité serait encore plus grande dans les Climats où nous sommes, où par l'intempérie des Saisons, on peut dire que l'Homme ne peut pas vivre de pain seulement et que les vêtements, et les autres [cxxxij] secours, qu'il reçoit des Arts mécaniques, ne lui sont pas moins nécessaires pour la vie que la nourriture. Cependant

comme le nombre des Méchants et des Fainéants sera toujours beaucoup plus grand que celui des Gens de bien, et de ceux qui voudraient vivre du travail et de l'industrie de leurs mains, les plus forts opprimeraient les plus faibles ; de sorte qu'en rendant les autres malheureux, ils se feraient misérables eux mêmes, et ainsi tout serait en confusion. Car la Pêche et la Chasse ne pourraient pas en notre Europe, comme elles sont dans l'Amérique, fournir de quoi vivre à tant de millions de Personnes qui l'habitent. Ainsi il faudrait nécessairement de deux choses l'une, ou revenir à la permutation des choses, qui ne pourrait pas en faire subsister plusieurs, ni fort longtemps, toutes les choses n'étant pas d'une égale nécessité ; ou établir une manière de Société et de Gouvernement semblable à celui dont l'illustre Chancelier d'Angleterre *Thomas Morus* a laissé un projet dans son *Utopie* : ou à celui qu'une Relation, qu'on a faite depuis peu des Terres Australes, nous veut faire croire, qui est établie parmi les Peuples qu'elle nomme *Sararambes*.

Mais parce que ces innovations ne se pourraient faire sans bouleverser l'ordre [cxxxiv] établi depuis si longtemps dans le Monde, et par conséquent sans être accompagnées de très grands malheurs ; et parce que dans l'état où sont maintenant les choses, par le commerce de l'Or ou de l'Argent, chacun en ne faisant qu'un seul métier, et qu'une seule profession, peut avoir facilement toutes les choses nécessaires à la vie ; et qu'un seul Homme jouit par ce moyen du travail de tous les autres, comme s'il faisait lui-même tous les métiers et toutes les professions ; ce qui fait que chacun peut vivre content et en repos dans sa Famille selon sa condition. Il est sans doute qu'on doit considérer le silence et l'obscurité des Philosophes, comme un très grand bien pour le repos et la tranquillité commune de tous les Hommes.

Et néanmoins c'est cette obscurité qui a attiré aux Philosophes la médisance, la haine et le mépris de presque tous les Hommes : Et c'est cette même obscurité qui est cause de toutes les calomnies et de toutes les injures qu'on leur a dites. Car comme les Hommes ne souhaitent rien tant que de vivre longtemps et fort heureusement sur la Terre, et qu'ils envisagent la Pierre Philosophale comme le seul et infaillible moyen pour leur procurer un si grand bonheur ; considérant en même temps cette obscurité comme un obstacle [cxxxv] invincible qui leur ôte la possession d'un si grand bien ; ils déclament et fulminent contre cette obscurité, et ils s'emporent à dire mille injures, et à faire mille imprécations contre les Philosophes, qui en sont les Auteurs. Ils les appellent Fourbes, menteurs, Ignorants et Enfants de ténèbres. Ils disent qu'ils se sont servis de cette obscurité comme d'un voile et d'un prétexte pour couvrir leur ignorance et leur imposture. Et ils disent enfin qu'il est de leur Science comme de certains Mystères de la Religion des Païens, qui obligeaient par serment tous ceux, à qui ils les déclaraient, de ne les révéler jamais et qu'en effet personne n'a jamais révélé, parce que ce n'était rien du tout. Et, certes si les Philosophes avaient écrit obscurément de leur Science à dessein de l'enseigner clairement à tout le monde, j'avoue qu'on aurait raison de leur faire ces reproches. Mais il sont bien éloignés de promettre un si grand éclaircissement de leur Doctrine : Au contraire, ils disent et ils avertissent fort sincèrement qu'ils n'ont eu intention d'écrire que pour les Fils de la Science seulement ; c'est-à-dire, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, pour ceux qui ont déjà quelque connaissance de leur premier Mercure, qui est ce qu'ils ont le plus caché ; et qu'à l'égard des autres, ils n'ont [cxxxvj] voulu ni n'ont pu écrire autrement, moins obscurément qu'ils ont fait. Quel sujet donc de blâmer les Philosophes, de leur obscu-

rité, puisqu'il n'y a que ceux qui ne les entendent pas qui les blâment, et que ce n'est pas pour ceux qui ne les peuvent entendre qu'ils ont écrit ? Pourrait-on avec justice trouver à redire qu'un Homme, qui, par la bénédiction que Dieu aurait donnée à son industrie et à son travail, ayant amassé légitimement, de très grandes Richesses, qu'il tiendrait cachées, laissât toutes ces Richesses à ses Enfants seulement, qui auraient seuls la connaissance du lieu où il les aurait mises, et qui saurait qu'ils en feraient un bon usage ? Pourrait-on, dis-je, blâmer cet Homme de laisser par son Testament ce Trésor à ses Enfants, à l'exclusion de tous les autres ?

Mais quand il n'y aurait pas autant de danger, que j'ai fait voir qu'il y en aurait à rendre la Science du Magistère commune à tout le monde, les Philosophes ne seraient pas blâmables de l'avoir déguisée, ni d'en avoir écrit avec obscurité, puisque Aristote n'a pas fait difficulté de rendre fort obscur ce qu'il a écrit de la Physique, quoiqu'il n'y eût aucun inconvénient pour la Société humaine, que ce qu'il en a écrit fut très clair et très intelligible. [cxxxvij] Et sans parler de l'Écriture Sainte, ne sait-on pas quo les Égyptiens n'écrivaient autrefois que par Hiéroglyphes que personne, que leurs seuls Disciples ne pouvait déchiffrer ?

Voilà quel a été l'esprit et la conduite des Philosophes en écrivant de leur Science pour l'enseigner et la communiquer aux Hommes. Ne l'ayant apprise que par la bénédiction que Dieu avait donnée à leur étude, ils n'ont voulu aussi en faire part qu'à ceux qui de la même manière en auraient assez découvert pour les pouvoir entendre. Ainsi, ce qui est obscurité ténèbres pour les autres, ce qui les aveugle, ce qui les fait égarer, et ce qui les met au désespoir, cela même est pour les Fils de la Science une lumière qui leur dissipe tous les nuages, et leur découvre tous les Mystères les plus cachés ; c'est pour eux un sujet de consolation et de

joie particulière toute extraordinaire. Car ils ont tout à la fois la satisfaction de savoir une Science la plus excellente, la plus utile, mais la plus cachée et la plus inconnue que l'Esprit humain ait jamais pu inventer, et qui leur donne tout ensemble des Richesses immenses avec la volonté d'en bien user et une longue et heureuse vie, qui sont les plus grands Biens qu'on puisse souhaiter pour [cxxxiiij] ce Monde. Et ils ont en même temps la satisfaction de se voir exempts de l'aveuglement et de l'erreur où sont généralement les autres Hommes, qui tous, ou ne connaissent pas, ou méprisent une Science rare et si précieuse, ou la cherchent vainement par mille voies fautives, et par mille moyens inutiles. Car comme l'a dit Excellemment Lucrèce :

*Suave Mari magno turbanibus æquora ventis
E terrâ magnum alterius spectare laborem,
Non quia quemquam est jucubda voluptas.
Sed quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa tuâ parte pericli :
Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrinâ Sapientum templa sevenâ,
Despicere unde queas alios possimque videre
Errare.*

Ce que j'ai traduit ainsi pour ceux qui n'entendent pas le Latin.

Un Homme assis sur le rivage

*Sent du plaisir à voir, menacé du naufrage,
Un Vaisseau que les vents tourmentent dans la Mer. [cxxxix]
Son plaisir ne vient pas de le voir dans la peine ;
Mais il a de la joie, et sans être inhumaine,*

*À n'être pas dans le danger.
On a plaisir à voir du haut d'une muraille
Donner bien loin une bataille,
Étant en sûreté du péril et des coups ;
Mais rien ne peut être si doux,
Que de voir les faux pas de l'aveugle Ignorance,
Ses chûtes, ses égarements,
Et comme dans un Fort, être en pleine assurance,
Des Sages en suivant l'infailible Science,
Et leurs solides sentiments.*

De sorte que l'on peut dire qu'il est de l'obscurité des Philosophes, à l'égard des Fils de la Science et des autres Hommes, ce qu'était cette Nuée miraculeuse que Dieu mit autrefois entre son Peuple, lorsqu'il sorti d'Égypte, et l'Armée de Pharaon qui le poursuivait. Cette Nuée était claire et lumineuse du côté des Israélites afin de les éclairer et de les conduire ; et cette même Nuée était ténébreuse du côté des Égyptiens, pour les aveugler, et pour les jeter dans le désordre et dans la conclusion. [cl]

Quelque peine que j'aie prise à m'expliquer le plus clairement et le plus succinctement que j'ai pu, et quelque soin que j'aie eu de diversifier ce Discours pour le rendre moins désagréable ; je ne doute point qu'il ne paraisse beaucoup trop long, et qu'il ne soit fort ennuyeux. Je sais même qu'il sera inutile à ceux qui font déjà avancés. Aussi n'est-ce pas pour eux que je l'ai fait, mais seulement pour ceux qui commencent, et qui voudront sérieusement s'appliquer à cette Science, et à la recherche de la Pierre Philosophale. C'est à ceux-là que je puis dire que ce Discours, qui est fondé sur l'Autorité des Philosophes ne devra pas être inutile ni déplaisant : Parce que, les confirmant dans cette vérité, et leur fournissant

par avance une véritable idée du grand Œuvre, ils feront plus de progrès dans leur lecture, ils seront plus assurés dans les vues qu'ils en auront, et ils ne s'écarteront pas si aisément de la seule Voie qu'il faut suivre pour parvenir à cette Connaissance. Et afin qu'ils puissent encore plus utilement lire les Livres des Philosophes, et s'éloigner de toutes les erreurs et les Sophistications, je finirai cette Préface par quelques Maximes, que j'ai tirées de nos Auteurs, et qui serviront aux Apprentifs, et à moi, de Guide dans notre Étude, et dans le Projet, que par la lecture [clj] des Philosophes, nous pourrons former de leur grand Œuvre.

- I. MAXIME. Il n'y a rien de réel et de véritable dans la Philosophie, que la seule Pierre Philosophale. *Je savais bien*, dit le Trévisan, *que toute autre chose que la Pierre était fausse*. Et ailleurs, *Il n'y a point d'autre Teinture que la nôtre*. Ainsi tout ce que l'on appelle *Particuliers*, toutes les *Graduations*, *Augmentations*, *Teinture de Lune*, qui se font autrement que par la véritable Poudre de Projection, sont fausses. Et la raison en est, parce qu'il n'y a que l'Or, élevé et exalté par la Nature et l'Art, qui puisse donner la véritable Teinture de l'Or. Et l'on ne peut l'exalter que par le Mercure des Philosophes qui est son seul et véritable Dissolvant. Quoique l'on puisse faire l'Œuvre de ce seul Mercure, qui est Hermaphrodite, et qui a en soi les deux Teintures.
- II. MAXIME. Il ne faut point s'entremettre à travailler, dit Zachaire, que l'on ne sache véritablement la chose, et que l'on n'en voie la possibilité, et toutes les Opérations et les suites de l'Ouvrage jusqu'à sa dernière perfection, comme si on l'avait présente devant les yeux. Et qu'on n'entende l'Œuvre par les

Philosophes, et les Philosophes par l'Œuvre, qu'on puisse les accorder tous, et qu'on ne trouve [clij] plus de contradictions dans leurs Écrits. Ce n'est pas qu'il y a beaucoup de choses dans les Livres des Philosophes, dit Nathanael Albineus, qui est l'Auteur de la Bibliothèque Chimique, que les Philosophes mêmes ne sauraient entendre, parce qu'ils font allusion à de certaines choses, à de certaines circonstances, qu'il n'est pas aisé de deviner ; mais ce ne font pas des choses essentielles.

- III. MAXIME. Quiconque saura la Science ne le dira jamais, si ce n'est à un fidèle Ami, parce que les Philosophes sont si jaloux de leur Science, qu'ils se la cacheraient à eux-mêmes s'il leur était possible. Et ainsi, tous ceux qui disent qu'ils savent la Pierre Philosophale, et qui demandent de l'argent pour la faire, font évidemment voir par-là qu'ils ne la savent pas ; parce qu'ils aimeraient mieux ne la faire jamais, que de la dire pour de l'argent. Le secret est la marque essentielle d'un Philosophe. Ce qui vient assurément de la trop grande facilité et simplicité de la chose.
- IV. MAXIME. Il n'y a qu'une seule Matière, qui est Métallique, et qu'une seule Voie pour faire le grand Œuvre, qui est naturelle, simple, et aisée, bien loin d'être embarrassée de tant d'Opérations fantastiques, que les Sophistes imaginent, [clij] et parce que les Philosophes l'assurent, et parce qu'autrement ils ne l'auraient, jamais pu découvrir. Toute la difficulté n'est qu'à faire le Mercure des Philosophes.
- V. MAXIME. La Pierre Philosophale ne se trouve point par hasard dit Philalèthe. Parce que c'est une Science certaine et véri-

table, et qui est fondée sur les Principes, infailibles de la Nature, Et elle n'est vraie et possible, que parce qu'elle est naturelle. Ainsi, ceux qui travaillent sans savoir ce qu'ils doivent faire, et sans savoir la chose, ne trouveront jamais rien.

- VI. MAXIME. Il en coûte peu de frais pour faire la Pierre Philosophale, dit Philalèthe. Et sans doute ils ne vont pas à vingt ou trente pistoles en tout. Et ainsi, ceux qui nous veulent engager en de grandes dépenses pour faire l'Œuvre, sont des Ignorants et des Imposteurs qu'il ne faut pas croire. Le plus sûr est de garder son argent, et de ne faire aucune folle dépense pour cela ; se souvenant du Proverbe Espagnol qui dit *Alquimia probada, tener Renta, y nogastar nada*. Que c'est une Pierre Philosophale assurée que d'avoir bien du Revenu, et n'en rien dépenser, ou du moins le bien ménager.
- VII. La dernière MAXIME, et devrait être la première parce qu'elle est [cliv] la plus considérable de toutes : Est que sans la bénédiction de Dieu, il est impossible que nous puissions jamais réussir dans un si grand dessein : Que c'est, comme il a été dit, de ce seul Père des lumières que nous devons espérer la connaissance et la révélation de ce grand Mystère : Et que ce n'est que de ce Souverain Maître, et juste Dispensateur de tous les Biens, que nous devons attendre la possession d'un si grand Trésor. Ainsi nous lui devons demander, cette grâce, si c'est pour notre salut, et attirer sur nous sa sainte bénédiction par nos prières, par la pureté et l'innocence : de notre vie, et ne lui demander et ne souhaiter un si grand Bien, que pour

l'employer pour sa gloire, et pour nous en servir à secourir les véritables Pauvres, pour son amour.



[1]

LA TABLE D'ÉMERAUDE

DE

HERMÈS TRISMÉGISTE

PÈRE DES PHILOSOPHES

Il est vrai sans mensonge, certain et très véritable.

Ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut : et ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas, pour faire les Miracles d'une seule chose.

Et comme toutes les choses ont été, et sont venues d'un, par la médiation d'un ; ainsi toutes les choses ont été nées de cette chose unique, par adaptation.

Le Soleil en est le Père, la Lune est sa Mère, le Vent l'a porté dans son ventre ; la Terre est sa Nourrice. Le Père de tout le *Thélème* de tout le monde est ici. Sa force ou puissance est entière, si elle est convertie en Terre. [2]

Tu sépareras la Terre du Feu, le Subtil de l'Épais doucement, avec grande industrie. Il monte de la Terre au Ciel, et derechef il descend en Terre, et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures. Tu auras par ce moyen la gloire de tout le Monde ; et pour cela toute obscurité s'enfuira de toi.

C'est la Force forte de toute force : car elle vaincra toute chose subtile, et pénétrera toute chose solide.

Ainsi le Monde a été créé.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

De ceci seront et sortiront d'admirables adaptations, desquelles le moyen en est ici.

C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste, ayant les trois parties de la Philosophie de tout le Monde. Ce que j'ai dit de l'opération du soleil est accompli, et parachevé.



EXPLICATION DE LA TABLE

d'Émeraude par Hortulain

PRÉFACE

Louange, honneur et gloire vous soit à jamais rendue, ô Seigneur Dieu tout-puissant ! avec votre très cher Fils, notre sauveur JÉSUS CHRIST, vrai Dieu et seul, Homme parfait, et le Saint Esprit Consolateur, Trinité sainte, qui êtes [3] le seul Dieu, je vous rends grâces de ce qu'ayant eu la connaissance des choses passagères de ce Monde notre ennemi, vous m'en avez retiré par votre grande miséricorde, afin que je ne fusse pas perverti par ses voluptés trompeuses. Et parce que j'en voyais plusieurs de ceux qui travaillent à cet Art, qui ne suivent pas le droit chemin ; je vous supplie, ô mon Seigneur, et mon Dieu ! qu'il vous plaise que je puisse détourner de cette erreur par la Science que vous m'avez donnée, mes très chers et bien-Aimés ; afin qu'ayant connu la vérité, ils puissent louer votre saint Nom qui est béni éternellement.

Moi donc Hortulain, c'est-à-dire Jardinier, ainsi appelé à cause des Jardins maritimes, indigne d'être appelé Disciple de Philosophie, étant ému par l'amitié que je porte à mes très Chers, j'ai voulu mettre en écrit la déclaration et explication certaine des paroles d'Hermès, Père des Philosophes, quoiqu'elles soient obscures ; et déclarer sincèrement toute la Pratique de la véritable Œuvre. Et certes il ne sert de rien aux Philosophes de vouloir cacher la Science dans leurs Écrits, lorsque la doctrine du Saint Esprit opère. [4]

CHAPITRE PREMIER

L'Art d'Alchimie est vrai et certain

Le PHILOSOPHE dit : *Il est vrai*, à savoir que l'Art d'Alchimie nous a été donné. *Sans mensonge*, il dit cela pour convaincre ceux qui disent que la science est mensongère ; c'est-à-dire, fausse. *Certain*, c'est-à-dire expérimenté, car tout ce qui est expérimenté est très certain. *Et très véritable*, car le très véritable Soleil est procréé par l'Art.

Il dit très véritable au superlatif, parce que le Soleil engendré par cet art, surpasse tout Soleil naturel en toutes propriétés, tant médicinales qu'autres.

CHAPITRE II

La Pierre doit être divisée en deux parties

Ensuite il touche l'Opération de la pierre disant, *Que ce qui est en bas est comme ce qui est en haut*. Il dit cela parce que la Pierre est divisée en deux parties principales, par le Magistère ; savoir en la partie supérieure qui monte en haut, et en la partie inférieure qui demeure en bas fixe et claire. Et toutefois [5] ces deux parties s'accordent en vertu. C'est pourquoi il dit, *Et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas*. Certainement cette division est nécessaire. *Pour faire les miracles d'une chose*. C'est-à-dire de la Pierre ; car la partie inférieure c'est la Terre, qui est la Nourrice et le ferment ; et la partie supérieure c'est l'Âme, laquelle vivifie toute la Pierre, et la ressuscite. C'est pourquoi la Séparation, et la Conjonction étant faites, beaucoup de Miracles viennent à se faire en l'Œuvre secrète de Nature.

CHAPITRE III

La Pierre a en soi les quatre Éléments

Et comme toutes choses ont été et sont venues d'un par la méditation d'un. Il donne ici un exemple disant ; Comme toutes choses ont été et sont sorties d'un, c'est à savoir, d'un globe confus, ou d'une masse confuse, *par la méditation*, c'est-à-dire, par la pensée et création *d'un*, c'est-à-dire, de Dieu tout-puissant. *Ainsi toutes choses sont nées.* C'est-à-dire, sont sorties, *de cette chose unique*, c'est-à-dire d'une Masse confuse, *par adaptation* ; c'est-à-dire, par le seul commandement et miracle de Dieu. Ainsi notre [6] Pierre est née et sortie d'une Masse confuse, contenant en soi tous les Éléments, laquelle a été créée de Dieu, et par son miracle, notre Pierre en est sortie et née.

CHAPITRE IV

La Pierre a Père et Mère, qui sont le Soleil et la Lune

Comme nous voyons qu'un Animal engendre naturellement plusieurs autres Animaux semblables à lui : ainsi le Soleil artificiellement engendre le Soleil par la vertu de la Multiplication de la Pierre. C'est pourquoi il s'ensuit, *Le Soleil en est le Père*, c'est-à-dire l'Or des Philosophes. Et pour ce qu'en toutes Générations naturelles, il doit y avoir un lieu propre à recevoir les Semences, avec quelque conformité de ressemblance en partie ; ainsi faut-il qu'en cette Génération artificielle de la Pierre, le Soleil ait une Matière qui soit comme une Matrice propre à recevoir son Sperme et sa Teinture. Et cela c'est l'argent des Philosophes. Voilà pourquoi il s'ensuit, *et la Lune en est la Mère.* [7]

CHAPITRE V

La conjonction des Parties est la conception et la génération de la Pierre

Quand ces deux se recevront l'un l'autre en la conjonction de la pierre, la Pierre s'engendre au ventre du Vent, et c'est ce qu'il dit puis après : *Le Vent l'a porté en son ventre*. On sait assez que le Vent est Air, et l'Air est vie, et la vie est l'Âme, de laquelle j'ai déjà dit ci-dessus, qu'elle vivifie toute la Pierre. Ainsi il faut que le Vent porte toute la Pierre, et la rapporte, et qu'il engendre le Magistère. C'est pourquoi il s'ensuit qu'il doit recevoir aliment de sa Nourrice, c'est à savoir de la Terre. Aussi le Philosophe dit : *La Terre est sa Nourrice*. Car de même que l'Enfant sans l'aliment qu'il reçoit de sa Nourrice ne parviendrait jamais en âge : aussi notre Pierre ne parviendrait jamais en effet sans la fermentation de la Terre ; et le ferment est appelé aliment. De cette sorte s'engendre d'un Père avec la conjonction de sa Mère, *la chose*, c'est-à-dire, les Enfants semblables aux Pères ; lesquels, s'ils n'ont la longue décoction, seront faits semblables à la Mère, et retiendront le poids du Père. [8]

CHAPITRE VI

La Pierre est parfaite si l'Âme est fixée dans le Corps

Après il s'ensuit, *le Père de tout le Thélème du monde est ici* ; c'est-à-dire, en l'Œuvre de la Pierre il y a une voie finale. Et notez que le Philosophe appelle l'Opération *le Père de tout le Thélème*, c'est-à-dire, de tout le Secret ou Trésor, *de tout le Monde* ; c'est à savoir de toute Pierre qu'on a pu trouver en ce Monde. *Est ici*. Comme s'il disait, Voici je te le montre. Puis le philosophe dit, Veux-tu que je t'enseigne quand la force de la Pierre est achevée et parfaite ? C'est quand elle sera convertie et

changée en sa terre. Et pour ce dit-il, *sa force et puissance est entière* ; c'est-à-dire, parfaite et complète, si elle est convertie et changée en terre. C'est-à-dire, si l'Âme de la Pierre (de laquelle a été fait ci-dessus mention, que l'Âme est appelée Vent, et Air, en laquelle est toute la vie et la force de la Pierre) est convertie en terre, c'est à savoir de la Pierre, et qu'elle se fixe en telle sorte que toute la Substance de la Pierre soit si bien unie [9] avec sa Nourrice (qui est la Terre) que toute la Pierre soit trouvée et convertie en ferment. Et comme lorsque l'on fait du pain, un peu de levain nourrit et fermente une grande quantité de pâte ; et en cette sorte change toute la substance de la pâte en ferment : Aussi veut le Philosophe que notre Pierre soit tellement fermentée qu'elle serve de ferment à sa propre multiplication.

CHAPITRE VII

La mondification de la Pierre

Ensuite il enseigne comme la Pierre se doit multiplier : Mais auparavant il met la mondification d'icelle et la séparation des parties, disant : *Tu sépareras la Terre du Feu, le Subtil de l'Épais, doucement avec grande industrie.* Doucement c'est-à-dire peu à peu, non pas par violence, mais avec esprit et industrie, c'est à savoir au fient ou fumier philosophal. *Tu sépareras*, c'est-à-dire, dissoudras, car la dissolution est la séparation des parties. *La Terre du Feu, le Subtil de l'Épais* ; c'est-à-dire la lie et l'immondicité du Feu, et de l'Air, et de l'Eau, et de toute la Substance de la Pierre, en sorte qu'elle demeure entièrement sans ordure. [10]

CHAPITRE VIII

La Partie non fixe de la Pierre doit séparer la partie fixe et l'élever

La Pierre étant ainsi préparée, elle se peut lors multiplier. Il met donc maintenant la Multiplication, et il parle de la facile liquéfaction ou fusion d'icelle par la vertu qu'elle a d'être entrante et pénétrante dans les corps durs et mous, disant : *Il monte de la Terre au Ciel, et derechef descend en Terre.* Il faut bien remarquer ici, que quoique notre Pierre en sa première Opération se divise en quatre parties, qui sont les quatre Éléments : néanmoins (ainsi qu'il a été dit ci-dessus) il y a deux Parties principales en elle ; une qui monte en haut, qui est appelée la non fixe, ou la volatile ; et l'autre qui demeure en bas fixe, qui est appelée la terre ou ferment, comme il a été dit. Mais il faut avoir grande quantité de la Partie non fixe, et la donner à la Pierre, quand elle est très nette et sans ordure, et il lui en faut donner tant de fois par le Magistère, que toute la Pierre, par la vertu de l'Esprit, soit portée en haut, la sublimant et la faisant subtile. Et c'est ce que dit le Philosophe : *Il monte de la Terre au Ciel.* [11]

CHAPITRE IX

La Pierre volatile doit derechef être fixée

Après tout cela, il faut incérer cette même Pierre (ainsi exaltée et élevée, ou sublimée) avec l'Huile, qui a été tirée d'elle en la première Opération, laquelle est appelée l'Eau de la Pierre. Et il la faut tourner si souvent en sublimant, jusqu'à ce que par la vertu de la fermentation de la Terre (avec la Pierre élevée ou sublimée) toute la Pierre par réitération descende du Ciel en Terre, demeurant fixe et fluente. Et c'est ce que dit le Philosophe, *et derechef descend en Terre.* Et ainsi, *Elle reçoit la force des choses*

supérieures, en sublimant ; *et des inférieures*, en descendant ; c'est-à-dire, que ce qui est corporel, sera fait spirituel dans la Sublimation, et le spirituel sera fait corporel dans la *Descension*, ou lorsque la Matière descend.

CHAPITRE X

Utilité de l'Art et de l'efficace de la Pierre

Tu auras par ce moyen la gloire de tout le Monde. C'est-à-dire, par [12] cette Pierre ainsi composée, tu posséderas la gloire de tout le Monde. Et pour cela toute obscurité s'enfuira de toi ; c'est-à-dire, toute pauvreté et maladie. Ceci est la Force forte de toute force. Car il n'y a aucune comparaison des autres forces de ce Monde à la force de cette pierre : Car elle vaincra toute chose subtile, et pénétrera toute chose solide. Vaincra, c'est-à-dire, en vainquant et surmontant elle changera et convertira le Mercure vif en le congelant, lui qui est subtil et mou, et pénétrera les autres Métaux, qui sont des corps durs, solides et fermes.

CHAPITRE XI

Le Magistère imite la Création de l'Univers

Le PHILOSOPHE donne ensuite un exemple de la Composition de sa Pierre, disant, *Ainsi le Monde a été créé ; c'est-à-dire que notre Pierre est faite de la même manière que le Monde a été créé. Car les premières choses de tout le Monde, et tout ce qui a été au Monde, a été premièrement une Masse confuse, et un Chaos sans ordre, comme il a été dit ci-dessus. Et après, par l'artifice du souverain Créateur, cette Masse confuse, [13] ayant été admirablement séparée et rectifiée, a été divisée en quatre Éléments : et à cause de cette séparation, il se fait diverses et différentes*

choses. Ainsi aussi se peuvent faire diverses choses par la production et disposition de notre Œuvre, et ce par la séparation de divers Éléments de divers Corps. *De ceci seront et sortiront d'admirables adaptations.* C'est-à-dire, si tu sépares les Éléments, il se fera d'admirables Compositions propres à notre Œuvre, en la Composition de notre Pierre, par la conjonction des Éléments rectifiés. *Desquelles* : c'est-à-dire desquelles choses admirables propres à ceci. *Le moyen*, c'est à savoir d'y procéder, *en est ici.*

CHAPITRE XII

Déclaration énigmatique de la Matière de la Pierre

C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste, c'est-à-dire, Mercure trois fois très grand. Après que le Philosophe a enseigné la Composition de la Pierre, il montre ici couvertement de quoi se fait notre Pierre, se nommant soi-même. Premièrement afin que ses Disciples qui parviendront à cette science, se souviennent toujours de son nom. Mais [14] néanmoins il touche de quoi c'est que se fait la Pierre, disant ensuite : *Ayant les trois parties de la Philosophie de tout le Monde*, pour ce que tout ce qui est au Monde, ayant Matière et Forme, est composé des quatre Éléments. Or quoique dans le Monde il y ait une infinité de choses qui le composent et qui en sont les Parties, le Philosophe les divise et les réduit pourtant toutes à trois Parties ; c'est à savoir en la Partie minérale, végétale, et animale, de toutes lesquelles ensemble ou séparément il a eu la vraie Science, en l'Opération du Soleil, ou Composition de la Pierre. Et c'est pour cela qu'il dit, *Ayant les trois Parties de la Philosophie de tout le Monde*, lesquelles toutes trois sont contenues dans la seule pierre ; c'est à savoir au Mercure des Philosophes.

CHAPITRE XIII

Pourquoi la Pierre est appelée parfaite

Cette Pierre est appelée parfaite, parce qu'elle a en soi la nature des choses minérales, végétales et animales. C'est pourquoi elle est appelée triple, autrement trine-une ; c'est-à-dire triple et unique, ayant quatre Natures, c'est à [15] savoir les quatre Éléments, et trois Couleurs, la noire, la blanche et la rouge. Elle est aussi appelée le grain de froment, lequel s'il ne meurt demeurera seul ; et s'il meurt (comme il a été dit ci-dessus, quand elle se conjoint en la conjonction) il rapporte beaucoup de fruit, c'est à savoir, quand les Opérations dont nous avons parlé, sont parachevées. O Ami lecteur ! si tu sais l'Opération de la Pierre, je t'ai dit la vérité ; et si tu ne la sais pas, je ne t'ai rien dit. *Ce que j'ai dit de l'Opération du Soleil est accompli et parachevé.* C'est-à-dire, ce qui a été dit de l'Opération de la Pierre de trois Couleurs et de quatre Natures, qui sont en une chose unique ; c'est à savoir au seul Mercure Philosophal, est achevé et fini. [16]



LES SEPT CHAPITRES ATTRIBUÉS À HERMÈS

CHAPITRE PREMIER

Voici ce que dit Hermès. Pendant le long temps que j'ai vécu, je n'ai cessé de faire des expériences et j'ai toujours travaillé sans m'épargner.

Je ne tiens cet Art et cette Science que de la seule inspiration de Dieu. C'est lui qui a daigné la révéler à son Serviteur.

C'est lui qui a donné, à ceux qui savent se bien servir de leur raison, le moyen de connaître la vérité : mais il n'a jamais été cause que personne ait suivi l'erreur ni le mensonge.

Pour moi, si je ne craignais le jour du Jugement et d'être damné pour avoir caché cette Science, je n'en aurais rien dit et je n'écrirais point pour l'enseigner [17] à ceux qui viendront après moi.

Mais j'ai voulu rendre aux Fidèles ce que je leur devais, en leur enseignant ce que l'auteur de la fidélité a daigné me révéler.

Écoutez donc, Fils des sages Philosophes nos Prédécesseurs, non pas corporellement ni inconsidérément, la Science des quatre Éléments¹ qui

¹ Les Philosophes appellent ainsi leur Science, parce qu'ils assurent qu'elle ne consiste qu'à transmuier les Éléments. Cette transmutation se fait en changeant la Terre en Eau et l'Eau en Terre, parce qu'il n'y a que ces deux Éléments sensibles et apparents et que les deux autres, qui sont l'Air et le Feu, sont renfermés en ces deux là. Ainsi, pour faire l'Œuvre des Philosophes, il n'y a qu'à dissoudre l'Or, qu'ils appellent Terre ou Corps, et à le réduire en Mercure (ce qui ne peut se faire que par leur premier Mercure, qu'ils appellent Eau, à cause qu'il est liquide et qu'il est le véritable et

sont passibles *et qui peuvent être altérés et changés* par leurs Formes et qui sont cachés avec leur action.

Car leur action est cachée *dans notre Élixir*, parce qu'il ne saurait agir s'il n'est composé *de l'union très exacte de ces mêmes Éléments* ; et il n'est point parfait qu'il n'ait passé par toutes ses Couleurs, *dont chacune marque la domination d'un Élément particulier*.

Sachez, Fils des Sages, qu'il y a une division [18] de l'Eau des anciens Philosophes, qui la partage en quatre autres choses. Une est à deux et trois à une. Et à la Couleur de ces choses, c'est-à-dire à l'humeur qui coagule, appartient la troisième partie, et les deux autres troisièmes parties sont pour l'Eau. Ce sont là les poids des Philosophes.¹

Prenez de l'Humeur une once et demie et de la Rougeur méridionale ou de l'Âme du Soleil la quatrième partie, qui est une demi-once, et de la Gomme orangée aussi une demi-once et la moitié d'Orpiment, qui sont huit, c'est-à-dire trois onces. [19]

unique Dissolvant de l'Or), puis à changer en Terre ou en Poudre ces deux Mercures qui sont Eau et parfaitement unis ensemble et que le Trévisan appelle *Mercurus double*.

¹ L'Auteur détermine ici quelle doit être la dose ou la quantité des deux Matières qui entrent dans la Composition de l'Œuvre. Il appelle cette Composition l'Eau des anciens Philosophes, ou à cause que leur premier Mercure, qui est leur Eau, est la première et principale partie de cette Composition et qu'il y est en double portion du Soufre ou de l'Or, qui en est l'autre partie, ce qui est, dit-il, le poids des Philosophes, ou bien parce que le mélange du premier Mercure et de l'Or ne peut point être appelé la Composition de l'Œuvre qu'après que l'Or est dissous ; n'y ayant effectivement que les choses liquides, et encore celles qui sont de même nature, qui puissent s'unir parfaitement et faire une véritable Composition. Et c'est sans doute pour cette raison qu'il nomme le Soufre ou l'Or la Teinture des Matières et l'Humeur coagulante, parce que c'est le Soufre qui teint et qui fixe. D'où il est évident qu'il faut nécessairement que l'Or soit dissous pour pouvoir être exactement uni avec le Mercure, qui est son Dissolvant et, par conséquent, pour faire ensemble la véritable Composition de l'Œuvre.

Et sachez que la Vigne des Sages se tire en trois et que son vin est parfait à la fin de trente.

Concevez comment l'Opération s'en fait. La Cuisson le diminue *en quantité* et la Teinture l'augmente *en qualité* ; parce que la Lune commence à décroître après son quinzième jour et elle croît au troisième. C'est donc là le commencement et la fin.

Voici, je viens de vous déclarer ce qui avait été celé. Car l'Œuvre est avec vous et chez vous, de sorte que, la trouvant en vous-même, *où elle est continuellement*, vous l'avez aussi toujours quelque part où vous soyez, soit en Terre ou en Mer.¹

Gardez donc l'Argent vif, qui se fait dans les Lieux ou Cabinets intérieurs, c'est-à-dire *dans les Principes des Métaux qui en sont composés*, et dans lesquels il est coagulé. Car c'est là cet Argent vif que [20] l'on dit être de la Terre qui reste.

Que celui donc qui n'entend pas mes paroles en demande l'intelligence à Dieu, qui ne justifie les œuvres d'aucun Méchant et qui ne refuse à nul Homme de bien la récompense qui lui est due.

Car j'ai découvert tout ce qui avait été caché de cette Science. J'ai déclaré un très grand Secret et j'ai dit même toute la Science à ceux qui sauront l'entendre.

¹ M. Salomon pense que par ces paroles, *l'Œuvre est avec vous et chez vous*, l'auteur veut dire que, dans la conformation de nos Corps et dans le changement des aliments, qui se fait continuellement en notre substance, il se trouve une représentation de l'Œuvre des Philosophes. Si j'osais ajouter ma pensée à celle de ce savant commentateur, je dirais qu'il me semble qu'Hermès ou celui qui a écrit sous son nom entend parler ici de l'Esprit Universel (*principe essentiel de notre vie*), que nous respirons en tout temps et en tous lieux et qui est la véritable origine du Mercure Philosophique.

Vous donc, Inquisiteurs de la Science, et vous, Enfants de la Sagesse, sachez que le Vautour, étant sur la Montagne, crie à haute voix : Je suis le blanc du noir et le rouge du blanc et l'orangé du rouge. Certes, je dis la vérité.

Sachez aussi que le Corbeau qui vole sans ailes dans la noirceur de la nuit et dans la clarté du jour est la tête ou *le commencement* de l'art.

Le Coloris se prend de l'amertume qui est en son gosier et la teinture est sortie de son corps et il se tire une Eau véritable et toute pure de son dos.

Comprenez donc ce que je dis et recevez par même moyen le don de Dieu *que je vous communique*. Mais celez-le à tous les imprudents.

C'est une Pierre que l'on doit honorer, qui est cachée dans les Cavernes ou *dans* [21] *le profond* des Métaux. Sa couleur la rend éclatante. C'est une Âme ou un *Esprit* sublime et une Mer ouverte.

Voici, je vous l'ai déclarée. Rendez grâces à Dieu de ce qu'il vous a enseigné cette science, car il aime ceux qui ont de la reconnaissance de ses grâces.

Mettez donc *cette Pierre*, c'est-à-dire *sa Matière*, dans un feu humide et l'y faites cuire. Ce feu augmente la chaleur de l'humidité et il tue la sécheresse de l'incombustion, jusqu'à ce que la racine paraisse : C'est-à-dire, *jusqu'à ce que le corps soit résous en son Mercure*. Après cela, faites sortir de cette Matière la rougeur et sa partie légère, *Continuant* à le faire jusqu'à ce qu'il n'y en ait que la troisième partie qui reste.

Enfants des Sages, *la raison pour laquelle* on a appelé les Philosophes (*Envieux*), ce n'a pas été à cause qu'ils aient jamais eu dessein de rien sceller aux gens de bien ni à ceux qui vivent pieusement ni aux légitimes *et véritables Enfants de la Science*, ni aux Sages.

Mais parce qu'ils la cachent aux Ignorants. C'est-à-dire, à ceux qui n'en savent pas assez pour la connaître, aux Vicieux et à ceux qui vivent sans loi et sans charité, de crainte que, par ce moyen, les Méchants ne devinssent puissants pour [22] commettre toutes sortes de crimes, dont les Philosophes seraient responsables à Dieu. Car tous les Méchants sont indignes de posséder la sagesse.

Sachez que je nomme cette Pierre par son nom. Car les Philosophes l'appellent la Femme de la Magnésie ou la Poule ou la Salive blanche, le Lait des choses volatiles et la cendre incombustible, afin de la cacher aux Imprudents, qui n'ont ni sens ni loi ni humanité.

Mais moi, je l'ai nommée d'un nom fort connu, en l'appelant la Pierre des Sages. Conservez donc dans cette Pierre la Mer, le Feu et le Volatil du Ciel, jusqu'au moment de sa sortie.

Or je vous conjure tous, ô fils des Philosophes, au nom de notre Bienfaiteur, qui vous fait une grâce si singulière, de ne jamais déclarer le nom de cette Pierre à aucun Fou, à aucun Ignorant ni à aucun qui en soit indigne.

Pour ce qui est de moi, je puis dire que personne ne m'a rien donné que je ne lui aie rendu tout ce qu'il m'a donné. Je n'ai jamais manqué au respect que je lui devais et j'ai toujours parlé fort honorablement de lui.

Mon Fils, cette Pierre est enveloppée de plusieurs Couleurs qui la cachent. Mais il n'y en a qu'une seule qui marque [23] sa naissance et son entière perfection. Connaissez quelle est cette Couleur et n'en dites jamais rien.

Avec l'aide de Dieu tout-puissant, cette Pierre vous délivrera et vous garantira de maladies, pour grandes qu'elles soient, elle vous préservera

de toutes tristesses et afflictions et de tout ce qui pourrait vous nuire au corps et à l'esprit.

Elle vous conduira encore des ténèbres à la lumière, du désert à la maison et de la nécessité à l'abondance.

CHAPITRE II

Mon Fils, avant toutes choses, je vous avertis de craindre Dieu, car c'est lui qui fera réussir votre Opération et qui fera l'union de chaque Élément séparé.

Mon Fils, comme je ne vous crois pas privé de raison ni insensé, vous devez raisonner sur tout ce que l'on vous dira de notre Science. Recevez même mes exhortations et méditez si bien les leçons que je vous fais que vous les entendiez, comme si c'était vous-même qui en fussiez l'Auteur.

Car, comme ce qui est naturellement chaud ne peut devenir froid sans être altéré, de même celui qui use bien de sa [24] raison doit fermer la porte à l'ignorance, de peur que, se croyant assuré, il ne soit trompé.

Mon Fils, prenez le volatil, submergez-le lorsqu'il vole et séparez-le de sa rouille qui le tue. Ôtez-la et chassez-la de lui, afin qu'il devienne vivant, comme vous le souhaitez. Après quoi, il ne faut plus qu'il s'élève dans le Vaisseau, mais il doit retenir *et fixer* visiblement ce qu'il y a de volatil.

Car, si vous le tirez d'une seconde affliction, après l'avoir tiré d'une première, et si, pendant les jours dont vous savez le nombre, vous le gouvernez avec adresse, ce vous sera une compagnie telle qu'il vous la faut. Et en le séparant, vous en serez le maître et il vous servira d'ornement.

Mon Fils, séparez du rayon son ombre et ce qu'il a d'impur, parce qu'il y a des nuées au-dessus de lui, qui le salissent et qui l'empêchent de luire, à cause qu'il est brûlé par l'oppression et par sa rougeur.

Prenez cette rougeur, qui a été corrompue par l'Eau, de même que la cendre vive contient en soi du feu. Que si vous l'ôtez toujours, jusqu'à ce que la rougeur soit nette et purifiée, vous ferez une union dans laquelle il s'échauffe et se repose. [25]

Mon Fils, remettez dans l'Eau, pendant les trente jours que vous savez, le Charbon de qui la vie est éteinte. Ainsi, *ô notre Œuvre !* vous reposant sur le puits de cet Orpiment, qui n'a point d'humidité.

Voici, j'ai comblé de joie les cœurs de ceux qui espèrent en vous, *ô notre Élixir !* et j'ai réjoui les yeux de ceux qui vous considèrent par l'espérance du bien que vous renfermez en vous-même.

Mon Fils, soyez assuré que l'Eau était premièrement dans l'Air, puis dans la Terre. C'est pourquoi faites-la aussi remonter en haut par ses conduits et changez-la avec discrétion et, ensuite, unissez-la peu à peu à son premier Esprit rouge, qui a été ramassé.

Mon Fils, je vous apprends que l'Onguent de notre Terre est un Soufre, Orpiment, Gomme, Colcotar, qui est Soufre, Orpiment et même *divers* Soufres et semblables choses ; chacune desquelles est plus vile que n'est l'autre et il y a diversité entre elles.

De ces choses vient encore l'Onguent de la Colle, qui est Poils, Ongles et Soufre. De là vient aussi l'Huile des pierres et le Cerveau qui est Orpiment. De là même vient l'Ongle des Chats, qui est Gomme, et l'Onguent des blancs et [26] l'Onguent des deux Argents vifs Orientaux, qui pourchassent les Soufres, contiennent les Corps.

Je dis, de plus, que le Soufre teint et fixe et qu'il est contenu *et renfermé* et qu'il se fait par l'union de Teintures. Or les Onguents¹ teignent et fixent ce qui est contenu dans le Corps et c'est par ce seul moyen que se fait l'union des choses volatiles avec les Soufres alumineux, qui retiennent et fixent tout ce qu'il y a de volatil.

Mon fils, la disposition que les Philosophes recherchent est unique de notre Œuf, ce qui ne se rencontre pas en l'œuf de Poule. Il y a néanmoins quelque ressemblance en notre divine Œuvre, qui est l'ouvrage de la Sagesse et l'œuf de Poule, en ce qu'en l'une et en l'autre, les Éléments y sont unis et arrangés avec ordre.

Sachez donc, mon Fils, que de cette ressemblance et de cette proximité de nature l'on peut tirer un grand avantage pour la connaissance de notre Œuvre. Car, dans l'œuf de Poule, il y a une substance qui représente la matière *aqueuse de l'Œuvre*, qu'on appelle Spirituelle ou Esprit. Il y en a une autre semblable à l'Or, *qui est la Terre des Philosophes*. [27] Et en ces deux substances, on remarque visiblement l'assemblage et l'union des quatre Éléments.² [28]

¹ Le soufre des philosophes.

² La comparaison que les Philosophes font de leur grand Œuvre avec l'œuf est fort juste, mais non pas tant, à mon avis, parce que les quatre Éléments se trouvent dans leur Œuvre de même que dans l'œuf, qu'à cause qu'il y a deux matières dans l'Œuvre des Philosophes, leur Mercure et l'Or, comme il y en a deux dans l'œuf, le Jaune et le Blanc ; que ces Matières ont grand rapport les unes aux autres et qu'il y a beaucoup de ressemblance entre elles, outre les autres choses qui contribuent à cette conformité. Car premièrement, le Mercure des Philosophes étant, selon Philalèthe, semblable à l'Argent vif vulgaire et en ayant l'apparence et toutes les propriétés, il représente parfaitement le blanc de l'œuf, non seulement parce que, comme lui, il est blanc, aqueux, liquide et d'une consistance un peu épaisse et que d'ailleurs, dans la composition de l'Œuvre, il y a plus de ce premier Mercure que d'Or, comme dans l'œuf le blanc est en plus grande quantité que n'est le jaune, mais principalement parce que le

Le Fils a demandé à Hermès : Les Soufres qui conviennent à notre Œuvre sont-ils célestes ou terrestres ? Et Hermès répondit : Il y en a de célestes et il y en a aussi qui sont terrestres.¹

Mercuré vivifie l'Or, disent les Philosophes, et qu'il a en lui tout ce qui est nécessaire pour la composition et perfection de l'Œuvre. Ce qui a donné lieu à cette Maxime : *Tout ce que les Sages cherchent est dans le Mercure*, de même que le blanc de l'œuf a en soi tout ensemble et la matière dont est entièrement formé le Poulet et le principe qui lui donne la vie. Secondement, l'or, qui est l'autre Matière de l'Œuvre, ressemble pareillement au jaune de l'œuf, tant par sa Couleur et sa consistance, qui est plus resserrée et plus solide que n'est celle du Mercure, qu'à cause qu'il lui sert de ferment et même de nourriture, ce qu'il fait en l'épaississant, le fixant et s'unissant intimement à lui : comme le jaune de l'œuf est plus épais que le blanc, et que, dans l'œuf, il sert d'aliment au Poulet, qui se forme du blanc, jusqu'à ce qu'il soit éclos. Ainsi, le jaune de l'œuf, en nourrissant le Poulet et s'unissant à sa substance, reçoit la vie, comme l'Or, selon les Philosophes, est vivifié lorsqu'il est si exactement uni à leur Mercure que tous deux ne font plus qu'une même Substance. Enfin, comme le blanc et le jaune de l'œuf sont contenus dans une taie et dans la coque, qui enveloppe le tout, de même aussi les Philosophes renferment la composition de leurs deux Matières dans un Vaisseau de verre, bouché fort exactement et que, pour cette raison et pour la figure ovale, ils appellent leur Œuf ; et ils le posent dans un Fourneau, sur une écuelle pleine de cendres, qui servent *d'intermède*, comme les Artistes l'appellent, c'est-à-dire de milieu entre le Feu et le Vaisseau, et ces deux choses, dit Flamel en son Poème, sont comme la Paille et le Nid de la Poule, où est l'œuf qu'elle couve. Les Philosophes entretiennent au commencement, dans leur fourneau, un feu doux et continu, pour exciter peu à peu les esprits qui sont dans leur Mercure et qui doivent faire la dissolution de l'Or et le vivifier, qui sont les principales Opérations de leur œuvre. Comme la Poule échauffe doucement ses œufs dans son nid, en les couvant, pour réveiller et faire agir le principe de vie qui est renfermé dans le blanc et qui doit faire la conformation de toutes les parties du Poulet et l'animer. Et comme la poule ne cesse de couvrir ses œufs, jusqu'à ce que les Poulets soient arrivés à leur terme et qu'ils soient éclos, les Philosophes continuent toujours à entretenir le feu dans leur Fourneau, jusqu'à ce que leur Élixir, qu'ils appellent aussi leur Poulet, soit arrivé au temps limité de sa perfection. *M. Salomon.*

¹ Le Soufre céleste est celui qui contient l'Esprit Universel et qu'on en tire facilement. Le Soufre terrestre est celui qu'on extrait de l'Or. Lorsqu'on le réincruite, on remet

Le Fils lui dit là-dessus : Mon Père, [29] je crois que le ciel est le cœur dans les choses supérieures et que la Terre l'est dans les inférieures. À quoi Hermès répondit : Vous ne dites pas bien. Car le Mâle est le Ciel de la Femelle, et la Femelle est la Terre du Mâle.

Le Fils lui demanda ensuite : Lequel des deux est le plus digne, d'être le Ciel ou d'être la Terre ? Hermès répondit : Ils ont besoin l'un de l'autre, parce qu'en tous les Préceptes, l'on ne commande que la médiocrité. Comme qui dirait : Le Sage commande à tous les Hommes. Car le médiocre est le meilleur, parce que quelque Nature que ce soit s'associe et s'unit beaucoup mieux avec celle qui lui est semblable. Et notre Science, qui est appelée Sagesse, nous fait voir qu'il n'y a que les choses médiocres et tempérées qui s'unissent.

Le Fils dit alors : Mon Père, lequel de ceux-là est le médiocre ? Hermès répondit : À chaque Nature, il y en a trois de deux. L'Eau est premièrement nécessaire, puis l'Onguent ou Soufre ; et les fèces ou impuretés demeurent en bas.

Or le Dragon se trouve en toutes ces choses. Les ténèbres sont sa maison, et la noirceur est en elles. Et par cette noirceur, il monte en l'Air. Et cet Air est le Ciel, où il commence de paraître [30] comme en son Orient. Mais, tandis que ces choses s'élèvent comme une fumée *et s'évaporent*, elles ne sont pas permanentes *ni fixes*.

Mais faites rasseoir la fumée de l'Eau, ôtez la noirceur à l'Onguent et chassez la mort des fèces *et de l'impureté*. Et la dissolution étant faite, par la victoire *que les deux Matières ont remportée l'une sur l'autre*, et s'étant

dans ses premiers Principes, par le moyen du Mercure des Philosophes, son unique et véritable Dissolvant.

unie ensuite, de sorte qu'elles s'entretiennent toutes deux, alors elles sont vivantes.

Mon Fils, vous devez savoir que l'Onguent médiocre, c'est-à-dire le Feu, tient le milieu entre les fèces et l'Eau, et c'est lui qui recherche l'Eau, parce qu'on les appelle Onguent et Soufre et qu'il y a une grande affinité entre le Feu, l'Huile et le Soufre, car, de même que le Feu jette une flamme, aussi fait le Soufre.

Sachez, mon Fils, que toutes les sagesse du monde sont au-dessous de la sagesse que je possède et que tout ce que son Art peut faire consiste à rendre ces Éléments occultes et cachés, ce qui est une chose merveilleuse.

Celui donc qui désire être introduit en cette sagesse cachée, que nous possédons, doit fuir le vice d'arrogance, être Pieux, être Homme de bien, d'un [31] profond raisonnement, et garder les Secrets qui lui ont été découverts.

Je vous avertis encore, mon Fils, que qui ne sait pas mortifier, faire une *nouvelle* génération, vivifier les Esprits, purifier, introduire la lumière, jusqu'à ce que les Éléments se combattent, qu'ils soient colorés et qu'ils soient nettoyés de leurs taches, telles que sont la noirceur et les ténèbres, celui-là ne sait rien et n'avance rien. Mais, s'il sait faire ce que je viens de dire, il sera élevé en grande dignité, tellement que les Rois auront de la vénération pour lui.

Mon Fils, nous sommes obligés de garder ces Secrets et de les sceller à tous les Méchants et à ceux qui n'ont pas assez de sagesse ni assez de discrétion *pour les garder et en bien user*.

Vous devez savoir, de plus, que notre Pierre est faite de plusieurs choses et de plusieurs couleurs, qu'elle est faite et composée de quatre

Éléments unis, que nous devons séparer ces Éléments, les désunir et, comme autant de pièces différentes, les mettre chacun à part.

Nous devons aussi mortifier en partie la nature ou les principes qui sont en cette Pierre, conserver l'Eau et le Feu qui demeure en elle, et qui sont faits des [32] quatre Éléments, et retenir *ou fixer* leurs Eaux par son Eau, laquelle n'est pas pourtant Eau quant à la forme *extérieure, ou apparente*, mais un Feu qui monte sur les Eaux et qui les contient dans un vaisseau, qui doit être entier *et sans fêlure*, de peur que les Esprits ne s'échappent et ne sortent des Corps. Étant ainsi retenus, ils deviennent tingents et fixes.

Ô bénite forme ou apparence d'Eau Pontique, qui dissous les éléments ! Or, afin qu'avec cette Âme aqueuse nous possédions la Forme sulfureuse, c'est-à-dire *afin que la Composition, qui était semblable à de l'Eau, devienne Terre ou Soufre*, il faut que nous la mêlions avec notre Vinaigre.

Car lorsque, par la puissance et la vertu de l'Eau, le Composé est dissous, c'est alors la clef *ou le moyen assuré* pour le rétablir et le refaire. Alors, la Mort et la noirceur les quittent et la Sagesse, *c'est-à-dire l'Ouvrage de la Sagesse*, commence de paraître. Je veux dire, *que l'Artiste connaît par là qu'il a bien et sagement conduit son Opération et qu'il est dans la véritable voie que les Philosophes ont tenue.* [33]

CHAPITRE III

Sachez, mon Fils, que les Philosophes font *des liaisons* ou des nœuds forts et serrés pour combattre contre le feu, parce que les Esprits aiment d'être dans les Corps qui sont lavés et ils se plaisent à y demeurer.

Et dès que les Esprits sont unis à eux, ces Esprits les vivifient et ils demeurent en eux et les Corps retiennent ces Esprits, sans jamais les quitter.

Alors, les Éléments qui sont morts deviennent vivants et ils teignent les Corps composés de ces Éléments. Ils sont altérés et changés et ils font des œuvres admirables et qui sont permanentes, comme dit le Philosophe.¹

O forme aqueuse d'Eau permanente, qui crées les Éléments dont est fait notre Roi, et qui, par un régime tempéré ayant acquis la Teinture et t'étant unie à tes Frères, te reposes ensuite, *parce que tu es parvenue à ta fin !* [34]

Notre Pierre très précieuse, étant jetée sur le fumier, est très chère et tout ensemble vile et même très vile, parce que nous devons tout à la fois mortifier et vivifier deux Argents vifs, qui sont l'Argent vif de l'Orpiment et l'Argent vif Oriental de la Magnésie.

Oh ! que la Nature est une grande Ouvrière, puisqu'elle crée les Principes naturels, qu'elle retient ce que ces Principes ont de médiocre, après les avoir séparés *des crasses et impuretés grossières*. Cette Nature est revenue avec la lumière et elle a été produite avec la lumière qu'a enfantée une Nuée ténébreuse. Et cette Nuée est la Mère de toute l'Œuvre.

Mais, lorsque nous unirons le Roi couronné à notre Fille rouge. Cette Fille, par le moyen d'un régime de feu si bien tempéré qu'il ne puisse rien gâter, concevra un Fils, qui sera uni à elle, et qui sera pourtant

¹ S'il est vrai qu'Hermès ait été le premier des Philosophes, comme c'est l'opinion commune, fondée sur tous les Écrits que nous avons des anciens Philosophes, qui pour cette raison l'appellent *Père*, les derniers mots de ce verset font voir que cet Ouvrage n'est pas de lui.

au-dessus. Elle nourrit ce Fils et le rend fixe et permanent avec ce petit feu. Et ainsi, le Fils vit de notre feu.

Or, quand on laisse le feu sur la feuille de Soufre, il faut que le terme des cœurs entre sur lui, qu'il en soit lavé et qu'ainsi, son ordure sorte hors de lui. Il se change alors et, quand il est tiré du [35] feu, sa teinture demeure rouge comme les chairs *vives*.

Notre Fils, qui est né Roi, reçoit sa teinture du feu, après quoi, et la mort et la mer et les ténèbres le quittent ; *parce qu'il devient vivant, il se dessèche et se fait poudre : et il a une lueur vive et éclatante.*

Le Dragon, qui garde les trous, fuit les rayons du Soleil. Notre Fils, qui est mort, reprendra la vie. Il sortira du feu, étant Roi, et il se réjouira de son union et de son mariage. Ce qui était occulte et caché deviendra manifeste et apparent et le lait de la Vierge sera blanchi.

Ce Fils, ayant reçu la vie, combat contre le feu ; il a une teinture, la plus excellente de toutes les teintures. Car, alors, il a le pouvoir de faire du bien, *en communiquant cette teinture à ses Frères*. Et il contient en soi la Philosophie, *puisque'il en est le fruit et l'ouvrage.*

Venez, Fils des Sages, réjouissons-nous tous ensemble ; faisons éclater notre joie par des cris d'allégresse, car la mort est consumée. Notre Fils règne. Il a sa robe rouge et il est revêtu et paré de sa pourpre. [36]

CHAPITRE IV

Écoutez, Fils des Sages, comme cette Pierre crie : Défendez-moi et je vous défendrai.¹ Voulez-vous me donner ce qui m'appartient afin que je vous aide ? [37]

¹ Quoique la Nature ne produise pas seulement la Matière du premier Mercure des Philosophes et l'Or, qui sont, dit Philalèthe, les matériaux du Magistère, mais qu'elle en soit même la principale Ouvrière, il est certain néanmoins qu'elle ne le saurait faire toute seule et il faut nécessairement que l'art lui aide ; ce qu'il fait dans toute l'étendue et la durée de l'Œuvre. Car, dans la première Opération, l'Art aide à la Nature à faire la Composition du premier Mercure, par la préparation qu'il donne à sa Matière et, sans doute, encore par d'autres secours qui, pour être moins pénibles, ne sont pas moins nécessaires. Et dans la seconde, l'Art contribue à parachever l'ouvrage, tant par le régime du feu, qu'il entretient et conduit, que par la jonction qu'il fait de ce premier Mercure avec l'Or, qui est par où commence cette dernière Opération. Et c'est là cette jonction que la pierre (c'est-à-dire ce Mercure, qui est la principale partie de la Pierre) demande ici à l'Artiste qu'il fasse, afin qu'elle lui aide ensuite, la Pierre (ou cette Matière) ne pouvant être utile, si elle n'est parfaite, ni parfaite sans cette union du Mercure et de l'Or au moins par la voie ordinaire, qui est ou la seule que les premiers Philosophes ont sue ou qu'ils ont voulu que l'on sût. Et c'est assurément celle dont parle notre Auteur, puisqu'il assure dans le Chapitre 7, que, *sans le Ferment de l'Or, l'Élixir ne se peut faire*. Or ce Philosophe fait dire ici au Mercure que l'Or lui appartient, parce que l'Or est le fils du Mercure, étant fait de sa propre Substance ; et que, d'ailleurs, c'est de l'Or seul de qui le Mercure attend sa fixité et sa teinture. Aussi est-ce l'Or, comme il est dit sur la fin de ce Chapitre, *qui retient la Substance de sa Mère*, lorsqu'il est uni à elle, c'est-à-dire qu'il fixe le Mercure au même temps que ce Mercure le dissout, car, par ce moyen, ils s'unissent ensemble pour n'être jamais séparés. Et c'est pareillement *le Laiton* ou l'Or, dit notre auteur ensuite, *qui est la teinture de l'Eau permanente*, c'est-à-dire du second Mercure des Philosophes, qui est fixe et duquel la dissolution de l'Or fait une partie : ce second Mercure étant composé de l'union du premier Mercure, qui est le Dissolvant de l'Or, et du Mercure de l'Or ou de sa dissolution ; ce qui a été cause que le Trévisan appelle ce second Mercure des Philosophes *le double Mercure*. L'or donne, dis-je, la teinture à ce Mercure, à cause du Soufre très pur et parfaitement digéré que l'Or a dans lui-même et qui lui donne sa couleur et son éclat. Et quoique l'Or soit dissous, son Soufre ne perd rien néanmoins

Mon Soleil et mes rayons sont intimement en moi et la Lune, qui m'est [38] propre et particulière, est ma lumière qui surpasse quelque lumière que ce soit et mes biens valent mieux que tous les autres biens.

Je donne la joie, la satisfaction, la gloire, les richesses et les plaisirs solides à ceux qui me connaissent et je leur donne encore la parfaite intelligence de ce qu'ils cherchent, *avec tant d'empressement*, et je leur donne, enfin, la possession des choses divines.¹

Écoutez, je vais vous découvrir ce que les anciens Philosophes avaient celé de leur Science. C'est une chose dont le nom est compris en sept lettres. Car elle en suit deux Alpha et Êta.

pour cela et ne déchoit nullement de sa teinture ni de sa fixité. Car la dissolution de l'Or, qu'on appelle autrement *réincrudation*, n'est autre chose que la réduction qui se fait de l'Or en ses principes, sans que ces principes soient détruits ni altérés et qu'ils perdent rien de leur première perfection, comme nous voyons que, dans la dissolution des autres Mixtes, leurs principes demeurent tous entiers. Aussi, les Philosophes assurent que *la dissolution du Corps est la fixation de l'Esprit*, c'est-à-dire qu'au même temps que le Mercure, qui est l'Esprit, dissout l'Or, que l'on nomme Corps, l'Or fixe le Mercure, ce qu'il ne fait que par le moyen de son Soufre, parce que c'est le Soufre qui teint et qui fixe ; de sorte que le Soufre de l'Or retient sa vertu fixative dans le temps même que l'Or est dissous, puisque alors il fixe le mercure, en s'unissant à lui et le rendant par ce moyen *Eau permanente*. Et par conséquent, il doit aussi retenir sa teinture, puisque, après avoir fixé ce Mercure, il le teint en lui donnant la perfection d'Élixir, avec le secours du feu extérieur, que l'Artiste entretient continuellement et sans lequel la Nature, c'est-à-dire les Esprits et la chaleur qui sont intimement dans la Matière, ne saurait rien faire.

¹ Il veut dire que la Science, comme le dit Morien, inspire aux Philosophes un grand détachement et un grand mépris du monde et de ses vanités et qu'elle les élève à la contemplation des choses divines, c'est-à-dire à la connaissance de Dieu, qu'en cette vue ils glorifient comme Dieu, parce qu'ils savent bien que d'eux-mêmes ils n'ont pas été capables d'acquérir une science si admirable et si extraordinaire, mais que cette capacité, comme parle l'Apôtre, leur a été donnée du Père des lumières, qui est l'Auteur et le juste Dispensateur de tous les biens. *M. Salomon*.

Le Soleil suit tout de même la Lune *et il vient après elle*. Mais il veut pourtant avoir la domination et être le maître [39] *de l'Œuvre*. Il veut conserver Mars et teindre le Fils de l'Eau vive, qui est Jupiter, et c'est là le Secret que les Philosophes ont caché.¹

Comprenez-moi donc, vous qui m'écoutez, et dorénavant mettons en pratique ce que nous savons. Je vous ai déclaré ce que j'ai écrit, après l'avoir recherché fort curieusement et l'avoir fort subtilement médité. C'est que je connais une certaine chose qui est unique.

Car qui est-ce qui comprend *notre* [40] *Science*, ceux qui l'étudient sérieusement, la recherchant avec une si grande application qu'ils emploient toute la force de leur esprit et de leur raisonnement pour la découvrir ?

¹ Il est parlé ici des Couleurs de l'Œuvre, que l'Auteur marque, comme font ordinairement les Philosophes, par le nom des Métaux, puisqu'il nomme ici la Lune, le Soleil et Jupiter et que Vénus est nommée ensuite ; que c'est de la Couleur rouge dont il s'agit principalement, *qui veut*, dit-il, *avoir la domination*, et que la Couleur de Mars, qui est appelée *rouille*, dans la Tourbe, *et le rouge diminué*, est une ébauche et un commencement de la Couleur rouge. De manière que, lorsque la couleur de Mars commence à paraître dans l'Œuvre, la Matière ne la quitte plus ; mais cette couleur se fortifie et s'augmente toujours en elle par la cuisson, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la rougeur parfaite, et Jupiter doit être teint tant en Lune qu'en Soleil, parce qu'encore que Jupiter précède la lune, on peut dire aussi en quelque façon qu'il la suit. Car la Couleur blanche parfaite de Lune, qui est une augmentation de la Couleur de Jupiter et qui le teint, ne peut passer à la Couleur rouge que par degrés et en diminuant peu à peu, de manière que cette diminution qui suit la blancheur parfaite peut être appelée Jupiter, aussi bien que la diminution qui la précède. Et c'est proprement cette dernière diminution de la blancheur qui reçoit les premières impressions de la couleur rouge et, par conséquent, Jupiter est teint de la rougeur solaire. *M. Salomon.*

Voyez comme¹ d'un Homme il ne peut provenir que son semblable ni d'un autre Animal non plus. Et s'il arrive que deux Animaux de différentes espèces s'accouplent, il en naîtra un qui ne ressemblera ni à l'un ni à l'autre.

Maintenant Vénus dit : J'engendre la lumière et les ténèbres ne sont pas de ma nature. Et n'était que mon Métal est sec, tous les *autres* Corps auraient besoin de moi.

Car je les fonds, j'efface leur rouille et je tire leur substance. Rien n'est donc meilleur ni ne mérite d'être plus honoré que mon Frère et moi, lorsque nous sommes unis.

Mais le Roi, qui a la domination de *l'Œuvre*, dit à ses Frères qui, par *leur transmutation*, rendent témoignage *de cette vérité*. Je suis couronné, je suis [41] paré du diadème², je porte le manteau royal et je remplis les cœurs de joie.

Et quand je me trouve entre les bras et sur le giron de ma mère et que je suis uni à sa substance, je retiens et j'arrête cette substance en la fixant.³ Et de ce qui est visible, j'en fais et j'en compose l'invisible.

¹ Les philosophes se servent souvent de cette comparaison, qu'ils prennent tant des animaux que des végétaux, pour nous faire voir évidemment que, comme dans ces deux familles de la nature, chaque chose produit son semblable, le même aussi se doit nécessairement faire dans les minéraux et qu'ainsi, leur œuvre ne peut être faite d'une matière étrangère et qui ne soit pas de même espèce et de même nature qu'elle. *M. Salomon*.

² Les Métaux imparfaits, qui sont les Frères de ce Roi, étant formés de la même matière que lui, rendent témoignage de sa Royauté, lorsque, par leur transmutation, il les y associe et leur fait part de son Diadème et de sa Pourpre Royale.

³ L'Or fixe la substance de sa Mère, c'est-à-dire du Mercure, qui est naturellement volatil. Il est vrai que l'on peut dire que l'Or ou, du moins, son soufre fixe aussi sa Substance, tant parce qu'il fixe pareillement son Mercure, je veux dire le Mercure en quoi il est résous, qu'à cause que le Mercure qui le dissout est de même nature et de

Alors, ce qui est occulte et caché sera manifesté et apparaîtra et tout ce que les Philosophes ont scellé *de leur Œuvre* sera *évidemment* produit et engendré de nous deux. [42]

Comprenez bien ces paroles, vous qui m'écoutez, conservez-les soigneusement dans votre cœur, méditez-les attentivement et ne cherchez rien autre chose.

Ne voyez-vous pas que l'Homme, dont les entrailles sont de chair, est engendré du principe de Nature, *lequel est fait de sang, dont la chair a été faite elle-même*. Et l'Homme ne saurait avoir été fait autrement, *ni formé d'autre chose*. Méditez ce que je viens de dire et rejetez tout ce qui est superflu et étranger.¹

même substance ou, pour parler comme la Tourbe, de même sang que lui. Car, autrement, ces deux mercures ne s'uniraient pas inséparablement, comme ils font. *Et de ce qui est visible, j'en fais et j'en compose l'invisible*. Il semble qu'il faudrait dire tout le contraire et qu'il y eût : *de l'invisible, j'en fais le visible*, parce qu'il est dit ensuite que *ce qui est occulte devient manifeste*. Mais le visible qui devient invisible se doit entendre, à mon sens, de la couleur de l'Or, qui se perd en sa dissolution et qui est comme ensevelie dans la noirceur, mais qui se dégage et qui paraît dans la suite de l'Opération. *M. Salomon*.

¹ L'exemple que notre Auteur prend ici de la conformation du corps de l'Homme, qui n'est ni ne peut être fait que des principes qui sont de sa même nature, confirme ce qu'il a dit dans le Chap. I, que *l'Œuvre est dans nous et chez nous* : et fait voir l'aveuglement de ceux qui prétendent faire le Magistère des Philosophes, qui doit donner la perfection aux Métaux imparfaits (c'est-à-dire donner à leur Mercure la fixité et la teinture de l'Or et de l'Argent et le dégager du mauvais soufre et des crasses et impuretés qu'il a contractées dans sa Matrice), en se servant de toute une autre Matière que de celle dont sont formés les Métaux, tant ceux qui doivent recevoir cette perfection que ceux qui ont une perfection semblable à celle qu'ils doivent recevoir. Et cette Matière différente et étrangère est appelée ici *le superflu*, que l'Auteur commande de rejeter ou de ne s'en point servir, comme étant une chose superflue et entièrement inutile à l'Œuvre. *M. Salomon*.

C'est pourquoi le Philosophe a dit : Botri¹ est fait de l'orangé, qui est [43] tiré du nœud rouge et non d'ailleurs. Que si vous le pouvez faire orangé, ce sera un effet de votre sagesse et un témoignage de la certitude de votre science.

Ne vous souciez et ne vous appliquez uniquement qu'à tirer et à faire sortir du rouge *cette couleur orangée*. Voyez, je ne me suis point servi d'un circuit de paroles et, si vous m'entendez, vous verrez que peu s'en faut que je ne l'aie découvert.

Fils des sages,² brûlez le corps [44] du Laiton à fort feu et il vous donnera ce que vous cherchez. Empêchez que celui qui fuit ne s'envole de celui qui ne fuit pas et *qu'il ne le quitte et ne se sépare de lui*.

¹ Il est difficile de dire ce que les Philosophes entendent par ce mot *botri*, les Arabes ne le connaissant pas et n'étant ni Grec ni Latin. Il est vrai qu'il s'approche du Grec. Car *Botris*, en cette langue, signifie un *raisin* et une sorte d'herbe, dans Dioscoride et dans Pline. Mais, quoique les Philosophes parlent de vigne et de vin, je ne me souviens point d'avoir lu le mot de *raisin* dans leurs livres ni qu'ils s'en soient servis pour signifier ni l'Œuvre ni quelque'une de ses circonstances. *Joli* a expliqué ce mot *Botri* par celui du Soufre, ce que, sans doute, il n'a pas dit de lui-même. Il y a même apparence qu'en cet endroit, il signifie le *Soufre parfait*, parce qu'il est dit que Botri est fait de l'orangé et que cet orangé est fait du rouge, c'est-à-dire de l'Or, lequel, par sa dissolution, perd sa couleur rouge et qui, ayant passé par plusieurs couleurs, devient orangé, avant que d'arriver à la rougeur parfaite. C'est pourquoi il est dit dans la suite *que l'on doit s'appliquer uniquement à faire en sorte que le rouge devienne orangé*, parce que ce sera une marque infaillible que l'Or a été dissous, ce qu'il n'y a que les Philosophes qui puissent faire. *M. Salomon*.

² Les Philosophes, par ce mot *Laiton*, entendent le plus souvent l'Or, quoiqu'ils le prennent aussi quelquefois pour sa dissolution. L'Auteur dit ici qu'il *le faut brûler à fort feu*, c'est-à-dire le dissoudre par le Mercure des Philosophes, parce que la Tourbe latine assure, comme il a déjà été dit, que l'Argent vif est de la nature du feu et qu'il brûle les Corps ou Métaux, mieux que ne fait le feu. Mais le Laiton ou l'Or, de son côté, retient et fixe le Mercure, qui est naturellement volatil et qui s'enfuit de dessus le feu. Et afin que la dissolution du Laiton se puisse faire par le Mercure, notre Au-

Mais faites en sorte qu'il se repose et qu'il demeure sur le feu, quelque âpre qu'il soit. Et ce qui sera corrompu par la chaleur violente du feu, c'est Cambar.¹

Sachez que le Laiton est une partie de cette Eau permanente, qu'il est sa teinture et que ce qui lui a fait sa noirceur [45] se change alors en véritable rouge.²

Je proteste, devant Dieu, que je n'ai dit que la vérité et que les choses qui détruisent sont celles-là même qui perfectionnent.³ Et c'est pour cela

teur donne ici une règle pour le régime et la conduite du feu, que l'on doit exactement observer lors de cette opération : qui est qu'il faut empêcher que celui qui fuit ne s'envole et ne s'enfuie pas de celui qui ne fuit point. Il veut dire qu'il faut faire le feu si doux, au commencement de la seconde Opération, que le Mercure qui est volatil ne s'élève pas tout seul, sans enlever peu à peu l'or avec lui ; parce que, si le Mercure se sublimait tout seul, il laisserait le Corps, qui est le Laiton ou l'Or, au fond du vaisseau, sans qu'il fût nullement altéré, et ainsi, la dissolution ne se ferait point ni l'Œuvre par conséquent. *M. Salomon.*

¹ *C'est Cambar.* Ce mot est encore l'un de ceux dont les Philosophes se servent et que l'on peut dire qui n'est que de leur Langue et de leur Idiome. Flamel en parle dans son Chap. 5, selon notre édition. Et il dit que c'est un des noms que les philosophes envieux ont donné à l'opération qu'il décrit en cet endroit là. Joli a traduit *Cambar* par *Mercure*. Mais je ne sais quelle autorité il a eue pour cela. *M. Salomon.*

² Le Laiton ou l'Or, étant dissous et uni avec son Dissolvant, compose *le double Mercure*, comme le Trévisan l'appelle et que notre Auteur nomme *Eau permanente*, parce que ce Mercure est fixe et permanent. Ainsi, le Laiton est véritablement une partie de cette eau, qui est le second Mercure des Philosophes.

³ Ces choses qui détruisent l'Or ou le Laiton et qui lui donnent ensuite la perfection de l'Élixir, ce sont le premier Mercure des Philosophes et le feu extérieur. Car ce sont ces deux Agents qui font la dissolution de l'Or et qui vivifient et digèrent cette dissolution. De sorte que, l'Or ne pouvant teindre s'il n'est teint, c'est-à-dire s'il n'est élevé à une plus forte couleur que celle que la Nature lui a donnée, et ne pouvant recevoir cette teinture s'il n'est détruit et dissous et s'il ne reçoit un nouveau Soufre par le premier Mercure et que le sien ne soit plus cuit et plus digéré par la cuisson, il est

que rien ne peut être amendé ni rendu meilleur, s'il n'est corrompu auparavant, et cette corruption fera paraître l'amendement et la perfection ; et l'un et l'autre est une marque essentielle de la vérité de l'Art. [46]

CHAPITRE V

Mon Fils, ce qui naît du Corbeau est le commencement de cet Art. Voici, j'ai obscurci ce que je vous ai dit et je lui ai ôté sa clarté¹ par un circuit de paroles et j'ai dit que ce qui est conjoint était désuni et que ce qui est très proche était fort éloigné.

Rôtissez donc ces Matières et cuisez-les ensuite, par l'espace de sept jours, de quatorze et de vingt et un, dans ce qui vient du ventre des Chevaux.²

Lors se fait le Dragon qui mange ses ailes,³ et qui se mortifie soi-même. [47] Après quoi, mettez-le dans un morceau de drap et dans le feu

évident que sa corruption est la cause de sa perfection et que ce qui le détruit est ce qui le perfectionne. *M. Salomon.*

¹ Cette circonlocution par laquelle il a obscurci ce qu'il voulait dire est, à mon avis, qu'au lieu de dire que le Corbeau est le commencement de l'Œuvre, il a dit que c'était ce qui naît du Corbeau, c'est-à-dire la noirceur. Car, en disant : ce qui naît du Corbeau, il dit deux choses, le Corbeau et ce qui naît de lui. Et cependant, il n'y a qu'une seule chose par où commence l'Œuvre, qui est la noirceur, que les Philosophes appellent le Corbeau ou la tête du Corbeau. *M. Salomon.*

² On se sert souvent, dans la Chimie vulgaire, du fumier de Cheval, pour mettre les Matières en digestion. Les Artistes l'appellent, ordinairement, *le ventre de Cheval et le Vicaire du Bain-Marie*. Notre Auteur veut dire ici que la chaleur doit être douce au commencement, semblable à celle du fumier de Cheval échauffé. *M. Salomon.*

³ Les Philosophes appellent leur premier Mercure un Dragon volant, non seulement à raison de la Matière d'où il est tiré, qui est, disent-ils, un poison, mais encore parce qu'il est volatil et qu'il ronge et dissout l'Or, qu'il enlève peu à peu, en se sublimant par une chaleur douce. Mais, lorsque la dissolution de l'Or est faite et que la Matière

du fourneau et prenez soigneusement garde qu'il ne sorte du vaisseau.¹
[48]

Et sachez que les temps de la Terre sont dans l'Eau et que l'Eau se fait toujours, jusqu'à ce que vous mettiez la Terre sur elle.²

est noire, le Mercure ne s'élevant plus, à cause que cet Esprit est devenu fixe par la dissolution du Corps, qui lui a communiqué sa fixité, le Dragon mange alors ses ailes et se mortifie, c'est-à-dire devient noir, ce qui marque la mortification de la matière.
M. Salomon.

¹ Je n'entends point ce que l'Auteur veut dire par *petia panni*, c'est-à-dire une *pièce* ou *un morceau de drap*. Car quel sens peut avoir ici le mot de *drap*, même par figure, où il ne s'agit que de cuire les deux Matières, ou Mercures, exactement mêlées ensemble par la corruption ou la fermentation qui s'en est faite, comme le marque la noirceur qui a précédé ? Peut-être qu'au lieu de *in petia panni*, il faudrait lire *in boccia stanni*, ce qui voudrait dire qu'alors, il faudrait mettre la Matière de l'Œuvre dans un bocal ou vaisseau d'Étain, par une façon de parler qui est assez ordinaire aux Philosophes, pour marquer que le Régime de Jupiter doit commencer immédiatement après celui de Saturne, c'est-à-dire que, de la noirceur, la Matière doit passer à la blancheur, telle qu'est celle de Jupiter, qu'autrement l'Œuvre ne se fera point : le mot *Boccia* étant usité par ceux qui ont traduit les Livres des Arabes en Latin, qu'ils ont peut-être pris du mot Espagnol *Bocal*, dont nous nous servons aussi. L'Auteur ajoute qu'alors, *on doit mettre la Matière dans le feu du fourneau*, voulant dire que, comme la Matière est fixe, puisque c'est alors le double Mercure et l'Eau permanente, on doit augmenter le feu, afin que la cuisson s'en fasse mieux, n'y ayant plus à craindre que le premier Mercure s'élève et qu'il se sépare de l'Or qui est dissous et avec lequel il est uni. *M. Salomon.*

² Il veut dire, à mon avis, que la Terre ne paraît point dans l'Œuvre que par le dessèchement de l'Eau, de manière que la conversion des Éléments dépend de la coagulation et de la cuisson du Mercure, qui est l'Eau des Philosophes, laquelle devient Terre en se desséchant, par la digestion qui s'en fait. *L'eau se fait donc toujours*, comme il est dit ensuite, *jusqu'à ce que la Terre soit mise sur elle*, c'est-à-dire que, dans l'Œuvre, il ne paraît que de l'Eau, au commencement et dans la suite de l'Ouvrage, lorsque le premier Mercure qui est liquide dissout l'Or et le réduit en Mercure ou en Eau, jusqu'à ce que cette Eau devienne fixe et permanente par l'action du Soufre et qu'elle s'épaississe par la cuisson et que la Terre apparaisse. Ce qui n'arrive qu'après que la noirceur est dissipée et que la Matière a blanchi : Et c'est de là, en partie, que

Quand la Terre sera donc réduite en Eau et brûlée, prenez son Cerveau et broyez-le par le Vinaigre très fort et l'Urine d'Enfants, jusqu'à ce qu'il s'obscurcisse.¹ [49]

Cela étant fait, votre Magistère vit dans la pourriture ; les nuées noires, qui étaient en lui avant qu'il mourût, seront changées et converties en son Corps. Or, étant refait de la manière que je l'ai décrit, il meurt une seconde fois et, après, il reçoit la vie, ainsi que je l'ai dit.²

Au reste, nous nous servons d'esprits, et dans sa vie et dans sa mort. Car, de même qu'il meurt lorsque ses esprits lui sont ôtés, il se revivifie aussi lorsqu'ils lui sont rendus et il s'en réjouit.

quelques Auteurs ont pris sujet de dire que l'Œuvre ressemble à la Création du Monde, où tout était Eau et ténèbres au commencement, jusqu'à ce que, Dieu ayant produit la Lumière, la Terre parût peu après, toute sèche. *M. Salomon.*

¹ Le Cerveau de la Terre est, à mon sens, l'Or qui a été sublimé et élevé au haut du Vaisseau, par le premier Mercure. Et c'est ce que l'Auteur dit qu'il faut broyer ou mettre en poudre, par le Vinaigre très fort, il veut dire par le même Mercure, que la Tourbe appelle *Vinaigre très aigre et l'Urine des Enfants*, à cause de son acrimonie et *ponticité*. Ainsi, par une manière de parler des Philosophes, l'Auteur dit ici que, lorsque la Terre est réduite en Eau (il veut dire quand l'Or est dissous), il faut faire ce qui est déjà fait. Ou, par le cerveau de l'Œuvre, il entend l'Élixir, qui se fait par la dissolution ou liquéfaction du Corps ou de l'Or et par la combustion de l'Esprit, c'est-à-dire par la conversion du second Mercure en terre ou en poudre, parce que, comme le cerveau est la principale partie du corps de l'Homme, où l'Âme exerce ses plus nobles fonctions, aussi l'Élixir est l'Âme et la Quintessence de l'Œuvre. Ainsi, l'Auteur enseignerait ici la manière de faire la multiplication (comme, en effet, il en parle ensuite), en dissolvant l'Élixir dans le premier Mercure et le faisant cuire et digérer de la manière que la Pierre a été faite du premier Mercure et de l'Or. *M. Salomon.*

² Il parle ici de la Multiplication, qui est une réitération abrégée de l'Œuvre, dans laquelle la Matière (qui est composée du premier Mercure des Philosophes et de l'Élixir) reçoit les mêmes changements et les mêmes couleurs qu'à la première fois, n'y ayant d'ailleurs nulle autre différence, entre ces deux Opérations, que de l'espace du temps, qui est plus court dans la seconde que dans la première, qui diminue à mesure qu'on refait la Multiplication. *M. Salomon.*

Si vous pouvez parvenir jusque-là,¹ [50] je vous assure que vous aurez la satisfaction de voir ce que vous cherchez. Je vous dis ici les signes qui réjouissent ceux qui les voient et ce qui fixe son Corps.

Or, quoique vos Prédécesseurs soient arrivés par cette Opération à ce qu'ils s'étaient proposé de faire, ils sont pourtant morts.² [51]

Je vous ai déjà montré *l'accomplissement* ou la fin de *l'Œuvre*. J'ai ouvert le Livre à ceux qui savent, j'ai scellé *aux autres* les choses qui leur sont cachées et *inconnues*. J'ai joint et incorporé ensemble celles qui

¹ L'Auteur veut dire ici que, si l'Artiste peut faire par son Opération que l'Esprit vivifie le Corps, il verra ce qu'il souhaite et qu'il fera indubitablement le Magistère. Car les Philosophes nous assurent que toute la difficulté et tout le secret de l'Œuvre consiste à dissoudre et à rendre volatil le Corps qui est fixe et à fixer l'esprit qui est volatil, à mortifier ou à faire mourir le vif et à vivifier le mort. Car qui pourrait faire ces Opérations, il saura faire le premier Mercure des Philosophes, qui est le seul et véritable Dissolvant de l'Or et ce qui le rend volatil et qui le vivifie. Et ainsi, il saura tout ce qu'il y a de caché et de mystérieux dans l'Œuvre, n'y ayant que le seul premier Mercure que les Philosophes aient celé, c'est-à-dire dont ils n'ont pas parlé si ouvertement que du reste, quoiqu'ils l'aient peut-être dit aussi intelligiblement. *M. Salomon.*

² L'Auteur veut peut-être dire qu'encore que les Philosophes aient su le secret d'animer et de vivifier une Matière morte, comme l'est l'une de celles qu'ils emploient à faire leur grand Œuvre, ils n'ont pas pu s'empêcher de mourir et n'ont pu se revivifier eux-mêmes, n'y ayant que Dieu seul qui puisse le faire. Et ainsi, quoique l'élixir ait la vertu d'entretenir la santé, de garantir des maladies et de les guérir, il ne peut pas immortaliser l'Homme pour cela, puisque, comme le dit l'Apôtre, c'est une loi et une nécessité à l'Homme de mourir une fois. J'aurais occasion de parler ici de l'immortalité que quelques-uns ont attribuée aux Rose-croix, qui fixent, disent-ils, leurs Âmes dans leurs corps par le moyen de l'Élixir. Mais, outre que ceux qui ont écrit de cette confrérie (véritable ou imaginaire) rapportent la mort des premiers de cette société, le lieu de leur sépulture et leurs épitaphes, il faudrait faire un trop long discours, qui ne servirait de rien, ceux qui auront cette curiosité pouvant voir ce que Mayerus, Fludd et quelques autres en ont écrit. *M. Salomon.*

étaient séparées et qui avaient des figures différentes et j'ai uni les Esprits. Recevez ce don des mains de Dieu.¹

CHAPITRE VI

Nous sommes obligés de rendre grâces à Dieu, qui donne à tous ceux qui sont sages une Science si admirable [52] qu'elle nous délivre de la misère et de la pauvreté et de ce qu'il a renfermé tant de merveilles dans la Pierre des Sages.²

Quoique ceux à qui il ne fait pas une grâce si singulière n'aient pas moins de sujet de le remercier de toutes les choses qu'il produit continuellement pour leur subsistance et qui sont comme autant de miracles qu'il fait incessamment pour tous les Hommes.

Que si, non contents de tous ses bienfaits, ils aspirent à cette Science, ils doivent demander cette grâce à Dieu par de continuelles et ferventes prières, pour en obtenir la connaissance pendant leur vie.

¹ Les Philosophes assurent tous qu'ils n'ont écrit que pour les Enfants de la Science. Ils appellent ainsi ceux qui ont quelque connaissance de la manière de faire et de composer leur premier Mercure, parce que c'est la clef et toute l'intelligence de l'Œuvre. Ainsi, ils ont écrit pour confirmer ceux qui savent et non pour instruire ceux qui ne savent rien. L'Auteur fait ensuite une récapitulation de tout le Magistère en peu de mots, en disant, *Qu'il a joint les choses qui étaient séparées*, il entend les deux Matières, *qui ont des figures différentes*, c'est-à-dire dont l'une est liquide et l'autre solide, et *qu'il a uni les Esprits*, appelant Esprit le Corps qui a été spiritualisé par la sublimation, comme l'Esprit a été pareillement corporifié. *M. Salomon.*

² Ce Chapitre est tout tronqué et presque corrompu partout. Ainsi, il est bien difficile de donner un sens raisonnable à ce qui nous en reste, la plus grande partie consistant en des mots qui n'ont nulle liaison avec ce qui précède ni avec ce qui suit. J'ai été même obligé de laisser des lacunes en deux endroits, où il est évident qu'il manque quelque chose. *M. Salomon.*

Au reste, afin que ce que j'ai dit *ci-devant* des Onguent, que nous tirons des Ongles, des Poils, du Verdet, du Tragacant et des Os, *ne les jette dans l'erreur, je les avertis que ce sont des mots dont les Anciens Philosophes se sont servis figurativement dans leurs Livres, que l'on ne doit pas prendre à la lettre.*

Il nous reste encore à expliquer plus amplement la disposition ou préparation de [53] l'Onguent, qui contient en soi les Teintures, qui coagule et fixe les choses volatiles et qui embellit les Soufres.

C'est un Onguent caché et enseveli, duquel il semble qu'il n'y ait aucune préparation à faire. Et il demeure dans son Corps, comme le feu dans les Arbres et dans les Pierres. Et il faut tirer cet Onguent par une industrie très subtile et par un grand artifice et prendre garde qu'il ne soit brûlé.

Et sachez que le Ciel est joint à la Terre par ce qui est médiocre¹, parce que [54] l'Eau, qui est le médiocre, a une figure *commune* avec le Ciel et la Terre.

¹ J'aurais occasion de parler ici des figures qu'ont les atomes ou petits corps, qui sont les principes dont les corps sont composés et qui ne s'unissent que par le moyen de ces figures, ceux dont les figures sont semblables s'unissant plus facilement et faisant la composition des Corps plus resserrée et plus forte, au lieu que ceux qui ont des figures différentes la font plus poreuse, plus lâche et moins pressée. Mais, comme il y a apparence que cet endroit est corrompu, je me contenterai d'expliquer l'intention de l'Auteur autant que je la puis connaître. Il veut donc dire, à mon sens, que c'est l'Eau (qu'il appelle *le médiocre*, c'est-à-dire le moyen unissant, comme parlent les Chimistes) qui joint et unit l'Esprit ou le Mercure avec le Corps ou l'Or, par la dissolution qu'il en fait. Car, par ce moyen, le Corps est réduit en son Mercure, qui est liquide et coulant et de nature d'Eau, n'y ayant que les choses liquides qui puissent s'unir inséparablement et n'être plus qu'une même Substance. Or il appelle le premier Mercure des Philosophes, *Ciel*, parce qu'étant fort spirituel, il s'élève par la cha-

leur au haut du Vaisseau. Et c'est ainsi qu'il l'a ci-devant appelé dans le Chapitre où il a dit qu'il y a des Soufres célestes et terrestres, voulant dire qu'il y a des Soufres dans le premier Mercure, comme il y en a un dans l'Or. Et il y a ajouté, en ce lieu-là, que *le Mâle est le Ciel de la Femelle et la Femelle la Terre du Mâle*, parce que dans la génération ordinaire des Animaux, d'où il prend cette comparaison, le Mâle tient toujours le dessus, comme le Ciel ou l'Air est au-dessus de la Terre, et la Femelle est au-dessous, de même que la Terre est à l'égard du Ciel ou de l'Air ; de sorte que c'est le mâle qui rend la Femelle féconde, comme c'est par la vertu que la Terre reçoit du Ciel, c'est-à-dire par la chaleur du Soleil et par les pluies qui s'élèvent et qui se forment dans l'Air, qu'elle devient fertile et qu'elle fait toutes ses productions. Néanmoins, comme le dit M. d'Espagnet, dans son traité qui a pour titre *Arcanum Hermeticum Philosophix Opus*, cet ordre est renversé dans l'Œuvre des Philosophes, parce que la Femelle, par un emportement d'amour, fait de la fonction Mâle et prend le dessus. Je veux dire que c'est le premier Mercure qui, s'élevant dans le Vaisseau, emporte l'Or qui est en bas, qui le dissout, qui l'engrosse et l'anime. Ce qui me fait croire que dans le chapitre 2, que je viens de citer, il faudrait qu'il y eût, *la Femelle est le Ciel du Mâle et le Mâle est la Terre de la Femelle*, parce qu'ordinairement, les Philosophes appellent l'Or, Terre et Corps ; et le Mercure, Eau et Esprit. Je dis ordinairement, car quelquefois ils appellent leur premier Mercure Terre, comme Philalèthe, dans le chapitre XI, dit que *les anciens Philosophes jugèrent que le Mercure était la Terre dans laquelle ils devaient semer leur Or, afin qu'il s'y vivifiât*. Notre Auteur suit ici la manière ordinaire, en appelant l'Or, Terre parce qu'il est fixe, solide et pesant et que, naturellement, il se tient en bas. Et par le médiocre, il entend l'Eau, comme il l'explique lui-même, parce que l'eau est sur la Terre et qu'elle est placée entre la Terre et l'Air que l'on appelle Ciel. Ou plutôt, par le médiocre, il entend le second Mercure des Philosophes, qui est une Eau permanente et qui tient le milieu entre l'Or, qui est solide, et le Mercure, qui est une Eau vaporeuse et volatile, parce que ce second Mercure est une Eau fixe, moins solide que l'or, qui est la terre, mais plus épaisse que le premier Mercure, qui est le Ciel, et qu'elle unit ensemble, puisqu'elle les contient tous deux, étant faite du mélange et de l'union de tous les deux. L'Auteur ajoute à ceci que l'Eau est ce qui sort le premier de la Pierre, c'est-à-dire de l'Or, qui en est une des matières, parce que la première opération qui se fait dans le Vaisseau, après que le mélange des deux Matières y est enfermé, c'est la réduction de cette Composition en Eau, ce qui a fait dire à un Philosophe qu'*au commencement de l'Œuvre, il n'y a qu'eau et qu'il ne se voit que de l'Eau*. Il dit ensuite que l'Or est la seconde chose qui en sort, parce que les Philosophes appellent proprement l'Or vulgaire leur Or, lorsqu'il est animé, dit Philalèthe, qui est lorsque l'Or est entièrement dissous et uni au premier Mercure, et

L'Eau est la première chose qui sort de cette Pierre. L'Or est la seconde. La troisième, [55] c'est une chose qui est presque or et médiocre, qui est pourtant plus noble que l'Eau et que les fèces ou impuretés.

La fumée, la noirceur et la mort se trouvent en ces trois choses. Il faut donc [56] que nous ôtions la fumée, qui est sur l'Eau¹, que nous séparions la noirceur d'avec l'Onguent et que nous chassions la mort hors des fèces, ce que nous ferons par le moyen de la Dissolution. Et par là, nous aurons une souveraine Philosophie et le Secret de tous les Secrets.

J'ai laissé dans ce Chapitre deux lacunes, marquées par plusieurs étoiles, à cause qu'il manque quelque chose en ces deux endroits ; et que la Traduction de Joli est plus ample. Comme elle est même différente au commencement, j'ajoute ici ce Chapitre tout entier, comme il l'a traduit. Le voici, où l'on remarquera que ce qui est en lettre différente est ce qui

c'est ce que notre Auteur dit dans le chapitre 7 : qui est plus pesant que le Plomb. Pour la troisième chose, qui sort de la Pierre et qu'il appelle *le médiocre*, j'ai déjà dit que c'était le second Mercure des Philosophes, mais ce n'est que lorsqu'il commence à sortir de la noirceur, parce qu'en cet état, il est encore un peu liquide, mais pourtant plus noble que l'Eau, c'est-à-dire plus que le premier Mercure, puisque ce premier Mercure est lui-même une partie de cette Eau qui est faite de lui et de la dissolution de l'Or. Et elle est plus noble que les fèces, c'est-à-dire qu'en cet état, la Matière s'approche plus de la perfection que lorsque la dissolution se faisait et que tout était noir. De sorte que cette Eau est presque Or, y ayant peu à dire qu'elle ne soit Élixir, tous les changements intérieurs étant presque faits et n'y ayant plus autre chose à faire, pour la perfection du Magistère, qu'à lui donner le régime du feu, pour en faire la digestion et *pour rendre Manifeste* ce qui est *Occulte*, c'est-à-dire pour faire paraître la couleur de l'Or qu'elle renferme au-dedans, puisque l'Or, pour être dissous, ne perd rien de sa première perfection. *M. Salomon.*

¹ Il veut dire qu'il faut empêcher que le Mercure ne s'élève en vapeur, ce qu'il appelle la fumée, et qu'ainsi, il faut lui ôter sa volatilité et le fixer; qu'il faut faire sortir la Composition de la noirceur et chasser la mort des fèces, c'est-à-dire que, de la corruption, la Matière vienne à la perfection, qu'elle soit vivifiée et qu'elle passe de la mort à la vie. *M. Salomon.*

n'est pas dans les Exemplaires Latins ni, par conséquent, dans la Traduction que j'en ai faite. [57]

TRADUCTION DU CHAPITRE

sixième par Joli

Il faut que vous rendiez grâces à Dieu, qui donne cette Science à tout sage, qui nous délivre de misère et pauvreté. Remerciez-le de tous ses dons et grands miracles qu'il a mis en cette Nature et le priez que, pendant que nous vivons, nous parvenions à lui. En après, mon Fils, les Onguents, desquels nous extrayons ès Livres des Auteurs, sont écrits d'Ongles, Poils, Laiton vert, Tragacantes et Os. Outre plus, il nous faut exposer la disposition de l'Onguent, qui coagule les Natures fugitives et orne les Soufres *et les préfère à tous autres Onguents parfaits. Car nous savons l'essence de son vase et combien il est précieux, qui est appelé divin Soufre et figures aux autres Onguents*, qui est l'Onguent occulte et enseveli, duquel il ne se voit aucune disposition, et habite en son Corps, comme le feu dans les Arbres et Pierres, qu'il nous faut extraire par un Art et entendement subtil, sans combustion aucune. *Sachez, mon Fils, que qui ne connaît point la différence ne connaît pas si bien les deux Soufres ; non pas que les Onguents qui se subliment des Pierres soient [58] Soufres, pour accomplir la Teinture. Or, les deux mêlés avec leurs Corps, il s'en fait un parfait. Et faut savoir que deux Soufres teignent, mais ils s'enfuient, lesquels il faut fort bien séparer et les retenir de leur fuite.* Et sachez que le Ciel se joint médiocrement avec la Terre et le médiocre est figuré avec le Ciel et avec la Terre, ce qui est l'Eau. Et toute la première est Eau, qui sort de cette Pierre, et le second est vraiment l'Or et le troisième, l'ordure ; et le médiocre est l'Or, qui est plus noble que l'ordure. Or en ces trois sont la

fumée, la noirceur et la mort. Il nous faut donc chasser la fumée, qui est au-dessus de l'Eau, la noirceur de l'Onguent et des fèces, la mort, et ce par Dissolution. Ce qui étant, nous avons une très grande Philosophie et le Secret des Secrets.

CHAPITRE SEPTIÈME
ET DERNIER

Fils des Philosophes, il y a sept Corps ou Métaux, entre lesquels l'Or tient le premier rang, comme étant le plus parfait de tous. C'est pourquoi on l'appelle leur Roi et leur Chef.¹ [59]

La Terre ne saurait le corrompre, les choses brûlantes ne le détruisent point. L'Eau ne l'altère ni ne le change, parce que sa complexion est

¹ Tous les Philosophes ne sont pas d'accord du nombre des Métaux. Ceux qui, comme notre Auteur, veulent qu'il y en ait sept y comprennent l'Argent vif, qu'on appelle autrement Mercure, mais quelques-uns soutiennent que ce n'est pas un Métal et qu'il est seulement la Matière des Métaux, parce que la définition du Métal, d'être *un Corps minéral, composé d'Argent vif et de Soufre, dur, malléable et fusible*, ne lui peut convenir. Et ceux-là ne reconnaissent que six Métaux, qu'ils appellent autrement corps, pour les distinguer du Soufre, de l'Arsenic et de l'Argent vif, qu'ils appellent Esprits. Les uns et les autres les divisent en Métaux parfaits et imparfaits. Les parfaits sont ceux à qui la Nature a donné une fixité et une teinture parfaite, qui sont l'Argent et l'Or, qui demeurent à toutes épreuves. Les imparfaits sont ceux qui n'ont pu atteindre à cette perfection, n'ayant qu'une teinture ébauchée et qui n'est pas permanente, et, parce que leur argent vif est demeuré volatil, ils s'en vont à la Coupelle et ne souffrent pas les autres épreuves. Les imparfaits se divisent en rouges et en blancs. Les premiers sont le Fer, qu'on appelle Mars, et Vénus, que l'on nomme Cuivre ou Airain. Les blancs sont le Plomb et l'Étain, qui sont appelés Saturne et Jupiter. Ceux qui mettent l'Argent vif au nombre des Métaux disent qu'il a en lui les deux Teintures, la blanche et la rouge, la première extérieure et l'autre intérieure, et qu'il est Androgyne ou Hermaphrodite, c'est-à-dire qu'il a les deux Sexes, étant mâle et femelle. *M. Salomon.*

tempérée et qu'il est également composé de chaleur, de froideur, de *sécheresse* et d'humidité et il n'y a rien de superflu en lui.¹ [60]

C'est pourquoi les Philosophes l'ont préféré *à tous les autres*, et ils l'ont fort estimé, nous assurant que l'Or, par sa splendeur, était à l'égard des Métaux ce que le Soleil était entre les Astres, par sa lumière, qu'il a beaucoup plus éclatante que tous eux.

Aussi, comme c'est le Soleil qui, par la volonté de Dieu, fait naître et croître tous les Végétaux et qui produit et mûrit tous les fruits de la Terre, l'Or contient aussi tous les Métaux en *perfection*.² [61] C'est lui qui les vivifie, parce que c'est lui qui est le Ferment de l'Élixir, et, sans lui, l'Élixir ne peut être parfait.

Car, de même que la pâte ne saurait être fermentée sans levain, ainsi, quand vous aurez sublimé le Corps, que vous l'aurez nettoyé, que vous

¹ L'Or est composé d'un Argent vif et d'un Soufre très purs, parfaitement digérés et si exactement unis que l'un est changé en la nature de l'autre, son Argent vif étant véritablement Soufre et son Soufre Argent vif, comme nous avons dit que, dans la Composition de l'Argent vif, la Terre est Eau et l'Eau est Terre ; de sorte que, l'Or étant homogène, c'est-à-dire les parties de l'Or étant toutes de même nature, il s'ensuit nécessairement qu'il n'y a rien de superflu ni d'étranger en lui. *M. Salomon.*

² Tous les Métaux étant faits d'une même principale Matière, la Nature les aurait tous formés parfaits, si elle n'en avait pas été empêchée par les impuretés et les mauvais soufres, dont cette Matière a été infectée dans les Mines ; ce qui a fait la différence et la pluralité des Métaux imparfaits, selon le divers mélange de ces impuretés et de ce mauvais Soufre avec un Argent vif impur et plus ou moins volatil. La moindre ou la plus grande pureté du Soufre et de l'Argent vif, et la diversité de leur Teinture, a fait deux sortes de Métaux parfaits. L'Or étant le plus parfait de tous, par la pureté de ses principes et par sa fixité et sa teinture, qui sont dans le dernier degré de perfection (c'est-à-dire aussi grande que la Nature l'a pu donner à cette commune Matière de tous les Métaux) et qui ne peuvent être détruites ni corrompues par nul Agent naturel ni artificiel, quelque violent qu'il puisse être, il est évident que l'Or contient tous les autres Métaux en perfection et qu'il est à leur égard ce qu'est le Soleil entre les Astres, comme le dit notre auteur. *M. Salomon.*

aurez ôté aux fèces la noirceur qui les rendait désagréables, afin de joindre et unir ce Corps et ces fèces ensemble, mettez-y du Ferment et, de la Terre, faites-en de l'Eau, jusqu'à ce que l'Élixir devienne ferment, comme la pâte devient levain, *par le levain que l'on mêle avec elle.*

Que si vous considérez et que vous examinez bien la chose, vous trouverez que le Ferment que l'on doit ajouter à l'Œuvre ne se doit prendre d'autre chose que de ce qui est de sa propre Nature. Car ne voyez-vous pas que le levain ne se prend que de la pâte, *qui a été fermentée ?*

Et remarquez que le Ferment blanchit la Composition, il empêche qu'elle ne se brûle, il retient la Teinture et la rend fixe et permanente. Il réjouit les Corps, il les unit ensemble et les fait entrants et pénétrants.¹
[62]

¹ Il y a dans le Latin : *Et nota quod fermentum confectionem dealbat.* J'aurais cru qu'il y aurait eu faute en cet endroit et qu'il eût fallu lire *deaurat*, c'est-à-dire *doré*, au lieu de *dealbat*, qui veut dire *blanchit*, parce que tous les Philosophes assurent que c'est l'*Azoth*, c'est-à-dire leur eau ou premier Mercure, comme l'explique *Artéphius*, qui blanchit le Laiton. Voici ses paroles : *Nihil est quod a Corporibus perfectis, id est a Sole et Lunâ, colorem possit auferre nisi Azoth, id est Aqua nostra, quæ colorat et album reddit Corpus rubeum secundum regimina sua.* C'est-à-dire : *Rien ne peut ôter la couleur au Soleil et à la Lune, qui sont les deux Corps parfaits, si ce n'est l'Azoth, je veux dire notre Eau, qui, selon ses divers régimes, teint et rend blanc le Corps qui est rouge.* Mais l'auteur ajoute ensuite : *combustionem vetat*, c'est-à-dire : *empêche la combustion.* Il veut dire que le Ferment empêche que la composition ne se brûle, de sorte qu'il semble que ce philosophe appelle ici *Ferment* ce que les autres nomment *Azoth*. Ou du moins que, par ce mot *Ferment*, il entend le *second Mercure*, étant certain, comme *Geber* le prouve dans sa *Somme* et comme l'assurent les autres Philosophes, que ce n'est que le Mercure ou Eau Mercurielle qui empêche la combustion, puisque c'est l'Argent vif, tout impur qu'il soit, qui, dans les Métaux imparfaits, empêche qu'ils ne soient brûlés et consumés par le feu, lorsqu'ils se fondent ou qu'ils demeurent longtemps rouges dans un fourneau. Ce que l'Auteur ajoute dans ce verset, que le Ferment unit les deux Corps (car, assurément, ils se servaient des deux Corps) et qu'il les rend pénétrants et

Et c'est là la clef des Philosophes et la fin, à quoi se terminent toutes les Opérations qui se font dans l'Œuvre. C'est par le moyen de cette Science que les Corps sont rendus plus parfaits qu'ils n'étaient et qu'avec l'aide de Dieu, l'Œuvre est accomplie, comme c'est par le mépris et la mauvaise opinion, que l'on a de ce Ferment, [63] que l'Ouvrage est gâté et qu'il ne se fait pas.¹

entrants, me fait croire qu'il parle du premier Mercure qui, étant Esprit, spiritualise les Corps et les rend capables de pénétrer les Métaux imparfaits pour en faire la transmutation. *M. Salomon.*

¹ S'il n'y a point de faute en cet endroit, l'Auteur veut dire que ceux-là ne peuvent jamais réussir à faire l'Œuvre des Philosophes qui ne connaissent pas le Ferment dont ils parlent et qui ne l'emploient pas en leur Ouvrage, parce que, comme il a dit auparavant, l'Élixir ne se peut faire sans lui. On doit dire la même chose, si l'on explique le Ferment par le premier Mercure des Philosophes, que ceux-là ne feront jamais le Magistère qui ne connaissent ni la véritable Matière ni comment se doit faire la Composition de ce Mercure, parce que, disent les Philosophes, c'est *la clef de l'Œuvre*, sans quoi il est impossible de la faire. Cependant, sans parler des autres choses qui doivent entrer en sa Composition, combien y a-t-il d'opinions fausses et erronées sur la Matière dont il se faut servir pour le faire ? Car, quoique les Philosophes aient parlé fort intelligiblement là-dessus, il y en a pourtant très peu qui la veuillent connaître. Les uns la veulent trouver en des choses étrangères et qui n'ont nulle affinité avec les Métaux ; et les autres, dans l'Esprit Universel, c'est-à-dire de la manière qu'ils le conçoivent, dans une pure imagination. *M. Salomon.*

Mr. Salomon qui, dans toutes ses remarques sur la Philosophie Hermétique, fait paraître une érudition profonde, semble, par ce qu'il dit ici, croire que l'usage qu'un vrai Philosophe fait de l'Esprit Universel soit une chimère. Ce savant Médecin ignore apparemment, comme l'ignorent encore beaucoup de gens, qu'il y a des Aimants avec lesquels on attire cet Esprit Universel, dont un habile artiste extrait un Mercure et un Soufre et un sel purement célestes, desquels il compose un Dissolvant qui réduit si radicalement l'Or en ses premiers Principes qu'il n'est plus possible de le remettre en Corps, si ce n'est par la voie des Régimes du grand Œuvre ; Réduction, dit l'Auteur de la *Lumière sortant des Ténèbres*, que le Mercure vulgaire ne saurait faire, parce qu'il a perdu sa première simplicité et pureté et qu'il a passé dans une autre Substance, étant devenu un Corps métallique, abondant en une humidité superflue et

Car ce qu'est le levain à la pâte, la présure au lait, à l'égard du fromage, *qui s'en fait*, et ce qu'est le musc dans les parfums, la couleur de l'Or l'est assurément pour [64] la Teinture rouge et sa nature n'est pas une douceur.¹

C'est pourquoi de lui nous faisons la Soie, c'est-à-dire l'Élixir, et de lui nous avons fait la peinture dont nous avons écrit et nous teignons la boue du Sceau Royal et nous avons mis en elle la couleur du Ciel, laquelle fortifie la vue de ceux qui la regardent.²

L'Or est donc la Pierre très précieuse [65] qui n'a point de taches et qui est tempérée. Et ni le Feu ni l'Air ni l'Eau ni la Terre ne sauraient corrompre ce Ferment universel, lequel, par sa composition tempérée, rectifie et met tous les corps imparfaits en une justesse et température modérée et égale, *en les transmuant en Or*. Et ce Ferment est jaune ou est véritable orangé.

en une lividité qui le rendent incapable d'opérer une véritable Réduction de l'Or. *Cependant, selon Geber, on peut l'en rendre capable.*

¹ Je crois que notre Auteur, par toutes ces manières de parler, fait allusion à des choses qui se trouvaient dans les Livres des Philosophes, comme ce qu'il avait dit des Onguents, qu'ils tiraient des poils, des ongles etc., étaient des façons de parler des Anciens. *M. Salomon.*

² L'Auteur appelle ici boue la dissolution de l'Or, quand elle est dans la noirceur. Et c'est ce que Philalèthe appelle *le Plomb des Philosophes*, qu'il dit *qui est plus précieux que le plus fin et le plus pur Or du monde*. On teint cette boue du Sceau Royal, quand, par la cuisson, on lui donne cette couleur éclatante, qui brille dans le vaisseau et qui le fait paraître tout doré, dit Philalèthe, avant que d'être Élixir parfait. Mais il faut que la Matière ait passé auparavant par la couleur du Ciel. Il veut dire : par la couleur blanche brillante, s'il prend ce mot de *Ciel* figurativement, comme il a fait ci-devant pour le premier Mercure ou pour la couleur verte et azurée, qui est la couleur que l'on attribue ordinairement au Ciel et qui est effectivement fort agréable à la vue, ce qui est plus vraisemblable. *M. Salomon.*

L'Or des Sages, étant cuit et bien digéré¹, par le moyen de l'Eau ignée ou de l'Eau-feu, fait et compose l'Élixir. Car l'Or des Philosophes est plus pesant que le Plomb et, par sa composition tempérée et égale, il est le Ferment de l'Élixir. Comme, au contraire, ce qui n'est pas tempéré est fait par une composition inégale.

Au reste, le premier Ouvrage se fait du Végétale et le second, de l'Animal, dont nous avons un exemple (dans l'œuf de Poule, *duquel se forme le Poulet*), des Éléments qui s'y voient visiblement. Et notre Terre est Or, duquel nous faisons la Soie, qui est le Ferment de l'Élixir. [66]

Observation sur les motifs qui engagent à reconnaître Hermès pour l'Auteur des Sept Chapitres

Tous ceux qui ont parlé des *Sept Chapitres* ou qui en ont cité quelque passage l'ont toujours fait sous le nom d'Hermès Trismégiste, qui est aussi l'Auteur de la *Table d'Émeraude*, et ce consentement général de tous les Philosophes est une preuve suffisante pour faire voir qu'Hermès en est l'Auteur. Il s'y trouve néanmoins des choses, touchant notre religion, qu'il n'est pas vraisemblable qu'Hermès, au temps qu'il a été (s'il en faut croire *Cédrénus*, qui le fait plus ancien qu'Abraham), ait pu connaître si précisément qu'elles y sont énoncées. Car il y est parlé du jugement final, que Dieu doit faire de tous les Hommes, et de la damnation des Réprouvés, qui sont deux choses lesquelles ne se trouvent point dans l'Ancien

¹ Les Philosophes appellent l'Or vulgaire leur or, lorsqu'il a été dissous et vivifié par leur premier Mercure, et il ne manque à cet Or que la digestion pour être Élixir parfait. C'est pourquoi ils disent que l'Azoth et le Feu suffisent pour faire leur Magistère, donnant indifféremment le nom d'Azoth, tant à cette Dissolution ou second Mercure qu'au premier, qu'ils appellent Eau-Feu ou Eau ignée. *M. Salomon.*

Testament ; au moins n'y sont-elles pas si clairement. Il est vrai que, dans le *Pimandre*, l'*Asclépius* et les autres Ouvrages qu'on attribue au même Hermès, les plus hauts Mystères de notre Religion y sont aussi clairement expliqués. Et c'est, sans contredit, l'une des plus fortes raisons que *Cassaubon* [67] allègue, dans les Essais qu'il a faits contre *Baronius*, pour prouver qu'Hermès n'en est pas l'Auteur. Et en effet, quoique, selon les Philosophes, leur Élixir, qui prend naissance d'une Vierge, qui meurt après avoir été élevé et qui ressuscite ensuite glorieux et tout spirituel de son tombeau, soit un symbole et une représentation de la Naissance, de la Mort et de la Résurrection du Sauveur, je ne crois pas néanmoins que *Bon de Ferrare*, dans sa *Marguerite précieuse*, ni quelques autres Auteurs aient eu raison pour cela de dire que les anciens Philosophes ont eu le Don de Prophétie et qu'ils ont connu la naissance du Verbe Éternel, le Jugement dernier, la Trinité et les autres Mystères de la Religion Chrétienne ; si ce n'est qu'on voulût dire que Dieu eût révélé ces Mystères aux Philosophes, que son peuple ne connaissait pas si clairement, comme il leur avait révélé une Science si merveilleuse et si cachée au reste des Hommes. On pourrait encore douter qu'Hermès, que tous les Philosophes dont nous avons les Écrits reconnaissent pour le Père de la Philosophie Chimique, fût l'auteur de ces *Sept Chapitres*, puisque celui qui les a faits parle souvent des anciens Philosophes, qu'il appelle ses Prédécesseurs, et qu'on sait que c'est Pythagore (qui a été longtemps [68] après Hermès, puisqu'il était du temps de Tarquin, dernier roi de Rome) qui le premier prit le nom de Philosophe, c'est-à-dire Amateur de la Sagesse, tous ceux de sa profession ayant accoutumé, avant lui, de s'appeler Sages. D'ailleurs, ce Traité commençant par ces paroles : *Voici ce que dit Hermès*, on pourrait présumer de là que ce serait quelque autre Philosophe,

beaucoup moins ancien, qui aurait fait un Recueil et un Abrégé des Œuvres d'Hermès, qui, comme on sait, avait fait plusieurs Livres, que cet abrégiateur aurait réduits en ces *Sept Chapitres*. Outre que dans les *Allégories*, imprimées après la Tourbe Latine, au cinquième volume du Théâtre Chimique, il y a des passages entiers cités d'Hermès, qui sont semblables à d'autres qui se trouvent dans les *Sept Chapitres*, et qui sont même plus amples et plus étendus. Mais il n'est pas difficile de résoudre ces difficultés. Car, pour ce qui est du nom de *Philosophe*, qui se trouve en plusieurs endroits des *Sept Chapitres*, il est certain que ceux qui ont traduit ce Traité se sont servis de ce mot (qui, ayant paru plus modeste, avait été communément reçu depuis Pythagore) au lieu de celui de *Sage*, qui était plus vain et qui n'était plus usité de leurs temps, quoique ce mot de *Sage* se trouve aussi en ce Traité. Et quand les [69] Philosophes reconnaissent Hermès pour l'Auteur de la Philosophie Chimique, ils veulent dire, sans doute, qu'Hermès est celui qui en a écrit le premier ou qu'il est l'auteur le plus ancien dont les Ouvrages soient venus jusqu'à eux. Que si le premier de ces *Sept Chapitres* commence par ces mots : *Voici ce que dit Hermès*, tant s'en faut qu'il ne soit pas de lui qu'au contraire, c'est une preuve qu'il en est véritablement l'Auteur, puisque l'on sait que c'était la manière d'écrire des Anciens. Car, sans parler des Prophètes, qui ont commencé leurs livres de la même manière, les Proverbes et l'Ecclésiaste commencent ainsi. Le premier, *Les Paraboles de Salomon, Fils de David, roi d'Israël*, et le dernier : *Voici les paroles de l'Ecclésiaste, fils de David, Roi de Jérusalem*. Et Hérodote, le premier Historien des Grecs et que, pour cette raison, Cicéron appelle le Père de l'Histoire, n'a-t-il pas commencé *Clio* ou son premier Livre de cette sorte : *Voici l'histoire qu'Hérodote d'Halicarnasse a mise en lumière ?* Pour ce qui est des passages qui se trou-

vent semblables dans les Allégories et dans ce Traité, il n'y a nul inconvénient qu'un même Auteur dise les mêmes choses en divers Traités et qu'il les dise même un peu diversement et qu'ainsi, l'expression en soit ou plus étendue [70] ou plus resserrée. Mais il se peut faire aussi que cette diversité ne provient que de la faute ou que de l'ignorance des Copistes, qui ont mal écrit ou qui ont abrégé les passages du même Livre. Quoi qu'il en soit (car je ne veux point m'engager ici dans une dispute qui serait d'une trop longue discussion, qui serait difficile à débrouiller et qui ne servirait de rien), ou qu'Hermès soit l'Auteur de ce Traité, comme la tradition et l'autorité des anciens Philosophes le veulent, ce qui suffit pour le persuader, ou bien, que quelque Philosophe Chrétien l'ait fait sous le nom d'Hermès ou qu'il y ait seulement ajouté ce que nous venons de dire touchant notre Religion, à quoi il y a plus d'apparence, il est sans doute que c'est l'Ouvrage d'un véritable et fort ancien Philosophe, puisque les Auteurs les plus anciens que nous ayons le citent comme tel, qu'il est dans l'approbation générale et qu'il ne faut que le lire pour le connaître. Voilà ce que dit M^r. Salomon pour favoriser l'opinion de ceux qui prétendent que ces *Sept Chapitres* ont été composés par Hermès, contre le sentiment de ceux qui pensent que ce Traité n'est pas de la composition de ce Philosophe. Et voici ce que le président d'Espagnet a écrit avant M. Salomon, pour convaincre d'erreur ceux [71] qui refusent de reconnaître Hermès pour l'Auteur de ce même traité. La différence, dit-il, qu'il y a entre la Philosophie vivante des Herméticiens et la Philosophie morte des Païens est que la première a été divinement inspirée aux premiers Maîtres de la Chimie, cette Reine de toutes les Sciences, qu'elle ne reconnaît pour son auteur que l'Esprit Saint de la vérité, lequel, soufflant où il lui plaît, verse dans les esprits la véritable Lumière de la Na-

ture, par laquelle les ténèbres de l'Erreur sont dissipées, et que la seconde doit son invention aux Païens qui, négligeant et abandonnant les Sources pures de la Doctrine, ont introduit pour véritables des Principes faux, qui ne sont que les productions de leur imagination, au grand dommage de la République des Lettres. Mais que pourraient produire de bon ceux qui n'ont jamais été éclairés d'aucun rayon de la Sagesse éternelle de Dieu, qui n'ont jamais connu *Jésus-Christ*, source de toute science et de toute intelligence ? Il ne faut donc pas être surpris de ce qu'ils n'ont rien établi de solide et de ce qu'ils nous ont débité des rêveries et des fictions, dont ils ont tellement défiguré la Philosophie sacrée qu'on ne retrouve plus en elle aucun trait de sa première beauté. Vous m'objecterez qu'Hermès même, le Prince [72] de notre Philosophie vivante, a été Païen et qu'il a précédé, de beaucoup de siècles, des Auteurs dont la Philosophie ne doit aucunement être reçue. Que cela soit, que s'ensuit-il de là ? Hermès, à la vérité, est né dans le Paganisme, mais, par un privilège de Dieu tout particulier, il a été tel que, dans sa vie, dans ses mœurs et dans sa Religion, il faisait paraître parfaitement le Culte du vrai Dieu. Il reconnaissait Dieu le Père et disait qu'il ne faisait aucun autre participant de sa Divinité. Il le reconnaissait pour le Créateur de l'homme. Il reconnaissait aussi le Fils de Dieu, par lequel tout ce qui est créé a été fait universellement et dont le nom, comme merveilleux et ineffable, était inconnu aux Hommes et même aux Anges, qui admiraient avec étonnement sa génération. Que veut-on davantage ? Tel a été notre Hermès qui, par une grâce spéciale et par une révélation de Dieu très bon et très grand, a prédit que ce même Fils devait venir en chair dans les derniers siècles, afin de rendre les Hommes pieux éternellement heureux. C'est lui qui a enseigné avec clarté le Mystère adorable de la très sainte Trinité, tant selon la pluralité des

Personnes que selon l'unité de l'Essence divine en trois Hypostases, comme ceux qui ont tant soit peu de discernement et [73] d'intelligence pourront le conjecturer par les choses suivantes. Car à peine le peut-on trouver ailleurs plus ouvertement et plus clairement. De la *Lumière intelligente*, dit-il, qui a été de toute éternité, a procédé une Lumière intelligente et cette Lumière intelligente ou cet entendement lumineux est aussi éternel que son Principe, en ayant procédé de toute éternité et n'étant rien d'autre que sa Vérité et son Esprit, qui embrasse et contient toutes choses. Hors de lui, il n'y a point d'autre Dieu, point d'Ange ni aucune Essence. Car il est le Seigneur de toutes choses et le Père et le Dieu de toutes les Créatures. Toutes choses sont au-dessous de lui et en lui. Je t'atteste, ô Ciel, qui es le sage Ouvrage du grand Dieu. Je t'atteste, Voix du Père, toi qu'il proféra, pour la première fois, lorsqu'il forma le Monde. Je t'atteste par la Parole uniquement engendrée du Père et par le Père même, qui contient toutes choses et lequel je réclame pour qu'il me soit propice et favorable. Feuillitez maintenant autant qu'il vous plaira, chers Enfants d'Hermès, et lisez jour et nuit les Livres des Philosophes Païens, vous verrez si vous y trouverez des choses si saintes, si pieuses et si chrétiennes. Notre Hermès a été Païen, je l'avoue, mais cela a été un Païen qui a connu la puissance [74] et la grandeur de Dieu, tant par soi-même que par les autres Créatures. Il a glorifié Dieu en tant que Dieu et, même, je ne ferai point de difficulté de dire qu'il a de beaucoup surpassé par sa piété plusieurs Chrétiens, qui ne le sont que de nom, et qu'il a rendu à Dieu, comme à la source de tous les biens, des grâces et des remerciements pour les bienfaits reçus, avec une profonde soumission et tout autant qu'il l'a pu. Apprenez du Prophète, ô Amateurs de la Doctrine, si Dieu n'a pas conversé et agi parmi les Gentils, aussi bien qu'avec

son Peuple, quand il s'exprime ainsi Depuis : le Soleil levant jusqu'au Couchant, mon nom est grand entre les nations. Partout, on sacrifie et l'on offre en mon Nom des Oblations pures, parce que mon Nom est grand parmi les Nations, dit le Dieu des Armées. Rappelez, je vous prie, dans votre mémoire et nous dites si les mages qui vinrent d'Orient, conduits par une Étoile, pour adorer JÉSUS-CHRIST, n'étaient pas Gentils et si son Peuple lui-même ne l'a pas attaché sur la Croix ? Voyez, fidèles Nourrissons de la véritable Sagesse, la différence qu'il y avait d'Hermès aux autres Gentils, qui n'avaient pas ses sentiments, et quelle est la source d'où ils ont puisé les fondements de leur Doctrine. Cherchez diligemment dans leurs [75] écrits et vous verrez que ces philosophes-là ne rapportent pas à Dieu les Principes de leur Science, mais qu'ils pensent seulement les avoir acquis par leurs études et par leurs travaux. Au contraire, si vous jetez les yeux sur le commencement de l'excellent Traité de votre Père Hermès, contenant *Sept Chapitres*, dans lesquels il parle du Secret de la Pierre Physique, vous y verrez avec quels sentiments de piété il parle de Dieu, Distributeur de cette Science Secrète, car il s'exprime de cette sorte : Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai cessé de faire des expériences et je n'ai jamais donné de relâche à mon esprit dans le travail. J'ai eu cet Art et cette Science par l'inspiration de Dieu seulement, qui a daigné me la révéler, comme à son Serviteur. Il donne à ceux qui se servent de leur raison la liberté de juger de cette Science et il ne met personne dans l'occasion de s'y tromper. Pour moi, si je ne craignais le jour du Jugement et la damnation de mon âme, pour avoir caché cette même science, je n'en écrirais en aucune manière et je n'en révélerais aucune chose à qui que ce pût être. Mais j'ai voulu rendre aux Fidèles ce que l'Auteur de la Foi a daigné me départir. C'est ainsi que parle Hermès et je

ne pense pas qu'on puisse rien préférer de plus raisonnable et de plus conforme [76] à la Religion Chrétienne. Et c'est pour cela que tous les Esprits les plus sublimes, qui sont et qui ont été, ont embrassé cette Philosophie vivante, sacrée et divine d'Hermès, de tout leur cœur, de toute leur âme et de toutes leurs forces, et qu'ils ont rejeté la Doctrine morte, profane et humaine des Gentils. Par ce discours du président d'Espagnet, qui appuie celui de M. Salomon, on peut raisonnablement attribuer à Hermès les *Sept Chapitres* dont il s'agit ici et se persuader, selon sa Doctrine, que la connaissance de la Pierre des Philosophes vient immédiatement de Dieu, dans la recherche de laquelle nous travaillons inutilement, si nous ne méritons, par la prière et par une vie pure, qu'il nous conduise, comme par la main, dans les détours d'un Labyrinthe où nous ne saurions que nous égarer sans son secours. [77]



DIALOGUE

DE MARIE ET D'AROS

Sur le Magistère d'Hermès

Le Philosophe Aros alla trouver Marie la Prophétesse, Sœur de Moïse, et l'ayant saluée civilement, il lui dit¹ :

Madame, j'ai ouï dire fort souvent que vous blanchissiez la Pierre en un jour.

Oui, répondit Marie, et même en moins d'un jour.

Je ne conçois pas, *repartit Aros*, comment ce que vous dites se peut faire ni par quel moyen on puisse blanchir si promptement par le Magistère.

Marie répondit : Et ne savez-vous pas [78] qu'il se fait une Eau ou une chose qui blanchit en un mois ?

Il est vrai, *dit Aros*, mais il faut longtemps pour faire la chose dont vous parlez.

Hermès, *reprit Marie*, dit dans tous ses Livres, que les Philosophes blanchissent la Pierre en une heure.

Ô Madame, *dit Aros*, que vous me dites là une belle chose !

Très belle, *répliqua Marie*, pour celui qui ne la sait pas.

¹ Il n'est pas certain que cette Marie fût Sœur de Moïse. Mais, dit M. Salomon, quelle que soit la Femme qui a fait ce Traité, elle est fort ancienne, puisqu'elle a été auparavant Morien, qui la cite et qui vivait dans le VII^e ou VIII^e Siècle. On dira, ajoute ce savant Commentateur, que cette Femme Philosophe a véritablement su la Science et qu'elle en a parlé en personne qui la possédait et avait fait l'Œuvre philosophique.

Mais, Madame, *répondit Aros*, s'il est vrai que tous *les Corps des Métaux*, aussi bien que le Corps humain, sont composés des quatre Éléments, il faut avouer qu'ils peuvent être fixés et modérés et leurs fumées coagulées et retenues en un jour, jusqu'à ce que ce qui en doit être fait soit parachevé.

Je vous assure, Aros, *dit Marie*, et j'en prends Dieu à témoin, que, si vous n'étiez tel que vous êtes, je ne vous déclarerais point ce que je vais vous dire et que j'attendrais à vous le révéler jusqu'à ce que Dieu m'eût inspiré de le faire. Prenez donc de l'Alun, de la Gomme blanche et de la Gomme rouge, qui est le Kibric des philosophes, leur Or et leur plus grande Teinture, et joignez par un véritable mariage la Gomme blanche avec la rouge. Je ne sais si vous m'entendez. [79]

Oui, Madame, *dit Aros*, j'entends et je comprends ce que vous dites.

Réduisez tout cela en Eau coulante, *poursuivit Marie*, et purifiez sur le Corps fixe cette eau véritablement divine, tirée des deux Soufres ; et faites que cette Composition devienne liquide, par le secret des Natures, dans le Vaisseau de Philosophie. M'entendez-vous, Aros ?

Oui, Madame, *répondit Aros*, je vous entends fort bien.

Conservez la fumée, *reprit Marie*, et n'en laissez rien échapper et faites votre feu à proportion qu'est la chaleur du Soleil dans les mois de Juin et de Juillet. Tenez-vous auprès de votre Vaisseau et vous y verrez des choses qui vous surprendront. Car, en moins de trois heures, votre Matière deviendra noire, blanche et orangée et la fumée pénétrera le Corps et l'Esprit sera fixé. Le tout se fera ensuite comme du lait, qui se fera incérant, fondant et pénétrant. Et c'est là le Secret caché.

Aros, prenant la parole, dit : Je ne saurais croire que cela se fasse toujours de la sorte.

Voici une chose bien plus admirable, *dit Marie*, qui n'a point été connue par les Anciens, *devant Hermès*¹, et qui ne leur a jamais [80] entré dans l'Esprit. Prenez de l'Herbe blanche, claire, honorée, qui croît sur les petites Montagnes. Broyez-la toute fraîche, comme elle est à son heure déterminée, car en elle est le véritable Corps, qui ne s'évapore ni ne s'enfuit point du feu.

N'est-ce pas là la Pierre de vérité, dont vous parlez ? *dit Aros*.

Oui, Aros, ce l'est, *reprit Marie*, mais les Hommes n'en savent pas le régime, parce qu'ils ont trop de hâte et qu'ils veulent faire l'Œuvre trop tôt.

Qu'y a-t-il à faire après cela ? *dit Aros*.

Il faut, *lui dit Marie*, rectifier sur ce corps Kibrich et Zubeth, c'est-à-dire les deux fumées, qui comprennent et qui embrassent les deux Lumières, et mettre dessus ce qui les ramollit et qui est l'accomplissement des Teintures et des Esprits et les véritables poids de la Science. Puis, ayant broyé le tout, il faut le mettre au feu et l'on verra des choses admirables. Au reste, tout le régime consiste à savoir faire le feu modéré. Après quoi, ce sera [81] une chose surprenante de voir comment, en moins d'une heure, cette *Composition* passera d'une couleur à une autre, jusqu'à ce qu'elle vienne à la rougeur et à la blancheur parfaite. Il faut alors défaire le feu et ouvrir le vaisseau, quand il sera refroidi, et on trouvera le

¹ J'ai ajouté ces deux mots, (*devant Hermès*), qui ne sont dans aucun Exemplaire, parce qu'Hermès ayant fait le Magistère, qui ne se peut faire sans cela, comme il est dit ensuite, il faut qu'il ait eu cette connaissance. Peu après, il y a, *broyez-la toute fraîche*, parce que, comme dit Philalèthe, si les Colombes de Diane sont mortes, lorsqu'on les prend, elles ne peuvent de rien servir. L'Auteur ajoute : *Est à son heure déterminée*, ce qui se rapporte à ce que dit Zachaire, qu'il n'y a qu'une heure pour faire la conjonction des deux Matières. *M. Salomon*.

Corps clair et luisant, comme une perle, de couleur de Pavot des champs, entremêlé de blanc. Il est lors incérant, fondant et pénétrant et un poids de ce corps ira sur douze cents *de Métal imparfait et les convertira en Or*. Voilà le Secret caché.

*Ici Aros s'étant prosterné le visage contre terre, Marie lui dit : Levez-vous, Aros. Je vais encore vous abrégé l'Œuvre. Prenez le Corps clair, pris sur les petites Montagnes, qui ne se fait point par la putréfaction¹, mais par le seul mouvement. Broyez ce Corps avec la Gomme Elzaron, et les deux fumées. Car la Gomme Elzaron est le Corps qui saisit et qui prend l'esprit : Broyez le tout, approchez-le du feu, tout se fondra et, si vous en faites projection sur sa Femme, le tout viendra comme de l'Eau que l'on distille et il se congèlera à l'air et ce ne sera plus qu'un Corps. Que si vous en faites projection [82] sur les *Corps imparfaits*, vous verrez des merveilles. Car c'est là le Secret caché de la Science. Sachez que les deux fumées, dont je viens de parler, sont les racines de cet Art et ce sont le Kibric blanc et la Chaux humide, à qui les Philosophes ont donné toutes sortes de noms. Mais le corps fixe vient du cœur de Saturne, qui comprend la Teinture et qui parfait l'Œuvre de la sagesse. Le Corps que l'on prend sur les petites Montagnes est clair et blanc. Et ce sont là les Médecines ou les deux *Matières de cet Art*, dont l'une s'achète et l'autre se prend sur les petites Montagnes. Et je vous avertis, Aros, que les Sages ne les ont appelées l'Œuvre de la Philosophie qu'à cause que la Science ne peut point être parfaite sans ces choses et que c'est en elle que se font*

¹ Si la chose dont il est parlé ici ne se fait pas par la putréfaction, elle se doit faire par le mouvement local, je veux dire par la sublimation Philosophique. *M. Salomon*.

toutes ces merveilles *de l'Art*. Car il y entre quatre Pierres¹ et son régime est véritable, comme je l'ai dit. Et Hermès a fait plusieurs allégories là-dessus en ses Livres. Et les Philosophes ont toujours prolongé leur régime, *en disant qu'il faut bien plus de temps pour le faire qu'il n'en faut effectivement*. [83] Et ils ont dit même qu'il fallait faire des Opérations qui ne sont point nécessaires et ils ont toujours dit qu'il fallait un an pour faire leur Magistère ; ce qu'ils n'ont fait que pour le cacher au Peuple ignorant, en leur faisant accroire que leur Œuvre ne peut point être parfait qu'en un an. Aussi est-ce un grand Secret et il n'y a que Dieu qui le puisse révéler, ceux qui en entendent parler ne pouvant pas en faire l'expérience, à cause qu'ils n'y savent rien. M'avez-vous entendue, Aros ?

Oui, Madame, *lui dit-il*, mais je vous prie de me dire ce que c'est que le Vaisseau, sans lequel l'Œuvre ne se peut faire.

Ce Vaisseau, *dit Marie*, est le Vaisseau d'Hermès, que les Philosophes ont caché et que les ignorants ne sauraient comprendre, car c'est la mesure du feu *Philosophique*.

Aros dit alors : O Prophétesse ! Dites-moi, je vous prie, si vous avez trouvé dans les Livres des Philosophes que l'on pût faire l'Œuvre d'un seul Corps ?

Oui, *dit-elle*, et cependant, Hermès n'en a point parlé, parce que la racine de la Science est... et un Venin qui mortifie tous les Corps, qui les réduit en poudre et qui coagule le Mercure par son odeur. Et je vous proteste, par le Dieu vivant, que lorsque ce Venin se dissout en une Eau [84]

¹ Ces quatre Pierres qui entrent dans l'Œuvre sont, à mon avis, les quatre Éléments, les Philosophes ayant accoutumé de donner à la Matière de l'Œuvre le nom de l'Œuvre même. On sait que l'Œuvre des Philosophes ne consiste que dans le changement des Éléments. *M. Salomon*.

subtile, de quelque manière que cette Dissolution se fasse, il coagule le Mercure en véritable Lune à toute épreuve. Et si l'on en fait projection sur Jupiter, il le change en Lune. Je vous dis, de plus, que la Science se trouve en tous les Corps. Mais les Philosophes n'en ont rien voulu dire, à cause de la brièveté de la vie et de la longueur de l'Ouvrage. Et ils l'ont trouvée *plus facilement* dans la Matière qui contient le plus évidemment les quatre Éléments et ils ont multiplié *et obscurci cette Matière par les divers noms qu'ils lui ont donnés*. Ce n'est pas que tous les Philosophes ont assez parlé de tout ce qu'il faut faire pour l'Œuvre, hormis du Vaisseau d'Hermès, parce que c'est une chose divine et que Dieu veut qui soit inconnue aux Gentils et Idolâtres, ce Vaisseau étant d'une si grande nécessité pour le Magistère que ceux qui ne le connaissent pas n'en sauront jamais le véritable régime.¹ [85]



¹ Dans le Mercure des Philosophes et même dans l'Argent vif commun, les Éléments sont plus apparents qu'en nul autre Mixte ou Corps composé qui soit dans la Nature.

LA SOMME DE LA PERFECTION

OU L'ABRÉGÉ
DU MAGISTÈRE PARFAIT DE GEBER
PHILOSOPHE ARABE

Divisé en deux Livres

LIVRE PREMIER

AVANT PROPOS ET CHAPITRE I

*De la manière d'enseigner l'Art de Chimie, et de ceux qui sont capables de
l'apprendre*

J'ai réduit brièvement en cette *Somme de la Perfection* toute la Science de *Chimie*, ou de la *Transmutation des Métaux*. Dans mes autres Livres, j'en avais fait plusieurs Recueils que j'avais tirés et abrégés des [86] Écrits des Anciens : mais en celui-ci j'ai achevé ce que je n'avais qu'ébauché en ceux-là. J'y ai ajouté en peu de paroles ce que j'avais omis dans les autres ; j'y ai mis tout au long ce que je n'avais dit ailleurs qu'imparfaitement, et j'y ai déclaré entièrement et aux mêmes endroits ce que j'avais celé dans mes autres Œuvres. Et je l'ai fait afin de découvrir aux personnes intelligentes et sages l'accomplissement et la perfection d'une si excellente et si noble partie de la Philosophie. Ainsi, ô mon cher Fils ! Je puis t'assurer avec vérité que dans les Chapitres généraux de ce Livre, j'ai mis suffisamment le Procédé de cet Art tout entier et sans nulle diminution. Et je proteste devant Dieu, que quiconque travaillera comme ce Livre enseigne de le faire, aura la satisfaction d'avoir trouvé la véritable fin de cet Art, et d'y arriver. Mais, mon Cher, je t'avertis aussi que celui qui ignorera

les Principes naturels de la Philosophie, est fort éloigné de cette Connaissance, parce que le véritable fondement, sur lequel il doit appuyer son dessein, lui manque ; comme au contraire en est bien près celui qui connaît déjà les Principes naturels des Minéraux. Ce n'est pas que pour cela il ait encore la véritable racine, ni la fin profitable de cet Art très caché : mais ayant plus de facilité à en découvrir les Principes, [87] que celui qui forme quelque projet de notre Œuvre sans en connaître la voie ni la manière, il est aussi moins éloigné que lui de l'entrée de cette Science. Mais que celui qui connaîtra tous les Principes de la Nature,¹ quelles sont les Causes des Minéraux, et de quelle manière la Nature les forme, il n'y a que fort peu à dire qu'il ne sache l'Œuvre toute entière, quoique sans ce peu là qui lui manque, il soit absolument impossible de faire notre Magistère. Parce que l'Art ne peut pas imiter la Nature en toutes ses Opérations, mais il l'imite seulement autant qu'il lui est possible. Et c'est ici un Secret que je te révèle, mon Fils, qui est que ceux qui recherchent cet Art, et les Artistes même, manquent tous en ce qu'ils prétendent imiter la Nature en toute l'étendue et en toutes les différences et les propriétés de son action. Applique-toi donc soigneusement à étudier nos Livres, et attache-toi surtout à celui-ci.² Considère et médite mes paroles attentivement [88] et très souvent, afin que t'étant rendu familière notre manière de parler, et entendant notre idiome ou langage particulier, tu puisses pénétrer dans notre véritable intention et la découvrir. Car tu trouveras dans les Livres sur quoi faire un Projet

¹ Outre les quatre Éléments, qui sont la Terre, l'Eau, l'Air, et le Feu, qui sont les seuls Principes que reconnaît la Philosophie de l'École ; il y a les Principes Chimiques, qui sont le Sel, le Mercure et le Soufre, dont la connaissance n'est pas moins nécessaire à celui qui prétend parvenir à la Science de l'Œuvre Physique. *M. Salomon.*

² Geber ayant mis au commencement de ce Chapitre, qu'il a mis dans ce Livre le Procédé de l'Art tout entier, autant qu'il est nécessaire, et qu'il y a ajouté ce qu'il avait omis dans ses autres Traités, et déclaré en celui-ci ce qu'il avait scellé dans les autres, il est sans doute que cette Somme, ou Abrégé est le meilleur et le plus utile de tous les Livres que ce Philosophe a composés sur la Transmutation des Métaux imparfait. *M. Salomon.*

assuré de ce que tu cherches ; tu y apprendras à éviter toutes les erreurs, et par ce même moyen tu sauras en quoi tu peux imiter la Nature dans l'artifice de notre Œuvre.

CHAPITRE II

Division de ce Livre en quatre Parties

Voici l'ordre que je tiendrai en ce livre : Premièrement, je parlerai succinctement des obstacles qui peuvent empêcher l'Artiste de réussir et de parvenir à la fin véritable (de l'Art). À quoi j'ajouterai les qualités que doit avoir celui veut s'y appliquer. Secondement, je convaincray les Ignorants et les Sophistes, lesquels, à cause qu'ils ne peuvent comprendre cet Art, et que par toutes les recherches qu'ils en font, ils n'en retirent jamais l'avantage ni le profit qu'ils s'étaient proposés, [89] prétendent en détruire la vérité, en soutenant que ce n'est rien du tout. Pour cet effet, je rapporterai premièrement toutes leurs raisons, que je détruirai si évidemment qu'il n'y a personne de bon sens qui ne voie que tout ce qu'ils allèguent contre, n'a ni en tout, ni en partie, nulle apparence de vérité. Troisièmement, je traiterai des Principes naturels, c'est-à-dire des Principes dont la Nature sert à faire ses productions ; j'expliquerai la manière dont ils se mêlent ensemble dans les Mixtes, selon qu'il se connaît par les Ouvrages de la Nature ; et je parlerai de leurs Effets suivant l'opinion des Anciens Philosophes. En quatrième et dernier lieu, je déclarerai quels sont les Principes que l'on doit employer pour la Composition de notre Magistère, en quoi nous pouvons imiter la Nature, et la manière de mêler et d'altérer ces Principes selon le cours et la manière d'agir ordinaire de la Nature ; avec leurs Causes et les Expériences manifestes qu'on en peut faire, afin de donner moyen à l'Artiste industriel d'appliquer ces choses, et de s'en servir à l'usage de notre Œuvre. [90]

PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER LIVRE

Des empêchements à cet Art

CHAPITRE III

Division des empêchements

Ces empêchements en général viennent, ou de l'impuissance naturelle de l'Artiste, ou de ce qu'il n'a pas le moyen de faire la dépense nécessaire, ou de ce qu'il n'y peut vaquer à cause de ses autres occupations. À l'égard de l'impuissance naturelle de l'Artiste, elle vient, ou de ses organes, qui sont ou faibles, ou tout à fait corrompus ; ou elle vient de son esprit qui ne peut agir librement, soit par la mauvaise disposition des mêmes organes, qui sont ou pervertis, ou gâtés, comme je l'ai dit, ainsi qu'il se voit aux Fous et Insensés ; soit parce que l'Esprit est plein de fantaisies, et qu'il passe facilement d'une opinion à une autre toute contraire ; soit enfin qu'il ne sache ce qu'il veut précisément, ni à quoi se devoir déterminer. [91]

CHAPITRE IV

Des Empêchements à l'Œuvre, qui peuvent venir de la mauvaise disposition du Corps de l'artiste

Voilà en gros quels sont les Empêchements à cet Œuvre. Nous allons maintenant les examiner en détail, et l'un après l'autre. Je dis donc que l'Artiste ne pourra jamais faire notre Œuvre, s'il n'a ses organes entiers et sains : Par exemple, s'il est aveugle, ou s'il est estropié des mains et des pieds ; parce que devant être le Ministre de la Nature, il ne pourra pas s'en aider pour faire les travaux nécessaires, et sans lesquels l'Œuvre ne peut être parfaite. Il en sera de même, s'il a le Corps infirme ou malade, comme ceux qui ont la fièvre, ou qui sont ladres, à qui les membres tombent par pièces ; s'il est dans la décrépitude,

et dans une extrême vieillesse : car il est certain qu'un Homme qui aura quelques-unes de ces imperfections ne pourra de lui-même, (et travaillant seul), faire l'Œuvre, ni la conduire à sa dernière perfection. [92]

CHAPITRE V

Des Empêchements qui viennent de l'esprit

Ce sont là les Empêchements que l'Artiste peut avoir de la part du Corps. Ceux qui peuvent lui survenir du côté de l'Esprit sont encore plus considérables et plus nuisibles à l'accomplissement de l'Œuvre. Les voici. Un Homme, qui n'a pas l'esprit naturellement assez bon pour rechercher subtilement les Principes naturels, et pour découvrir quels sont les fondements de la Nature, et les artifices par lesquels on peut imiter cette grande Ouvrière dans ses Opérations, celui-là ne trouvera jamais. La véritable racine, ni le commencement de cet Art très précieux. Car il y en a beaucoup qui ont la tête dure, qui n'ont pas l'Esprit de faire aucune recherche, qui ont de la peine à concevoir ce qu'on leur dit le plus clairement, et dans les termes les plus intelligibles et les plus usités ; et qui ne sauraient qu'avec difficulté comprendre les ouvrages qui se font ordinairement devant leurs yeux. Il y en a d'autres qui conçoivent aisément tout ce qu'ils veulent, et qui, à cause de cette facilité qu'ils ont, croyant bien souvent avoir découvert la vérité, ils se heurtent opiniâtement à leur [93] sens, quoique ce qu'ils s'imaginent ne soit qu'une fantaisie vaine, absurde, et tout à fait éloignés de la raison ; parce qu'elle n'a aucune conformité avec les Principes naturels. Cela vient de ce que ces Gens-là, ayant la tête remplie d'imaginations et de vapeurs, sont incapables de recevoir les impressions et les véritables notions des choses naturelles. Il y en a aussi qui n'ont pas l'esprit ferme ni arrêté, qui passent facilement d'une opinion et d'un dessein à un autre ; qui croient parfois une chose comme certaine, et qui s'y attachent sans nulle raison ; puis ils changent aussitôt de sentiment et de volonté, avec aussi

peu de fondement. Et comme ils ont l'esprit volage, ils entreprennent plusieurs ouvrages qu'ils ne font seulement qu'ébaucher, sans en achever jamais aucun. Il y en a d'autres, stupides comme des Bêtes, qui ne sauraient comprendre aucune vérité en ce qui concerne les choses naturelles ; comme sont les Fous, les Imbéciles et les Enfants.¹ D'autres ont simplement du mépris pour notre Science, ne pouvant croire [94] qu'elle soit Possible ; et ceux-là, la Science les méprise tout de même, et elle les éloigne d'elle, comme indignes d'arriver jamais à l'accomplissement d'une Œuvre si précieuse Enfin il y en a qui sont Avarés et Esclaves de leur argent. Ceux-là voudraient bien trouver notre Art, ils sont persuadés qu'il est véritable, et ils le cherchent même par raisonnement ; mais ils craignent la dépense, et leur avarice est cause qu'ils ne font rien. Tous ces Gens-là ne sauront jamais notre Œuvre. Car comment ceux qui l'ignorent, ou qui ne se soucient pas de la chercher, pourraient-ils en avoir la connaissance ?

CHAPITRE VI

Des Empêchements extérieurs

Après avoir parlé dans les deux chapitres précédents de tous les Obstacles Subvenant des deux parties essentielles de l'homme, qui peuvent l'empêcher de réussir en cette Œuvre, il nous reste à dire un mot des Empêchements qui, lui survenant de dehors, peuvent tout de même rendre son dessein inutile. Il y a des Gens spirituels et adroits, qui ne sont pas même ignorants dans les Ouvrages de la Nature, qui la suivent et l'imitent en ses Principes, [95] et en toutes ses Opérations, autant qu'on le peut faire ; et qui outre cela, ont

¹ Il faut entendre ceux qui sont nés pour être ignorants, c'est-à-dire, qui sont naturellement incapable de comprendre les Vérités les plus claires et les plus intelligibles. Les Hommes n'ayant pas les Sciences infusent, naissent dans l'ignorance de toutes choses ; mais ils sont capables d'en acquérir la connaissance par leur étude et par leur travail, à moins qu'ils ne soient tout à fait stupides. *M. Salomon.*

l'imagination assez forte pour pénétrer dans toutes les choses qui se font régulièrement ici-bas par les actions de la Nature. Et cependant ces Gens-là, avec toutes ces lumières et tous ces avantages, sont contraints d'abandonner le Magistère, tout admirable qu'il est, et ils ne sauraient y travailler, pour être dans la dernière nécessité, et ne pouvoir faire la moindre dépense. Il s'en trouve d'autres qui ont de la curiosité pour cette Science ; mais soit parce qu'ils sont ou embarrassés dans les vanités du monde, ou occupés dans les grands emplois, ou accablés de soins ; soit parce qu'ils se donnent entièrement aux affaires de la vie, notre Science les fuit et s'éloigne d'eux. Voilà tous les Obstacles qui empêchent les Hommes de réussir dans notre Art.

CHAPITRE VII

Conclusion de cette première Partie

Quel doit être l'artiste

On voit par les choses que nous venons de dire, que celui qui se veut appliquer à notre Œuvre doit avoir plusieurs qualités. Premièrement, il doit être savant et consommé dans la Philosophie [96] naturelle. Car quoiqu'il fût riche, qu'il eût bien de l'esprit et beaucoup d'inclination pour notre Art, il ne le saura jamais, n'ayant pas étudié ni appris la Philosophie naturelle : parce que cette Science lui donnera des lumières et des ouvertures que son esprit, quelque vif qu'il soit, ne lui saurait suggérer. Et ainsi l'étude réparera le défaut de l'intelligence naturelle. En second lieu, il faut que l'Artiste ait naturellement un esprit vif, pénétrant et industrieux, parce que quand il posséderait toutes les Sciences, si naturellement il n'a de l'industrie et de l'adresse, il ne sera jamais Philosophe. Car venant à faillir dans son travail, il y remédiera sur l'heure par son industrie ; ce qu'il ne ferait pas, si, pour corriger sa faute, il n'avait nulle autre aide que sa Science toute seule. Comme par la Science, qu'il aura acquise, il lui sera pareillement facile d'éviter beaucoup de fautes, où il pourrait tomber

sans elle, et s'il n'avait que sa seule industrie pour l'en garantir. Parce que l'Art et l'Esprit s'entraident mutuellement, et suppléent au défaut l'un de l'autre. Il est encore nécessaire que notre Artiste soit ferme et résolu dans ce qu'il aura entrepris, et qu'il ne s'amuse pas à changer incessamment, en faisant tantôt un essai et tantôt un autre. Étant très certain que notre Art ne consiste point [97] en la pluralité des choses. Et ce n'est point assurément en cela que gît sa perfection. Car il n'y a qu'une seule Pierre, qu'une seule Médecine, et qu'une seule Cuisson : Et c'est en cela uniquement que consiste tout notre Magistère, auquel nous n'ajoutons aucune chose étrangère, et nous n'en diminuons rien aussi, si ce n'est que dans la préparation que nous lui donnons, nous en ôtons ce qui est d'inutile et de superflu.

Une des choses qui est encore fort nécessaire à l'Artiste, c'est qu'il doit s'attacher soigneusement à son travail, jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement achevé ; et il ne doit point l'abandonner à moitié fait, autrement son Ouvrage, ainsi imparfait, au lieu de lui donner du profit et de l'instruction, ne lui causerait que du dommage et du désespoir.

Il est encore nécessaire qu'un Artiste connaisse les Principes et les Racines principales, et qui sont de l'essence de notre Œuvre. Car celui qui ne saura par où il faut le commencer, n'en trouvera jamais la fin. C'est pourquoi je te parlerai bien au long de tous ces Principes en ce Livre, et ce que j'en dirai sera assez clair et intelligible aux Sages et aux Avisés, et suffira pour leur donner l'intelligible de notre Art.

Il faut, de plus, que l'Artiste soit modéré, [98] et qu'il ne soit pas sujet à s'emporter, de peur que venant à se dépiter, il ne gâtât, *dans son emportement*, l'ouvrage qu'il aurait commencé.

Il ne lui est pas moins nécessaire de conserver et d'épargner son argent, qu'il ne doit pas dissiper en de folles dépenses, et mal à propos, sur la vaine confiance du succès de son Ouvrage, de crainte que s'il ne réussisse pas il ne tombât dans la nécessité et dans le désespoir ; ou que peut-être, lorsque par son

industrie et par son raisonnement il approcherait de la vérité, et qu'il l'aurait presque découverte, il n'ait pas de quoi la mettre en exécution, pour s'être inconsidérément épuisé. Il en est de même de ceux qui ne sachant rien, lorsqu'ils commencent de s'appliquer à cet Art, font des dépenses excessives et se ruinent en mille choses inutiles. Car s'ils viennent ensuite à découvrir la vérité, et la véritable voie qu'il faut tenir, ils n'ont pas de quoi pouvoir travailler. Ce qui les afflige en deux manières ; et parce qu'ils ont inutilement dépensé leur argent, et qu'ils ont perdu le moyen d'acquérir facilement et bientôt une Science si admirable. Cette Science n'est donc pas pour les Pauvres ni pour les Misérables ; au contraire elle est leur Ennemie, et leur est entièrement opposée. [99]

Mais je t'avertis qu'il n'est point nécessaire que tu dépenses ton bien à cette recherche Car je t'assure que si tu sais une fois les Principes de cet Art, et que tu comprennes bien ce que je t'enseignerai, tu parviendras à l'entière perfection de l'Œuvre sans qu'il t'en coûte guère, et sans que tu sois obligé à faire aucune dépense considérable en tout ton travail. Après cela, si tu perds ton argent pour avoir méprisé de suivre les avis et les enseignements que je te donne dans ce Livre, tu auras tort de me maudire et de t'en prendre à moi, de ce que tu devras n'imputer qu'à ton ignorance et à ta sottise présomption.

Voici un autre avis fort important que j'ai encore à te donner. Ne t'amuse point aux Sophistications qu'on peut faire en cet Art ; mais applique-toi uniquement à la seule perfection. Car notre Art ne dépend que de Dieu seul, qui le donne et qui l'ôte à qui lui plaît. Et comme il est tout puissant et infiniment adorable, et juste autant que miséricordieux, il te punirait infailliblement des tromperies que tu ferais par tes Ouvrages sophistiques. Et non seulement il ne permettrait pas que tu eusses la connaissance de notre Art, mais il t'aveuglerait et te ferait tomber de plus dans l'erreur, et de l'erreur il te plongerait dans la [100] misère et dans le malheur, d'où tu ne sortirais jamais. Et certes il n'est rien de si misérable et de si malheureux qu'un Homme à qui Dieu refuse la

grâce de pouvoir connaître et de voir la vérité, *et de savoir s'il a bien ou mal fait*, après avoir longtemps travaillé, et avoir poussé son Ouvrage jusqu'à la fin parce qu'il demeure toujours dans l'erreur. Et quoiqu'il travaille incessamment, il ne sort jamais de la misère et du malheur où il est ; et perdant ainsi la plus grande consolation et la plus grande joie qu'on puisse avoir en ce Monde, il passe toute sa vie dans la pauvreté et dans l'affliction, sans avoir de quoi se survenir ni se pouvoir consoler.

Au reste, lorsque tu travailleras, prend bien garde à tous les signes qui paraissent en chaque Opération ou Cuisson ; retiens-les soigneusement en ta mémoire, et tâche d'en découvrir la Cause, en étudiant attentivement les Livres de cette Science.

Ce sont là les qualités nécessaires à un véritable Artiste. Que s'il lui en manque quelqu'une, je lui conseille de ne se point appliquer à notre Art. [101]

SECONDE PARTIE DU PREMIER LIVRE

Où sont rapportées et réfutées les Raisons de ceux qui nient l'Art de Chimie

CHAPITRE VIII

Division de ce qui sera contenu en cette seconde Partie

Ayant traité dans la première Partie de ce Livre de ce qui peut empêcher de réussir en notre Art ; et ayant suffisamment parlé des qualités que doit avoir celui qui s'y veut appliquer, suivant l'ordre que nous nous sommes proposés, il faut maintenant examiner ce que les Sophistes et les Ignorants ont à dire contre la possibilité de notre Science. Voyons donc premièrement quelles sont leurs raisons, et nous les réfuterons ensuite, faisant voir clairement aux Personnes intelligentes qu'elles n'ont rien de solide ni de véritable. [102]

CHAPITRE IX

Raisons de ceux qui nient simplement l'art

Il y a de deux sortes de Gens qui nient notre Art, et qui tâchent de le détruire. Les uns le nient absolument, et les autres ne le nient que sur diverses suppositions qu'ils font. Voici comment raisonnent les premiers.

1. Toutes les choses, disent-ils, sont distinguées en plusieurs Espèces différentes. Et cela vient de ce que dans la composition des Mixtes les Éléments ne sont pas mêlés ni unis en même proportion en tous. Ainsi, ce qui fait qu'un Cheval est d'une espèce différente que celle d'un homme, c'est que la proportion des Éléments est toute autre dans la composition d'un Cheval que dans celle d'un Homme. Il en est généralement de même des autres différences qui se remarquent en toutes choses, et il en est par conséquent de même dans les Minéraux. Car le mélange et la proportion des Éléments dans les Mixtes est ce qui leur donne la forme et la perfection ; et par ainsi c'est ce qui en fait la différence d'avec les autres choses. Or il est certain que cette proportion nous est entièrement inconnue. Comment donc pouvoir former un [103] Mixte, et en faire le mélange et la composition ? Que s'il est vrai, comme il l'est en effet, que nous ignorions quelle est la véritable proportion des Éléments dans l'Or et dans l'Argent, il s'ensuit nécessairement de là que nous ne saurons jamais comment il les faut former. Et partant, concluent-ils, l'Art que vous dites, qui fait l'Or et l'Argent, est inutile et impossible.

2. D'ailleurs, quand on connaîtrait même exactement la véritable proportion des Éléments, et combien il entre de chacun d'eux dans la Composition de l'Or et de l'Argent, on ne saurait pas pour cela la manière de bien mêler et unir ces mêmes Éléments ensemble pour en faire ces deux Métaux ; parce que la Nature ne les formant que dans les Mines, qui sont cachées dans le profond de la Terre, on ne la voit point travailler Ne sachant donc de quelle manière se

fait le mélange des Éléments, dans la composition de l'Or et de l'Argent, il est certain, par conséquent, qu'on ne les saurait faire.

3. Mais supposé qu'on sût au juste, et la proportion des Éléments, et la manière de les mêler, il ne s'ensuivrait pas qu'en faisant leur mélange, on pût bien proportionner la chaleur, qui est l'Agent par le moyen duquel le Mixte se fait tel qu'il est, et est rendu parfait. Car pour former les [104] Métaux, la Nature se sert pour chacun d'eux d'un certain degré de chaleur qui nous est inconnu. Comme nous ne connaissons point non plus toutes les autres différentes Causes efficientes, sans le concours desquelles la Nature ne saurait produire ni achever ses Ouvrages. Et partant, puisque toutes ces choses nous sont inconnues, il s'ensuit évidemment que nous devons aussi ignorer la manière de faire le Magistère.

4. Outre ces raisons qu'ils allèguent, ils se servent encore de l'expérience. Car ils disent premièrement que depuis plus de mille ans en ça, on sait que plusieurs Personnes fort sages se sont appliquées à la recherche de cette Science ; de sorte que si on l'eût pu faire par quelque manière que ce fût, il est sans doute que depuis un si longtems, elle devrait avoir été faite plus de mille fois ; cependant on n'en a jamais ouï parler. Ils disent secondement qu'il y a plusieurs Princes et plusieurs Rois qui ne manquaient ni de richesses ni d'Hommes fort savants et forts éclairés, lesquels ont souhaité passionnément de trouver cet Art, qui ne l'ont pourtant jamais trouvé, quelque étude et quelque dépense qu'ils aient faite pour cela. Ce qui est une preuve convaincante que ce n'est qu'une pure imagination. [105]

5. De plus, les Philosophes qui ont fait semblant d'enseigner cette Science dans leurs Livres ne l'ont pourtant point enseignée, et on n'y a jamais pu découvrir cette vérité. Ce qui fait voir évidemment que cette Science n'est rien du tout.

6. Voici une autre de leurs raisons. Nous ne saurions imiter la Nature dans les Compositions les plus faibles et les plus aisées à détruire. Par exemple, nous

ne saurions faire un Cheval, ni quelque autre Mixte semblable, quoiqu'ils soient d'une Composition très faible, et qui est presque sensible. Donc à plus forte raison nous en saurions faire la mixtion des deux Métaux, laquelle est très forte ; comme il se voit par la grande difficulté qu'il y a de les résoudre, et de les réduire en leurs propres Éléments et en leurs premiers Principes. Outre que nous ne saurions même connaître leur mixtion, ni par nos sens, ni par aucune épreuve.

7. On ne voit point, disent-ils, qu'une Espèce se change en une autre, ni qu'elle puisse y être réduite par aucun artifice. Par exemple, que d'un Bœuf il s'en fasse une Chèvre. Comment donc pouvoir changer les uns en les autres les Métaux qui sont de différente espèce entre eux, et du Plomb en faire de l'Argent ? C'est une chose qui paraît ridicule et qui est tout à fait éloignée [106] de la vérité, fondée sur les Principes même de la Nature.

8. Ils disent de plus : Il est certain que la Nature emploie mille ans à purifier les Métaux imparfaits, et à leur donner la perfection de l'Or. Comment donc un Homme, qui pour l'ordinaire ne vit pas cent ans, pourra-t-il vivre assez de temps pour transmuier en Or les Métaux, imparfaits, puisqu'il lui faudrait mille ans pour le faire ? Que si on voulait dire que les Philosophes achèvent en peu de temps, par leur Art, ce que la Nature ne fait qu'en un grand nombre d'années, parce qu'en beaucoup de choses l'Art supplée au manquement de la Nature. Ils répondent que cela ne se peut point faire, surtout dans les Métaux ; parce que les Métaux n'étant faits que de vapeurs très subtiles, et par ainsi n'ayant besoin, pour leur cuisson, que d'une chaleur tempérée, qui épaisse également en eux-mêmes leur humidité particulière, afin qu'elle ne s'enfuie ni ne les quitte point, par quelque chaleur que ce soit, et qu'ils ne demeurent pas privés de cette humidité, qui n'est autre chose que le Mercure, qui leur donne la malléabilité et l'extension, il est certain que si par artifice on veut abrégier le temps que la Nature met à faire la cuisson des Minéraux, et des Corps métalliques, cela ne se pourra faire qu'en se servant [107] d'une chaleur

plus forte que celle dont la Nature se sert. Et ainsi cette chaleur excessive, au lieu d'épaissir également le Mercure, qui est l'humidité métallique, elle le dissoudra et le dissipera en le faisant sortir de la composition. Car c'est une Maxime assurée, qu'il n'y a que la chaleur douce et modérée qui puisse épaissir l'humidité (Mercurielle) et lui faire prendre Corps, ni qui en fasse une parfaite mixtion ; et que la chaleur trop violente la détruit.

9. Ils font encore une autre objection. L'Être et la perfection des choses vient, disent-ils, des Astres, comme étant les premières Causes qui, dans les Corps sublunaires, influent la Forme et la perfection, et qui impriment dans la Matière le mouvement qui tend à la génération et à la production, pour produire ou pour détruire (les Individus) des Espèces. Or cela se fait tout à coup et dans un instant, lorsqu'un seul ou plusieurs Astres, par leur mouvement régulier, sont arrivés dans le Firmament à un certain point fixe et déterminé, duquel vient l'Être ou la forme et la perfection. Car toutes les choses d'ici-bas reçoivent dans un moment leur Forme et leur Être d'une certaine position des Astres. Et comme il y a plusieurs de ces positions, et non pas une seule, et que toutes sont différentes les unes des autres, de [108] même que leurs Effets sont aussi différents entre eux, il n'est pas possible que l'on puisse remarquer ni distinguer exactement une telle diversité, et une si grande différence de positions ; parce qu'y en ayant une infinité, elles nous sont inconnues. Quelle apparence donc qu'un Philosophe supplée et répare en son Œuvre le défaut qui y arrivera, pour ne pas connaître la différence des diverses positions où les Astres se trouvent successivement par leur mouvement continu. Mais supposons qu'un Philosophe connaisse même certainement quelle est la véritable position d'une ou de plusieurs Étoiles qui donne la perfection aux métaux ; il ne fera pas encore pour cela ce qu'il prétend. Car l'artifice ne saurait en un instant préparer ni disposer quelque Matière que ce puisse être à recevoir une forme. Parce que la disposition, que l'on donne à la Matière, est un mouvement qui ne se peut faire que successivement et peu à peu. Et partant, les Astres influant la Forme

en un instant, et l'Artiste ne pouvant en un instant disposer la Matière à la recevoir, il est certain que la Matière, sur laquelle on prétend introduire la Forme de l'Or, ne la recevra jamais.

10. Enfin, nous voyons, disent-ils, que régulièrement dans les choses naturelles, il [109] est bien plus facile de détruire une chose que de la faire. Or il est constant que c'est une chose très difficile que de détruire l'Or : Comment donc prétendre de le faire ?

C'est par ces raisons, et par quelques autres, qui n'ont pas plus d'apparence, que ceux qui nient simplement notre Art, prétendent en faire voir l'impossibilité. Mais toutes ces raisons ne sont que des Sophismes, que je réfuterai après avoir premièrement établi la vraie intention pour l'accomplissement de notre Œuvre. Après quoi je rapporterai et réfuterai aussi les raisons de ceux qui nient cet Art sous quelques conditions.

CHAPITRE X

Que l'Art ne doit et ne peut pas même imiter exactement la Nature en toute l'étendue de ses différentes actions ; où il est parlé des Principes des Métaux

Avant de répondre à toutes ces questions, il faut remarquer les Principes qui servent de Matière et de fondement à la Nature pour former les Métaux, et qui selon quelques Philosophes sont le Soufre et l'Argent-vif, ont une composition et une union très forte et resserrée par ensemble. Et de là vient qu'il est fort [110] difficile de dissoudre et de définir ces Principes. Parce que ces deux Matières étant mêlées, elles ne s'épaississent et ne s'endurcissent ensemble autant qu'il est nécessaire pour être rendues malléables, (c'est-à-dire pour pouvoir être étendues sous le marteau) sans se casser sans se désunir, qu'à cause que leur mélange et leur digestion ne se faisant dans les Mines que peu à peu, que successivement et durant un long temps, par une chaleur fort douce et fort modéré qui les épaisit ; il ne se perd et ne s'exhale rien de leur humidité visqueuse.

Mais il faut tenir pour une Maxime générale et assurée : Premièrement, que nulle Matière humide ne peut s'épaissir qu'auparavant ses plus subtiles parties ne s'évaporent et que les plus grossières ne demeurent, si dans la Composition il y a plus d'Humide que de Sec. Secondement, que le véritable et l'exact mélange du Sec et de l'Humide consiste en ce que l'Humide soit tempéré par le Sec, et le Sec par l'Humide ; et que des deux il se fasse une seule Substance, laquelle soit homogène en toutes ses parties, qui soit tempérée entre le dur et le mou, et qui puisse s'étendre sous le marteau. Ce qui n'arrive que par le mélange, qui se fait durant un long temps, de l'Humide gluant et visqueux, et d'une Terre très subtile, qui se mêlent ensemble exactement [111] par leurs moindres parties, jusqu'à ce que l'Humide soit la même chose que le Sec, et le Sec le même que l'Humide. Or cette Substance subtile, que nous avons dit qui devait s'exhaler de l'Humide ne se résout et ne s'évapore pas tout à coup ; mais cela se fait lentement et peu à peu, et en plusieurs milliers d'années ; parce que la Substance des Principes dont la Nature se sert est homogène et toute uniforme ; c'est-à-dire entièrement semblable. Si donc cette Substance subtile s'exhalait soudainement, comme l'Humide n'est pas une chose différente du Sec (puisqu'à cause de leur mélange si exact, ils ne sont tous deux qu'une même chose) il est sans doute que l'Humide ne pourrait s'exhaler qu'avec le Sec : et par ainsi tout s'en irait en fumée ; et dans la résolution qui se ferait de l'Humide, il ne pourrait point être détaché ni séparé du Sec, étant si fortement unis l'un avec l'autre. Nous en avons une expérience convaincante dans la *Sublimation* des Esprits. Car ces Esprits venant à se résoudre soudainement par la Sublimation, (c'est-à-dire une partie de ces Esprits, qui s'élèvent dans le Vaisseau, se détachant de l'autre qui demeure au fond) l'Humide n'est point séparé du Sec, ni le Sec de l'Humide, en sorte qu'ils soient divisés entièrement dans les [112] parties dont ils sont faits, c'est-à-dire séparés dans leurs premiers Principes ; mais leur Substance monte toute entière, ou s'il se fait quelque dissolution de leurs parties, ce n'est que bien peu. Il est donc vrai que ce qui fait

épaissir les Métaux, (ou leur Matière), c'est l'évaporation qui se fait successivement et également de l'Humide subtil et vaporeux. Or nous ne pouvons point faire cet épaississement de la manière que la Nature le fait ; et par conséquent nous ne saurions imiter la Nature en cela. Aussi il ne nous est pas possible de l'imiter en toutes les différences de ses propriétés : comme nous l'avons dit dans *l'Avant-propos* de ce Livre. Nous ne prétendons donc pas imiter la Nature à l'égard de ses Principes, ni dans la proportion qu'elle garde lorsqu'elle mêle les Éléments, ni dans la manière dont elle les mêle les uns avec les autres, ni dans l'égalité de la chaleur par laquelle elle épaissit et corporifie les Métaux, d'autant que ce sont des choses qui toutes nous sont impossibles, et qui nous sont absolument inconnues. Cela étant présupposé, nous allons maintenant réfuter les raisons de ceux qui, par leur ignorance, nient un Art si excellent. [113]

CHAPITRE XI

Réfutation des Raisons de ceux qui nient l'Art absolument

Quand ils disent donc que nous ignorons la proportion des Éléments, que nous ne savons pas de quelle manière ils sont mêlés, que nous ne connaissons point au juste le degré de la chaleur qui épaissit et corporifie les Métaux, et que plusieurs autres causes, aussi bien que les accidents que la Nature produit par ses actions, nous sont inconnues : nous en demeurons d'accord. Mais il ne s'ensuit pas pour cela que notre Science soit impossible. Car si nous ne pouvons pas savoir toutes ces choses, nous ne nous soucions pas aussi de les savoir ; puisque la connaissance que nous en aurions ne pourrait de rien servir à notre Œuvre : et que pour la faire, nous nous servons d'un autre Principe et d'une autre manière de produire les Métaux ; en quoi nous pouvons imiter la Nature.

À ce qu'ils nous objectent que les Philosophes et les Rois ont recherché cette Science inutilement, je réponds en un mot, [114] que cela n'est point vrai ; parce qu'il est certain qu'il y a eu des Rois (quoique fort peu), surtout

parmi les Anciens, qui l'ont sue, et que de notre temps, même, s'il y a des Personnes sages qui l'ont trouvée par leur seule industrie. Mais ils n'ont point voulu la révéler ni de vive voix, ni par écrit à ces sortes de Gens, comme en étant indignes. De sorte que ces Gens-là, n'ayant jamais connu personne qui la sût, se sont imaginés faussement que personne ne l'a jamais sue.

Pour ce qui est de ce qu'ils disent avec aussi peu de raison que, ne pouvant imiter la Nature dans les plus faibles mixtions qu'elle fait des Éléments, comme dans la composition d'un Âne et d'un Bœuf, il s'ensuit que nous pouvons encore moins l'imiter dans les mixtions qui sont plus fortes (telles que sont celles de Métaux), il est aisé de leur faire voir qu'ils se trompent lourdement en plusieurs choses : Car premièrement leur raisonnement n'étant fondé que sur une comparaison qu'ils font, ou sur une conséquence qu'ils tirent du plus au moins. Cette conséquence n'est pas de nécessité, mais de contingence ; c'est-à-dire que cela ne conclut pas nécessairement ; mais il prouve seulement que cela peut être, comme il peut être en plusieurs occurrences. Et ainsi ce n'est pas une conviction [115] qui puisse nous forcer à avouer l'impossibilité de notre Art. Secondement, il y a un autre moyen de leur faire connaître leur erreur, en ce qu'ils ne font point voir qu'il y ait aucune ressemblance, pas même apparente, entre la composition faible des Animaux et la mixtion forte et serrée des Minéraux. Et la raison en est parce que ce qui donne la perfection aux Animaux et aux Végétaux, qui ont une Composition faible, ce n'est pas la proportion (des Éléments), ni la Matière qui est mêlée avec proportion, ni les qualités de cette Matière dont la mixtion est faite, ni la mixtion même qui est l'effet de l'action et de la passion de ses qualités, et qui n'est que l'union et l'assemblage des premières qualités. Ce n'est, dis-je, nulle de ces choses qui donne la perfection aux Animaux et aux Végétaux : mais, selon l'opinion de plusieurs, c'est l'Âme sensitive et végétative, laquelle vient des secrets de la Nature ; c'est-à-dire, ou de la Quintessence, ou du premier Agent. Ce que nous avançons sur le sentiment de plusieurs, parce que c'est une chose que nous avouons qui nous est

cachée et inconnue. C'est pourquoi encore que la composition des Animaux et des Végétaux soit faible, nous ne saurions pourtant ni les faire, ni leur donner la perfection ; parce [116] que nous ne saurions leur donner l'Âme, qui est ce qui les rend parfaits. D'où il est évident que si nous ne pouvons donner, la perfection à un Bœuf, ou à une Chèvre, le défaut n'en vient pas de ce que nous n'en saurions faire la mixtion, mais de la part de l'Âme, que nous ne saurions leur donner. Car pour ce qui est de faire une Composition moins forte, ou plus forte, comme d'en faire une moins faible, ou une plus faible, nous en viendrons aisément à bout par notre artifice, en imitant la voie et le cours de la Nature. N'est donc pas vrai ce qu'ils disent, qu'il y a plus de perfection dans les Métaux que dans les choses vivantes ; puisqu'au contraire il y en a moins, à cause que la perfection des Métaux consiste plus dans la proportion et dans la composition des Éléments qu'en autre chose : c'est-à-dire que dans l'Âme, qui donne la vie. Et partant, comme les Métaux ont moins de perfection que les Animaux et les Végétaux, il nous est aussi plus facile de les parfaire qu'eux. C'est ainsi que Dieu diversifie les perfections de ses Créatures. Car dans celles dont la Composition naturelle est faible, il a mis une plus noble et une plus grande perfection, par le moyen de l'Âme qu'il leur a donnée. Et à celles dont il a fait la Composition plus forte et plus ferme (comme [117] sont les Pierres et les Minéraux), il leur a donné une perfection beaucoup moindre et moins noble, parce qu'elle ne consiste que dans la seule manière de leur mixtion. La comparaison qu'ils font n'est donc pas juste ni bonne ; car la composition d'un Bœuf et d'une Chèvre n'est pas ce qui nous empêche de former un Bœuf et une Chèvre ; mais c'est la Forme (ou l'Âme) qui donne la perfection à ce Bœuf et à cette Chèvre, laquelle est plus excellente et plus inconnue que n'est la Forme qui donne la perfection au Métal.

Ils ne sont pas plus véritables lorsqu'ils disent qu'une Espèce ne se change point en une autre Espèce. Car une Espèce se change en une autre lorsqu'un Individu d'une Espèce se change dans l'Individu d'un autre. Car nous voyons

qu'un Ver se change naturellement, et même par artifice, en une Mouche, laquelle est d'une Espèce différente du Ver. D'un Taureau, qu'on suffoque, il en naît des Mouches à miel. Le Blé dégénère en Ivraie, et d'un Chien mort il se forme des Vers, par la fermentation de la putréfaction. Il est vrai que ce n'est pas nous qui les faisons ; mais c'est la Nature, à laquelle nous fournissons les choses nécessaires pour agir. Il en est la même chose de la Transmutation des Métaux. Ce n'est pas nous qui les [118] transmuons, c'est la Nature, à laquelle, par notre artifice, nous préparons la Matière et lui disposons les voies ; parce que d'elle-même elle agit toujours inmanquablement, et nous ne sommes que ses Ministres dans les Opérations que nous lui faisons faire par notre Art.

Ils prétendent fortifier ce raisonnement par cet autre, qui n'est pas moins imaginaire, en disant que la Nature emploie mille ans à former et à parfaire les Métaux, qui est un terme auquel la vie d'un Homme ne saurait atteindre. À quoi je réponds que selon l'opinion des anciens Philosophes, il est vrai que la Nature, agissant sur ces Principes, y met ce temps là. Mais soit que la Nature fasse la perfection des Métaux en mille ans, ou en plus de temps, ou en moins, ou même dans un moment, cela ne fait rien contre nous ; parce que nous ne pouvons point imiter la Nature en ses Principes ; ainsi que nous l'avons déjà prouvé, et comme nous le ferons encore voir plus amplement dans la suite. Il y en a pourtant, et qui sont même sages et bien éclairés, qui soutiennent que la Nature fait bientôt son Opération ; c'est-à-dire en un jour, et même en moins de temps. Mais quand cela serait vrai, il ne nous serait pas moins impossible d'imiter la Nature, en la mixtion de ces Principes, comme nous [119] l'avons suffisamment prouvé. Le surplus de leur raisonnement étant véritable, je ne le veux point aussi contester.

À ce qu'ils disent que la production et la perfection des Métaux vient de la position d'une ou de plusieurs Étoiles, que nous ignorons, je réponds que nous ne nous mettons point en peine de la position ni du mouvement des Astres, et

que cette connaissance ne nous servirait de rien en notre Art, et par conséquent elle n'est point nécessaire. Car il n'y a point d'Espèce de choses sujettes à la génération et à la corruption, dont il n'y en ait tous les jours de particulières, qui soient produites, et d'autres qui ne soient détruites ou corrompues. Ce qui fait voir évidemment que la position des Astres est tous les jours très propre, tant pour la production que pour la destruction des choses particulières, en toute sorte d'Espèce. Il n'y a donc nulle nécessité que l'Artiste observe, ni qu'il attende la position des Étoiles ; quoique néanmoins cela pût servir Mais il suffit de préparer les choses à la Nature, afin qu'elle, qui est sage et prévoyante, les dispose aux positions propres, et aux aspects favorables des Corps mobiles. Car la Nature ne saurait faire son action, ni donner la perfection à quoi que ce soit sans le mouvement et la position des Corps [120] mobiles. Et par ainsi, si vous préparez comme il faut votre artifice à la Nature, et que vous preniez bien garde que tout ce qui doit se faire dans le Magistère soit bien disposé, il est sans doute qu'il recevra sa perfection par la Nature, sous une position qui lui sera convenable, sans qu'il soit nécessaire que vous observiez cette position.

Aussi quand on voit un Ver se former d'un Chien, ou d'un autre Animal pourri, nous n'avons que faire d'observer immédiatement la position des Étoiles pour connaître comment ce Ver a été produit. Mais il suffit seulement de remarquer les qualités de l'air où est cet Animal qui pourrit, et les autres Causes qui en sont la pourriture, sans le concours de la position des Astres. Et cela seul nous apprend tout ce qu'il faut faire pour produire des Vers à l'imitation de la Nature. Parce que la Nature trouve d'elle-même la position des Astres qui est nécessaire pour cela, encore qu'elle nous soit inconnue.

Pour l'autre Objection qu'ils font, en disant que la perfection s'acquiert en un instant, et cependant que notre préparation ne se pouvant pas faire en un instant, il s'ensuit nécessairement de là, que le Grand Œuvre ne saurait être parfaite par l'artifice, et par conséquent que l'Art de [121] Chimie n'est rien du tout. Je réponds qu'ils ne sont pas raisonnables, et que c'est parler en Bêtes

et non pas en Hommes. Car les propositions d'où ils tirent cette conséquence n'ont nulle liaison avec elle. Ainsi leur raisonnement est comme qui dirait : Un Âne court, donc tu es une Chèvre. Et la raison en est, qu'encore que la préparation ne puisse se faire en un instant, cela n'empêche pas toutefois que la Forme ou la perfection n'arrive en un instant à la chose qui est préparée pour la recevoir. Car la préparation n'est pas la perfection ; mais c'est une *habilité* ou une disposition à recevoir la Forme.

Enfin, ils allèguent pour dernière raison qu'il est plus facile à l'Art de détruire les choses naturelles que de les faire : ainsi, comme ils soutiennent que nous ne pouvons détruire l'Or, ils concluent qu'il nous est encore moins possible de le faire. À quoi je répons que leur raisonnement ne conclut pas nécessairement pour nous forcer à croire que l'on ne puisse pas faire l'Or par artifices Car il est vrai que comme il est difficile de le détruire, il est encore plus difficile de le faire : Mais il ne s'ensuit pas de là qu'il soit impossible. Et la difficulté qu'il y a à détruire l'Or vient de ce que ses parties ayant une forte union entre elles, il est évident que sa dissolution [122] doit être difficile à faire. Et par ainsi il est malaisé de dissoudre l'Or. Et l'erreur où ils sont de croire qu'il soit impossible de faire l'Or ne provient que de ce qu'ils ne savent pas l'artifice de le dissoudre, suivant la manière d'agir ordinaire de la Nature. Ils auront bien pu connaître, par divers essais qu'ils auront fait pour détruire l'Or, que la Composition de l'Or était très forte ; mais ils n'ont pas reconnu jusqu'où pouvait aller cette force, et ce qui la pouvait vaincre, et en faire la dissolution.

J'ai ce me semble répondu suffisamment aux raisons imaginaires des Sophistes : Il reste maintenant, mon Fils, à satisfaire à ce que je vous ai promis, qui est d'examiner les raisons qu'ont ceux qui nient notre Art à de certaines conditions, et selon quelques suppositions qu'ils font. Ensuite nous traiterons des Principes dont la Nature se sert à la Composition des Métaux, lesquels nous examinerons encore plus à fond dans la suite ; après quoi nous parlerons des Principes de notre Magistère, et nous traiterons premièrement de chacun

de ses Principes en particulier, nous réservant d'en faire un Discours général dans le Livre suivant. Commençons par mettre les raisons des premiers, et par les réfuter. [123]

CHAPITRE XII

Différents Sentiments de ceux qui supposent l'Art véritable

Ceux qui supposent que cet Art est véritable ne sont pas tous de même sentiment. Ce qui fait qu'il se trouve différentes opinions touchant la véritable Matière pour faire l'Œuvre. Car les uns soutiennent qu'il faut la prendre dans les *Esprits*. D'autres assurent que c'est dans les *Corps*, ou *Métaux*, qu'elle se trouve : D'autres dans les *Sels et Aluns*, les *Nitres* et les *Borax*. Et d'autres enfin, disent que c'est *dans toutes les choses végétales* qu'il faut la chercher. De tous ces Gens-là, il y en a qui disent vrai en partie, mais qui se trompent aussi en partie ; et il y en a d'autres qui se trompent en tout, et qui trompent tous ceux qui lisent leurs Livres, et qui suivent leur Doctrine. Une si grande diversité d'opinions fausses m'a bien donné de la peine et m'a fait faire bien de la dépense. Et ce n'a été que par une longue conjecture, et après plusieurs expériences bien pénibles et bien ennuyeuses, que j'ai développé la vérité parmi tant de faussetés. Je puis dire même que de fausses opinions m'ont souvent détourné du bon [124] chemin où j'étais, parce qu'elles étaient opposées à mon raisonnement, et qu'elles m'ont souvent jeté dans le désespoir. Que tous ces Fourbes soient donc maudits à jamais, puisque par leur fausse Doctrine ils n'ont laissé à toute la Postérité que des sujets de leur donner des malédictions, et qu'au lieu d'enseigner la vérité, ils n'ont laissé dans leurs Écrits que des erreurs et des mensonges diaboliques pour abuser tous ceux qui s'appliquent à la Philosophie. Et que je sois maudit moi-même si je ne corrige leurs erreurs, et si en traitant de cette Science, je ne dis et je n'enseigne entièrement la vérité, autant qu'on le peut faire dans une chose si admirable. Car on ne doit pas traiter

notre Magistère en des termes qui soient tout à fait obscurs ; ni on ne doit pas aussi l'expliquer si clairement qu'il soit intelligible à tous. Je l'enseignerai donc de telle manière qu'il ne sera nullement caché aux Sages, quoiqu'il soit pourtant bien obscur aux Esprits médiocres ; mais pour les Stupides et les Fous, je déclare qu'ils n'y pourront jamais rien comprendre.

Revenons à notre propos. Ceux qui ont cru que la Matière de notre Œuvre se devait prendre dans les *Esprits* sont différents entre eux. Car les uns ont dit que c'était dans l'*Argent-vif*, les autres dans [125] le *Soufre*, et d'autres dans l'*Arsenic*, qui a grande affinité avec ce dernier. Quelques uns ont soutenu que c'était dans les *Marcassites*, d'autres dans la *Tutie*, d'autres dans la *Magnésie*, et d'autres enfin dans le *Sel Ammoniac*. Il n'y a pas moins de diversité entre ceux qui ont cru que c'était dans les *Corps ou Métaux* qu'on trouvait cette Matière ; parce qu'il y en a qui ont dit que c'était *Saturne*, d'autre *Jupiter*, et d'autres enfin, quelqu'un des autres Corps. Il y en a encore d'autres qui assurent qu'il faut la chercher dans le *Verre* ; d'autres dans les *Pierres précieuses* ; d'autres dans les *Sels*, dans les différentes sortes d'*Aluns*, de *Nitres*, et de *Borax*. Il y en a d'autres enfin, qui croient que l'Art se fait indifféremment de *toutes sortes de Végétaux* ; de sorte que dans les différentes suppositions qu'ils font, ils sont tous opposés les uns aux autres, et ceux qui ne croient nulle de ces différentes opinions, ou qui en combattent quelqu'une, se persuadent que par ce moyen ils détruisent absolument la Science. Et à dire le vrai, ni les uns ni les autres ne disent presque rien de véritable. [126]

CHAPITRE XIII

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Soufre

Ceux qui ont cru que le *Soufre* était notre véritable Matière, après avoir travaillé sur ce Minéral sans connaître en quoi consiste la perfection de sa préparation, ont laissé leur Ouvrage imparfait. Car ils s'imaginaient qu'en le net-

toyant et le purifiant, il serait parfaitement préparé. Et comme cette préparation se fait par la Sublimation, ils crurent qu'il n'y avait qu'à sublimer le Soufre pour lui donner toute la perfection qu'il peut acquérir par la préparation, et que c'était la même chose de l'Arsenic, qui est semblable au Soufre. Mais venant à faire la projection, ils ont vu que leur Soufre, ainsi préparé, au lieu d'altérer les Corps métalliques et les transmuier, comme il le devait faire, se brûlait et s'en allait tout en fumée, et que non seulement il ne s'attachait pas inséparablement aux Métaux, mais même qu'il s'en séparait en peu de temps, sans qu'il en restât rien du tout ; et que les Corps, sur lesquels ils en avaient fait la projection, se trouvaient plus impurs qu'ils ne l'étaient auparavant. Comme ils virent donc qu'ils s'étaient trompés [127] à faire leur Œuvre, et étant néanmoins persuadés (pour avoir longtemps pensé et ruminé là-dessus) que la Science consistait dans *le Soufre* tout seul, et ne s'y trouvant pas, et croyant d'ailleurs qu'elle ne peut se trouver en nulle autre chose, ils ont inséré de là quelle était impossible.

CHAPITRE XIV

Réfutation de ce que l'on vient de dire

C'est ainsi que raisonnent ceux qui cherchent notre Science dans *le Soufre*. Mais il est aisé de faire connaître en peu de mots à ces Gens-là qu'ils n'entendent rien du tout dans le Magistère : et parce qu'ils supposent que *le seul Soufre vulgaire* est notre Matière, et à cause qu'encore que ce qu'ils supposent fût vrai, ils se trompent dans la manière de le préparer, croyant qu'il n'y a autre chose à faire qu'à le sublimer. Ressemblant en cela à un Homme qui depuis sa naissance jusqu'à sa vieillesse aurait demeuré enfermé dans une maison : lequel s'imaginerait que tout le Monde n'aurait pas plus d'étendue que la maison où il serait, et qu'il n'y aurait autre chose au Monde que ce qu'il voit dans cette maison. Car ces Gens-là n'ont jamais travaillé sur plusieurs Matières, et

[128] ils ne se sont jamais appliqués à beaucoup d'opérations, ni ne se sont pas beaucoup peïnés à faire des expériences. Ainsi ils n'ont pu connaître d'où notre Matière se doit tirer et d'où elle ne peut pas être prise. Et comme d'ailleurs ils n'ont pas beaucoup travaillé, ils ne savent pas aussi quelle est l'Opération nécessaire pour donner la perfection à l'Œuvre, et qui sont celles qui ne la peuvent pas donner. Mais ce qui a fait que leur Ouvrage est demeuré imparfait, c'est (qu'après leur préparation) leur Soufre est demeuré adustible et volatil, qui est ce qui gâte et corrompt les Corps métalliques au lieu de les perfectionner.

CHAPITRE XV

Raisons de ceux qui nient que l'Arsenic soit la Matière de l'Art, et leur Réfutation

Il y en a d'autres qui étant persuadés que notre Médecine se devait nécessairement trouver dans le *Soufre et dans l'Arsenic*, qui lui est semblable, et considérant plus attentivement que les premiers ce qui empêchait sa perfection, ils l'ont non seulement purgé de sa sulfurité brûlante en le sublimant, mais ils ont encore tâché de le dépouiller de sa *terrestréité*, ou de ses parties terrestres et grossières, n'ayant [129] pu néanmoins lui ôter la volatilité. Et ceux-là ont été trompés aussi bien que les autres, lorsqu'ils ont voulu en venir à la projection, parce que leur Médecine ne s'est pas intimement ni fortement unie aux Corps sur lesquels ils l'ont jetée ; mais elle s'est évaporée peu à peu, et a laissé les Corps métalliques tels qu'ils étaient et sans aucun changement. Ce qui leur a fait dire, comme aux premiers, que la Science n'était rien. Nous leur faisons aussi la même réponse que nous avons déjà faite aux premiers ; et nous assurons de plus que notre Science est véritable, par ce que nous la savons indubitablement, pour l'avoir vue de nos yeux, et touchée de nos propres mains.

CHAPITRE XVI

Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans le Soufre, L'Argent-vif, la Tutie, la Magnésie, la Marcassite, le Sel Ammoniac ; et leur Réfutation

Il s'en est trouvé d'autres, qui ayant pénétré plus avant dans la nature du Soufre, l'on purifié, lui ont ôté sa volatilité et son *adustion*, et l'ont par ce moyen [130] rendu fixe, terrestre et mort : de sorte qu'étant mis sur le feu, il ne se fondait pas bien, mais il se vitrifiât. Ce qui était Cause que dans la projection qu'ils faisaient de cette Médecine sur les Corps, elle ne pouvait Pas se mêler avec eux, ni par conséquent les altérer ni changer. D'où ils tirent la même conséquence que les premiers (que l'Art est impossible), et nous leur répondons aussi comme nous avons fait aux premiers, qu'ils ont laissé l'Ouvrage imparfait et tronqué, ne sachant pas comment il le fallait parachever ; parce qu'ils n'ont pas su rendre leur Médecine entrante et pénétrante, qui est sa dernière perfection. Il en est de même touchant la préparation des autres Esprits, et on y fait les mêmes fautes, si ce n'est que dans l'Argent-vif et dans la Tutie, nous sommes délivrés du plus grand travail qu'il y ait à faire (dans la préparation des autres), qui est de leur ôter *l'adustion*. Car ces deux choses-là n'ont point de Soufre *adustible* et inflammable : mais ils ont seulement une Matière volatile et une terrestréité impure.

À l'égard des Magnésies et des Marcassites, elles ont toutes un Soufre *adustible*, et la Marcassite en a encore plus que la Magnésie. Toutes sont aussi volatiles, mais l'Argent-vif et le Sel Ammoniac le sont davantage que la Magnésie. Le Soufre est [131] moins volatil que l'Argent-vif ni que le Sel Ammoniac ; l'Arsenic, qui ressemble au Soufre, est moins volatil que lui, la Marcassite moins que l'Arsenic ; la Magnésie ne l'est pas tant que la Marcassite, et la Tutie l'est moins que la Magnésie, et que tous les autres Esprits. Toutes ces choses ont pourtant de la volatilité, mais les unes en ont plus que les autres. Et c'est

cette volatilité qu'ont tous les Esprits qui a fait que ceux qui ont voulu faire des expériences et travailler dessus, se sont lourdement trompés dans les Opérations qu'ils ont faites pour les préparer, et dans la projection qu'ils ont essayé d'en faire. Et de là ils ont inféré l'impossibilité de l'Art, de même que ceux, que nous avons dit, qui supposaient l'Œuvre dans le Soufre. Ainsi nous n'avons autre chose à leur répondre que ce que nous avons déjà répondu à ceux-là.

CHAPITRE XVII

Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans les Esprits, conjointement avec les Corps qu'ils doivent fixer

Il y en a d'autres qui, s'étant appliqués à faire des expériences, ont tâché de [132] fixer les Esprits dans les Corps, sans avoir donné auparavant nulle préparation aux Esprits pour arrêter leur volatilité : mais s'étant trompés tout de même, ils n'en ont eu que du déplaisir et du chagrin. De manière que, désespérant de réussir, ils ont été forcés de mépriser la Science et de déclamer contre elle, comme la croyant fausse. Ce qui les a troublé, et qui les a jeté dans cette incrédulité, c'est que dans la fusion des Corps, laquelle ne se fait que par un feu violent, les Esprits qu'on Jette alors dessus, ne pouvant souffrir l'ardeur du feu à cause de leur volatilité qu'on ne leur a point ôtée, ne s'attachent point fortement aux Corps, mais les quittent et s'évaporent, et il n'y a que les Corps qui restent tous seuls dans le feu. Ces Gens-là se trouvent encore parfois abusés d'une autre manière. Car il arrive souvent que les Corps même s'en vont du feu avec les Esprits ; parce que les Esprits qui ne sont pas fixes, et dont les parties sont très subtiles, s'étant attachés et unis intimement aux Corps, ces Esprits, venant à s'évaporer par la violence du feu, enlèvent et emportent nécessairement les Corps avec eux (à cause que dans cette Composition des Corps et des Esprits) ; il y a plus de volatil que de fixe. Ce qui leur fait dire, comme aux

premiers, que l'Œuvre est [133] impossible. À quoi nous répondons aussi comme nous avons fait à ce qu'ont dit les premiers.

Voici la cause de leur erreur. Le Philosophe dit : *Fils de la Science, si vous voulez faire la Conversion ou la Transmutation des Corps, d'imparfaits en parfaits, si cette Transmutation se peut faire par quelque matière que ce puisse être, il faut nécessairement qu'elle se fasse par les Esprits.* Or il n'est pas possible que les Esprits, qui ne sont pas fixés auparavant, s'attachent et s'unissent si bien aux Corps que leur union puisse être de quelque utilité ; comme il a été dit ci-dessus, puisqu'ils s'exhalent et s'enfuient au feu, et qu'ils laissent les Corps sans les avoir nullement changés, et sans leur avoir rien ôté de leurs impuretés. Que si les Esprits sont rendus fixes, ils sont encore inutiles ; parce qu'en cet état ils ne peuvent pas pénétrer les Corps, étant par la fixation devenus Terre, qui n'a point de fusion. Et quand bien même ils paraîtraient être fixes, après avoir pénétré les Corps, à cause qu'étant dans une chaleur faible ils ne s'évaporent pas, ils ne sont pourtant point fixes ; parce qu'étant mis dans une forte chaleur, ils se séparent des Corps, ou bien eux et les Corps s'en vont ensemble en fumée. Donc, puisque l'Art ne se peut trouver dans la Matière la plus prochaine, [134] et qui a le plus d'affinité avec les Métaux, à plus forte raison ne se trouvera-t-il pas dans une Matière éloignée et étrangère. Et par conséquent il ne peut se trouver en nulle chose.

C'est le raisonnement qu'ils font. À quoi je réponds qu'ils ne savent pas tout ce qu'on peut savoir là-dessus : C'est pourquoi ils ne trouvent pas tout ce qui se peut faire. Et parce qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils ne savent pas, ils tirent de leur incapacité une preuve, qu'ils croient très forte, de l'impossibilité de l'Art.

CHAPITRE XVIII

*De ceux qui nient que la matière de l'Art se trouve dans les Corps
Et premièrement dans le Plomb blanc, ou l'Étain
qu'on appelle Jupiter, et leur réfutation*

Quelques-uns ont cru que la Matière de l'Art se trouvait dans les Corps : mais ayant essayé d'y travailler, ils se sont trompés, parce qu'ils croient que les deux Espèces de Plomb, c'est-à-dire, le *livide* ou noir, et le blanc (qui n'a pourtant pas une blancheur nette et pure), étaient fort semblables et s'approchaient fort de la nature du Soleil et de la Lune ; le *livide* beaucoup de Soleil, et non pas tant de la [135] Lune ; et le blanc beaucoup de la Lune, et peu du Soleil. C'est ce qui fit croire à quelques uns d'entre eux, que Jupiter n'était différent de la Lune que par ce qu'il avait *le cric*, qu'il était mou, et qu'il se fondait fort promptement. De sorte que s'imaginant que sa fusion si prompte et sa mollesse ne provenaient que d'une humidité superflue qu'il avait ; et que ce qui causait son *cric*, c'était un Argent-vif volatil, qui était entremêlé dans sa Substance : ils le mirent au feu et le calcinèrent, après quoi ils le tinrent dans un feu tel qu'il le pouvait souffrir, jusqu'à ce que sa chaux fût devenue blanche. Mais après cela, le voulant remettre en son premier état, c'est-à-dire le remettre en Corps malléable, comme il était auparavant, ils ne le purent faire : ce qui leur persuada que c'était une chose impossible. D'autres ont fait reprendre Corps à quelque peu de sa chaux par un feu fort violent ; mais ils ont trouvé qu'il avait encore *le cric*, comme auparavant, et qu'il était aussi facile à fondre, et cela leur a fait croire qu'on ne saurait lui ôter ces deux défauts par cette voie-là, et qu'il était impossible de trouver le moyen de l'endurcir.

D'autres s'étant opiniâtrés à travailler sur ce Métal, l'ont calciné et remis en son premier état, puis ôtant sa Scorie, ils l'ont [136] recalciné à plus grand feu, et remis une seconde fois en Corps : de manière qu'en réitérant ces opérations, ils ont trouvé qu'il s'était endurci, et qu'il n'avait plus *le cric*. Mais

n'ayant pu lui ôter entièrement sa prompte fusion, ils se sont faussement persuadés qu'on ne le saurait faire.

Il y en a eu d'autres, qui ayant essayé de lui donner de la dureté, et le rendre en état de ne pouvoir être fondu que difficilement, en mêlant avec lui des Corps durs, se sont trompés tout de même, parce qu'il a rendu aigre et cassant quelque Corps que ce soit qu'on lui ait ajouté ; sans que toutes les préparations, qu'ils aient pu leur donner, leur aient de rien servi. Ainsi n'ayant pu lui donner la perfection, ni par le mélange des Corps durs, ni par aucun régime de feu, étant rebutés par la longueur du temps qu'il faudrait pour découvrir le Magistère (qu'ils croient trouver par là), ils ont assuré que c'était une chose impossible.

D'autres enfin s'étant avisés de mêler plusieurs drogues différentes avec l'Étain, et voyant que non seulement il n'en était point changé, et qu'elles n'avaient nul rapport ni affinité avec lui, mais qu'au contraire elles le gâtaient, et faisaient un effet tout contraire à ce qu'ils en attendaient, ils ont jeté les Livres par dépit, [137] et secouant la tête, ils ont dit que notre divin Art n'était qu'une niaiserie toute pure. Et à tous ces Gens-là je répons comme j'ai déjà fait aux autres ci-devant.

CHAPITRE XIX

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Plomb

On ne réussit pas mieux à travailler sur le Plomb. Il est vrai qu'étant mêlé avec les Corps, il ne les rend pas cassants comme fait l'Étain, et qu'après sa calcination il reprend corps, et revient plutôt à sa nature que lui. Mais ceux qui travaillent sur ce Métal ne sauraient lui ôter sa noirceur, parce qu'ils n'en savent pas le moyen. Ainsi ils ne peuvent point lui donner de blancheur qui soit *permanente*, et quoi qu'ils aient pu s'imaginer, il ne leur a pas été possible de l'unir si fortement aux Corps fixes, qu'étant mêlé avec eux, il ne s'enfuie à fort

feu. Et ce qui, dans la préparation de ce Métal, a le plus trompé ceux qui ont cru que la Science ne pouvait se trouver que dans lui seul, c'est qu'après qu'il a été deux fois calciné, et autant de fois remis en Corps, tant s'en faut qu'il s'endurcisse en nulle manière, qu'au contraire il devient plus mou [138] qu'il n'était auparavant ; et qu'avec tout cela il ne perd aucune de ses mauvaises qualités, qui sont la noirceur et la facilité qu'il a à se fondre soudainement. C'est pourquoi n'ayant pu rien faire de bon de ce Métal, dans lequel ils avaient cru qu'on pouvait facilement trouver la plus véritable et plus prochaine Matière de la Science, ils ont conclu de là que l'Art n'était qu'une pure imagination. De manière que ces Gens-là étant dans la même erreur que ceux dont nous venons de parler, nous ne leur répondrons que la même chose.

CHAPITRE XX

Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est pas dans le mélange des Corps durs avec les durs, et des mous avec les mous

Il y en a qui ont essayé de mêler les Corps durs ensemble, et les mous aussi ensemble, à cause de la ressemblance qui est entre eux, et qui ont cru que par ce moyen ils se perfectionneraient les uns les autres, et qu'ainsi ils seraient mutuellement transmués. Mais ils ont été pareillement trompés, parce que cela n'est pas possible. Pour mêler, par exemple, le Cuivre ou [139] quelque autre Métal semblable avec l'Or et l'Argent, ces Métaux imparfaits ne sont pas transmués véritablement en Or ou en Argent pour cela ; et ils ne peuvent point soutenir longtemps un feu violent sans se séparer d'avec les parfaits, qui demeurent toujours, au lieu que les imparfaits sont ou entièrement consumés, ou réduits en leur première nature, qu'ils reprennent. Il y en a néanmoins qui durent et qui subsistent plus longtemps dans la composition et dans le mélange qu'on en fait : et d'autres moins, pour les raisons que nous dirons ensuite. Les mauvais succès, que par leur ignorance ces Gens-là ont eus, dans toutes leurs

brouilleries, les ont obligés à douter de la vérité de la Science, et à soutenir que ce n'était qu'une imposture.

CHAPITRE XXI

Pourquoi ceux qui ont mêlé les Corps durs avec les mous, et les parfaits avec les imparfaits ont nié la Science

Il y en a eu d'autres qui ont cherché plus avant, et qui ont cru mieux rencontrer. Ceux-ci se sont imaginés, en unifiant les Corps durs avec les mous, de trouver le moyen de donner à cette composition une dureté stable à toute épreuve, [140] et de donner aussi la perfection aux Métaux imparfaits, en les unissant tout de même avec les parfaits ; et que généralement ils se transmueraient, et seraient transmués les uns par les autres d'une véritable transmutation. Pour cet effet, ils ont tâché de trouver la ressemblance et l'affinité qui est entre les Métaux, en subtilisant les Corps grossiers et durs ; tels sont le Cuivre et le Fer, et en épaississant ceux de qui la substance est plus subtile, comme est l'Étain et le Plomb, qui est son semblable. Ce qu'ils ont essayé de faire (tant par des drogues qu'ils y ont ajoutées) que par le régime du feu. Mais ceux qui ont fait ces essais se sont trompés dans le mélange qu'ils ont fait des Corps. Car ou ils ont rendu leur composition entièrement aigre et cassante, ou bien ils l'ont trouvée trop molle, sans avoir été altérée par le mélange des Corps durs, ou trop dure sans avoir été changée par les Corps mous qu'ils y avaient mêlés. Et par ainsi, n'ayant pu rencontrer la convenance ni l'affinité des Métaux, ils ont dit que l'Art n'était qu'une supposition. [141]

CHAPITRE XXII

Que l'Art ne se trouve ni dans l'extraction de l'âme (ou Teinture), ni dans le régime du feu

D'autres ayant encore considéré la chose de plus près, ont prétendu altérer ou changer les Corps par l'extraction de leurs Ames (c'est-à-dire de leurs Teintures), et par ce même moyen d'altérer encore tous les autres Corps. Mais quelques essais qu'ils en aient faits, ils n'ont pu y réussir. Et ainsi ils ont été trompés dans leur espérance et dans leurs opérations, aussi bien que ceux qui ont tenté de donner la perfection aux imparfaits par le seul régime du feu. Ce qui a été cause que les uns et les autres ont cru l'Art impossible. Et à tous ceux-là, nous faisons la même réponse que nous avons faite ci-devant.

CHAPITRE XXIII

Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est ni dans le Verre, ni dans les Pierreries

Ceux qui ont cru que la Matière de l'Art se devait chercher dans le Verre [142] et dans les Pierreries, s'étant imaginé que ces deux choses pouvaient altérer les Corps, se sont trompés tout de même. Parce que ce qui n'entre pas dans les Corps et ne les pénètre pas, ne les peut altérer, ni y faire aucun changement. Or il est certain que ni le Verre, ni les Pierreries, n'étant pas véritablement fusibles, ne peuvent ni entrer dans les Corps, ni les pénétrer. Et par conséquent, ces deux choses ne peuvent point altérer les Corps. Et quoique ceux qui ont travaillé là-dessus aient fait tous leurs efforts pour unir le Verre avec les Corps, quand ils l'auraient pu faire (quoique ce soit pourtant une chose très difficile), ils n'eussent pas fait pour cela ce qu'ils prétendaient. Parce que tout ce qu'ils auraient pu faire, c'eût été de vitrifier les Corps (c'est-à-dire les réduire en une Matière semblable au Verre, transparente et cassante comme est le verre). Ce-

pendant, quoique ce défaut vienne de la Matière dont ils se servent, ils l'attribuent à la Science, et ils soutiennent qu'elle ne saurait faire autre chose. Ainsi ils infèrent, de là qu'elle est fautive. Mais je réponds à ces Gens-là que, ne travaillant pas sur la véritable Matière, on ne doit pas s'étonner s'ils finissent mal et s'ils ne réussissent pas ; outre qu'ils n'ont pas raison d'accuser la Science de leur propre erreur. [143]

CHAPITRE XXIV

Motif de ceux qui nient que l'Art soit dans les moyens Minéraux, dans les Végétales, et dans le mélange de quelque chose que ce soit

En voici d'autres qui s'imaginent qu'ils feront l'Œuvre avec les Sels, les Aluns, les Nîtres et les Borax ; mais quelque opération qu'ils puissent faire sur ces Minéraux, je suis sûr qu'ils n'y trouveront pas ce qu'ils cherchent. Et partant, si après avoir bien fait des expériences sur ces Matières par leur *Solution*, leur *Coagulation*, leur *Assation*, et par plusieurs autres opérations, ils ne trouvent presque rien qui puisse servir à la Transmutation, ils ne doivent pas inférer de là que ce divin Art n'est pas véritable, puisque c'est un Art qui se fait nécessairement, et qu'il y en a plusieurs qui le savent. Ce n'est pas qu'à prendre tout cela en général, on ne puisse y trouver de quoi faire quelque altération ; mais il faudrait l'aller chercher bien loin, et se donner bien de la peine pour cela.

Ceux qui soutiennent que l'Œuvre se peut faire de tous les Végétaux, réussiraient encore plus difficilement. Ainsi, quoique [144] ce qu'ils disent soit possible, on peut dire néanmoins que c'est une chose impossible à leur égard. Parce que leur vie ne suffirait pas pour pouvoir faire ce qu'ils prétendent. Et ainsi, si ces Gens-là ne trouvent jamais l'Œuvre en se servant seulement des Végétaux, ils ne doivent pas conclure pour cela qu'on ne la puisse jamais faire par nul autre moyen.

Au reste, tous ceux de qui nous venons de rapporter les erreurs, n'ont supposé chacun qu'une seule Matière pour être la véritable, et ils ont condamné généralement toutes les autres, et nous les avons tous réfutés les uns après les autres. Il y en a plusieurs, et même presque une infinité d'autres, qui prétendent que pour faire l'Œuvre, on doit faire une Composition de toutes ces diverses choses, ou au moins de la plus grande partie, et les mêler en différentes proportions. Mais ces Gens-là sont tout à fait ignorants et ne savent ce qu'ils veulent faire. On peut dire même qu'ils se trompent infiniment, parce qu'il y a une infinité de différentes choses qui peuvent être mêlées les unes avec les autres, et elles peuvent être mêlées en tant de sortes, et par tant de différentes proportions, que ces manières et ces proportions sont tout de même infinies en nombre. Et de là il s'ensuit évidemment qu'ils [145] peuvent se tromper en une infinité de façons ; soit dans le trop, soit dans le moins. Quoique pourtant ils se puissent redresser, pourvu qu'ils commencent à travailler dans la véritable Matière. Pour moi, sans m'amuser à faire de longs discours là-dessus, à réfuter cette infinité, j'enseignerai en peu de mots toute la Science, et ce qui peut servir pour la connaître. Et par ce moyen, les Personnes sages qui m'entendent, pourront éviter une infinité d'erreurs qu'ils commettraient dans le choix 'de la Matière et dans leur travail. Mais nous examinerons auparavant les Principes naturels des Métaux ; nous en donnerons la Définition, et nous en rapporterons les Causes, autant qu'il est expédient pour notre divin Magistère ; comme je l'ai fait espérer au commencement de ce Livre. [146]

TROISIÈME PARTIE DU PREMIER LIVRE

Des principes naturels et de leurs effets.

CHAPITRE XXV

Des Principes naturels et des Corps Métalliques, selon l'opinion des Anciens.

Suivant l'opinion des Anciens, qui, comme nous, ont soutenu la vérité de notre Art, je dis que les premiers Principes naturels, je veux dire ceux dont la Nature se sert pour former les Métaux, sont l'Esprit fétide et l'Eau vive, qu'on appelle autrement Eau sèche. Or j'ai dit ci-devant qu'il y a deux Esprits fétides, l'un qui est blanc en son intérieur, et rouge au dehors ; et l'autre qui est noir. L'un et l'autre, néanmoins, dans l'Œuvre du Magistère, ont disposition à devenir rouge. J'expliquerai succinctement, mais suffisamment et sans rien omettre, la Nature de, ces deux Principes, comment et de quelle Matière ils sont formés. Je serai obligé, pour cet effet, d'étendre mon Discours, [147] et de faire un Chapitre particulier de chaque Principe naturel. Ces Principes ont néanmoins en général cela de commun entre eux, que chacun d'eux est d'une Composition très forte, et d'une Substance qui est uniforme et homogène : parce que dans leur Composition, les plus petites parties de la Terre sont tellement et si fortement unies avec les moindres parties de l'Air, de l'Eau et du Feu, que nulle d'entre-elles ne peut être séparée d'aucune des autres, dans la résolution qui se fait de tout le Composé. Au contraire, elles se résolvent toutes ensemble, et l'une avec l'autre, à cause de l'étroite liaison qu'elles ont par ensemble, ayant été mêlées et unies par leurs plus simples et plus petites parties. Et cela par le moyen de la chaleur naturelle, laquelle dans les entrailles de la Terre, a été condensée et multipliée également, selon le cours et la manière ordinaire d'agir de la Nature, et que leur Essence le requiert. Ce que je dis conformément au sentiment de quelques anciens Philosophes. [148]

CHAPITRE XXVI

Des Principes naturels des Métaux, selon l'opinion des Modernes

Il y en a d'autres qui ne sont pas de ce sentiment, et qui croient que ni le Vif-argent, ni le Soufre, tels qu'ils sont naturellement, ne sont pas les Principes (c'est-à-dire la Matière prochaine des Métaux), mais qu'auparavant ils doivent être altérés et changés en une Matière terrestre. Ainsi, ils soutiennent que le Principe dont la Nature se sert pour former les Métaux est une chose toute différente de l'Esprit fétide (c'est-à-dire du Soufre) et de l'Esprit fugitif (ou de l'Argent-vif). Et ce qui les a obligé à le croire, cela a été premièrement que dans les Mines d'Argent, et dans celles des autres Métaux, l'on n'a jamais trouvé un Argent-vif ni un Soufre tels que nous les voyons et que la Nature les a produits ; et qu'au contraire on ne les trouve faits comme ils sont que séparément, et chacun dans sa Mine particulière. Secondement à cause, disent-ils, qu'on ne va point d'une extrémité à l'autre sans passer par une disposition qui tienne le milieu (entre ces deux extrémités). Et partant, il est impossible (qu'une [149] Matière) passe de la mollesse de l'Argent-vif à la dureté d'aucuns des Métaux, que par une disposition moyenne entre la mollesse de l'un, et la dureté de l'autre. Or dans les Mines on ne trouve aucune Matière qui ait cette consistance entre le dur et le mou, et qui participe également de ces deux choses. D'où ils concluent que ni le Vif-argent, ni le Soufre ne sont les Principes que la Nature emploie à former les Métaux ; mais que ce doit être quelque chose qui se fait par l'altération de leur Essence ; laquelle se change naturellement en une Substance terrestre. Ce qui, selon eux, se fait de cette sorte.

L'Argent-vif et le Soufre se changent premièrement en une espèce de Terre. Et ensuite, de ces deux Substances terrestres, il sort une vapeur fort subtile et fort pure par le moyen de la chaleur renforcée dans les entrailles de la Terre, et cette double vapeur est la Matière prochaine, ou le principe des Métaux. Car cette vapeur étant cuite et digérée par la chaleur tempérée de la

Mine, il s'en fait une certaine manière de Terre, et par ce moyen elle devient en quelque façon fixe. Après quoi l'Eau minérale venant à couler au travers de la Mine, et des pores de la Terre, elle la dissout et s'unit ainsi avec elle également, par une union naturelle et solide. [150] Ils disent donc que l'Eau, qui coule par les cavités de la Terre, venant à trouver une Substance terrestre, aisée à dissoudre, elle la dissout et s'unit avec elle en égale proportion, jusqu'à ce que cette Substance ainsi dissoute de la Terre, et de l'Eau qui y coule et qui la dissout, ne fassent qu'une même chose par une union naturelle, et que ces deux choses soient changées en nature Métallique, dans laquelle tous les Éléments se rencontrent dans une proportion nécessaire ; y étant mêlés et unis par leurs moindres parties, jusqu'à ce que de ce mélange, il se fasse une Substance uniforme et homogène. Ensuite ce mélange s'épaissit et s'endurcit en Métal, par une continuelle et longue digestion de la chaleur des Mines. Voilà quelle est leur opinion, qui n'est pas tout à fait conforme à la vérité, quoiqu'elle en approche beaucoup.

CHAPITRE XXVII

Division de ce qu'il y a dire des trois Principes

Nous avons dit en général quels sont les Principes naturels des Métaux ; il faut maintenant en traiter en particulier. Ainsi, comme il y a trois Principes, nous [151] ferons un Chapitre de chacun, dont le premier sera du Soufre, le second de l'Arsenic, et le troisième de l'Argent-vif. Après quoi nous parlerons des Métaux, qui sont les effets, et qui sont formés de ces Principes et nous ferons tout de même un Chapitre particulier de chacun d'eux. Et enfin nous parlerons des fondements et des opérations du Magistère, et nous en déclarerons les causes.

CHAPITRE XXVIII

Du Soufre

Le Soufre est une graisse de la Terre qui s'est épaissie dans les Mines par le moyen d'une cuisson modérée, jusqu'à ce qu'elle devienne dure et sèche, et lors elle s'appelle Soufre. Or le Soufre a une composition très forte, et il est d'une Substance qui est semblable et homogène en toutes ses parties. C'est pourquoi on n'en saurait tirer l'huile par la distillation, comme on fait des autres choses qui en ont. Et ceux qui entreprennent de le calciner sans rien perdre de sa Substance qui soit utile et considérable perdent leur peine, ne pouvant être calciné qu'avec beaucoup d'artifice, et (sans) qu'il ne se fasse une grande dissipation de sa Substance. Car de [152] cent livres de Soufre que l'on mettra à calciner, à peine en trouvera t on trois de reste après la calcination. On ne saurait non plus le fixer, qu'il n'ait été 'calciné auparavant. Néanmoins, en le mêlant avec quelque autre Substance, on peut empêcher qu'il ne s'envole et ne s'enfuie si promptement, et le garantir de l'*adustion*. Il se calcinera même étant mêlé. Mais si on voulait tirer de lui la Matière de l'Œuvre, en le préparant par lui-même, on n'y réussirait pas. parce qu'il ne se parfait qu'étant mêlé avec autre chose, et sans lui le Magistère est si long à faire, qu'on est contraint d'en abandonner l'Ouvrage. Que si on le joint avec son pareil, l'Arsenic, il se change en Teinture, et il donne à chaque Métal le poids des Métaux parfaits ; il lui ôte ses impuretés, et il le rend resplendissant. Il est rendu parfait par le moyen du Magistère, sans lequel il ne peut rien faire de tout ce que je viens de dire au contraire, il gâte et noircit les Corps avec qui on le mêle. C'est pourquoi on ne doit jamais s'en servir sans le Magistère.

Mais si, dans la préparation, on peut trouver le moyen de le mêler et de le joindre amiablement aux Corps, c'est-à-dire de l'unir si bien à eux qu'il n'en puisse plus être séparé, on découvrira par ce moyen [153] un des grands Secrets de la Nature ; et on saura une des voies de la perfection : parce qu'il y a

plusieurs voies qui tendent et qui conduisent au même effet.¹ Il y en a pourtant une qui est plus parfaite que l'autre.

Un autre effet du Soufre est qu'il augmente assurément le poids de quelque Métal que ce soit que l'on calcine avec lui, et qu'avec le Soufre on peut rendre le Cuivre semblable à l'Or. Il se joint aussi avec le Mercure. Et si on les sublime tous deux ensemble, on en fait du Cinabre. Enfin on calcine aisément tous les Corps ou Métaux avec le Soufre, hormis l'Or et l'Étain ; et le premier encore plus difficilement que l'autre. Mais il n'est point vrai que le Soufre puisse coaguler véritablement, et avec quelque profit le Vif-argent en Soleil et en Lune, et que cela se fasse aisément et sans beaucoup d'artifice, comme quelques Fous se le sont imaginés. Néanmoins, les Métaux qui ont moins d'Argent-vif, et par conséquent moins d'humidité, [154] se calcinent plus facilement par le Soufre ; et au contraire, ceux qui ont beaucoup d'Argent-vif ou d'humidité, se calcinent aussi plus difficilement. Mais je proteste par le Dieu très haut, que c'est le Soufre qui illumine, c'est-à-dire qui donne l'éclat, et qui perfectionne tous les Corps, ou Métaux ; parce qu'il est de lui-même Lumière et Teinture.

Le Soufre a cela de plus qu'il ne se dissout qu'avec peine ; parce que parmi ses parties, il n'y en a point qui tiennent de la nature du Sel, en ayant seulement d'oléagineuses, lesquelles ne se dissolvent pas aisément dans l'Eau. J'en dirai la raison ci-après dans le Chapitre du Dissolvant, où je ferai voir manifestement ce qui peut être dissous dans l'Eau, et ce qui ne le peut point être.

Au reste le Soufre se sublime, parce que c'est un Esprit. Si on le mêle avec Vénus, et que des deux on en fasse une Composition, on en fait une couleur violette fort belle. Il se mêle tout de même avec le Mercure, et par la cuisson il s'en fait un Azur fort agréable. Il ne faut pas pourtant s'imaginer pour cela que

¹ Geber parle ici des différentes Médecines, du premier, du second et du troisième Ordre, par lesquels il prétend qu'on peut donner la perfection aux Corps imparfaits, et desquels la dernière est la plus parfaite.

le Soufre puisse lui-même servir à faire l'Œuvre des Philosophes. Car ce serait une erreur, comme je le ferai voir clairement dans la suite. Pour le choisir, il le faut prendre massif et clair. En voilà assez pour le Soufre. [155]

CHAPITRE XXIX

De l'Arsenic

L'Arsenic est fait tout de même d'une Matière subtile, et il est fort semblable au Soufre. C'est pourquoi on ne doit point le définir autrement. Il y a néanmoins cette différence entre eux, que l'Arsenic donne facilement la Teinture blanche, et fort difficilement la rouge ; au lieu que le Soufre teint aisément en rouge, et difficilement en blanc. Or il y a de deux sortes de Soufre et d'Arsenic ; l'un qui est jaune et l'autre rouge, qui tous deux servent à notre Art, les autres espèces n'y pouvant de rien servir. L'Arsenic se fixe comme le Soufre ; mais l'un et l'autre se subliment mieux si on les mêle avec des Métaux réduits en chaux. Mais ni le Soufre, ni l'Arsenic ne sont la Matière qui donne la perfection à notre Œuvre, parce qu'ils ne sont pas parfaits pour pouvoir donner la perfection. Ils peuvent néanmoins y contribuer avec condition. On doit choisir l'Arsenic qui soit clair, par écaille, et point pierreux. [156]

CHAPITRE XXX

De l'argent-vif

L'Argent-vif, qui selon l'usage des Anciens s'appelle autrement Mercure, est une Eau visqueuse, faite d'une Terre blanche sulfureuse, très subtile, et d'une Eau très claire, lesquelles ont été cuites et digérées dans les entrailles de la Terre par la chaleur naturelle des Mines, et mêlées et unies fort exactement par leurs moindres parties, jusqu'à ce que l'Humidité ait été également tempérée par le Sec, et le Sec par l'Humide. C'est pourquoi il coule fort aisément sur

une superficie égale et unie, à cause de la fluidité et de l'humidité de son Eau : et il ne s'attache point à ce qu'il touche, encore que sa matière soit visqueuse et gluante ; parce que la sécheresse qui est renfermée dans lui tempère cette humidité et l'empêche de s'attacher à ce qu'il touche. C'est lui, qui selon l'opinion de quelques Anciens, étant joint avec le Soufre, est la Matière des Métaux. Il s'attache facilement à Saturne, à Jupiter et au Soleil ; plus difficilement à la Lune, et plus difficilement encore à Vénus qu'à la Lune, mais jamais à Mars, si ce n'est par artifice ; et de là l'on peut [157] découvrir un grand secret. Car il est ami des Métaux, et étant de leur nature, il s'unit aisément avec eux, et il sert de moyen ou milieu pour joindre les Teintures : Et il n'y a que l'Or seul qui aille au fond du Mercure, et qui se noie dans lui. Il dissout Jupiter, Saturne, la Lune et Vénus, et ces Métaux se mêlent avec lui, et sans lui l'on ne saurait dorer nul Métal. Il se fixe, et il devient une Teinture d'une rougeur très exubérante, pour parfaire les Corps imparfaits, et d'une très grande splendeur : Et il ne se sépare jamais du Corps auquel il est joint, tandis qu'il demeure en sa nature. Le Mercure n'est pas néanmoins notre Matière, ni notre Médecine, à le prendre tel que la Nature le produit : mais il peut y contribuer avec condition, aussi bien que le Soufre.

CHAPITRE XXXI

Des Effets des Principes naturels, qui sont les Corps Métalliques

Nous avons maintenant à parler des Corps Métalliques, qui sont les effets, et qui sont formés de ces Principes. Il y en a six en tout : l'Or, l'Argent, le Plomb, l'Étain, l'Airain ou Cuivre, et le Fer. Le Métal est un Corps minéral [158] fusible, et qui se forge et s'étend sous le marteau en toute dimension. Il est d'une Substance serrée, et d'une très forte et ferme composition. Les Métaux ont grande affinité entre eux. Les parfaits ne communiquent pourtant point la perfection aux imparfaits, étant mêlés avec eux. Par exemple, si l'on

mêle du Plomb avec de l'Or, lorsque ces deux Métaux sont en fusion, le Plomb ne deviendra pas Or par ce mélange. Car en mettant après cette Composition au feu, le Plomb se séparera de l'Or et se consumera, partie par évaporation, et partie par *adustion*, l'Or demeurant tout entier en cette Opération qui est une de ses épreuves. Il en est de même des autres Métaux imparfaits, selon la voie ordinaire de la Nature. Mais il n'en est pas ainsi en notre Magistère, où le Parfait aide et perfectionne l'Imparfait, et où l'Imparfait reçoit de soi-même la perfection, sans qu'on lui ajoute rien d'étranger, et où enfin l'Imparfait est encore élevé à la perfection par notre même Magistère. Et je prends Dieu à témoin, qu'en ce Magistère le Parfait et l'Imparfait se changent et se perfectionnent l'un l'autre ; qu'ils sont changés et perfectionnés l'un par l'autre, et que chacun d'eux se perfectionne par soi-même, sans le secours d'aucun autre. [159]

CHAPITRE XXXII

Du Soleil ou de l'Or

Nous avons parlé en général des Corps, ou des Métaux ; il faut maintenant faire un Discours particulier de chacun d'eux. Commençons par l'Or. L'or est un Corps métallique jaune, pesant, qui n'a point de son, et fort brillant, qui a été également digéré dans la Mine et lavé pendant un long temps par une Eau minérale, qui s'étend sous le marteau, qui se fond par la chaleur du feu, et qui, sans se diminuer, souffre la Coupelle et le Ciment. C'est là la Définition de l'Or, d'où l'on doit inférer que nulle chose ne doit être censée. Or, si elle n'a toutes les Causes et les Différences ou Propriétés qui sont contenues en cette Définition, il est certain néanmoins que ce qui peut donner véritablement et radicalement la Teinture, l'uniformité et la pureté de l'Or à quelque Métal que ce soit, peut généralement de tous les Métaux en faire de l'Or. Et j'ai remarqué que le Cuivre, ayant été converti en Or par un effet de la Nature, il s'ensuit

qu'il peut l'être aussi par l'artifice. Car j'ai vu dans les Mines de Cuivre, d'où il coulait de l'Eau qui, entraînant avec elle des paillettes de Cuivre fort déliées, et les ayant lavées et nettoyées continuellement [160] et pendant un long temps ; cette Eau venant ensuite à tarir, et ces paillettes ayant demeuré trois ans ou environ dans du Sable tout sec, j'ai reconnu, dis-je, que ces paillettes ont été cuites et digérées par la chaleur du Soleil, et j'ai trouvé parmi ces mêmes paillettes de l'Or très pur. Ce qui m'a fait croire qu'ayant été nettoyées par l'Eau qui coulait, et puis également digérées par la chaleur du Soleil, dans la sécheresse du Sable, elles avaient acquis l'homogénéité et l'uniformité que nous voyons qu'à l'Or dans toutes ses parties. C'est pourquoi, en imitant la Nature, autant qu'il nous est possible, nous faisons la même altération et le même changement, quoiqu'en cela pourtant nous ne puissions ni ne devions pas même imiter la Nature en tout.

L'Or est encore le plus précieux de tous les Métaux, et c'est lui qui donne la Teinture rouge, parce qu'il communique sa Teinture et sa perfection à tous les autres Corps métalliques. On le calcine, et on le dissout même ; mais cela se fait sans nulle utilité, et c'est une Médecine qui réjouit et qui conserve le Corps dans la vigueur de la jeunesse. L'Or se rompt et se met en pièces facilement, si on l'amalgame avec le Mercure ; l'odeur du Plomb fait aussi le même effet. De tous les Métaux [161] il n'y en a point qui approchent effectivement de sa Substance que Jupiter et la Lune, ni qui se mêlent mieux avec lui. Saturne lui ressemble dans le poids, et en ce qu'il n'a point de son, non plus que lui, et qu'il est aussi bien que lui exempt de rouille et de pourriture. Vénus approche plus de l'Or par la Couleur, comme elle lui est encore plus semblable en puissance ; et après elle la Lune, puis Jupiter et Saturne, et enfin Mars le moins de tous. Et en cela gît l'un des secrets de la Nature. Les Esprits peuvent aussi être mêlés et unis à l'Or, et il les rend fixes par un grand artifice, qui ne tombera jamais dans l'esprit d'un Homme qui aura l'intelligence sure et qui sera hébété.

CHAPITRE XXXIII

De la Lune ou Argent

La Lune, qu'on appelle ordinairement Argent, est un Corps Métallique blanc d'une blancheur pure, qui est net, dur, sonnante, qui souffre la Coupelle, qui s'étend sous le marteau, et qui est fusible par la chaleur du feu. La Lune est donc la Teinture de la blancheur. Elle endure Jupiter, et par artifice elle le change en sa nature. Elle se mêle avec le Soleil, sans le [162] rendre aigre ni cassant mais à moins que d'en savoir l'artifice, elle ne demeure pas avec lui à toutes épreuves. Qui pourrait néanmoins la subtiliser, puis l'épaissir et la fixer, en l'unissant ensuite à l'Or, elle demeure avec lui dans le feu, et elle ne s'en sépare plus du tout. On la met sur le suc des acides, tels que sont le Vinaigre, le Sel Ammoniac et le Verjus, et il s'en fait un fort beau Bleu céleste. L'Argent est un Corps fort noble, mais il l'est moins que l'Or. Il a sa Mine particulière et séparée, encore que parfois il s'en trouve dans les Mines des autres Métaux ; mais cet Argent-là n'est pas si bon que l'autre. On peut le calciner et le dissoudre par un grand travail, mais cela ne peut servir de rien.

CHAPITRE XXXIV

De Saturne ou du Plomb

Le Plomb est un Corps noirâtre, métallique, terrestre, pesant, qui n'a point de son, et fort peu de blancheur, mais beaucoup de *lividité*, qui ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment, qui est mou et aisé à étendre sur le marteau, sans beaucoup d'effort ; et enfin qui se fond facilement sans s'enflammer auparavant, ni rougir au feu. [163] Quelques Ignorants s'imaginent que de sa nature, le Plomb *s'approche* de l'Or, et qu'il lui est fort semblable ; mais ce sont des Gens qui n'ont ni sens ni entendement, et qui ne sauraient d'eux-mêmes découvrir aucune vérité, ni l'inférer des choses qui sont un peu subtiles : ainsi ils en ju-

gent seulement selon leur sens, et selon les apparences extérieures. Car ce qui les oblige à croire qu'il y a beaucoup d'affinité entre ce Métal et l'Or, c'est qu'ils voient qu'il est fort pesant, qu'il n'a point de son, et qu'il ne pourrit point non plus que l'Or. Mais ils se trompent manifestement en cela ; comme nous le ferons voir ensuite. Le Plomb a beaucoup de terrestrité ; c'est pourquoi on le lave, et par ce moyen on le change en Étain. Ce qui fait voir que l'Étain est plus proche que lui de la perfection. On brûle le Plomb, et il s'en fait du *Minium*, et en le mettant sur la vapeur du Vinaigre, il s'en fait de la *Céruse* ; et quoiqu'il soit beaucoup éloigné de la perfection, il se change pourtant fort aisément en Argent par notre Art, et dans la transmutation qui s'en fait, il ne retient pas le même poids qu'il avait étant Plomb : mais son poids diminue, et il se réduit au véritable poids de l'Argent, et cela se fait par le moyen du Magistère. Le Plomb sert aussi à éprouver l'Argent dans la Coupelle, [164] nous en dirons la raison ci-après.

CHAPITRE XXXV

De Jupiter ou de l'Étain

L'Étain est un Corps Métallique blanc d'une blancheur impure, livide, un peu sonnante, participant d'un peu de terrestrité, qui a radicalement en soi le *Cric*. Il est mou, et se fond aisément et soudainement sans se rougir au feu ; il ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment, et s'étend en toute dimension sous le marteau ; de sorte qu'il peut être réduit en feuilles fort déliées. Jupiter donc de tous les Corps ou Métaux imparfaits, est celui qui a le plus de ressemblance naturelle avec les Corps parfaits, et qui s'approche le plus du Soleil et de la Lune. Mais pourtant plus de la Lune que du Soleil, comme je le ferai voir clairement ci-après. Au reste, comme ce Métal a reçu beaucoup de blancheur par les Principes de sa composition, cela fait qu'il blanchit les autres Corps ou Métaux qui ne sont pas blancs. Il a néanmoins ce défaut qu'il rend aigres et cas-

sants les Corps à qui on le joint, hormis Saturne et le Soleil très pur. Jupiter a encore cette propriété, qu'il s'attache fortement au Soleil et à la Lune. C'est pourquoi il [165] ne s'en sépare pas facilement dans les *épreuves*. Dans la Transmutation qui s'en fait par notre Magistère, il reçoit une Teinture rouge, qui le rend fort brillant, et il acquiert le véritable poids de l'Or. On peut l'endurcir et le purifier plus aisément que Saturne, comme je le dirai ensuite. Et qui saurait le Secret de lui ôter le défaut qu'il a de rendre aigres et cassants (les Métaux auxquels on le mêle), il aurait un moyen infailible de s'enrichir bientôt. Parce qu'ayant beaucoup d'affinité avec le Soleil et la Lune, il s'attacherait à eux, sans pouvoir jamais en être séparé.

CHAPITRE XXXVI

De Vénus ou du Cuivre

Vénus est un Corps métallique livide, qui tient beaucoup d'une rougeur obscure, qui rougit au feu, s'étend sous le marteau, résonne fortement, et ne souffre ni *Coupelle* ni *Ciment*. Vénus contient donc en apparence, dans la profondeur de sa Substance, la couleur et l'essence de l'Or. Elle se forge et s'enflamme sans se fondre, comme font l'Argent et l'Or. D'où l'on peut tirer un Secret. Car elle est le milieu du Soleil et de la Lune ; elle se change facilement en l'un et [166] en l'autre de ces deux Métaux, et la transmutation qui s'en fait est fort bonne, sans beaucoup de déchet, et est aisée à faire. Elle a une très grande affinité avec la Tutie, qui lui donne une bonne couleur d'Or ; d'où l'on peut tirer du profit. Et comme elle n'a point besoin d'être endurcie pour pouvoir rougir au feu sans se fondre, on doit se servir d'elle plutôt que des autres Métaux, dans la petite Œuvre et dans la moyenne (dont il sera parlé dans le second Livre), mais non pas dans la grande. Elle a néanmoins un défaut, que n'a pas Jupiter, qui est qu'elle devient aisément livide, et que les

choses âcres et acides la tachent. Et ce n'est pas un petit artifice que de lui pouvoir ôter ce défaut-là, tant il est profondément enraciné en elle.

CHAPITRE XXXVII

De Mars ou de Fer

Mars ou le Fer est un Corps métallique fort livide, qui a peu de rougeur, qui participe d'une blancheur impure, qui est dur et inflammable, qui n'est pas fusible au moins d'une fusion, laquelle se fasse directement (ou sans addition), qui est malléable, et qui a beaucoup de son. Or le Fer est d'un rude travail (et difficile à être [167] mis en Œuvre), à cause qu'il ne peut pas être fondu. Que si on le fond sans y ajouter la Médecine qui change sa nature, on le joindra au Soleil et à la Lune, et il n'en pourra être séparé par quelque épreuve que ce soit, qu'avec un grand artifice. Que si on le prépare auparavant que de le joindre (aux Corps imparfaits), on ne saurait plus trouver le moyen de l'en séparer ; pourvu que, sans changer sa nature et sa fixité, on ne lui ôte seulement que les impuretés qu'il a. Il peut donc aisément servir de Teinture pour le rouge, mais difficilement pour le blanc ; et si on le mêle avec le Soleil et la Lune, il ne change point leur couleur ; au contraire, il l'augmente en quantité.

CHAPITRE XXXVIII

De la différence des Métaux imparfaits à l'égard de la perfection

De ce que nous venons de dire, il est évident que de tous les Corps imparfaits, Jupiter est le plus éclatant, le plus lumineux, et qui a le plus de perfection. Ainsi, dans la transmutation, il se change en Soleil et en Lune avec bien moins de déchet que pas un. Mais quoique l'Œuvre, que l'on fait de lui, ne soit pas [168] difficile à faire, toutefois le travail en est long, à cause qu'il se fond fort promptement. Après Jupiter, Vénus se transmue le plus parfaite-

ment. Elle est néanmoins difficile à manier : mais le travail en est plutôt fait que celui de Jupiter. Saturne vient ensuite, car il ne se transmue pas si bien ni si parfaitement que Vénus ; il se manie pourtant fort aisément, mais le travail qu'on fait sur lui dure fort longtemps, et est long à faire. Enfin Mars est celui de tous les Métaux imparfaits qui se transmue avec le plus de déchet, qui est le plus malaisé à manier, et celui de qui le travail dure le plus. Moins donc les Corps imparfaits ont de disposition à être promptement fondus, tels que sont Vénus et Mars, plus ils sont difficile à être transmués. Et ceux qui se fondent plus aisément reçoivent très facilement la transmutation. Ceux aussi qui sont plus livides, plus impurs, et qui ont le plus de crasses terrestres, se transmuent avec plus de peine, et reçoivent le moins de perfection. Or toutes les différences de perfections que nous venons de remarquer se trouvent dans la moindre et la moyenne Œuvre seulement : car dans la grand Œuvre, toutes les perfections sont égales ; c'est-à-dire que les Métaux imparfaits, qui sont transmués, reçoivent tous une même et égale perfection, [169] quoiqu'ils ne soient pas aussi aisément et aussi entièrement transmués les uns que les autres, comme nous venons de le faire voir. Il reste à dire quelle est la disposition, dans les Métaux imparfaits, qui fait qu'il y en a qui sont plus aisés à manier les uns que les autres, et que le travail en est ou plus long et plus court.

Nous avons parlé des Principes naturels des Corps métalliques, et nous avons traité de chacun de ces Principes et de ces Corps séparément dans autant de Chapitres particuliers, et nous n'avons rien avancé qui ne soit conforme au sentiment et à la doctrine de ceux qui ont pénétré dans le plus profond de la nature, et qui l'ont vue à découvert, et que nous n'ayons appris et éprouvé par les longues et laborieuses expériences que nous en avons faites. Il reste maintenant, pour l'accomplissement de cet Ouvrage, à expliquer par ordre, en cette dernière Partie, de tous les Principes du Magistère, et à découvrir la perfection que nous avons vue, et en déclarer les Causes. [170]

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU PREMIER LIVRE

Qui traite des Principes artificiels de l'Art

CHAPITRE XXXIX

Division des choses contenues en cette Partie, où il est parlé en passant de la perfection, de laquelle il sera traité dans le second livre

Nous avons deux choses à faire en cette dernière Partie. Premièrement à parler des Principes (artificiels) du Magistère, et en second lieu de la perfection. Ces Principes sont les diverses Opérations dont l'Artiste se sert pour faire le Magistère. Il y en a de plusieurs sortes, car la *Sublimation*, la *Descension*, la *Distillation*, la *Coagulation*, la *Fixation*, et la *Cération*, sont autant d'Opérations particulières, et qui sont toutes différentes les unes des autres. Nous traiterons de chacune séparément. Pour ce qui est de la perfection ; elle consiste à avoir la connaissance de [171] plusieurs choses : premièrement de celles par le moyen desquelles on peut parfaire l'Œuvre ; secondement de celles qui contribuent à la perfection ; puis de la chose même qui donne la dernière perfection. Et enfin des choses par le moyen desquelles on connaît si le Magistère a toute la perfection qu'il doit avoir, ou s'il ne l'a pas. Les choses par lesquelles on parvient à l'accomplissement de l'Œuvre consistent dans une Substance manifeste, dans les couleurs pareillement manifestes, et dans les Poids de chacun des Corps (ou Métaux) qui doivent être transmués, et de ceux qui ne doivent point recevoir de transmutation, les considérant dans la Racine de leur nature ; je veux dire tels qu'ils sont naturellement, sans qu'il intervienne aucun artifice ; et les considérant aussi dans leur Racine, tels qu'ils peuvent devenir par l'artifice ; en considérant encore les Principes de ces mêmes Corps, selon leur profondeur, et tels qu'ils sont dans leur intérieur ; et selon leur manifeste ou extérieur, comme ils sont dans leur nature, tant sans artifice que par artifice. Car si l'on ne con-

naissait les Corps et leurs Principes dans le profond, et dans l'extérieur de leur nature, tels qu'ils peuvent être par l'artifice, et tels qu'ils sont sans artifice, l'on ne connaîtrait pas ce [172] qu'ils ont de superflu, ni ce qui les approche de la perfection, ni ce qui les en éloigne ; et ainsi l'on ne pourrait jamais parvenir à la perfection de leur transmutation.

La considération des choses qui aident à la perfection consiste à connaître, premièrement la nature des choses que nous voyons d'elles-mêmes et sans artifice s'attacher au Corps, et y causer quelque changement , comme sont la Marcassite, la Magnésie, la Tutie, l'Antimoine et la Pierre Lazuli. Secondement à connaître ce qui nettoie les Corps, sans néanmoins s'y attacher, comme sont les Sels, les Aluns, les Nitres, les Borax et toutes les autres choses qui sont de même nature. Et enfin à connaître la vitrification, laquelle purifie et nettoie par la ressemblance de nature.

À l'égard de ce qui fait la perfection, elle consiste dans le choix de la pure Substance, c'est une Matière qui a pris son origine de la Matière de l'Argent-vif, et qui en a été produite. Cette matière n'est pas pourtant l'Argent-vif en sa nature, ou tel qu'il est naturellement, ni en toute sa Substance ; mais c'en est seulement une partie. Encore n'est-ce pas une partie de l'Argent-vif à le prendre tel qu'il est présentement, [173] c'est-à-dire au sortir de la Mine, mais lorsque notre Pierre est faite. Car c'est notre Pierre qui illumine et qui empêche que les Métaux imparfaits ne soient brûlés, et qu'ils ne s'enfuient de dessus le feu, ce qui est une marque de la perfection.

Enfin, ce qui fait connaître si le Magistère a ou n'a pas toute sa perfection, consiste dans les épreuves que l'on fait par la *Coupelle*, par le *Ciment*, par l'*Ignition*, par l'*Exposition* que l'on fait du Métal transmué *sur la vapeur des Acides*, par l'*Extinction*, par l'*Addition* ou le mélange du *Soufre* qui brûle les Corps ; par la *Réduction* qui se fait *des Corps* (en leur propre nature) après avoir été calcinés ; et enfin par *la facilité ou la difficulté* qu'ont les Corps à *s'attacher à l'Argent-vif*. Nous allons expliquer toutes ces choses, avec leurs Causes, et avec

des expériences aisées, par le moyen de quoi l'on connaîtra qu'en tout ce que j'ai avancé, je n'ai rien dit qui ne soit véritable. Car ces expériences seront si évidentes qu'il n'y aura personne qui n'en demeure d'accord. Mais premièrement nous parlerons des Principes (extérieurs ou artificiels) du Magistère, ou des Opérations (dont on se sert pour le faire), en commençant par la *Sublimation*, et continuant de suite [174] dans l'ordre que nous jugerons être le plus nécessaire.

CHAPITRE XL

De la Sublimation en général, et pourquoi on l'a inventée

La raison pour laquelle on a imaginé et inventé la Sublimation, cela a été parce que ni les Anciens ni nous n'avons rien, trouvé, et que ceux qui viendront après nous ne pourront jamais rien trouver qui puisse s'unir aux Corps que les Esprits, ou au moins que ce qui a tout ensemble la nature du Corps et de l'Esprits Or l'expérience nous fait voir que les Esprits, sans être purifiés par quelque préparation, étant projetés sur les Corps, ou Métaux imparfaits, où ne leur donnent pas de couleur parfaite, ou les corrompent entièrement, et les brûlent, et les noircissent. Et cela plus ou moins selon la diversité des Esprits. Car il y a des Esprits qui brûlent et qui noircissent, comme le Soufre, l'Arsenic et la Marcassite ; et ceux là corrompent et salissent entièrement les Corps. Et il y en a d'autres qui ne brûlent pas mais qui sont volatils, et qui s'enfuient par la chaleur, telles que sont toutes les sortes de Tuties et le Vif-argent. [175] Et ceux là ne donnent aux Corps que des Couleurs imparfaites. En voici les raisons. La première sorte d'Esprits brûlent et noircissent (les Corps sur lesquels on les projette), ou parce que l'on ne leur a pas ôté leur onctuosité *adustive* et brûlante qui s'enflamme facilement, et par conséquent qui noircit ; ou parce qu'on leur a laissé leur terrestréité, laquelle noircit tout de même. Et ce qui fait que la seconde sorte d'Esprits ne donne pas de Couleur qui soit parfaite, c'est

la seule terrestréité (qui ne leur a pas été ôtée), et qui donne aux Corps une Couleur livide et noirâtre, lorsqu'on en fait projection sur eux. L'*adustion* fait aussi le même effet.

Pour éviter ces inconvénients, les Chimistes ont imaginé un moyen d'ôter l'onctuosité (qui est ce qui fait l'*adustion*) aux Esprits qui en ont, et d'ôter à tous les Esprits en général les fèces terrestres qui causent cette couleur livide. Ce qu'ils n'ont pu faire par nulle autre opération que par la Sublimation seule. Car le feu, en élevant les Esprits, lorsqu'on les sublime, en élèvent toujours les parties les plus subtiles. Et par conséquent les parties les plus grossières demeurent dans le fond du vaisseau. Ce qui fait voir évidemment que la Sublimation purifie [176] les Esprits, en séparant d'eux la terrestréité qui empêchait qu'ils ne fussent entrants ; c'est-à-dire qu'ils ne pussent pénétrer les Corps, et qui était la cause de la couleur imparfaite et impure que ces Esprits leur communiquaient. Or on voit manifestement que par la Sublimation les Esprits sont dépouillés de cette terrestréité ; parce qu'ayant été sublimés, ils sont plus resplendissants et plus diaphanes ; qu'ils entrent et pénètrent avec plus de facilité dans l'épaisseur des Corps, et qu'ils ne leur impriment pas une couleur désagréable, comme ils faisaient avant que d'avoir été sublimés. Il est encore évident que la Sublimation ôte l'*adustion* aux Esprits parce que l'Arsenic, qui, avant que d'être sublimé, était mauvais et prenait feu tout aussitôt ; après l'avoir été, il ne s'enflamme plus : mais étant mis sur le feu, il s'évapore sans brûler. Ce qui se fait tout de même dans le Soufre, comme on le trouvera, si l'on veut l'éprouver. Les Chimistes ayant donc remarqué qu'il n'y avait que les Esprits tous seuls qui, en s'attachant aux Corps et en les pénétrant, peuvent les changer et les altérer ; et n'ayant rien trouvé qu'ils pussent substituer aux Esprits, et avec quoi ils pussent faire le même effet, il a fallu nécessairement les préparer et les purifier [177] par la Sublimation, n'y ayant que cette Opération qui le puisse faire. Et partant cela a été la cause pour laquelle on l'a inventée. Nous

allons dire maintenant ce que c'est, et de quelle manière elle se fait, sans rien omettre.

CHAPITRE XLI

Ce que c'est que la Sublimation. Comment se fait celle du Soufre et de l'Arsenic, et des trois degrés du feu qu'il y faut observer

La Sublimation est l'élévation qui se fait par le feu d'une chose sèche, en sorte qu'elle s'attache au vaisseau. Il y a de diverses sortes, selon la différence des Esprits que l'on doit sublimer. Car l'une se fait avec une forte *ignition*, ou inflammation du (Vaisseau et de la Matière), l'autre avec un feu médiocre ; et l'autre enfin par un feu lent et doux. Le Soufre et l'Arsenic doivent être sublimés de cette dernière façon. Car comme ils ont de deux sortes de parties, les unes très subtiles, et les autres grossières, qui toutes sont jointes ensemble également et très fortement, si l'on venait à sublimer ces deux sortes d'Esprits par un feu violent, toute leur Substance monterait sans aucune [178] séparation de leurs parties subtiles d'avec les grossières ; elle monterait même non seulement sans être purifiée, mais encore étant toute noire et brûlée. Pour pouvoir donc séparer la Substance terrestre et impure de ces Esprits d'avec la partie subtile, il faut nécessairement se servir de deux moyens. Le premier est d'avoir un régime de feu bien proportionné, et l'autre de purifier ces deux Esprits en les mêlant avec des *fèces*, parce que les *fèces* avec lesquelles on les mêle (ayant auparavant mis le tout en poudre) s'attachent aux parties les plus grossières et les retiennent avec elles, affaissées dans le fond de l'*Aludel* (c'est-à-dire du Vaisseau sublimatoire) et les empêchent de monter. C'est pourquoi l'Artiste se doit servir de trois différents degrés de feu pour la Sublimation de ces Esprits. Le premier doit être proportionné de telle sorte qu'il n'y ait que ce qui a été altéré, purifié, et rendu plus *lucide*, qui monte, et que l'on voit manifestement que ce qui s'élève est effectivement purifié et nettoyé, par les *fèces* terrestres qu'on y a mê-

lées. Le second degré de feu consiste à faire élever et sublimer par un feu plus fort tout ce qui est de pure Substance, qui, dans la première Sublimation, a demeuré engagé dans les *fèces*, de manière que l'*Aludel* [179] et les fèces même rougissent, ce que l'Artiste remarquera visiblement. Le troisième degré est de faire un feu fort doux, sans mêler plus aucunes *fèces* à ce qui a été déjà sublimé et purifié par leur moyen et leur mélange dans les précédentes Sublimations ; de manière qu'il n'en monte presque rien, et que ce qui montera par ce degré de feu soit très subtil. Ce qui est une chose absolument inutile à l'Œuvre, parce que c'est cela même, qui dans l'Arsenic et dans le Soufre, est cause qu'ils s'enflamment et se brûlent. La raison donc pour laquelle on fait la Sublimation du Soufre et de l'Arsenic, c'est afin qu'en séparant leur terrestréité impure par un régime de feu qui soit propre et convenable, et font exhaler leurs parties les plus subtiles et vaporeuses (qui est ce qui les rend adustible, et qui cause la corruption), il ne nous en reste que cette partie qui consiste en une égalité (c'est-à-dire qui n'est ni trop subtile, ni trop grossière, et qui fait une simple fusion sur le feu sans aucune *adustion*, qui s'exhale et s'en aille en fumée, et sans qu'elle s'enflamme).

Au reste, il est aisé de faire voir que ce qui est le plus subtil est ce qui rend *adustible*, ou qui cause l'*adustion*. Car le feu change facilement en sa nature tout [180] ce qui lui est semblable. Or dans toutes les choses *adustibles*, c'est-à-dire qui brûlent facilement, tout ce qu'elles ont de subtil est plus semblable au feu et ce qui est encore plus subtil lui est encore plus semblable : Et par conséquent, ce qui sera très subtil le sera aussi beaucoup plus. L'expérience le démontre tout de même. Car le Soufre et l'Arsenic, qui n'ont point été sublimés, s'enflamment et prennent feu tout d'abord, et le Soufre encore plutôt que l'Arsenic ; mais quand on les a sublimés, ils ne s'enflamment plus directement, c'est-à-dire d'eux-mêmes ; mais ils se fondent et se *liquéfient*, puis ils s'évaporent, et s'exhalent sans s'enflammer. D'où il est évident que ce que nous avons avancé est véritable.

CHAPITRE XLII

Des Fèces des Corps Métalliques, qu'il faut ajouter aux Esprits pour les sublimer, et quelles doivent être leur quantité et leur qualité

Il faut prendre les *fèces* d'une Matière qui ait le plus de rapport avec les Esprits que l'on veut sublimer et avec laquelle ils se puissent mêler mieux et plus [181] intimement ; parce qu'une Matière, à laquelle les Esprits s'uniront plus exactement, retiendra beaucoup mieux leurs *fèces* et leurs *terrestréités* quand on les sublimerà, qu'une autre qui n'aurait aucune affinité avec eux. Et la raison en est assez évidente d'elle-même. Il est d'ailleurs aisé de faire voir qu'il faut mêler des *fèces* dans la Sublimation des Esprits ; parce que si on sublimait le Soufre et l'Arsenic avec les *fèces* de quelque chose de fixe, leur Substance se sublimerait nécessairement toute entière sans être purifiée et sans aucune séparation du pur d'avec l'impur, comme le savent ceux qui en ont fait l'expérience. Or qu'il faille que les *fèces* aient du rapport avec ces deux Esprits, et qu'ils se mêlent ensemble exactement et en toute leur Substance, la raison en est parce que si ce mélange ne se faisait pas de la sorte, il vaudrait autant n'y rien ajouter : à cause que la Substance des Esprits monterait et se sublimerait toute entière, sans qu'il se fit nulle séparation du pur d'avec l'impur, et sans être nullement purifiée. Car puisque lorsqu'on sublime ces Esprits sans les mêler avec les *fèces*, leur Substance monte et se sublime toute, il faudrait aussi qu'il arrivât la même chose en les sublimant avec des *fèces* avec lesquelles ils ne seraient pas mêlés [182] parfaitement. J'en parle comme savant, et comme l'ayant vu par expérience. Car ayant fait ma Sublimation sans y ajouter des *fèces*, ou en y en mettant, sans que les Esprits s'unissent à elles jusque dans le profond, j'ai perdu ma peine, n'ayant point trouvé que les Esprits eussent été purifiés après avoir été sublimés de la sorte. Mais les ayant sublimés ensuite avec *la Chaux* de quelque Corps Métallique, mon Opération a bien réussi, et j'ai trouvé que ces Esprits avaient été facilement et parfaitement purifiés par ce moyen. Les *fèces*

doivent donc être prises de la Chaux des Métaux, parce qu'avec ces *Chaux*, la Sublimation se fait facilement, et elle est fort difficile à faire avec quelque autre chose que ce soit. Il n'y a donc rien dont on se puisse servir au lieu de ces *fèces* ou de ces *Chaux*. Ce n'est pas que la Sublimation ne se puisse absolument faire sans *la Chaux* des Corps, mais je puis assurer que sans cela elle est 'fort difficile, et d'un travail à désespérer ceux qui le feront, à cause de sa longueur. Il est vrai que la Sublimation qui se fait sans *fèces* et sans aucune *Chaux* des Corps a cet avantage qu'elle est plus abondante, au lieu qu'elle est beaucoup moindre encore avec les *fèces*, et moindre encore avec les *Chaux*. Mais aussi il n'y a pas tant de peine, et il ne [183] faut pas tant de temps à la faire.

Après la *Chaux* des Corps, il n'y a rien dont on se puisse plus utilement servir dans la Sublimation, que des *Sels préparés*, et de tout ce qui est de même nature qu'eux. Car avec les Sels, la Sublimation est fort abondante, et on sépare fort facilement ce qui a été sublimé d'avec les *fèces* et d'avec les *Sels*, parce que ceux-ci se dissolvent, ce que ne fait nulle autre chose dont on se sert pour intermède.

Pour ce qui est de la proportion des *fèces*, on les doit mettre en égale quantité, c'est-à-dire poids pour poids, avec ce qui doit être sublimé. Mais il suffira à un Artiste, qui saura tant soit peu son métier, de ne mettre que la moitié de *fèces* à proportion de ce qu'il sublimera. Et il fera un mal habile Homme s'il s'y trompe. Mais un Artiste expert ne mettra qu'une fort petite portion de *fèces*, à l'égard de ce qu'il doit sublimer : parce que moins il y en aura, et plus abondante sera la Sublimation, pourvu toutefois qu'on diminue le feu à proportion de la diminution des *fèces*. Car il faut donner le feu dans la Sublimation, à proportion des *fèces*. Ainsi il faut faire le feu doux, quand il y a peu de *fèces*, et l'augmenter s'il y en a plus, et le faire fort quand il y en a beaucoup. [184]

Mais parce que l'on ne saurait mesurer le feu, et qu'un Homme, qui n'est pas Artiste, s'y peut facilement tromper, tant à cause de la diverse proportion des *fèces* (que l'on doit observer) qu'à cause de la différence des Fourneaux, et

du bois dont on se sert, et même de la diversité des Vaisseaux, et de la manière de les ajuster dans le Fourneau : qui sont des choses à quoi l'Artiste doit soigneusement prendre garde. Voici une règle générale que l'on doit suivre pour tout cela. Il faut d'abord faire un feu fort doux, pour tirer tout ce qu'il y a de *phlegme* dans ce que l'on veut sublimer. Après quoi, si par ce premier degré de feu l'on voit qu'il ait monté quelque autre chose que le *phlegme*, il ne faudra pas augmenter le feu tout à coup, mais peu à peu, afin de pouvoir tirer, par le même degré du feu fort doux, la partie la plus subtile de la Matière que l'on sublime, et qu'il faut ou mettre à part, ou jeter, parce que c'est ce qui fait l'adustion. Et il faudra augmenter le feu quand il aura monté quelque peu de cette partie subtile, ou du moins une quantité qui ne soit pas considérable. Pour le connaître, on n'aura qu'à passer *une languette de drap* ou un tuyau enveloppé de soie ou de laine, dans le trou qui est au haut de l'*Aludel*. [185] Car s'il ne s'attache que peu de chose à *la languette*, ou que ce qui s'y attachera soit bien pur, ce sera une marque que le feu est trop doux, et qu'il faut l'augmenter. Que si au contraire il s'en attache beaucoup, ou si ce qui s'y attachera est impur, c'est un signe que le feu est trop fort, et qu'il le faut diminuer. Mais s'il s'en attache beaucoup, et de bien pur, on aura trouvé le véritable degré du feu, selon la proportion des *fèces*. Or on connaîtra, en retirant la *languette* de l'*Aludel* si ce qui sublime est pur ou impur : Comme de la quantité et de la pureté ou de l'impureté de ce qui s'y attachera, on pourra facilement imaginer y trouver quel doit être le véritable régime du feu dans toute la Sublimation sans s'y pouvoir tromper.

À l'égard de la nature des *fèces*, dont on se doit servir pour la Sublimation, les meilleures sont les *Écailles* ou *Paillettes de Fer*, ou bien de *Cuivre brûlé*, qu'on appelle communément (*Æs Ustum*) parce qu'ayant moins d'humidité, elles boivent plus aisément le Soufre et l'Arsenic, et s'y attachent plus fortement comme le savent ceux qui en ont fait l'expérience. [186]

CHAPITRE XLIII

Des fautes que l'on peut faire, et qu'il faut éviter, à l'égard de la quantité des fèces et de la disposition du Fourneau en sublimant le Soufre et l'arsenic. De la manière de faire les Fourneaux, et de quel bois on se doit servir

Afin donc que l'Artiste évite toutes les fautes qu'il pourrait faire par ignorance en sublimant ces deux Esprits, je l'avertis premièrement que s'il y mêle beaucoup de *fèces*, rien de l'Esprit ne se sublimera, à moins qu'il n'augmente le feu à proportion, comme je l'ai déjà dit en enseignant la manière de bien proportionner le feu. Que s'il se met fort peu de *fèces* ou que ces *fèces* ne soient de la *chaux* des Métaux, et s'il manque à trouver la proportion du feu, les Esprits, qu'on veut sublimer, monteront tous tels qu'ils sont, sans être nullement purifiés. J'ai tout de même enseigné le moyen de trouver cette proportion. On peut encore manquer par le *Fourneau*. Car un grand Fourneau fait un grand feu, et s'il est petit, il en fait un petit, pourvu que le bois qu'on y met, et que les *Registres* (ou les trous) qu'on fait aux Fourneaux [187] pour donner de l'air, soient faits à proportion. Si l'on mettait donc beaucoup de Matière à sublimer sur un petit Fourneau, il ne donnerait pas assez de chaleur pour la pouvoir élever. Et si l'on en mettait peu dans un grand Fourneau, le trop grand feu dissiperait toute la Matière, et la réduirait en fumée. De même, quand le Fourneau est fort épais, il fait un feu resserré fort, et s'il est mince, le feu en est rare et faible ; et en cela on se peut aussi tromper. Si les *Registres* du Fourneau sont grands, il fera un feu clair et grand, et le feu sera faible s'ils sont petits. De même, quand le Vaisseau est posé, s'il y a une grande *distance* entre lui et les côtés du Fourneau, il fera un grand feu, qui sera moindre s'il y a moins d'espace entre eux. Et en tout cela on fait souvent de grandes fautes.

Pour les éviter, l'Artiste doit faire son *Fourneau* conforme au degré du feu qu'il veut donner. Ainsi, s'il veut faire un feu fort et violent, il doit faire son Fourneau épais avec de grands *Registres*, et si large qu'il ait un grand *espace*

entre son Vaisseau sublimatoire et les côtés du Fourneau. Que s'il veut que son feu soit médiocre ou faible, il doit donner à toutes ces choses une étendue plus médiocre et plus petite. [188]

Je vais t'enseigner le moyen de trouver toutes ces proportions, et celle qui sera la plus propre pour quelque Opération que tu veuilles faire, et je te dirai comment tu en dois faire l'expérience pour en être assuré.

Si tu veux donc faire une grande Sublimation, tu dois avoir un *Aludel* si grand, que toute la Matière que tu mettras dans le fond de ton Vaisseau ne tienne qu'un empan de hauteur. Tu mettras ensuite cet *Aludel* dans un Fourneau si large que, le Vaisseau étant posé au milieu, il y ait tout au moins deux pouces de distance entre lui et les côtés du Fourneau, auquel il faudra faire des trous, ou *Registres*, qui soient espacés également, afin que la chaleur se communique également partout. Après tu mettras une barre de fer épaisse d'un pouce au milieu du Fourneau, qui soit fortement appuyée sur les deux côtés et élevée au-dessus du fond du Fourneau d'un bon empan, sur laquelle tu poseras ton *Aludel*, que tu joindras d'espace en espace au Fourneau, afin qu'il soit plus ferme. Alors fais du feu, et prends garde si la fumée sort bien, et si la flamme va librement par tout le Fourneau, et si elle est tout autour de l'*Aludel*. Car si cela est, ce sera une marque que la proportion est bien observée ; sinon [189] la proportion n'est pas bonne, et il faudra élargir les *Registres*. Après quoi, si l'opération se fait mieux, cela sera bien de la sorte ; sinon la faute proviendra de ce qu'il n'y aura pas assez d'intervalle entre le Fourneau et l'*Aludel*. Ainsi il faudra ratisser les côtés du Fourneau, pour donner plus d'ouverture et de jour ; puis essayer comment cela fera continuant à ratisser les côtés du Fourneau et à agrandir les *Registres* jusqu'à ce qu'il ne reste plus de fumée au dedans, que la flamme paraisse claire autour de l'*Aludel*, et que la fumée sorte librement par les *Registres*. Cette instruction suffit, quelque quantité de Matière que l'on veuille sublimer, pour imaginer et pour trouver la juste proportion du Four-

neau, celle de la grandeur des *Registres* qu'il y faut faire, et celle encore de la distance qu'il doit y avoir entre l'*Aludel* et le Fourneau.

Pour ce qui est de l'*épaisseur du Fourneau*, elle dépend du feu que vous y voulez faire. Car si votre feu doit être grand, il faut que le Fourneau ait plus d'épaisseur ; et cette épaisseur doit être toujours d'un bon empan. Que si le feu est médiocre, le Fourneau sera assez épais de la largeur de la main. Et si le feu est petit, il suffira que le Fourneau ait deux pouces d'épaisseur. Cette même proportion [190] se doit encore prendre *du bois* dont l'Artiste se sert. Car le bois solide et serré fait un feu fort, et qui dure beaucoup. Celui qui est spongieux et léger fait un feu faible et qui ne dure guère. Le bois sec fait un grand feu, mais de peu de durée. Le bois vert, au contraire, fait le feu faible, et qui dure longtemps.

C'est donc par l'espace qui est entre l'*Aludel* et les côtés du Fourneau, par la grandeur et la petitesse des *Registres*, par l'épaisseur ou la délicatesse des murs du Fourneau, et par la diversité du bois, que l'on connaîtra véritablement les divers *régimes* et les différents *degrés du feu*. Comme ce sera de l'ouverture, grande ou petite, tant des *Registres* que des *Portes*, par où l'on met le bois dans le Fourneau, et de la quantité et différence du bois dont on se sert, que l'on connaîtra quelle doit être précisément la durée du feu, et combien chaque sorte de feu durera également, dans un même degré. Ce qui est très nécessaire et d'une grande utilité à l'Artiste ; parce que cette connaissance lui épargnera plus de peine qu'on ne saurait croire. C'est pourquoi on doit mettre en pratique, et faire expérience de tout ce que nous venons de dire ; n'y ayant que la pratique et l'exercice qui puisse rendre un Homme habile et expert en toutes ces choses.

[191]

CHAPITRE XLIV

De quelle matière et de quelle figure l'Aludel doit être

Pour avoir un bon *Aludel*, ou Vaisseau sublimatoire, il faut qu'il soit fait de verre et fort épais. Car il ne serait pas bon de toute autre matière, n'y ayant que le verre qui soit capable de retenir les Esprits, les empêcher de s'exhaler et d'être consumés par le feu ; à cause que le verre n'a point de *pores* ; au lieu que les autres matières étant *poreuses*, les Esprits sortent et s'en vont peu à peu au travers de leurs pores. Les Métaux même ne valent rien à faire ces sortes de Vaisseaux ; parce que les Esprits ayant une grande affinité avec eux, ils les pénètrent, s'y attachent, et passent par conséquent aisément tout au travers, comme on le doit inférer de ce que nous avons dit ci-devant, et comme l'expérience le fait voir. D'où il s'ensuit qu'il n'y a point d'autre matière que le verre seul, dont nous puissions utilement nous servir à faire les Vaisseaux sublimatoires.

Il faut donc faire une *Cucurbite* de verre qui soit ronde, dont le fond ne soit pas fort arrondi, mais presque plat, au milieu [192] de laquelle il faut faire en dehors un cercle ou ceinture de verre, qui l'environne tout autour ; et sur ce cercle il faut élever une *paroi* ronde, qui avance autant en dedans que le couvercle de la Cucurbite a d'épaisseur ; afin que dans cet espace le couvercle puisse entrer à l'aise et sans peine, et il faut que ce couvercle ait autant de hauteur ou environ, qu'en a la *paroi* de la Cucurbite au-dessus du cercle. De plus, il faut faire deux couvercles à proportion de la concavité de ces deux *parois*, lesquels soient égaux, de la grandeur d'un empan, qui soient faits en pointe ou en pyramide ; au sommet de chacun desquels il y ait deux trous égaux, et assez grands pour y pouvoir faire entrer une grosse plume de poule, comme il se verra plus clairement par ce que je dirai ci-après. Or la raison en général pour laquelle on doit faire l'*Aludel* de la manière que je viens de dire, c'est afin que l'Artiste en puisse tourner et remuer le couvercle, comme il lui plaira ; et que

ces deux pièces joignent si exactement l'une à l'autre, que s'il est besoin qu'elles demeurent sans être lutées, les Esprits pour cela ne puissent point en sortir ; que si quelqu'un peut imaginer quelque chose de mieux et de plus propre (pour faire cette Opération), ce que j'enseigne ici, [193] ne doit pas l'empêcher de s'en servir.

Il y a encore une autre raison particulière qui oblige à faire l'*Aludel* comme je l'ai dit ; qui est, afin que la partie supérieure de la *Cucurbite* (c'est-à-dire tout ce qui est au-dessus de la ceinture de verre) entre entièrement dans son couvercle, et qu'ainsi la *Cucurbite* y entre jusqu'à moitié. Car la fumée ayant cela de propre qu'elle monte toujours et qu'elle ne descend jamais ; je crois avoir trouvé par là le meilleur moyen qu'on puisse imaginer pour empêcher que les Esprits ne s'échappent et ne se dissipent point ; ce que par l'expérience l'on trouvera être vrai.

Au reste, il y a une Maxime générale qu'il faut observer en toutes les Sublimations, qui est que l'on doit nettoyer et vider fort souvent le haut du couvercle de l'*Aludel*, en ôtant ce qui aura monté, de crainte que s'il s'y assemblait trop de Matière, elle ne retombât dans le fond du Vaisseau ; et qu'ainsi, comme il faudrait recommencer souvent, la Sublimation ne fût trop longtemps à se faire. Il faut encore avoir soin d'ôter et de mettre à part la Poudre qui aura monté, et qui se trouvera proche du trou qui est au haut du couvercle, et ne la pas mêler avec ce qui sera fondu et entassé par grumeaux, [194] et avec ce qui se trouvera clair et transparent ; soit qu'il soit demeuré au fond, soit qu'il soit monté, et qu'il se soit attaché aux côtés du Vaisseau : parce que toutes ces Matières ont moins d'*adustion* que ce qui aura monté proche du trou du couvercle, comme je l'ai fait voir ci devant par raison et par expérience.

Au reste, on connaîtra que la Sublimation sera bonne et bien faite si la Matière sublimée est claire et luisante, et si elle ne se brûle et ne s'enflamme point. C'est ainsi que se doit faire la Sublimation du Soufre et de l'Arsenic pour être parfaite. Que si l'on ne trouve pas la Matière telle que nous venons

de le dire, il faudra la resublimer par elle-même (c'est-à-dire sans y rien mêler), en observant toutes les circonstances que nous avons marquées, jusqu'à ce qu'elle soit de la manière que nous avons dit.

CHAPITRE XLV

De la Sublimation du Mercure

Nous avons maintenant à parler de la Sublimation de l'Argent-vif, et à dire pourquoi on la doit faire. Cette Sublimation ne consiste qu'à purger parfaitement le Vif-argent de sa *terrestréité*, et à [195] lui ôter son *aquosité* ou humidité superflue. Car n'ayant point d'*adustion* (c'est-à-dire ne se pouvant brûler), nous ne devons point nous mettre en peine de la lui ôter.

Le meilleur moyen qu'il y ait de séparer la terrestréité superflue de l'Argent-vif, c'est de le mêler avec des *feces*, ou avec des choses avec lesquelles il n'ait nulle affinité. Pour cet effet on se servira, par exemple, de toutes les sortes de Talc, ou bien de Coquilles d'œuf calcinées, ou de verre pilé fort menu, et de toutes les sortes de Sels, après les avoir préparés (ou *décrépites*). Car tout cela le nettoie et le purge fort bien. Au lieu que tout ce qui a affinité avec lui, à la réserve des Corps parfaits, non seulement ne les nettoie point, mais le corrompt et le noircit ; parce que ce sont des choses qui toutes ont un Soufre combustible, lequel, dans la Sublimation, venant s'élever avec l'Argent-vif, le gâte et le corrompt. Ce qui se voit manifestement par l'expérience. Car si l'on sublime le Mercure avec de l'Étain ou du Plomb, on trouvera que cette Sublimation l'aura rendu tout noir. Il vaut donc mieux la sublimer avec qui n'a nulle ressemblance naturelle avec lui, qu'avec les choses qui lui sont semblables. Il est [196] vrai néanmoins que si ces choses-là n'avaient point de mauvais Soufre, la Sublimation de l'Argent-vif se ferait mieux avec elles qu'avec toutes les autres : parce que, comme il s'unirait mieux avec elles, elles le nettoieraient aussi beaucoup mieux. Ainsi le Talc est le meilleur *intermède*, ou moyen qu'on puisse

employer pour sublimer le Mercure, parce que ces deux Matières n'ont nulle affinité, et que d'ailleurs le Talc n'a point de Soufre.

Pour ôter de l'Argent-vif l'humidité superflue, lorsqu'on le mêle aux *Chaux*, avec lesquelles on le doit sublimer, il faut le broyer et le mêler avec elles en arrosant l'Amalgame avec du vinaigre, ou avec quelque autre liqueur semblable, jusqu'à ce qu'il ne paraisse point de Mercure. Et ensuite on fera évaporer, sur un feu doux, la liqueur dont on l'aura arrosé. Car par ce moyen l'*aquosité* du Mercure s'évaporerait aussi. Mais il faut prendre garde que la chaleur soit si douce qu'elle ne fasse pas monter toute la Substance du Mercure. En l'arrosant donc, le broyant et le faisant évaporer doucement par plusieurs fois, on lui ôtera la plus grande partie de son humidité, et ce qui en restera s'en ira en le sublimant une seconde fois. Or lorsqu'on le verra plus blanc que la neige, et qu'il demeurera [197] attaché au côté du Vaisseau sublimatoire, comme s'il était mort (n'ayant plus nul mouvement) ou il faudra lors recommencer à le sublimer par lui-même, sans aucunes *fèces*, à cause que ce qu'il a de fixe s'attache aux *fèces*, et il y tiendrait si fortement qu'il n'y aurait plus moyen de l'en pouvoir séparer, ou bien il faudra par après en fixer une partie, comme je l'enseignerai ensuite dans un Chapitre que je ferai exprès pour cela ; et resublimer sur cette partie fixe ce qui restera, afin de le fixer tout de même, et le mettre à part. Et pour savoir s'il sera fixe, on en fera l'essai en le mettant sur le feu. Car s'il fait une bonne fusion, on doit être assuré que la partie qui n'est pas fixe a été suffisamment sublimée. Que si cette partie n'est pas bien fondante, vous lui ajouterez quelque peu d'Argent-vif qui ait été sublimé, mais qui ne soit pourtant pas fixe, et vous le resublimerez jusqu'à ce qu'il devienne fusible. Et quand vous le verrez fort blanc, luisant et transparent, c'est une marque qu'il est parfaitement sublimé et purifié. Et s'il n'a pas toutes ces qualités, ce sera un signe que la Sublimation n'est pas parfaite.

N'épargnez donc point votre peine à le purifier par la Sublimation. Car telle que sera la *purification* que vous lui aurez [198] donnée, telle sera aussi la

perfection qui s'en suivra, dans la projection que vous en ferez sur les Corps imparfaits et sur l'Argent-vif cru, c'est-à-dire qui n'aura point été préparé. C'est pourquoi il y en eu qui, par la projection qu'ils en ont faite sur les Corps imparfaits, l'ont changé ou en Fer, ou en Plomb, ou en Cuivre, ou en Étain. Ce qui n'est provenu que de ce qu'il n'a pas été bien purifié, c'est-à-dire qu'on ne lui a pas ôté sa *terrestreté* et son *aquosité* superflue, ou qu'on n'en a pas séparé le Soufre ou l'Arsenic qui étaient mêlés avec lui. Que si on le purifie parfaitement par la Sublimation, et si on lui donne la perfection qu'il peut avoir, ce sera une Teinture pour le blanc fixe et véritable, qui n'aura pas sa pareille.

CHAPITRE XLVI

De la Sublimation de la Marcassite

Après avoir suffisamment parlé de la Sublimation de l'Argent-vif, et pourquoi on la fait, voyons maintenant comment on doit sublimer la Marcassite. On la sublime en deux manières : l'une sans faire rougir l'*Aludel*, et l'autre en le faisant rougir. Ce qui se fait ainsi, à cause [199] qu'elle est composée de deux différentes Substances qui sont un Soufre pur, mais qui n'est pas fixé, et un Argent-vif mortifié. La première de ces Substances peut servir de Soufre, et l'autre peut tenir lieu d'Argent-vif mortifié et médiocrement préparé. Nous pouvons donc prendre cette dernière Substance de la Marcassite, et nous en servir au lieu d'Argent-vif, et ainsi nous n'aurons que faire de l'Argent-vif, ni de prendre la peine de le mortifier. Or pour sublimer la Marcassite, il la faut broyer et la mettre dans l'*Aludel*, et faire sublimer tout son Soufre par une chaleur qui soit si bien conduite que le Vaisseau ne rougisse point ; ayant soin d'ôter fort souvent le Soufre qui se sublimerá, pour la raison que nous en avons dite ; augmentant ensuite le feu peu à peu, jusqu'à ce que l'*Aludel* et la Marcassite même deviennent rouges. Et la première Sublimation de la Marcassite se doit faire dans le Vaisseau sublimatoire, jusqu'à ce que le Soufre en soit séparé ;

puis continuer tout de suite l'opération dans le même Vaisseau, jusqu'à ce que toutes les deux parties sulfureuses de la Marcassite soient sorties. Ce que tu reconnaîtras évidemment par les expériences suivantes.

Quant tout le Soufre sera sublimé, tu [200] verras que ce qui ce sublimera par après, sera d'une couleur très blanche, mêlée d'un bleu céleste, fort clair et fort agréable. Tu le connaîtras encore de la manière que je vais te dire. Tout ce qui sera de nature sulfureuse brûlera, prenant feu et jetant une flamme semblable à celle que fait le Soufre. Au lieu que ce qui est sublimé à la seconde fois, et après que tout le Soufre sera monté, ne s'enflamme point et n'a nulle des autres propriétés du Soufre, c'est-à-dire qu'il n'en a ni la couleur, ni l'odeur ; mais il ressemblera à de l'Argent-vif mortifié par plusieurs Sublimations.

CHAPITRE XLVII

Du Vaisseau propre à bien sublimer la Marcassite

On ne peut point avoir de cette Matière qu'en sublimant la Marcassite d'une manière toute particulière. Pour cet effet, il faut avoir un Vaisseau de terre bien fort et bien cuit, qui soit long de la moitié de la hauteur d'un homme, c'est-à-dire environ de trois pieds, et large à y pouvoir mettre la main. Ce Vaisseau sera de deux pièces, afin que le fond, qui doit être fait de la forme d'un [201] plat fort creux, puisse se démonter et se rejoindre au corps du Vaisseau ; et il faut qu'il soit plombé bien épais, depuis la bouche jusqu'à une *palme* près du fond. Après quoi on lui appliquera un *chapiteau*, ou *chappe*, qui doit avoir un *bec* fort large. Voilà quel doit être le Vaisseau pour faire cette Sublimation. Ayant bien joint ensemble avec de bon lut les deux pièces de ce Vaisseau, mis la Marcassite dans le fond et ajusté le *chapiteau*, on le posera dans un Fourneau, qui soit propre à donner une forte ignition à la Matière, c'est-à-dire qui la fasse bien rougir, comme est celle qu'on donne à l'Argent et au Cuivre pour les fondre, en cas que l'on ait besoin d'un tel degré de feu. On

fermera l'ouverture du Fourneau avec une plaque ou un rond qui ait une ouverture au milieu, par où l'on fera passer le Vaisseau, et on lutera cette plaque tout autour du Fourneau et du Vaisseau, de peur que si le feu venait à passer entre deux, il ne nuisit à l'opération, et qu'il n'empêchât la Matière qui se sublimera, de s'attacher aux côtés du Vaisseau. Il faudra faire à cette plaque quatre petits *Registres*, que l'on pourra laisser ouverts et fermer quand il sera besoin, ou pour donner plus d'air, ou même pour jeter par là du charbon dans le [202] Fourneau. On fera encore quatre autres *Registres* semblables dans les côtés du Fourneau, qu'on placera de telle manière que chacun de ceux-ci se trouve entre deux de ceux qui seront à la plaque. Et ces *Registres* serviront tout de même à jeter du charbon dans le Fourneau. On fera encore six ou huit petits trous, larges à pouvoir y mettre le petit doigt, qui demeureront toujours ouverts, afin que la fumée du Fourneau puisse librement sortir par là. Il faut que ces trous soient faits entre la plaque et les côtés du Fourneau.

Au reste, un Fourneau, pour être propre à donner une bonne ignition, doit avoir les côtés hauts de deux coudées, et il faut qu'au milieu il y ait une plaque de fer percée de plusieurs petits trous, qui soit fortement lutée avec les côtés du Fourneau. À l'égard des trous, on doit les faire étroits par haut, allant toujours en élargissant par bas, et ils doivent ressembler à une pyramide ronde. On les fait de cette manière afin que la cendre, les charbons et les autres choses qui tomberont dedans en sortent plus aisément, et que par ce moyen ces trous, demeurant toujours ouverts, l'air entre plus librement par là dans le Fourneau. Car plus un Fourneau reçoit d'air par les trous [203] d'en bas, plus il est propre à donner un grand feu, et à faire une forte *ignition*, c'est-à-dire à enflammer et à rougir la Matière, comme l'expérience te le fera connaître si tu mets la main à l'œuvre.

La raison pour laquelle le Vaisseau, dont on se sert pour sublimer la Marcassite, doit être fort long, c'est afin que la plus grande partie, étant hors du Fourneau, et par conséquent fort éloignée de la chaleur, elle ne s'échauffe

point, et que les vapeurs qui monteront de la Matière qui sublime, rencontrant les côtés du Fourneau frais, elles s'y attachent, et qu'elles ne trouvent point d'issue, ni rien qui les consume, ni qui les détruise, comme elles feraient si le Fourneau était largement échauffé partout. Je le sais par expérience, car ayant voulu faire cette Sublimation dans de petits *Aludels*, je trouvai que rien ne s'était sublimé, par ce que l'*Aludel* étant fort court, il avait été autant échauffé en haut qu'en bas. Ce qui avait été cause que tout ce qui sublimait s'exhalait continuellement en fumée et sans que rien s'attachât aux côtés du Fourneau, tout s'en allait peu à peu par les *pores* que la chaleur avait ouverts. C'est donc une règle générale pour toutes les Sublimations, que le Vaisseau doit être long, afin qu'il [204] y en ait une bonne partie qui ne ressente point la chaleur, et qui soit toujours froide.

J'ai dit qu'il fallait plomber ou vernir la plus grande partie de l'*Aludel* (pour faire : bien la Sublimation de la Marcassite). C'est afin qu'à l'endroit où on le plombera, il n'y ait point de *pores* ; parce que autrement les vapeurs qui monteraient pendant la Sublimation s'échapperaient par là. C'est pourquoi on plombe tout l'endroit du Vaisseau où elles montent, afin de les empêcher de sortir. Mais on ne plombe point le fond, parce que (comme le *Vernis*, qu'on fait au Vaisseau de terre avec du Plomb, est une vitrification), et que le fond de l'*Aludel*, étant continuellement dans le feu, il rougit, ce *Vernis* ou cette *vitrification* se fondrait ; et par conséquent la Matière se fondrait, et se vitrifierait aussi ; le verre ayant cela de particulier, que (lorsqu'il est en fusion) il n'y a rien qu'il ne détruise, et qu'il ne change en sa nature.

L'Artiste ayant considéré toutes ces choses, et en sachant les causes et les raisons, comme nous venons de les dire, il allumera le feu sous son *Aludel*, qu'il continuera d'entretenir toujours jusqu'à ce qu'il soit assuré par les épreuves qu'il en fera, que tout ce qui pouvait se [205] sublimer de sa Matière soit monté. Cette épreuve se fait par le moyen d'une petite verge de terre, qui soit bien cuite, et qui ait reçu un trou au milieu qui la perce jusqu'à moitié de sa

longueur, qu'on fera entrer dans l'*Aludel* par le trou qui est en haut, et qu'on approchera à un pouce près de la Matière qui se sublime. Et après que l'on aura tenu là quelque temps cette verge, on la retirera. Et si l'on voit qu'il soit entré quelque chose de la Matière dans le trou de cette verge, ce sera une marque assurée que la Sublimation ne sera pas achevée. Que s'il n'y a rien, tout sera entièrement sublimé. Cette épreuve servira pour toutes les autres Sublimations.

CHAPITRE XLVIII

De la Sublimation de la Magnésie et de la Tutie, et des Corps imparfaits

La Sublimation de la Magnésie et de la Tutie se fait pour la même raison et de la même manière que nous venons de dire que se sublime la Marcassite. Car toutes ces Matières ne peuvent être sublimées sans une forte *ignition* (c'est-à-dire sans que la Matière et l'*Aludel* ne rougissent) et ne demeurent [206] longtemps en cet état. C'est pourquoi ces Matières se subliment toutes pour la même raison, ont les mêmes causes, les mêmes expériences, et conviennent toutes généralement en cela, que toutes les Matières qui se subliment avec *ignition*, ou *inflammation*, se subliment sans aucune *addition* de *fèces* ; parce qu'elles en ont assez en elles-mêmes, et plus qu'il n'est nécessaire ; ce qui est cause qu'elles sont si difficiles à sublimer.

Tous les Corps imparfaits se subliment de la même manière. Et il n'y a point d'autre différence, si ce n'est que le feu doit être bien plus fort pour faire leur Sublimation, que pour celle de la Magnésie, de la Marcassite et de la Tutie. Il n'y a point de différence non plus entre les Sublimations particulières de chaque Corps, si ce n'est qu'il y en a quelques uns qui ne sauraient se sublimer si on ne leur ajoute quelque Matière qui leur aide, et qui les élève, au lieu que les autres n'en ont point besoin.

Or il y a deux choses à observer dans la Sublimation des Corps, qui la rendent plus aisée, comme l'expérience l'a fait voir. La première est qu'il ne faut pas mettre beaucoup de Matière tout à la fois dans le fond de l'*Aludel*, parce que s'il [207] y en avait quantité, la Sublimation ne s'en ferait pas bien. L'autre est que le fond de l'*Aludel*, soit tout plat et nullement creux, afin que le Corps, dont on ne fera qu'une couche fort mince, et toute unie dans le fond du Vaisseau, puisse être élevée partout également. Vénus et Mars sont les deux Corps qui ont besoin d'*addition* pour les élever, à cause qu'ils sont fort longs à fondre. On ajoute pour cet effet de la Tutie à Vénus, et de l'Arsenic à Mars ; et avec ces deux Matières, ces Métaux se subliment facilement, parce qu'ils ont grande conformité avec eux. Avec cette précaution, on les sublimerait de la même manière que la Tutie et les autres Matières, et on observerait la même méthode et la même épreuve que dans la Marcassite.

CHAPITRE XLIX

De la Descension et du Moyen de purifier les Corps avec les Pastilles

Après la Sublimation, nous avons à parler de la *Descension*, de laquelle nous dirons les usages et la pratique toute entière. On l'a inventée pour trois usages. Le premier, afin que la Matière qui a été enfermée dans le Vaisseau, qu'on [208] appelle le *Descensoire* chimique, étant en fusion, descende et sorte par le trou qui est au fond de ce Vaisseau, et que nous connaissons par là, que cette Matière s'est fondue d'elle-même.

Le second usage de la *Descension* est qu'elle garantit de la *Combustion* les Corps qui sont faibles (c'est-à-dire qui s'évaporent facilement étant en fusion), quand ils ont repris corps après avoir été calcinés. Car quand on veut faire reprendre corps aux Métaux qui ont été réduits en chaux, comme c'est une chose qui ne se peut pas faire tout à la fois, mais successivement, et une partie après l'autre : si la partie, qui est redevenue en sa première nature de Métal, ne se

séparait pas d'abord du reste, qui est en chaux ; et si elle devait demeurer en fusion jusqu'à ce que toute la chaux soit fondue, et eût repris corps ; il est certain qu'une bonne partie de ce qui s'est premièrement fondu s'exhalerait. Il a donc fallu trouver une invention pour séparer d'abord ce qui se fond, afin de l'ôter de dessus le feu, qui le fait exhale : Et cela se fait par le moyen du Vaisseau *Descensoire*.

Le dernier usage de la *Descension*, c'est qu'elle dépure les Corps, en les séparant des choses qui leur sont étrangères. Car tout ce qui est de pur, se fond et descend, [209] et par ainsi, tout ce qui n'est pas de sa même nature demeure dans le Vaisseau. Voilà les usages de la *Descension*.

Disons maintenant comment elle se fait, et comment doit être fait le Vaisseau dont on se sert pour la faire. Il faut que ce Vaisseau soit fait en pointe, et que ses côtés, qui doivent être fort unis, aillent toujours en rétrécissant également par bas, se terminant en pointe dans le fond, comme un entonnoir, afin que tout ce qui se fondra descende facilement dans le fond, sans que rien ne l'arrête. Le couvercle de ce Vaisseau (s'il en doit avoir un) sera fait comme un plat tout uni, et de telle manière qu'il joigne fort exactement au Vaisseau ; et tous deux doivent être faits de bonne terre, et bien ferme, qui ne se fêle ni ne se crevasse pas aisément au feu, quelque fort qu'il puisse être. On mettra dans ce Vaisseau la Matière qu'on a dessein de faire descendre, étant en fusion, sur des verges rondes qui soient faites de terre bien cuite, et qu'on appliquera dans le Vaisseau de telle manière quelles soient plus proches du couvercle que du fond. Après quoi on y mettra le couvercle, qu'on joindra exactement au Vaisseau, et ensuite on allumera des charbons sur ce couvercle, que l'on entretiendra continuellement avec le [210] soufflet, jusqu'à ce que toute la Matière étant fondue, elle descende dans le Vase qui est au-dessous. Que si la Matière est difficile à fondre, au lieu de la mettre sur ces verges de terre, on la posera sur une plaque, ou toute unie, ou tant soit peu creuse, de laquelle elle puisse couler facilement lorsqu'elle sera fondue, en inclinant le haut du Vaisseau *Descensoire*

pour la faire tomber. Car de cette manière la Matière, se tenant mieux et plus longtemps sur la plaque que sur des verges de terre, elle en recevra aussi mieux l'impression du feu ; et par conséquent elle se fondra beaucoup mieux. Outre qu'en penchant de fois à autres le Vaisseau *Descensoire*, on pourra connaître plus aisément quand la Matière sera fondue.

Voilà quelle est la manière de purger les Corps par la *Descension*. Mais on les purge encore mieux de leurs *terrestréités* par les *Pastilles*, en leur faisant reprendre Corps après les avoir calcinés. Et cette façon de les purifier est la même que celle qui se fait par le *Descensoire*. En voici la manière. Il faut prendre le Corps qu'on veut purifier et le mettre, ou en menues pièces, ou en limaille, ou, pour mieux faire, en chaux, et le mêler avec quelque chaux qui ne soit point fusible. [211] Puis mettre le tout dans le *Descensoire*, et le fondre à fort feu, jusqu'à ce que le tout, ou la plus grande partie, se soit remise en Corps. Car nous avons trouvé par expérience que les Corps sont nettoyés par ce moyen de beaucoup de *terrestréité*. Ce n'est pas pourtant que par là ils soient entièrement purifiés, comme ils le peuvent être parce que nous savons être capable de donner la perfection. Mais c'est une *mondification* qui leur est utile, et qui les rend plus propres à la transmutation, lorsque l'on fait projection sur eux de la Médecine pour leur donner la perfection ; étant pour eux une préparation à la recevoir. Nous dirons dans la suite tout ce qui est nécessaire pour cela.

CHAPITRE L

De la Distillation ; de ses Causes, et des trois manières de la faire ; par l'Alambic, par le Descensoire, et par le Filtre

Nous avons maintenant à parler de la *Distillation* et de ses Causes. La *Distillation* est une élévation qui se fait des vapeurs *aqueuses* dans un Vaisseau propre. Il y en a de plusieurs sortes, [212] selon la diversité des choses qu'on peut distiller. Ainsi il y en a une qui se fait par le feu, et l'autre sans feu : La

première se fait en deux manières, ou par l'élévation des vapeurs dans l'Alambic, ou par le *Descensoire* chimique, par le moyen duquel on tire l'huile des Végétaux. La *Distillation* qui se fait sans feu est celle que l'on fait par le *Filtre*.

Le principal usage de toutes les *Distillations* en général, c'est pour purifier les Liqueurs des *fèces*, lesquelles, étant mêlées et confondues avec elles, les rendent troubles ; et pour les empêcher aussi par ce moyen de se gâter et de se corrompre.

L'usage particulier de la *Distillation*, qui se fait par l'élévation et par le moyen de l'Alambic, c'est pour avoir une Eau pure, sans mélange d'aucunes fèces. Car l'expérience fait voir évidemment que l'Eau qui a été distillée deux ou trois fois, ne laisse ni ne dépose nulles *fèces* terrestres. Or ce qui oblige d'avoir des Liqueurs ainsi purifiées, c'est afin que si on a besoin d'abreuver, ou de faire quelque *imbibition* sur les Esprits, ou sur les Poudres médicinales, on la puisse faire avec une Eau si pure, qu'après qu'elle sera exhalée par la chaleur, elle ne laisse aucune impureté qui infecte, ni qui gâte nos Médecines, ni les Esprits que nous aurons purifiés. [213]

Pour ce qui est de la *Distillation* qui se fait par bas ou par le *Descensoire*, on ne l'a inventée qu'afin de tirer, de ce que l'on distille, l'huile toute pure et naturelle. Parce que l'on ne peut la tirer naturelle ni *combustible* par l'Alambic, et on la tire ainsi par le *Descensoire*, afin de conserver sa couleur, qui est mêlée parmi sa Substance. Car il peut arriver qu'on ait besoin de cette couleur.

L'autre espèce de *Distillation*, qui se fait sans feu par le moyen du *Filtre*, est pour avoir seulement de l'Eau bien claire. Nous allons voir maintenant comment l'on doit faire toutes ces *Distillations*, et nous en dirons par même moyen les Causes et les Expériences.

La *Distillation* par l'élévation des vapeurs ou par l'*Alambic* se fait en deux manières : ou en posant une *Cucurbite* dans une terrine pleine de cendres qui servent d'*intermède*, ou en mettant la *Cucurbite* dans un Chaudron ou dans

quelque autre Vaisseau de cuivre plein d'eau, et en l'accommodant tout autour avec des herbes ou de la laine, de peur que si elle n'était ainsi arrêtée et soutenue, elle ne vacillât dans l'eau, et qu'elle ne se rompît en venant à heurter contre les bords du Vaisseau, avant que la *Distillation* fût achevée. Or il y a cette différence entre [214] ces deux *Distillations*, que celle qui se fait *avec les cendres* se fait à un feu plus grand, plus âpre, et plus fort ; et que celle *du bain* se fait par une chaleur douce et lente, parce que l'eau, qui sert d'*intermède* ou de milieu dans cette dernière espèce de *Distillation*, ne s'échauffe pas si fortement que fait la cendre. Et c'est pour cela que dans celle-ci, ce qui distille est coloré, et que les parties les plus grossières et terrestres montent aussi bien que les subtiles ; au lieu que dans celle qui se fait *au bain* il n'y a que les parties les plus subtiles qui s'élèvent, sans être colorées, et elles ressemblent bien plus à de l'Eau toute simple. D'où il s'ensuit que dans la *Distillation* au bain, il se fait une séparation plus subtile des parties de la Matière qu'on distille, que par celle qui se fait au feu de cendres. Ce que je sais par expérience. Car ayant distillé de l'huile par le feu de cendres, je trouvai mon huile qui avait passé dans le Récipient, sans que presque elle eût été altérée ; et pour faire la séparation de ses parties, je fus contraint de la distiller par le bain, sans quoi je ne l'aurais jamais pu faire. Mais l'ayant distillée au bain pour la seconde fois, je séparai mon huile en ses parties élémentaires, et je tirai une Eau très blanche et très claire d'une huile, [215] qui était parfaitement rouge. De sorte que toute la rougeur de l'huile demeura dans le fond de la *Cucurbite*. Ce qui fait voir évidemment que c'est par le seul moyen de cette *Distillation* que l'on peut faire la véritable séparation des Éléments de tous les Végétaux, de tout ce qui en provient, et de toutes les choses qui leur ressemblent ; comme c'est par le *Descensoire* qu'il faut tirer l'huile des mêmes Végétaux, et de tout ce qui leur est semblable. Et c'est aussi par le *Filtre* que l'on clarifie toutes sortes de Liqueurs, ainsi que le savent ceux qui en ont fait l'expérience : comme au contraire ceux qui ne savent pas

ceci n'ont jamais travaillé aux Distillations, étant une chose aisée à apprendre à ceux qui voudront la pratiquer.

Pour faire la Distillation *au feu des cendres*, il faut avoir une terrine qui soit forte, et la poser sur un Fourneau semblable à celui que nous avons décrit pour faire la Sublimation : prenant garde qu'il y ait la même distance entre la terrine et les côtés du Fourneau, et que le Fourneau ait tout les mêmes Registres, pour la raison que nous avons dite en cet endroit-là. On met dans le fond de la terrine des cendres tassées d'un pouce d'épais, et dessus ces cendres on pose la *Cucurbite*, [216] que l'on couvre tout autour des mêmes cendres jusqu'au cou. Après quoi l'on met dans cette *Cucurbite* ce que l'on veut distiller ainsi. Puis l'on y ajuste le Chapiteau, de telle sorte que le cou de celle-là entre entièrement dans le cou de celui-ci, et qu'il aille jusqu'à son rebord, de peur que rien de ce que l'on veut distiller, et surtout les Esprits, ne puissent sortir. Cela fait, on lute bien le Chapiteau et la *Cucurbite* ensemble, par l'endroit où ils se joignent ; puis on applique le Récipient, dans le cou duquel le bec du Chapiteau doit entrer jusqu'à moitié ; et ensuite on enveloppe l'endroit par où ces deux Vaisseaux se joignent, d'un linge trempé d'un blanc d'œufs, de crainte que rien ne s'exhale par là. Enfin le linge étant sec et toutes choses bien disposées, on fait du feu dans le Fourneau pour faire la Distillation. Or la *Cucurbite* et son Chapiteau doivent être de verre. Et pour ce qui est du feu ; il le faut augmenter autant qu'il sera nécessaire pour faire la Distillation, et jusqu'à ce qu'il ait tiré toute l'humidité de la Matière.

La *Distillation* qui se fait au bain est semblable à celle qui se fait au feu des cendres, à l'égard de la *Cucurbite* et de l'*Alambic*. Mais elle en est différente, en ce qu'au lieu d'une terrine, on se sert d'une [217] chaudière de fer, ou plutôt de cuivre, que l'on ajuste sur un Fourneau, de la même manière que nous avons dit ci-devant. Et dans le fond de la Chaudière, on fait une couche de foin, de laine, ou de quelque autre matière semblable, de l'épaisseur de trois travers de doigts. Et sur cette couche l'on pose la *Cucurbite* avec son *Alambic*,

accommodés et lutés comme nous venons de le dire : En sorte qu'il y ait du foin tout autour de la *Cucurbite*, jusqu'au cou de l'*Alambic*, de peur qu'elle ne vint à se casser. Sur cette couche on met de petites baguettes déliées, ou des sarments, et par dessus tout cela de gros grès, ou cailloux, afin que par leur pesanteur, faisant enfoncer le Vaisseau *Distillatoire*, et le foin que l'on a mis autour, il tienne par ce moyen le Vaisseau ferme et assujetti, et qu'il l'empêche de vaciller et de s'élever sur l'eau ; ce qui pourrait le faire rompre, et être cause que la *Distillation* serait entièrement perdue. Ensuite on remplit d'eau la Chaudière, et on fait du feu dessous pour la faire bouillir (ayant soin de la remplir d'autre Eau chaude, à mesure que celle qui est dedans s'exhale), continuant de le faire jusqu'à ce que tout soit distillé.

On fait la Distillation par le Descensoire [218] avec un Vaisseau de verre, auquel on applique un couvercle de même matière, y ayant mis auparavant ce que l'on veut faire distiller. On les lute ensemble, on fait du feu dessus, et la Distillation descend dans le *Récipient* ou le *Vaisseau*, qui est dessous pour le recevoir.

À l'égard de la Distillation qui se fait par le *Filtre*, ou par la *Languette*, on la fait de cette sorte. On met dans un Bassin de verre ou de terre la Liqueur que l'on veut filtrer. On aura des Languettes (de drap blanc faites en pointe) bien lavées et bien nettes ; on les trempera dans de l'Eau, on couchera le bout le plus large dans le fond de la terrine, et le bout le plus étroit pendra hors du Bassin, sur un autre Vaisseau qu'on mettra pour recevoir la Liqueur. L'Eau dont la Languette sera abreuvée distillera la première, puis la Liqueur du Bassin se filtrera : et si l'on trouve qu'elle soit louche, on la remettra dans le Bassin, et on la refiltrera jusqu'à ce quelle soit bien claire et bien nette.

Je ne m'amuserai point à prouver ces Opérations, parce qu'elles sont si aisées d'elles-mêmes quelles n'ont besoin d'aucunes preuves. [219]

CHAPITRE LI

De la Calcination, tant des Corps que des Esprits, de ses Causes, et de la manière de la faire

Après la Distillation, nous avons à parler de la Calcination. La Calcination est la Réduction qui se fait d'une chose en poudre, par la privation de l'humidité, qui lie et unit ses parties ensemble. L'usage pour lequel on l'a inventée est afin d'ôter, par l'action du feu, le Soufre brûlant qui gâte et qui infecte les Corps où il se trouve. Il y a plusieurs sortes de Calcinations selon la diversité des choses qui doivent être calcinées. Car on calcine les Corps ou Métaux, on calcine les Esprits, et on calcine les autres choses étrangères, c'est-à-dire qui n'ont nulle affinité ni avec les Corps ni avec les Esprits, et toutes ces Calcinations se font pour des fins toutes différentes. Premièrement les Métaux imparfaits étant de deux sortes, les uns durs, comme sont Vénus et Mars, les autres mous, tels que sont Jupiter et Saturne, on les calcine pour diverses intentions : l'une générale et l'autre particulière. La première, c'est pour leur ôter par la violence du [220] feu ce Soufre qui les corrompt et les rend noirs. Car ce n'est que par la Calcination qu'on peut brûler et consumer le Soufre *adustible* de quelque chose que ce puisse être. Les Métaux, par exemple, étant des Corps solides et épais, et leur mauvais Soufre étant caché et renfermé dans la Substance de l'Argent-vif, qui est répandue et mêlée par tout le Métal (puisque c'en est la partie principale, et celle qui fait la liaison et la continuité de toutes les autres), c'est par conséquent l'Argent-vif qui empêche ce Soufre de pouvoir être brûlé (lorsqu'on met les Métaux dans le feu, et qu'ils y fondent ou qu'ils y rougissent). Ainsi il faut nécessairement rompre et diviser la continuité du Métal, afin que le feu agissant librement sur toutes ses moindres parties, il puisse plus facilement brûler ce Soufre, qui ne sera plus défendu par l'humidité et la liaison de l'Argent-vif.

La Calcination se fait encore pour un autre dessein, qui concerne généralement tous les Métaux : Qui est que par ce moyen on les purifie de leur *terrestreité*. Car l'expérience nous a fait connaître qu'en calcinant plusieurs fois les Métaux, et en les remettant par après en Corps, ils se purifient et se raffinent, comme nous le ferons voir ensuite. [221]

Pour ce qui est de la Calcination des Corps, ou Métaux mous, outre qu'elle les dépouille de leur mauvais Soufre, et qu'elle les purifie de leur *terrestreité*, ce que la Calcination fait en tous les Corps, elle sert encore en particulier à les endurcir et à les rendre capables de rougir au feu, pourvu qu'on fasse cette Opération plusieurs fois avec adresse. Nous en parlerons plus particulièrement dans le second Livre. Car l'expérience nous fait voir évidemment que par cette invention, les deux Métaux mous s'endurcissent, et Jupiter encore davantage et plutôt que Saturne.

On calcine les Esprits pour les mieux disposer à devenir fixes, et à se résoudre en Eau. Car tout ce qui est calciné est plus fixe, et se dissout plus aisément que ce qui ne l'est pas. Et la raison en est par ce que les parties de ce qui a été calciné, étant devenues plus subtiles par l'action du feu (qui en a séparé la *terrestreité* et l'humidité volatile, ainsi qu'il a déjà été dit), ces parties se mêlent plus facilement avec l'Eau, et elles se changent aussi par conséquent plus facilement en Eau, comme on le connaîtra si l'on en fait l'expérience.

À l'égard des choses étrangères (c'est-à-dire qui ne sont ni Métaux, ni Esprits), [222] on les calcine pour servir à la préparation qu'il est nécessaire de donner aux Esprits et aux Corps, de laquelle nous traiterons plus amplement dans le Livre suivant. Mais cette calcination ne contribue en rien à la perfection des Corps, ni à celle des Esprits.

Il est donc évident qu'il y a plusieurs sortes de Calcinations, et que cette diversité ne provient que de la différence des choses qui peuvent être calcinées. Car les Corps se calcinent tout autrement que les Esprits, et que les autres choses. Et les Corps même ne se calcinent pas tous de la même manière, parce

qu'ils sont différents entre eux. Ainsi les Corps mous peuvent être calcinés en général, ou par le feu seulement, sans y rien ajouter, ou en y ajoutant le Sel préparé, ou en l'y mettant tel qu'il est sans nulle préparation.

Pour faire la Calcination par le feu seulement, on prend un Vaisseau de terre fait comme un plat, bien fort et bien cuit, qu'on pose sur le Fourneau *Calcinatoire*, lequel doit être fait de la manière que nous avons ci-devant décrit le Fourneau à donner une forte *ignition*, et dont nous parlerons encore ensuite. Et l'on pose ce Vaisseau de telle sorte dans le Fourneau, que l'on ait la liberté d'y mettre des charbons dessous, et qu'il y [223] ait assez d'espace pour les souffler. On met ensuite du Plomb ou de l'Étain dans ce Vaisseau, qui est fortement appuyé sur un trépied de fer, ou sur trois cailloux, et qui est encore affermi par trois ou quatre autres cailloux, que l'on serre entre lui et les côtés du Fourneau, afin qu'il ne puisse branler. Après quoi, on fait sous le Vaisseau assez de feu pour faire fondre le Plomb ou l'Étain que l'on y a mis. Quand le Métal sera fondu, et que l'on verra une *peau noire* se former dessus, par le moyen du feu, on la retirera avec une *Spatule* de fer, ou de quelque autre matière qui ne se puisse brûler, pour de cette *peau* en faire la *chaux*. Et on continuera à ôter cette *peau* (à mesure qu'elle se formera) jusqu'à ce que tout le Métal soit réduit en poudre. Que si c'est le Saturne que l'on calcine, il faudra mettre les *peaux* que l'on en aura tirées (et qui se mettront en poudre), sur un plus grand feu que celui avec lequel on l'aura fondu, et les y tenir jusqu'à ce que *sa chaux* devienne fort orangée. Que si l'on calcine du Jupiter, il faudra mettre *ses peaux* sur un feu qui ne soit pas si fort (que celui où l'on mettra le Saturne) et l'y laisser jusqu'à ce que *sa chaux* soit parfaitement blanche.

Mais il y a ici une chose à quoi l'Artiste [224] doit prendre garde, qui est que Saturne, étant réduit en *chaux*, reprend Corps fort aisément, ce que Jupiter ne fait qu'avec peine ; parce qu'autrement il pourra faillir, si, lorsqu'il aura retiré *les peaux*, ou la poudre de Saturne, et qu'il l'aura mise sur un plus grand feu, il ne prend garde à si bien régler ce feu, qu'il empêche que ce Métal ne re-

prenne Corps, avant que sa *chaux* soit parfaite, et qu'elle devienne orangée. Je l'avertis donc que pour bien faire cette Opération, il doit donner le feu fort tempéré, et ne l'augmenter que peu à peu, et par degrés, jusqu'à ce que Saturne soit bien calciné, afin qu'il ne reprenne pas Corps, et qu'ainsi l'on puisse sûrement augmenter le feu pour parfaire entièrement sa *chaux*.

Voici une autre précaution que l'Artiste doit prendre lorsqu'il calcinera Jupiter. Car si à cause de la difficulté qu'il y a de le remettre en Corps, après qu'il est calciné, il arrivait qu'il ne pût pas l'y remettre, mais où il demeurât toujours en *chaux*, ou que cette *chaux* se vitrifiât, il se tromperait s'il croyait que pour cela il fût impossible de faire reprendre Corps à ce Métal, lorsqu'il serait une fois calciné. Je l'avertis donc que s'il ne donne le feu fort à la *chaux* de Jupiter, il ne le remettra point en Corps : et il se [225] peut faire même qu'il ne l'y remettra pas encore pour cela, parce qu'il pourra se vitrifier. Car Jupiter, dans le profond de sa Substance, a un Argent-vif volatil, qui s'enfuit lorsque l'on tient ce Métal longtemps dans le feu : et par ce moyen il demeure privé de son Humidité propre et naturelle. De sorte qu'en cet état il sera plus propre à se changer en Verre qu'en Métal, étant une Maxime assurée, que tout ce qui a perdu son Humidité naturelle ne se peut fondre que pour se vitrifier. D'où il s'ensuit que pour mettre Jupiter en Corps (après sa Calcination), il faut faire un feu violent qui fasse fondre sa *chaux* d'abord et tout à coup, autrement il ne s'y remettra point. La pratique et le travail t'apprendront la manière de bien faire cette Opération.

On calcine ces deux Métaux par l'*addition* du Sel, qui contribue beaucoup par son acuité à les calciner, en jetant dessus, lorsqu'ils sont en fusion, plusieurs pincées de Sel l'une après l'autre, que l'on mêle, en remuant fortement avec une Verge de fer, le Métal lorsqu'il est en fusion, et jusqu'à ce que par ce mélange il soit réduit en poudre. Après quoi on achève de parfaire leur *chaux* de la manière, et avec toutes les précautions [226] que nous venons de dire. Il y a encore cette différence dans cette dernière Calcination de ces deux Corps, que

Saturne, après avoir été calciné la première fois, reprend plus aisément Corps que Jupiter ; mais que sa *chaux* n'est pas plus aisée à parfaire que celle de Jupiter ; ce qui provient de ce que Saturne a une humidité plus fixe, et qu'il a bien plus de *terrestréité*, que n'en a Jupiter.

Vénus et Mars se calcinent aussi, mais comme ces deux Métaux sont fort difficiles à fondre, on ne les calcine d'aucune des deux manières dont nous venons de parler. Cela se fait ainsi. On fait des *Lamines* de ces deux Métaux, que l'on met dans un fort feu, mais qui ne soit pourtant pas si fort qu'il les puisse fondre. Car comme ces Métaux ont beaucoup de *terrestréité* et de Soufre *adustible* et volatil, ils se calcinent aisément de cette sorte. Parce que la grande quantité de *terrestréité*, qui est mêlée parmi leur Argent-vif, en sépare la continuité, en empêchant que les parties de cet Argent-vif ne soient unie et contiguës les unes aux autres. Ce qui fait qu'il y a des pores dans ces Métaux, par où le Soufre, trouvant un passage libre, sort et s'en va en fumée ; et dans lesquels le feu, entrant pareillement avec liberté, il [227] brûle ce Soufre et l'élève en vapeur. Et par ce moyen les parties de ces Métaux, se trouvant plus éloignées les unes des autres, cet éloignement et cette discontinuité sont cause quelles sont aussi plus facilement réduites en poudre. Et il est aisé de juger par l'expérience que cela se fait ainsi. Car si vous mettez une *Lamine* de Vénus dans un fort feu, vous verrez qu'il en sortira une flamme bleuâtre, telle qu'est celle que fait le Soufre, et vous trouverez ensuite, au dessus de votre *Lamine*, plusieurs écailles qui se mettront en poudre. Parce que le Soufre se brûle plus facilement dans les parties qui sont les plus exposées au feu, et sur lesquelles il agit plus fortement, telles que font les parties extérieures.

À l'égard du *Fourneau*, dont on se doit servir pour faire cette Calcination, il doit être le même que celui de la Distillation, dont nous avons parlé ci-devant, si ce n'est qu'il doit y avoir une grande ouverture en haut, afin que la fumée puisse librement sortir. Il faut mettre au milieu du Fourneau les *Lamines* de ces deux Métaux que l'on veut calciner, afin que le feu les environne

également, et de tous côtés. Et pour ce qui est du Vaisseau où l'on mettra ces *Lamines*, il doit être d'une terre forte et bien cuite, de crainte [228] qu'il ne vint à fondre par la violence du feu, et il doit être fait comme une terrine, ou un plat bien épais.

Reste à parler de la Calcination des Esprits. Elle se fait lorsqu'étant presque fixes, on leur donne un feu qu'on augmente par degrés et peu à peu, jusqu'à ce qu'ils puissent souffrir un feu très fort. Le Vaisseau, dans lequel on les mettra pour les calciner, doit être rond et d'un verre bien épais, de peur qu'il ne se fonde, que l'on bouchera fort exactement, et qu'on posera ensuite dans un Fourneau, tel qu'est le dernier que nous avons décrit.

On se sert du même Vaisseau et du même Fourneau pour calciner toutes les autres choses ; néanmoins nous ne sommes point embarrassés à les retenir, ni à les empêcher de s'exhaler, qui est ce qui donne le plus de peine dans la Calcination des Esprits ; parce que rien ne fuit ni n'est volatil que les seuls Esprits, et ce qui a affinité avec leur nature.

CHAPITRE LII

De la Dissolution

La Dissolution, c'est la Réduction qui se fait d'une chose solide et sèche en [229] Eau ou en Liqueur. Cela se fait par le moyen des Eaux subtiles, âcres et *pontiques* ou mordicantes, qui n'ont nulles fèces : comme est le Vinaigre distillé, le Verjus, les Prunes aigres, et les Poires qui ont beaucoup d'acrimonie, le Jus de Grenades pareillement distillés, et les autres Liqueurs semblables. On l'a inventée pour rendre par son moyen plus subtiles les choses qui ne sont pas bien fondantes ni entrantes, et qui ont des Esprits fixes fort utiles, qui sans cette Opération se perdraient aussi bien que les autres choses qui sont de la nature des Esprits. Car il est certain que tout ce qui se dissout est nécessairement ou Sel ou Alun, ou d'une nature semblable. Or les Sels et les Aluns ont

cela de propre, qu'ils rendent fusibles les choses auxquelles on les ajoute avant qu'elles se vitrifient. Et par ainsi les Esprits étant dissous ; ils donneront une fusion toute semblable. Et comme ces Esprits ont naturellement une grande affinité, tant avec les Corps qu'entre eux-mêmes, s'ils ont la fusion, il s'ensuit nécessairement qu'ils entrent dans les Corps, qu'ils les pénètrent, et qu'en les pénétrant, ils les transmuent. Or, afin qu'ils puissent faire cet effet, il faut qu'après qu'un Corps a été dissous et coagulé, on lui ajoute, avec grand artifice, quelque [230] Esprit qui ait été purifié auparavant, sans pourtant qu'il ait été rendu fixe, et les sublimer tous deux ensemble, tant de fois que l'Esprit demeure uni avec le Corps qui lui communique une fusion plus prompte, et que dans la profusion l'empêche de se vitrifier. Car les Esprits ont cela de particulier, qu'ils ne se vitrifient jamais, et qu'ils empêchent les choses auxquelles ils sont mêlés de se vitrifier, tandis qu'ils demeurent avec elles. L'Esprit, donc, qui retient plus la nature de l'Esprit, sera celui qui garantira le mieux de la vitrification. Or l'Esprit qui n'est que purifié est moins altéré, et a plus la nature d'Esprit que celui qui est purifié, fixé, calciné et dissous. C'est donc cette sorte d'Esprit qu'il faut ajouter (au Sel et à l'Alun), car par leur mélange il se fait une bonne fusion, un *ingrès*, ou facilité d'entrer et de pénétrer, et une fixation permanente et durable.

Nous avons dit qu'il n'y avait que les Sels, les Aluns et les choses semblables qui se dissolvent. Ce que nous pouvons prouver par l'expérience que nous en avons faite sur toutes les choses naturelles ; c'est-à-dire sur les Minéraux, les Végétaux et les Animaux. Car ayant essayé sur toutes ces choses, nous avons trouvé qu'il n'y a que cela seul qui puisse [231] se dissoudre. D'où nous inférons que tout ce qui se dissout doit nécessairement être de leur nature. Et partant, puisque nous voyons que ce qui a été calciné et dissous plusieurs fois se dissout après cela fort facilement, nous jugeons de là que tout ce qui est calciné participe de la nature des Sels ou des Aluns, et qu'il a toutes les mêmes propriétés.

Or il y a deux manières de faire la Dissolution : l'une par le fumier échauffé, et l'autre par l'eau bouillante, qui toutes deux se font pour la même fin, et font tout le même effet. La première se fait en mettant ce qui est calciné dans un Matras de verre, sur quoi on versera une fois autant de vinaigre distillé, ou de quelque autre Liqueur semblable ; et ayant bien luté la bouche du Matras, en sorte que rien ne puisse exhale, on l'enterrera dans du fumier échauffé, et on l'y laissera trois jours durant pour se dissoudre. Après quoi on séparera par le Filtre ce qui aura été dissous, et ce qui n'aura pas été, on le calcinera une seconde fois, puis on le remettra en Dissolution, comme on a déjà fait ; continuant à faire cette Opération, jusqu'à ce que tout soit entièrement dissous, ou au moins le plus grande partie, selon le besoin qu'on en aura.

La Dissolution qui se fait par l'eau [232] bouillante est beaucoup plus tôt faite, et est meilleure. Voici comment on la fait. On met tout de même ce qui a été calciné dans un Matras avec du Vinaigre. On bouche bien le Matras, de peur que rien n'exhale. On le pose ensuite dans une Chaudière pleine d'eau et de foin, de la même manière que nous avons dit qu'il fallait faire pour la Distillation au bain. Après cela on fait du feu dessous. On fait bouillir l'eau une bonne heure. On distille ce qui est dissous, que l'on met à part ; et on calcine une seconde fois ce qui a demeuré sans se dissoudre, jusqu'à ce que tout soit entièrement dissous.

CHAPITRE LIII

De la Coagulation, de ses Causes et des divers moyens de coaguler le Mercure et les Médecines dissoutes

La Coagulation est une Opération par laquelle on réduit une chose liquide en une Substance solide, en lui ôtant son *aquosité* ou humidité. On l'a inventée pour deux usages. L'un est pour endurcir l'Argent-vif, l'autre pour dessécher les Médecines qui sont dissoutes, en ôtant l'humidité mêlée avec elles. Il y a

donc autant de différentes Coagulations [233] qu'il y a de diverses choses à coaguler. Car l'Argent-vif se coagule d'une manière, et les Médecines et les autres choses dissoutes d'une autre. Il y a même deux manières différentes de coaguler l'Argent-vif ; l'une en lui ôtant toute son humidité naturelle ; l'autre en épaississant cette humidité jusqu'à ce qu'elle s'endurcisse. De quelque manière néanmoins que l'on veuille faire cette Coagulation, elle est très difficile ; et il faut être bien habile et fort adroit pour la faire, à cause de l'union et de la composition très forte de ses parties. J'enseignerai dans ce Chapitre tout ce qu'il y a à faire pour cela.

Il y en a eu qui se sont imaginé que pour le coaguler, il n'y avait qu'à le conserver et à le tenir longtemps dans un feu modéré ; mais ayant cru l'avoir congelé par ce moyen, après l'avoir retiré de dessus le feu, ils ont trouvé qu'il était aussi coulant qu'auparavant. Ce qui les ayant étourdis et surpris, ils ont soutenu fortement que sa Coagulation était impossible. Il y en a d'autres, lesquels supposant par les Principes naturels que tout ce qui est humide se dessèche par la chaleur du feu, ont cru qu'ils le coaguleraient en continuant à le tenir longtemps dans un feu qui lui fût propre. Et en effet ils l'ont poussé [234] jusque là qu'ils en ont fait, les uns une Pierre ou Poudre blanche, et les autres une Pierre ou Poudre rouge et orangée, mais qui n'était ni fondante ni entrante. Et n'ayant pu deviner d'où provenait la cause de cette diversité, ils ont laissé cette Opération comme une chose inutile. D'autres ont essayé de le coaguler avec des Médecines, et ils se sont trompés. Car, ou ils ne l'ont point coagulé, ou l'ayant rendu plus subtile par la chaleur, ils l'ont fait évaporer insensiblement ; ou la Coagulation qu'ils en ont faite n'était pas en forme de Métal. De sorte que ne sachant à quoi attribuer un effet si contraire à leur intention, ils ont désespéré d'en venir à bout. D'autres ont fait, avec beaucoup d'industrie et d'artifice, certaines Compositions, desquelles, ayant fait projection sur le Mercure, ils l'ont coagulé ; mais inutilement, parce qu'ils l'ont converti en un Corps ou Métal imparfait, dont ils n'ont point connu la cause non

plus que les autres, n'ayant pas assez d'expérience pour cela. J'expliquerai ici toutes ces Causes, afin que l'Artiste puisse découvrir par là le moyen d'en faire la Coagulation.

Mais pour mieux connaître ces Causes, on doit remarquer auparavant que l'Argent-vif, comme je l'ai déjà dit plusieurs [235] fois, est d'une Substance uniforme ; je veux dire qu'il a ses parties toutes semblables et d'une même nature. D'où il s'ensuit qu'il n'est pas possible, en le tenant peu de temps sur le feu, de lui ôter son *aquosité*, ni de l'épaissir. Et partant, les premiers dont nous avons parlé n'ont pas réussi à le coaguler, pour s'être trop précipités à faire leur Opération. L'Argent-vif d'ailleurs, étant d'une Substance subtile, il s'enfuit de dessus le feu. C'est pourquoi le trop grand feu fait faillir ceux qui le font exhaller. De plus, l'Argent-vif se mêle plus facilement avec le Soufre, l'Arsenic et la Marcassite, parce qu'il est de même nature qu'eux. Et c'est ce qui fait qu'étant mêlé avec ces Minéraux, il semble qu'il soit coagulé, non pas pourtant qu'en cet état il ait l'apparence d'un Corps métallique : mais il paraît seulement comme si on l'avait amalgamé avec du Plomb, ou comme si c'était de l'Antimoine, ou quelque autre chose semblable ; parce que ces Matières, avec lesquelles on le mêle, étant volatiles, elles ne peuvent pas le conserver ni le maintenir dans le feu, jusqu'à ce qu'il puisse se faire Corps : mais elles s'en vont et s'évaporent avec lui par la chaleur. Et c'est ce qui trompe ceux qui prétendent le coaguler en le mêlant ainsi. Outre cela, le Vif-argent [236] a beaucoup d'humidité en sa composition naturelle, que l'on n'en saurait séparer, si l'on n'a l'adresse de faire un feu violent, et de l'y tenir sans qu'il puisse s'échapper ; et si l'on ne trouve le moyen de le conserver dans un feu qui lui soit propre et convenable. Or j'appelle un feu propre et convenable à l'Argent-vif celui qu'on augmente à proportion qu'il le peut souffrir, jusqu'à ce qu'on lui ôte enfin son humidité, ne lui en laissant qu'autant qu'il lui en faut pour être fusible, comme le sont les Métaux ; parce que s'il n'y avait point du tout

d'humidité, il ne serait pas fusible. Et c'est là la faute que font ceux qui le coagulent en une Pierre blanche ou rouge, qui n'a nulle fusion.

Pour ce qui est des Couleurs qui surviennent à cette poudre, il est aisé d'en deviner la cause, si l'on considère que l'Argent-vif a naturellement en soi des parties sulfureuses, l'un plus, l'autre moins, lesquelles peuvent en être séparées par artifice. Le Soufre ayant donc cette propriété, qu'étant mêlé en plus grande ou en moindre quantité avec l'Argent-vif, il rend toute la Composition rouge ou orangée, ainsi que l'expérience le fait voir dans le Cinabre artificiel, qui n'est fait que de ces deux Matières. Le Soufre étant séparé du Vif-argent, celui-ci ne produira [237] par conséquent que la Couleur blanche par le moyen du feu. C'est donc là ce qui fait cette diversité de Couleurs, lorsque l'Argent-vif a été coagulé en Pierre ou en Poudre. Le Vif-argent a encore une impureté terrestre et sulfureuse mêlée dans sa Composition, qui infecte nécessairement toutes les Coagulations que l'on en saurait faire. Et de là vient le manquement de ceux qui, en le coagulant, en font un Corps ou un Métal imparfaits Et c'est encore pour cela, que selon la différence des Médecines dont on se sert pour le coaguler, il s'en forme différents Corps ou Métaux. Car si la Médecine ou l'Argent-vif que l'on coagule ont un Soufre qui ne soit pas fixe, de cette Composition il s'en fera un Corps ou Métal mou, comme il s'en fera un dur si le Soufre est fixe. De même si le Soufre est blanc, le Corps ou Métal qui s'en formera sera blanc : et si le Soufre est rouge, le Corps sera pareillement rouge. Que si le Soufre n'est pas tout à fait blanc, le Corps qui en sera formé, ne sera pas aussi parfaitement blanc ; ni parfaitement rouge si le Soufre n'est pas tout à fait rouge, Enfin, si le Soufre est terrestre et *livide*, le Corps sera impur : comme au contraire il sera pur si le Soufre n'a point d'impureté terrestre. Car c'est une Maxime [238] constante, que tout Soufre (Métallique) qui n'est fixe, forme un Corps livide, ce que ne fait jamais le Soufre fixe, au moins de lui-même. Ainsi, selon que la Substance du Soufre sera pure ou impure, le Corps ou Métal, qui s'en formera, sera pur ou impur.

La même diversité peut provenir du Vif-argent seul, sans le mélange du Soufre, et il fera tout de même des effets tout différents, selon qu'il aura été purifié et préparé par les Médecines qui le *coaguleront*. C'est pourquoi l'on peut en manquer tout de même dans la *Coagulation* du Mercure, et il se peut changer différemment par les Médecines que l'on emploiera pour la faire. Ainsi, parfois l'Argent-vif se *coagule* en Plomb, parfois en Étain, d'autrefois en Cuivre, et quelquefois en Fer. Ce qui arrive à cause de l'impureté des Médecines : Comme lorsqu'il se *coagule* en Or ou en Argent, ce changement ne peut provenir que de la bonté ou de la pureté de ce qui en fait la *Coagulation*.¹

Voyons maintenant de quelle manière on peut *coaguler* l'Argent-vif. Cela se fait en le précipitant souvent, c'est-à-dire [239] en le faisant tomber du haut du Vaisseau dans le fond, par le moyen d'un feu fort et violent, parce qu'un tel feu lui ôte facilement son *aquosité* ou humidité (qui est ce qui empêche la *Coagulation*). Pour cet effet, il le faut mettre dans un Vaisseau qui soit fort haut, afin que lorsqu'il viendra à s'élever, il trouve un lieu frais, où il puisse demeurer attaché, aux côtés du Vaisseau, qui n'auront pas été échauffés à cause de sa hauteur. Ce Vaisseau doit être exactement bouché, de crainte que le Vif-argent n'en sorte et ne s'enfuie, mais qu'il y demeure jusqu'à ce que, par une forte chaleur, le Vaisseau ayant rougi, il se précipite et retombe au fond, et qu'il remonte et retombe à plusieurs reprises, et tant de fois qu'enfin il devienne fixe.

C'est là la première manière de le coaguler. En voici une autre. Il faut le tenir longtemps sur un feu qui lui soit propre et proportionné, l'ayant mis dans un Matras de verre qui ait le cou fort long et la panse large, qu'on laissera tout ouvert, afin que l'humidité de l'Argent-vif puisse s'évaporer insensiblement.

On le *coagule* encore autrement par une Médecine qui lui est propre, la composition de laquelle j'enseignerai ci-après plus clairement, et autant qu'il

¹ La Médecine, qui coagule le Mercure en Or et en Argent, le fait tant par sa pureté que par sa couleur. La Médecine, qui est rouge, le coagule en Or : Celle qui est blanche, le coagule en Argent.

est nécessaire [240] : Et pour ne laisser rien à dire sur ce sujet, je vais la décrire ici par avance, selon l'expérience que j'en ai faite plusieurs fois. C'est une Médecine qui le pénètre et s'unit intimement à lui par ses moindres parties, avant qu'il puisse s'évaporer par la chaleur du feu. Et de là on doit inférer nécessairement que cette Médecine doit être faite de choses qui aient beaucoup de conformité avec lui : comme sont tous les Corps Métalliques, et le Soufre, et l'Arsenic, qui sont des Esprits. Mais comme nous ne voyons point que nul des Corps puisse donner à l'Argent-vif une *Coagulation* permanente et véritable : et qu'au contraire il les quitte et se détache d'eux par la chaleur, quelque grande affinité qu'ils aient ensemble : Il s'ensuit de là que nul des Corps Métalliques ne le pénètre, ni ne s'attache intimement à lui. Et par conséquent la Médecine dont nous parlons, doit être d'une Substance plus subtile, et avoir une fusion plus liquide que n'ont les Corps Métalliques. D'ailleurs, nous ne voyons point aussi que les deux autres Esprits, demeurant en leur nature, et tous tels qu'ils sont, fassent sur l'Argent-vif une *Coagulation* fixe et permanente, mais entièrement volatile, impure et noire. Volatile parce que les Esprits le sont ; noire et impure à cause du mélange [241] de leur Substance terrestre et *adustible*. Et par ainsi il s'ensuit évidemment que de quelque Matière que ce soit que ce prenne cette Médecine, ce doit être nécessairement une chose dont la Substance soit très subtile et très pure, qui s'unisse intimement à l'Argent-vif par la conformité de sa nature ; qui ait une fusion très facile et fort liquide, et qui soit coulante comme de l'Eau, ou de la Cire, et de l'Huile ; et enfin qui soit fixe et permanente, résistant à tous les efforts du feu. La Médecine qui aura toutes ces propriétés *coagulera* l'Argent-vif, et le transmuera en Or et en Argent.

Je viens de te déclarer le moyen d'inventer cette médecine, et je t'ai dit comment tu la pourras découvrir, te l'ayant indiquée en termes propres. C'est à toi maintenant à t'appliquer soigneusement à la rechercher, et tu la trouveras. Néanmoins, afin que tu n'aies pas sujet de te plaindre que je n'en aie pas assez dit, j'ajoute que cette Médecine se prend des mêmes Corps Métalliques prépa-

rés avec leur Soufre ou Arsenic, et même du Soufre seul et de l'Arsenic seul préparé, et encore des Corps Métalliques tous seuls. Mais je t'avertis qu'elle se fait plus facilement, plus prochainement, et plus parfaitement de l'Argent-vif tout seul. Car la [242] Nature embrasse plus aimablement sa propre nature ; elle s'unit et se plaît mieux avec elle qu'avec toute autre qui lui serait étrangère. Outre que l'Argent-vif étant effectivement composé d'une Substance très subtile ; il est aussi beaucoup plus facile de tirer de lui cette Substance subtile (qui est nécessaire pour faire la Médecine) que de quelque autre chose que ce soit.

Pour ce qui est de la manière de faire cette Médecine, ce doit être par la Sublimation, comme je l'ai déjà suffisamment dit. Et à l'égard de la fixation (qu'il lui faut donner), j'en parle dans un chapitre exprès.

Il reste à dire un mot de la *Coagulation* des Corps qui ont été dissous ; elle se fait en les mettant dans un Matras, que l'on posera dans une terrine pleine de cendres, l'y enterrant jusqu'au cou, et tenant ces Vaisseaux sur un feu doux et tempéré, jusqu'à ce que toute l'*aquosité* de la Matière qu'on veut *coaguler* soit évaporée. [243]

CHAPITRE LIV

De la Fixation, de ses Causes, et de la Manière différente de fixer les Corps et les Esprits

La Fixation est une Opération par laquelle une chose qui s'enfuit du feu est rendue en état de le pouvoir souffrir sans s'évaporer. La raison pour laquelle on l'a inventée, c'est afin que la Teinture, le changement et l'altération que fait la Médecine dans le Corps qu'elle altère, y demeurent toujours, sans que cette Teinture et cette altération changent, ni qu'elles puissent en être séparées par quelque degré de feu que ce soit.

Il y a de plusieurs sortes de *Fixations*, selon la diversité des choses qui peuvent être rendues fixes. Ces choses sont, premièrement quelques Corps ou Mé-

taux imparfaits, tels que sont Saturne, Jupiter et Vénus. Secondement les Esprits, savoir le Soufre et l'Arsenic dans le premier degré ; Mercure dans le second ; et dans la troisième la Marcassite, la Magnésie, la Tutie et les autres choses de cette nature.

Pour ce qui est des Corps ou Métaux [244] imparfaits, on les fixe en les calcinant et en leur faisant ensuite reprendre Corps. Car par la Calcination ils sont purifiés du Soufre combustible et volatil qui les corrompt, c'est-à-dire de leur imperfection, comme il a été suffisamment expliqué dans le Chapitre précédent, où nous avons traité de la Calcination.

Le Soufre et l'Arsenic se fixent en deux manières. La première se fait en les sublimant tant de fois par eux-mêmes dans un *Aludel*, qu'ils deviennent fixes. Ainsi le tout consiste à les fixer promptement. Et pour cet effet il faut trouver le moyen de faire et de réitérer en peu de temps plusieurs Sublimations de ces deux Matières. Ce qui se fera par le moyen de deux *Aludels* avec leur double couvercle, de telle manière que la Sublimation s'en fasse continuellement, et sans interruption, jusqu'à ce que ces deux Esprits soient rendus fixes. De sorte que l'on mettra d'abord, dans le second *Aludel*, tout ce qui sera sublimé et monté dans le couvercle du premier, en continuant à faire ainsi les Sublimations de suite, et l'une après l'autre, sans laisser s'arrêter et s'attacher au côté de l'*Aludel* ce qui s'élève de ces deux Matières ; les faisant sublimer incessamment, tant qu'il ne s'élève ni se sublime plus rien par la chaleur du feu. Car plus on fera de [245] Sublimations en moins de temps, et plutôt et mieux on les fixera.

Et c'est cela même qui a fait imaginer la seconde manière de faire la Fixation de ces deux Esprits, laquelle se fait en précipitant et faisant tomber au fond du Vaisseau ce qui monte à mesure qu'il se sublime, afin qu'il demeure toujours dans la chaleur, jusqu'à ce qu'il soit fixe. Et cela se fait avec un Vaisseau de verre fort haut, duquel on doit luter le fond, parce qu'autrement il se casserait : puis avec une spatule de fer ou de pierre, on fait tomber en bas (ou

est la chaleur) ce qui monte et s'attache au côté du Vaisseau, continuant à faire toujours tomber ce qui s'élève, jusqu'à ce qu'il se fixe et qu'il ne monte plus.

Pour ce qui est de l'Argent-vif, la Fixation se fait de même que celle du Soufre et de l'Arsenic ; si ce n'est qu'on ne saurait fixer ces deux derniers, si auparavant, par cette dernière manière de Fixation, on ne sépare avec adresse leurs plus subtiles parties qui sont inflammables. Ce qu'il n'est pas nécessaire de faire à l'Argent-vif, parce qu'il ne s'enflamme ni ne se brûle point au feu. On doit donner aussi au Soufre et à l'Arsenic une chaleur beaucoup plus tempérée pour les fixer, qu'à l'Argent-vif. Il y a encore cette différence, [246] qu'il faut bien plus de temps à les fixer qu'à fixer l'Argent-vif, et que comme ils s'élèvent beaucoup plus que lui, à cause qu'ils sont plus subtils, il faut aussi que le Vaisseau, dans lequel on les sublimera, soit plus haut.

On fixe ainsi la Marcassite, la Magnésie et la Tutie. Après qu'on les aura sublimées une fois, et que, par cette Sublimation, on en aura eu ce qu'on en veut avoir, il en faudra jeter les *fèces* ou ordures, puis on les resublimera par elles-mêmes, en remettant ce qui se sera élevé au haut du Vaisseau sur ce qui aura resté dans le fond, jusqu'à ce que ces Matières deviennent fixes.

CHAPITRE LV

De l'incinération

L'Incinération est le ramollissement qui se fait d'une chose dure ou sèche, et qui n'est pas fusible, pour la rendre liquide et coulante. D'où il est aisé de juger que cette Opération n'a pas été inventée qu'afin une chose, qui par défaut de fusion ne pouvait entrer dans un Corps Métallique pour l'altérer et le changer, fût tellement ramollie qu'elle devint fluide et entrante. Ce qui a fait croire à quelques uns que [247] l'*Incinération* se devait faire avec des choses liquides, telles que sont les Huiles et les Eaux. Mais cela n'est point vrai, étant une chose tout à fait opposée aux Principes naturels du Magistère, et condam-

née manifestement d'erreur par la manière d'agir de la Nature. Car nous ne voyons point que l'humidité que la Nature a mise dans les Corps Métalliques, par la nécessité qu'ils avaient d'être fondus et ramollis, soit une humidité qui puisse être bientôt consumée (comme est l'humidité des Huiles et des Liqueurs), puisqu'au contraire c'est une humidité permanente, et qui dure autant que les Métaux eux-mêmes. Et de vrai, si cette humidité pouvait être évaporée en peu de temps par la chaleur du feu, il faudrait nécessairement qu'après que les Métaux auraient été ou rougis au feu, ou fondus une fois seulement, ils n'eussent plus du tout d'humidité. D'où il s'ensuivrait qu'on ne pourrait plus ni forger ni fondre quelque Métal que ce fut, qui aurait été une fois rougi dans le feu.

Afin donc d'imiter la Nature dans ses Opérations, autant que nous le pourrons, nous devons faire l'*Incération* comme elle la fait. Or il est certain que la Nature a incéré les Corps qui sont fusibles, en leur donnant pour Principe et pour fondement [248] de leur *Incération*, l'humidité même qui les rend fusibles, laquelle souffre et soutient la chaleur du feu plus que nulle autre humidité, telle qu'elle puisse être. Nous devons donc *incérer* nécessairement avec la même humidité. Or cette humidité *incérative* ne se peut mieux trouver nulle part que dans les Esprits. Je veux dire quelle se trouve dans le Soufre et dans l'Arsenic prochainement ; mais plus prochainement, et mieux encore dans l'Argent-vif. Car après que leur résolution est faite, nous ne voyons point que leur humidité se sépare de leur terre, tant la Nature a fortement uni ces deux choses ensemble, lorsqu'elle en a fait le mélange et la composition ; au lieu que dans la résolution de toutes les autres choses, qui ont une humidité intérieure, on voit par expérience que cette humidité se sépare de leur Substance terrestre ; après quoi il ne leur reste nulle humidité. Ce qui n'arrive pas de même dans les Esprits, et surtout dans l'Argent-vif Et partant, rien ne nous peut empêcher de nous servir d'Esprits pour faire l'*Incération*.

Pour cet effet, il faut les sublimer tant de fois avec le Corps, à qui par leur moyen nous voulons donner l'*Incération*, que sans que ces Esprits perdent rien de leur humidité, ils s'unissent avec lui, et [249] que par ce moyen le Corps devienne facilement fusible. Ce que les Esprits ne peuvent faire, s'ils ne sont auparavant nettoyés et dépouillés entièrement de tout ce qui peut causer de la corruption. Je trouverais plus à propos que leurs Huiles fussent premièrement fixées avec de l'Huile de Tartre ; après quoi ces Esprits pourraient être utiles à donner quelque *Incération* que ce soit, dont on puisse avoir besoin en cet Art.

Fin du premier Livre



[250]

SECOND LIVRE

DE LA SOMME DE GEBER

PRÉFACE

Division de ce second Livre en trois parties

Après avoir traité des Principes du Magistère dans le Livre précédent, il ne nous reste plus qu'à faire voir, comme nous l'avons promis, en quoi consiste l'accomplissement de notre Art, par un Discours qui l'explique clairement. Or la connaissance de la perfection consiste en trois choses. Car nous devons premièrement examiner les choses par le moyen [251] desquelles nous pouvons découvrir plus facilement en quoi consiste la perfection de notre Œuvre. En second lieu, nous avons à examiner quelle est la Médecine qui doit nécessairement donner la perfection, et rechercher en quoi on la peut mieux trouver, et d'où on la peut plus prochainement tirer, afin de parfaire les Imparfaits de quelque manière que ce soit. Enfin nous devons considérer les Artifices, par le moyen desquels nous puissions connaître si la perfection est véritable et accomplie. Quand nous aurons suffisamment traité de ces trois choses, nous aurons donné une idée et une entière connaissance de la perfection, autant qu'il est nécessaire pour notre Art. [252]

PREMIÈRE PARTIE DU SECOND LIVRE

CHAPITRE I

*De la Connaissance des choses par lesquelles on peut découvrir
la possibilité de la perfection, et la Manière de la faire*

On ne saurait connaître comment se fait la transmutation des Corps imparfaits et de l'Argent-vif, si auparavant l'on n'a une véritable connaissance de leur Nature, et si l'on ne sait quelles en sont les Racines et les Principes. Je donnerai donc premièrement la connaissance des Principes des Corps ou Métaux, en déclarant ce qu'ils font par leurs propres Causes, et ce qu'ils ont en eux de bon et de mauvais. Ensuite je ferai voir quelles sont les Natures et les Essences de tous ces Corps, avec toutes leurs propriétés, et je dirai les causes de leur imperfection, et celles de leur perfection ; ce que je prouverai par des expériences manifestes. [253]

CHAPITRE II

De la nature du Soufre et de l'Arsenic

Il est nécessaire avant toutes choses de connaître la nature des Esprits, c'est-à-dire du Soufre, de l'Arsenic et de l'Argent-vif, parce que ce sont les Principes des Corps. J'ai dit ci-devant que le Soufre et l'Arsenic étaient une graisse de la terre. Ce qui est si vrai que cela se voit évidemment par la facilité que le Soufre et l'Arsenic ont à s'enflammer et à se fondre au feu, n'y ayant que les huiles et les graisses, et ce qui est de leur nature, qui s'enflamme et qui se fonde facilement par la chaleur. Ce qui nous fait voir que le Soufre, et l'Arsenic qui lui ressemble, ont en eux-mêmes deux causes de corruption ou d'imperfection, qui sont l'une une Substance

inflammable, et l'autre des *Fèces*, ou impuretés terrestres. Et par ainsi il n'y a que leur moyenne Substance, laquelle tient le milieu entre l'inflammable et l'impur, qui puisse servir à donner la perfection. Or la raison pour laquelle la Substance inflammable et les *Fèces* impures de ces deux Esprits, causent la corruption et l'imperfection, c'est premièrement à l'égard des *Fèces* terrestres et grossières, qu'elles empêchent [254] la fusion et la pénétration. Et pour ce qui est de la Substance inflammable, c'est qu'elle ne peut soutenir le feu, ni par conséquent donner la fixité ; et que c'est elle qui, étant jointe avec les Corps, leur donne la noirceur de quelque espèce qu'elle soit. Il n'y a donc que la moyenne Substance de ces deux Esprits qui puisse être cause de la perfection, parce qu'elle n'est pas si terrestre qu'elle ne puisse entrer facilement, ce qui vient de ce qu'elle est bien fondante, et que ses parties subtiles ne sont pas si volatiles, qu'elles ne demeurent assez de temps dans le feu pour faire leur action sur les Corps et les changer. Cette moyenne Substance ne peut néanmoins communiquer la perfection aux Métaux imparfaits ni au Vif-argent, si auparavant elle n'est rendue fixe. Car n'étant pas fixe d'elle-même, quoiqu'elle ne s'enfuie pas d'abord du feu, et qu'elle y demeure assez pour faire impression sur les Corps ; le changement pourtant qu'elle fait sur ces Corps n'est pas stable, ne demeurant pas toujours, et n'étant pas à toute épreuve.

Il s'ensuit de ce que nous venons de dire, que l'Artiste doit nécessairement séparer la moyenne Substance du Soufre et de l'Arsenic pour s'en servir en notre Art. Ce que quelques-uns ont cru impossible, [255] à cause que cette moyenne Substance est fortement mêlée et unie d'une union naturelle avec les autres parties de ces deux Esprits. Mais ces gens-là disent manifestement le contraire de ce qu'ils peuvent faire. Car s'ils

calcinent le Soufre, je ne dis pas fortement, mais jusqu'à ce qu'il ne se puisse plus fondre ni s'enflammer, il est certain que cette Calcination ne se pourra faire sans qu'il y ait séparation de ses parties. Parce que le Soufre demeurant dans sa Composition naturelle, et dans sa simple Substance (c'est-à-dire tel qu'il a été produit par la nature),[^] il doit nécessairement s'enflammer et brûler. Et par conséquent ne brûlant plus, il faut que par la séparation que l'artifice a fait des différentes Substances qui sont en lui, sa partie inflammable ait été détachée et séparée de celle qui ne l'est pas. C'est pourquoi, s'il se peut faire qu'en calcinant le Soufre, on puisse venir jusqu'à lui ôter tout ce qu'il a d'inflammable (comme on le peut), l'expérience doit convaincre ces gens-là que l'on peut absolument séparer les différentes parties du Soufre les unes des autres. Mais parce qu'ils n'ont pas eu assez d'adresse pour faire cette séparation, ils sont persuadés qu'elle n'est pas possible.

Ce que nous avons dit jusque ici dans ce Chapitre fait voir que le Soufre n'est [256] point la véritable Matière dont l'on doit se servir dans notre Art ; et qu'il n'y a en lui, tout au plus, qu'une de ses parties qui puisse y être utile. Et j'ai enseigné par quel artifice on peut faire la séparation de cette partie d'avec les autres.

Pour ce qui est de l'Arsenic, parce que dans la Racine et le Principe de sa Composition, il y a eu plusieurs de ses parties inflammables qui ont été dissipées par l'action de la Nature, qui en a fait le mélange, il n'est pas si difficile de faire la séparation de ses parties, que de celle du Soufre. Mais l'Arsenic ne peut qu'être Teinture pour le blanc, comme le Soufre pour le rouge. C'est pourquoi il faut s'appliquer surtout à faire adroitement la séparation des parties du Soufre, comme devant être d'une plus grande utilité.

CHAPITRE III

De la Nature du Mercure ou Argent-vif

L'Argent-vif a tout de même des superfluités qu'il faut lui ôter. Car il a deux causes d'imperfection : l'une est une Substance terrestre, impure, et l'autre une humidité ou *aquosité* superflue et volatile, laquelle s'évapore au feu, mais sans s'enflammer. Quelques-uns ont crû pourtant [257] que l'Argent-vif n'avait point de terrestréité superflue et impure : Mais ils n'ont pas raison, l'expérience faisant voir qu'il a beaucoup de *lividité* ou de noirceur, et que sa blancheur n'est pas assez pure, ni bien nette (ce qui ne peut provenir que d'une terre impure). Outre qu'il ne faut pas être grand Artiste pour tirer de lui une terre noire et semblable à de la lie. Car pour le faire, il n'y a qu'à le laver de la manière que je dirai ensuite.

Mais comme on peut perfectionner l'Argent-vif en deux manières, l'une en faisant une Médecine de lui, et l'autre en lui donnant la perfection par le moyen d'une Médecine ; il faut aussi le préparer et le purifier de deux façons différentes. La première, qui est celle dont nous parlons, se fait par la *Sublimation*, afin d'en faire une Médecine. L'autre manière dont nous parlerons ensuite se fait par la *Lotion* (c'est-à-dire en le lavant) et celle-là est pour le coaguler. Ainsi, pour du Mercure en pouvoir faire l'Élixir, ou la Médecine qui donne la perfection, on doit premièrement le bien purifier par la *Sublimation* de toutes ces *Fèces* et impuretés grossières, afin que venant à en faire la projection sur les Corps imparfaits, il ne leur communique pas une couleur plombée et *livide*. Et il faut encore lui ôter son *aquosité* volatile, [258] de crainte que la Médecine que l'on en ferait ne s'évaporât et ne s'en allât toute en fumée dans la projection.

De sorte qu'il ne faut conserver que sa moyenne Substance pour en faire la Médecine ; parce qu'il n'y a en lui que cette moyenne Substance toute seule qui ait cette propriété de ne se point brûler ni se consumer au feu, et qui empêche les Corps auxquels elle s'unit, d'être ni brûlés ni consumés : Et qu'outre cela elle demeure et persévère dans le feu, sans s'évaporer ; et qu'enfin elle donne la fixité à ce qui est volatil.

J'ai déjà fait voir ailleurs, dans les Discours que j'en ai fait, que l'Argent-vif était ce qui donnait la perfection. Et cela même se vérifie par expérience. Car nous voyons que l'Argent-vif s'attache plus fortement, et qu'il s'unit plus parfaitement, premièrement à d'autre Argent-vif, puis à l'Or, et après l'Or à l'Argent. Ce qui fait voir évidemment que l'Or et l'Argent, qui sont les deux Métaux parfaits, participent plus de la nature de l'Argent-vif que les autres Corps Métalliques que nous jugeons par là n'avoir pas tant de conformité avec lui, et que nous trouvons véritablement être moins participants de sa nature. D'ailleurs, on voit que tout ce qui demeure plus longtemps au feu, et [259] ce qui lui résiste mieux sans se brûler, a le plus d'Argent-vif Et par ainsi l'Argent-vif est ce qui donne la perfection, et ce qui empêche les Corps Métalliques de brûler, et de se consumer dans le feu, qui est le dernier degré, et la plus grande marque de perfection.

On se sert du second degré, ou moyen de purifier l'Argent-vif, pour lui donner la *Coagulation*. Pour le faire, il n'y a seulement qu'à le laver tout un jour, afin de lui ôter par ce moyen ce qu'il a de terrestre et d'impur. Cela se fait ainsi. On prend un plat de terre, dans lequel on met l'Argent-vif que l'on veut purifier. On verse par dessus de bon vinaigre, ou quelque autre liqueur semblable, tant que l'Argent-vif en soit tout couvert. On met ensuite le plat sur un feu fort doux, où on le tient sans

qu'il boue. Il faut remuer incessamment l'Argent-vif avec le doigt, sur le fond du plat, afin qu'il se mette en fort menues parties, comme si c'était une Poudre Blanche très subtile, continuant à remuer toujours, jusqu'à ce que tout le vinaigre soit évaporé, et que l'Argent-vif se réunisse et reprenne sa première forme. Après quoi on le lave avec de l'eau, et l'on jette tout ce qui en sort de crasse noire qui demeure attachée au plat. On réitère cette Opération jusqu'à ce que l'on [260] voie que l'Argent-vif ait entièrement perdu sa couleur *livide* et noirâtre, que ses terrestrités lui causent, et qu'il devienne d'un beau bleu clair, mêlé d'une couleur azurée, comme est celle des Cieux. Car lors on peut dire qu'il a été parfaitement bien lavé. L'Argent-vif étant en cet état, il faut faire la projection dessus de la Médecine, qui a la vertu de le *coaguler*, et il se *coagulera* en Poudre, laquelle transmuera les Corps imparfaits en Soleil et en Lune, selon que la Médecine qui le coagulera, et de laquelle nous parlerons ci-après, aura été préparée.

On doit inférer de ce que je viens de dire, que l'Argent-vif, pris tel qu'il est sorti de la Mine, n'a pas la vertu de perfectionner les Corps ou Métaux imparfaits : mais que ce qui peut donner cette perfection, c'est une chose qui est tirée et faite de lui par notre artifice. On peut dire la même chose du Soufre et de l'Arsenic, qui est semblable au Soufre, Il ne faut donc pas s'imaginer que naturellement nous puissions faire ce que fait la Nature en la production de ces choses, mais nous l'imitons seulement par notre artifice naturel, par le moyen duquel nous les élevons à pouvoir donner la perfection aux Corps imparfaits. [261]

CHAPITRE IV

De la Nature de la Marcassite, de la Magnésie et de la Tutie

Il nous reste à parler encore en particulier des autres Esprits, c'est-à-dire de la *Marcassite*, de la *Magnésie* et de la *Tutie*, qui font une forte impression sur les Corps. Il faut donc dire quelle est leur Nature, la considérant par ses Causes, et par les expériences que l'on en a.

La Marcassite est composée de deux Substances, dont l'une est un Argent-vif mortifié, et qui approche de la fixité ; et l'autre est un Soufre *adustible* (c'est-à-dire qui s'enflamme et se brûle). Et certes l'expérience fait voir manifestement que la Marcassite a un Soufre en elle. Car lorsqu'on vient à la sublimer, il en sort et il s'en élève visiblement une Substance sulfureuse qui se brûle. Et sans la sublimer, on peut encore remarquer par un autre moyen que la Marcassite a du Soufre. Car si on la met au feu pour la faire rougir, elle ne rougit point qu'auparavant elle ne se soit enflammée par *l'adustion* de son Soufre. D'ailleurs, il paraît manifestement qu'elle a aussi de l'Argent-vif par ce qu'elle donne au Cuivre la blancheur [262] du véritable Argent, comme fait l'Argent-vif lui-même. Outre que lorsqu'on la sublime, on voit qu'elle prend la couleur du bleu céleste ; et elle a évidemment une lueur métallique. Ce qui fait voir à ceux qui font ces Opérations sur elle, qu'elle a en soi et en sa Racine les deux Substances de Soufre et d'Argent-vif.

Il est aisé de prouver par les mêmes expériences que la Magnésie est composée d'un Soufre plus mat et plus trouble, d'un Argent-vif plus terrestre et plus crasseux ; et que son Soufre est plus fixe et moins inflammable que celui de la Marcassite ; et qu'ainsi elle a plus qu'elle de conformité avec la nature de Mars.

Pour la Tutie, ce n'est qu'une fumée des Corps blancs. Ce qui se connaît par une expérience évidente. Car premièrement si l'on fait projection des deux fumées qui sortent des Corps de Jupiter et de Vénus, et qui s'attachent conjointement aux murailles des fournaies des Fondeurs, et de ceux qui travaillent sur ces deux Métaux, le mélange de ces deux fumées fait la même impression et le même effet que la Tutie. Secondement, parce que cette fumée des Métaux, ni la Tutie non plus, ne se remettent point en Corps, si l'une et l'autre n'est mêlée avec quelque Métal. Or, comme la Tutie est la fumée des [263] Corps blancs, elle ne donne point aux Corps blancs la Teinture orangée, mais seulement aux Corps ou Métaux rouges ; parce que l'orangé n'est autre chose qu'un mélange proportionné du rouge et du blanc. Au reste la Tutie subtile comme elle est, pénètre profondément dans les Corps, et par ainsi elle les altère et les change mieux que ne fait le Métal d'où elle est sortie. Et ce changement souffre mieux l'examen, pourvu qu'on le fasse avec tant soit peu d'artifice, de la manière que je l'ai déjà dit.

Et partant, tous les Corps qui reçoivent quelque altération, la reçoivent nécessairement par le moyen et par la vertu de l'Argent-vif, ou du Soufre, ou des choses semblables, parce qu'il n'y a que cela seul qui se communique, et qui s'unisse naturellement aux Corps ou Métaux, à cause de la grande conformité qui est entre eux.

CHAPITRE V

De la Nature du Soleil

Il faut maintenant parler à fond des Corps Métalliques, et découvrir leur Essence cachée, en reprenant le Discours que nous en avons fait dans le Livre précédent, [264] auquel nous ajouterons beaucoup de choses né-

cessaires. Nous parlerons donc premièrement du Soleil, puis de la Lune, et ensuite des autres Corps Métalliques, et nous en dirons tout ce qui sera nécessaire pour en donner la connaissance. Et en tout cela nous n'avancerons rien que nous ne prouvions par les expériences que l'on en peut faire.

Le Soleil est formé d'un Argent-vif très subtil, et de peu de Soufre fort pur, fixe et clair, qui a une rougeur nette, qui est altéré et changé en sa nature, et qui fixe et teint cet Argent-vif. Et comme ce Soufre n'est pas également coloré, et qu'il y en a qui est plus teint l'un que l'autre, de là vient qu'il y a aussi de l'Or qui est nécessairement plus jaune, et d'autre qui l'est moins.

Or il est évident que l'Or est formé de *la plus subtile Substance de l'Argent-vif*, parce que l'Argent-vif, qui ne s'attache uniquement qu'à ce qui est de sa même nature, et qui ne reçoit point tout ce qui n'en est pas, s'attache facilement et s'unit fortement à l'Or, de sorte qu'il semble l'embrasser. Il ne faut point d'autre preuve pour montrer que cette Substance de l'Argent-vif, de laquelle l'Or est formé, *est claire et nette*, que la splendeur et l'éclat qu'à l'Or, qui brille aussi bien la nuit [265] qu'en plein jour. Ce même *Argent-vif* doit aussi nécessairement être *fixe*, et sans nul mélange de Soufre impur et combustible ; parce que l'Or ne diminue et ne s'enflamme point dans le feu, quoiqu'on l'y fasse rougir et qu'on l'y fonde. *Son Soufre est tingent* (C'est-à-dire qu'il teint l'Argent-vif) parce que le Soufre minéral étant mêlé avec l'Argent-vif vulgaire, et étant sublimé avec lui, lui communique une couleur rouge qui est ce qu'on appelle le *Cinabre artificiel*, et que ce même Soufre étant amalgamé avec les Corps Métalliques, et sublimé avec eux à fort feu, en sorte que ce que les Métaux ont de plus subtil soit élevé et sublimé avec lui, cette Sublima-

tion devient très jaune. Ce n'est donc que la pure Substance du Soufre qui fait une couleur nette et pure dans les Métaux. Et c'est par conséquent le Soufre impur qui leur donne une couleur impure et imparfaite. Il n'y a qu'à considérer l'Or pour être persuadé qu'il est *jaune*, et celui qui en douterait serait aveugle.

La Matière de l'Essence de l'Or n'est donc autre que la Substance très subtile et pure de l'Argent-vif, laquelle a été fixée par le mélange et par l'union de la Matière très subtile et fixe du Soufre *incombustible*, qui a une Teinture rouge et claire. Mais il y a pourtant plus [266] d'Argent-vif que de Soufre dans la composition de l'Or. Ce qui se connaît par la facilité qu'à l'Argent-vif de s'attacher à l'Or, ce que ne fait pas le Soufre. Ainsi, si l'on veut faire quelque altération et quelque changement dans les Métaux imparfaits, on doit se proposer l'Or pour modèle de ce que l'on doit faire, et tâcher de réduire toujours ces Métaux à la même égalité qu'est celle de l'Or. Nous en avons ci-devant enseigné le moyen.

Au reste, parce que les parties, dont l'Or a été premièrement formé, étaient subtiles et fixes, elles se sont aussi beaucoup resserrées et condensées, et c'est ce qui rend l'Or si pesant. D'ailleurs, comme la Nature a mis longtemps à le cuire et à le digérer, par une chaleur fort tempérée, ses parties (les plus crues et volatiles) se sont exhalées lentement et peu à peu ; et par ainsi il a été épaissi parfaitement et comme il le faut, dans le dernier mélange qui s'est fait de ses Principes ; et c'est ce qui fait qu'il ne se fond qu'après avoir rougi.

Il se voit, de ce que nous venons de dire, que la perfection des Métaux dépend de trois choses. Premièrement de la grande quantité de leur Argent-vif. Secondement de l'uniformité et égalité de leurs Substances, qui se fait par un mélange [267] égal et bien proportionné de leurs Prin-

cipes. Et en troisième lieu, de ce qu'ils s'endurcissent et s'épaississent par une longue et modérée digestion. Et par ainsi l'impureté et l'imperfection des Métaux proviendra du trop de Soufre, de la diversité de Substance, et d'une digestion précipitée qui les endurecit et les épaisit trop soudainement.

Ainsi, si le Soufre, qui vient à se mêler avec l'Argent-vif, pèche en quantité et en qualité, il s'en formera nécessairement divers Métaux imparfaits, selon la différente proportion de ce Soufre, et selon qu'il sera bon ou mauvais. Car le Soufre (qui entre dans la composition des Métaux) est ou fixe, et n'est pas tout *combustible*, ou il l'est entièrement. Ou ce Soufre est volatil : et il l'est, ou en tant que Soufre, ou non pas comme Soufre. Ou bien il est en partie volatil, et en partie fixe. De plus, ce Soufre, ou n'est Soufre qu'en partie, ou en partie il ne l'est pas. Et ce qui est Soufre, est ou tout pur, ou tout impur. Ou il y en a seulement la moitié d'impur, ou il n'y en a que fort peu. Le Soufre est encore ou en grande quantité, et ainsi il domine l'Argent-vif, ou il y en a peu, et l'Argent-vif a le dessus. Ou ces deux Principes sont si bien proportionnés, qu'il n'y en a pas plus de l'un que de l'autre. Enfin, [268] ou ce Soufre est blanc, ou il est rouge, ou il tient le milieu entre ces deux couleurs. Et c'est ce différent mélange de ces deux Principes qui produit nécessairement dans la Nature différents Corps Métalliques, et d'autres semblables Corps, tels que sont les Métallions. Nous allons examiner cette différence des Métaux, et nous en rapporterons les Causes et les propriétés, que nous prouverons par des expériences sensibles.

CHAPITRE VI

De la Nature de la Lune

Nous avons dit dans le Chapitre précédent que l'Or se forme lorsqu'un Soufre pur, fixe, rouge et clair, se mêle de telle sorte avec un Argent-vif pur et net, que non seulement le Soufre ne domine pas, mais que l'Argent-vif y soit en plus grande quantité. Que si un Soufre net, fixe, blanc, d'une blancheur pure et claire, vient à se mêler avec un Argent-vif pur, fixe et clair, et que le Soufre ne domine pas, mais qu'il y ait tant soit peu plus d'Argent-vif, il s'en formera de l'Argent, qui est un Métal parfait, mais pourtant moins pur et plus grossier que n'est l'Or. Car ses parties ne sont pas si serrées [269] que celles de l'Or ; et par conséquent il n'est pas si pesant que l'Or. L'Argent n'est pas encore si fixe que l'Or, comme il paraît en ce qu'il diminue dans le feu : Ce qui est une marque que son Soufre n'est pas tout à fait fixe ni *incombustible*, puisqu'il s'enflamme un peu lorsqu'on fait rougir ce Métal dans le feu. Or quand je dis que le Soufre de l'Argent n'est pas fixe, cela se doit entendre par rapport à celui de l'Or, n'étant pas impossible que le même Soufre soit fixe, si on le compare avec un autre qui l'est moins, et qu'il ne soit pas fixe, si on le considère par rapport à un autre qui l'est plus. C'est en ce sens qu'à l'égard de l'Or, le Soufre de la Lune n'est pas fixe, mais *incombustible* ; et qu'en faisant comparaison de l'Argent avec les Métaux qui sont imparfaits, son Soufre est fixe et *incombustible*.

CHAPITRE VII

De la Nature de Mars, où il est traité des Effets du Soufre et du Mercure, et des Causes de la corruption et de la perfection des Métaux

Si un Soufre fixe et terrestre se trouve mêlé avec un Argent-vif qui soit pareillement fixe et terrestre, et si tous deux [270] ont une blancheur impure et livide, ou noirâtre, et si dans la composition il y a beaucoup plus de ce Soufre fixe que d'Argent-vif, de ce mélange il s'en fait du fer. Et parce que l'excès du Soufre fixe dans la composition des Métaux, en empêche la fusion, il s'ensuit de là que le Soufre fixe ne se fond pas si promptement que fait l'Argent-vif ; au lieu que celui qui n'est pas fixe se fond plutôt. Ce qui nous fait connaître manifestement pourquoi quelques Métaux se fondent facilement, et promptement, et d'où vient qu'il y en a d'autres qui sont fort longs et fort difficiles à fondre. Car ceux qui ont le plus de Soufre fixe se fondent plus lentement : et ceux qui ont le plus de Soufre *adustible* se fondent plus tôt. Ce qu'il est bien aisé de faire voir. Car pour preuve que le Soufre fixe des Métaux, est ce qui fait qu'ils sont plus difficiles à fondre ; c'est que le Soufre lui-même ne peut jamais devenir fixe s'il n'est calciné, et quand il est calciné il n'est plus fusible. Et par conséquent c'est le Soufre fixe des Métaux qui en empêche la fusion. Or je sais par expérience que le Soufre ne peut être fixe s'il n'est calciné. Parce qu'ayant essayé de le fixer sans l'avoir calciné, j'ai trouvé qu'il était toujours volatil, et qu'il s'enfuyait jusqu'à ce qu'il fût changé en une terre semblable à de la chaux. [271]

Mais il n'en est pas ainsi de l'Argent-vif, qui peut être rendu fixe, et en le changeant en terre, et sans qu'il soit besoin de l'y changer. On le fixe et on le change bientôt en terre, si on se hâte de faire sa fixation, en

le sublimant avec précipitation. Et on le fixe tout de même par une Sublimation lente et réitérée, sans qu'il soit changé en terre, puisqu'il se fond alors de même qu'un Métal. Et cela, je le sais pour l'avoir fixé de ces deux manières ; l'une hâtée et précipitée, jusqu'à ce que son humidité fût consumée ; et l'autre lente, en le sublimant plusieurs fois doucement et peu à peu. Je l'ai vu et je l'ai trouvé, dis-je, par expérience, comme je le dis.

Or la raison pour laquelle cela se fait ainsi, c'est que la Substance de l'Argent-vif est visqueuse et serrée. On voit qu'elle est visqueuse par la séparation qui s'en fait en très menues parties, lorsqu'on l'imbibe et qu'on l'amalgame avec d'autres choses. Car sa visquosité paraît lors évidemment ; parce (qu'encore qu'il soit séparé en une infinité de parties fort menues), il s'attache néanmoins, et il s'unit fortement à ce avec quoi on le mêle. Il n'y a personne qui ne voie tout de même que sa Substance est solide et fort serrée. Car il ne faut que le considérer et le soupeser, et l'on trouvera qu'il est si pesant, lorsqu'il est tout pur, [272] qu'il pèse plus que l'Or même. D'ailleurs sa composition est très forte, comme nous l'avons déjà dit ci-devant, à cause de la mixtion très exacte de ses deux Principes. Et partant, l'Argent-vif peut être fixé sans que son humidité soit consumée, et sans qu'il soit changé en terre. Car ses parties étant bien unies ensemble, et sa composition étant par conséquent très forte, ses parties venant à être encore plus resserrées par l'action du feu, cela fait qu'il résiste au feu, qui ne saurait plus le détruire en cet état, et la flamme même ; pour grande et violente qu'elle soit ; n'a plus de prise sur lui, et elle ne saurait ni le pénétrer, ni le résoudre en fumée ; parce qu'il est trop serré pour pouvoir être raréfié, et que d'ailleurs il ne peut point être brû-

lé, n'ayant point de Soufre inflammable, qui est ce qui rend les Corps *adustibles*, ou capables d'être brûlés et consumés par le feu.

Nous avons découvert par là deux Secrets admirables. L'un, pourquoi le feu détruit les Métaux. Et de cela nous trouvons trois causes. La première est un Soufre *adustible* qui est renfermé dans le profond de leur Substance, lequel venant à se brûler, diminue cette Substance en la résolvant en fumée ; jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement consumée, quelque quantité que les Métaux aient d'Argent-vif bien fixe et [273] bien fusible. La seconde cause est extérieure, et c'est la violence du feu de flamme, qu'on augmente et qu'on entretient toujours très forte, et qui touchant continuellement les Métaux, les fond, les pénètre et les résous en fumée, quelque fixes qu'ils soient. La dernière cause, c'est la Calcination des Métaux, qui les raréfie en éloignant leurs parties les unes des autres. Car cet éloignement fait jour à la flamme, qui les pénètre par ce moyen, et qui les réduit en fumée, quelque parfaits qu'ils puissent être. Que si ces trois causes de la destruction des Métaux concourent et se trouvent ensemble, il est certain qu'ils seront aisément détruits. Mais s'il en manque quelque une, ils seront plus difficiles à détruire à proportion que ces causes seront moindres.

L'autre Secret que nous avons trouvé, c'est que nous avons connu par là, que la bonté et la perfection des Métaux consiste dans leur Argent-vif. Car rien de tout ce qui cause la destruction et l'anéantissement des Métaux ne pouvant diviser l'Argent-vif en ses Principes : mais ou toute sa Substance s'en allant de dessus le feu, ou y demeurant toute entière, sans que rien s'en perde, il faut nécessairement que la cause de la perfection des Métaux soit dans l'Argent-vif. Louons donc et bénissons [274] Dieu qui a créé cet Argent-vif, et qui lui a donné une Substance et des proprié-

tés qui ne se rencontrent en nulle autre chose de la Nature. De sorte que nous pouvons trouver en cette Substance d'Argent-vif la perfection, par un certain artifice, qui se trouve en lui par une puissance prochaine. Car c'est l'Argent-vif qui surmonte le feu, et que le feu ne saurait vaincre : au contraire, il se repose et il se plaît à demeurer dans le feu.

CHAPITRE VIII

De la Nature de Vénus ou du Cuivre

Reprenons maintenant notre Discours. Quand le Soufre est impur, grossier, rouge, livide, que sa plus grande partie est fixe, et la moindre non fixe, et qu'il se mêle avec un Argent-vif grossier et impur, de telle sorte qu'il n'y ait guère plus ni guère moins de l'un que de l'autre ; de ce mélange il s'en forme du Cuivre. Et il est aisé de juger que pour faire ce Métal, ces deux Principes doivent être mêlés de cette manière, si l'on considère les effets qu'ils produisent naturellement en lui. Car lorsqu'on le fait rougir au feu, on en voit sortir une flamme, comme est celle que fait le Soufre ; ce [275] qui est une marque qu'il a un Soufre qui n'est pas fixe. Outre que ce Métal diminue dans le feu, par l'évaporation qui se fait de ce mauvais Soufre. On connaît néanmoins qu'il a beaucoup de Soufre fixe, parce qu'en le faisant souvent rougir au feu, et en le brûlant, après cela il ne se fond pas si facilement, et il en devient plus dur ; ce qui ne peut provenir que de ce qu'il a beaucoup de Soufre fixe. D'ailleurs, il paraît par la couleur de ce Métal que son Soufre est rouge, *livide*, impur, et qu'il est mêlé avec un Argent-vif, impur et plein de crasse. Ainsi on n'a pas besoin d'autre preuve pour le vérifier.

De là on peut faire une expérience qui nous découvrira un Secret. Car puisque tout ce qui est changé en Terre par l'action de la chaleur se

dissout facilement, et se réduit en Eau, et que cela se fait à cause que le Feu rend plus subtiles les parties sur quoi il agit, il s'ensuit de là que, quelque subtile que soit naturellement une chose, elle le devient encore davantage si elle est réduite en cette nature de Terre (par la Calcination), et qu'elle se dissout mieux. Et partant, les choses se dissolvent mieux à proportion qu'elles sont plus subtiles et plus calcinées. Ce qui fait voir quelle est la cause de la corruption et de l'impureté de Mars et de Vénus, et qu'elle [276] ne provient que de la quantité qu'ils ont de Soufre fixe et non fixe, ou *adustible* : Vénus en ayant plus *d'adustible* que Mars, et Mars plus de fixe que Vénus. Quand donc le Soufre fixe de ces deux Métaux est devenu encore plus fixe, par la chaleur du feu, ses parties deviennent plus subtiles, et ce qui est disposé en lui à se dissoudre se dissout, comme il se voit lorsqu'on expose ces deux Métaux sur la vapeur du vinaigre. Car cette vapeur fait sortir sur leur superficie, comme une fleur, l'aluminosité (c'est-à-dire les parties alumineuses) de leur Soufre, par le moyen de la chaleur qui vient de cette vapeur, et qui *subtilise* les parties superficielles, et les plus proches de ces Métaux. Et si vous faites bouillir ces deux Corps dans quelque Eau pontique ou salée, vous trouverez qu'il s'en dissoudra beaucoup par cette ébullition. Et si l'on va dans les Mines de ces deux Métaux, on verra distiller et s'attacher à eux l'aluminosité qui s'en dissout ; laquelle se change et se résous en eau, à cause de sa ponticité ou salure, et de la facilité qu'elle a à se dissoudre. Car il n'y a rien de pontique ou salé, et qui se dissolve facilement que l'Alun, et ce qui tient de sa nature.

Pour ce qui est de ce que ces deux Métaux noircissent au feu, cela vient d'un [277] Soufre qui n'est pas fixe, et qui est *adustible*, qu'ils ont renfermé en eux. Et quoique Vénus ait beaucoup de ce Soufre, et que

Mars en ait peu, néanmoins, comme ce qu'il en a est presque fixe, c'est ce qui est cause qu'on ne peut pas ôter à Mars cette noirceur.

Nous avons fait voir ci-dessus que le Soufre qui n'est pas fixe est ce qui fait, et ce qui facilite la fusion des Métaux ; et qu'au contraire le Soufre fixe n'a nulle fusion, et qu'il l'empêche. Mais il n'en est pas ainsi de l'Argent-vif fixe. Car quelque fixité qu'il ait, il ne s'enfuit pas pour cela qu'il ne fasse point de fusion, ni qu'il l'empêche de se faire. Je puis porter témoignage de cette vérité. Car par quelque moyen que j'aie pu imaginer de faire la fusion, je n'ai jamais pu tenir le Soufre en fusion après l'avoir fixé. Au lieu qu'ayant fixé de l'Argent-vif, après l'avoir sublimé plusieurs fois avec du Soufre fixe ; ce Soufre a été par ce moyen rendu bien fusible.

Ce qui fait voir évidemment que plus les Corps ou Métaux ont d'Argent-vif, plus ils sont parfaits ; et que ceux qui en ont le moins, ont aussi moins de perfection. C'est pourquoi je t'avertis que (pour faire le Magistère) tu dois faire en sorte en toutes tes Opérations, que dans la Composition il y ait toujours plus d'Argent-vif [278] que du Soufre. Et que si tu peux faire l'Œuvre de l'Argent-vif tout seul, tu auras trouvé la perfection qui est la plus précieuse, et qui surpasse de beaucoup tout ce que la Nature peut faire de plus parfait. Car par elle tu pourras purifier les Corps imparfaits, jusque dans leur profondeur, et dans leur intérieur, ce que la Nature ne saurait faire. Or on doit juger que les Corps qui ont le plus d'Argent-vif sont les plus parfaits, parce qu'ils reçoivent plus facilement l'Argent-vif que les autres, et qu'ils s'y attachent mieux. Car nous voyons que les Corps parfaits reçoivent aimablement l'Argent-vif comme étant de leur même nature.

On voit par les choses que nous avons dites ci-devant, que dans les Corps ou Métaux, il y a de deux sortes de Soufre. L'un qui est caché dans la profondeur de l'Argent-vif, et qui y est dès le commencement de sa conformation, et l'autre qui survient à l'Argent-vif après qu'il est déjà fait. On ne peut lui ôter ce dernier qu'avec bien de la peine : mais il est impossible de lui ôter le premier par le moyen du feu, de quelque artifice qu'on se serve, et quelque opération qu'on fasse pour cela, à cause que ce Soufre est intimement uni à lui, et qu'il est né avec lui. L'expérience confirme ce que nous venons de dire. Car [279] nous voyons que le feu détruit le Soufre *adustible* des Métaux : mais il ne saurait leur ôter leur Soufre fixe. Ainsi, quand nous disons qu'on peut purifier les Métaux en les calcinant, et en leur faisant reprendre Corps, cela se doit entendre qu'on peut les dépouiller de leur Substance terrestre, laquelle n'est pas unie intimement à eux, ni dans le profond de leur nature. Car de prétendre par le moyen du feu, séparer les choses qui sont intimement unies, cela ne se peut, si ce n'est par le moyen de la Médecine de l'Argent-vif, qui couvrirait et tempérerait cette Terre ou ce Soufre, ou qui la séparerait du Composé. Car on sépare en deux manières la Substance terrestre ou sulfureuse, qui est intimement unie à la nature du Corps ou du Métal. Premièrement par la Sublimation qu'on en fait avec la Tutie et la Marcassite, lesquelles élèvent la Substance de l'Argent-vif, et laissent le Soufre en bas. Ce qu'elles font par la ressemblance qu'elles ont, tant avec l'Argent-vif qu'avec le Soufre, n'étant que deux fumées qui sont composées d'Argent-vif et de Soufre ; mais qui ont beaucoup plus du premier que du dernier. Et cela se voit par expérience : parce que si vous les mêlez par une forte et prompte fusion avec les Corps, [280] les Esprits qu'elles contiennent enlèveront les Corps avec eux, et les réduiront en fumée. Et

par ainsi ces deux Esprits séparent des Corps cette terre sulfureuse. Secondement, on peut séparer cette Substance terrestre, qui est dans le Métal, en le lavant et l'amalgamant avec l'Argent-vif, comme nous l'avons dit ci-devant. Et la raison en est parce que l'Argent-vif ne s'attache et ne retient que ce qui est de sa nature, et laisse tout ce qui n'en est pas.

CHAPITRE IX

De la Nature de Jupiter ou de l'Étain

Revenons à la composition des Métaux. Si le Soufre, qui en est l'un des Principes, a un peu de fixité, s'il a une blancheur impure, et s'il en a moins que d'Argent-vif, si l'Argent-vif est impur, en partie fixe et en partie volatil, et s'il n'a qu'une blancheur impure et imparfaite, de ce mélange il se fera de l'Étain.

Les Opérations que l'on fait sur ce Métal pour le préparer (c'est-à-dire pour lui ôter ses impuretés) font voir qu'il est composé de la sorte. Car en le calcinant, on sent la mauvaise odeur du Soufre qui en sort ; ce qui marque qu'il a un Soufre non fixe ou *adustible*. Que si en s'exhalant, ce Soufre ne fait pas une flamme bleue, [281] comme est celle que fait le Soufre vulgaire, lorsqu'il se brûle, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit fixe, parce que cela ne vient nullement de sa fixité, mais de ce que dans la composition de ce Métal, il y a beaucoup plus d'Argent-vif, lequel par son humidité empêche ce Soufre de brûler si visiblement qu'il puisse faire une flamme.

Au reste, il y a deux sortes de Soufres, et deux différents Argent-vif dans l'Étain. L'un de ces Soufres est *combustible*, puisque lorsqu'on le calcine, il rend la même odeur que le Soufre vulgaire. L'autre Soufre, qui est plus fixe, et qui pour cette raison n'a point de mauvaise odeur comme

le premier, se voit dans la chaux de ce Métal, laquelle demeure dans le feu sans se brûler ni se consumer.

On remarque tout de même deux Argent-vif dans l'Étain : l'un qui n'est pas fixe, et qui lui donne le *cric*, et l'autre fixe, qui ne lui en donne point. L'expérience nous fait voir le premier. Car avant que l'Étain soit calciné, il a le *cric*, et après avoir été calciné trois fois, il ne l'a plus. Ce qui vient de ce que son Argent-vif volatil, qui faisait le *cric*, s'est exhalé dans la Calcination. Or il est certain que c'est l'Argent-vif volatil de l'Étain qui lui donne le *cric*. Car si on lave [282] du Plomb avec de l'Argent-vif, et qu'après l'avoir lavé, on le fasse fondre à un feu, qui ne soit pas plus fort qu'il doit l'être pour fondre le Plomb, il demeurera une partie d'Argent-vif avec le Plomb, qui lui donnera le *cric*, et le changera en Étain. Cela se voit tout de même dans la transmutation qui se fait de l'Étain en Plomb. Car si on calcine plusieurs fois l'Étain avec le Plomb, et si on lui donne un feu propre à lui faire reprendre Corps, il se convertira en Plomb. Et cette transmutation se fera plus facilement si, lorsque l'Étain est en fusion, on lui ôte les pellicules qui se forment au-dessus, et si on les calcine à fort feu. Mais vous serez encore assurés que ces différentes Substances se rencontrent dans l'Étain si vous pouvez trouver l'invention de le conserver dans des vaisseaux propres pour cela, et de faire la séparation de ces Substances, par le moyen d'un certain degré de feu, comme je l'ai fait, après l'avoir découvert avec beaucoup de peine et de travail. Ce qui m'a fait connaître que j'avais eu raison de croire que ce Métal était composé de toutes ces différentes Substances.

Que si vous me demandez ce qu'il reste de l'Étain, après qu'on l'a dépouillé de ces deux Substances, qui ne sont pas fixes, [283] c'est-à-dire après qu'on lui a ôté son Soufre *combustible* et son Mercure volatil, je vais

vous le dire, afin de vous faire connaître parfaitement la composition de ce Métal. Sachez donc qu'après cela il reste un Corps *livide* et pesant comme le Plomb, mais qui est plus blanc. Ainsi c'est un Plomb très pur, dans la composition duquel les deux Principes, l'Argent-vif et le Soufre, sont également fixes, quoiqu'ils ne soient pas tous deux égaux en quantité ; parce qu'il y a plus d'Argent-vif dans cette composition, comme on le peut connaître par la facilité qu'à l'Argent-vif a y entrer, tout tel qu'il est en sa nature. Ce qui ne se ferait pas si facilement si l'Argent-vif n'y était pas en plus grande quantité. C'est pour cette raison que l'Argent-vif ne s'attache à Mars que par un très grand artifice ; ni à Vénus non plus, à cause du peu d'Argent-vif qu'ont ces deux Métaux dans leur composition. Néanmoins Vénus, ayant plus d'Argent-vif que Mars, comme il se voit en ce qu'elle est aisée à fondre, au lieu que Mars ne se fond qu'avec une extrême difficulté ; l'Argent-vif, par conséquent, ne doit s'attacher que très difficilement à Mars, et plus facilement à Vénus.

Or quand j'ai dit que dans ce Corps, que j'ai appelé Plomb très pur, les deux [284] Substances qui en font la composition étaient fixes, j'ai voulu dire que leur fixation s'approchait d'une forte fixation, et non pas qu'elles demeuraient toujours fixes à toute épreuve. Et pour preuve de cela, si l'on calcine ce Plomb très pur, et qu'on en tienne la Calcination, ou la chaux, dans un feu violent, ce feu ne séparera point ces deux Principes l'un d'avec l'autre ; mais la Substance de ce Corps montera, et se sublimera toute entière, quoique néanmoins plus purifiée qu'elle n'était.

Au reste, la Substance du Soufre *adustible* est plus aisée à séparer dans l'Étain que dans le Plomb : comme il se voit en ce que Jupiter s'endurcit, qu'il se calcine, et que son éclat s'augmente facilement. Ce qui nous a fait connaître que son Soufre *adustible* et son Mercure volatil (qui sont les

deux choses qui le corrompent et qui l'infectent) ne sont pas de sa première composition, ni exactement unies avec ses Principes, mais qu'elles surviennent après qu'il est déjà formé. Et c'est pour cela qu'on les en peut facilement séparer, et que les divers changements qu'on donne à ce Métal, c'est-à-dire sa *Modification*, son *Endurcissement* et sa *Fixation*, ne sont plus promptement que dans le Plomb. Et il est aisé de deviner pourquoi [285] cela se fait, si l'on considère tout ce que j'ai dit ci-devant, et la remarque particulière que j'ai faite. Car après l'avoir calciné et remis en Corps, lui ayant donné un feu fort et violent, j'ai vu, par les vapeurs qui s'élèvent dans sa Sublimation, qu'il devenait orangé, ce qui est une propriété du Soufre qui est fixe, et qui souffre la calcination. Tellement que de cette expérience, laquelle j'ai trouvée fort assurée, et qui m'a confirmé dans mon opinion, j'ai jugé que ce Métal avait beaucoup de Soufre fixe dans sa composition. C'est pourquoi j'exhorte tous ceux qui auront envie de connaître la vérité en notre Science, de travailler soigneusement pour découvrir, et pour être convaincus de tout ce que je viens d'avancer ; et de ne cesser leur recherche et leur étude, jusqu'à ce qu'ils aient acquis la connaissance des Principes des Corps et des propriétés des Esprits, et qu'ils en aient une certitude entière, sans se contenter de simples conjectures. Je leur en donne la facilité par la manière dont je l'ai enseignée dans ce Livre, l'ayant dit suffisamment, et autant qu'il est nécessaire pour notre Art. [286]

CHAPITRE X *De la Nature de Saturne, ou du Plomb*

Il ne nous reste plus à faire que la description de Saturne. Ce Métal n'est en rien différent de Jupiter, si ce n'est que sa Substance, est plus

impure, à cause qu'il est composé d'un Argent-vif et d'un Soufre plus grossier, et que son Soufre *combustible* est plus fortement attaché à la Substance de l'Argent-vif qu'il ne l'est dans Jupiter. Et enfin qu'il y a plus de Soufre fixe dans sa composition. Nous en allons rapporter les causes, et les prouver par des expériences convaincantes.

Premièrement, il n'y a qu'à considérer ces deux Métaux pour juger que Saturne a plus de *terrestréité* et de *fèces* que Jupiter. Cela paraît encore en ce que la première fois Saturne se calcine plus facilement que Jupiter. Ce qui est une marque qu'il a beaucoup plus de *terrestréité*. Car l'expérience nous fait voir que les Corps qui ont le plus de *terrestréité* se calcinent plus facilement ; et que ceux qui en ont le moins sont plus difficiles à calciner parfaitement le Soleil. Enfin, il se vérifie que Saturne a plus de *terrestréité* et de *fèces* que Jupiter, en ce que sa [287] noirceur et son impureté ne se purifient ni ne s'en vont point en le calcinant, et en le remettant plusieurs fois en corps : comme l'on voit que cela se fait dans Jupiter. Ce qui est une preuve que Saturne a beaucoup plus d'impureté dans les Principes de sa composition.

En second lieu, il est aisé de juger que tout ce que Saturne a de Soufre *combustible* est plus fortement uni à la Substance de son Argent-vif qu'il ne l'est dans Jupiter. Parce que par l'évaporation il ne saurait se séparer si peu de ce mauvais Soufre (pourvu que la quantité en soit un peu considérable) qu'il ne paraisse d'une couleur orangée et fort teinte : outre que ce qui demeure même de ce Soufre au fond du Vaisseau est de même couleur. Ainsi il faut nécessairement de trois choses l'une, ou que Saturne n'ait point de Soufre qui soit *combustible* ; ou qu'il en ait bien peu ; ou enfin que ce qu'il en a soit fortement uni avec le Soufre fixe dans sa première composition. Or on ne peut pas douter, que non seulement il

a un mauvais Soufre, et qu'il n'en a pas peu, mais même qu'il en a beaucoup, puisqu'il a l'odeur de ce Soufre ; qu'il conserve longtemps cette odeur, et qu'il est bien difficile de la lui faire perdre. Ce qui nous a fait connaître évidemment [288] que son Soufre *combustible* est assurément uni très exactement avec son Soufre *incombustible*, lequel approche fort de la nature du Soufre fixe : en sorte que ces deux Soufres étant mêlés et unis avec son Argent-vif, ils ne font tous ensemble qu'une seule Substance homogène, c'est-à-dire qui est tout de même nature. Et de là vient que quand la nature du Soufre *combustible* de ce Métal vient à s'élever, elle monte nécessairement avec le Soufre *incombustible*, n'y ayant que lui qui puisse faire la couleur orangée.

Nous avons dit en troisième lieu qu'il y a plus de Soufre incombustible dans Saturne que dans Jupiter. Ce qui est si vrai que dans la préparation que l'on donne à la Chaux de ces deux Métaux (en les tenant l'une et l'autre quelque temps dans le feu), on voit que celle de Saturne devient toute orangée, au lieu que celle de Jupiter ne fait que blanchir. Ce qui nous a fait connaître la cause pour laquelle Jupiter s'endurcit plutôt par la Calcination, et pourquoi il ne perd pas si aisément la facilité qu'il a à se fondre que fait Saturne. Car cela vient de ce que Saturne a plus de Soufre et d'Argent-vif fixes, qui est ce qui fait la dureté des métaux.

Or il y a deux choses qui font et qui donnent la fusion : l'Argent-vif et le Soufre [289] *adustible*. L'une desquelles, qui est l'Argent-vif, est suffisante pour donner une fusion parfaite, à quelque degré de feu que ce puisse être ; soit qu'il faille que les Métaux rougissent auparavant que de se fondre ; soit qu'ils puissent être fondus sans cela. C'est pourquoi, comme dans Jupiter il y a beaucoup d'Argent-vif qui n'est pas fixe, il a

aussi une grande facilité à se fondre fort promptement, et il est difficile de la lui ôter.

La mollesse des Métaux vient tout de même de deux causes, qui sont un Argent-vif qui n'est pas fixe, et un Soufre *combustible*. Et par ce qu'on ôte plus facilement le Soufre *combustible* à Jupiter qu'à Saturne, l'une des causes qui le rendent mou lui étant ôtée par la Calcination, il faut nécessairement qu'il s'endurcisse ; au lieu que les deux choses qui font la mollesse, étant fortement unies dans la composition de Saturne (et par conséquent, ni l'une ni l'autre ne lui pouvant être ôtée qu'avec difficulté), cela est cause qu'il ne peut pas s'endurcir si aisément. Il y a néanmoins cette différence entre la mollesse qui vient de l'Argent-vif, et celle que fait le Soufre *combustible* ; que celle-ci est cassante et ployante ; au lieu que celle que fait l'Argent-vif s'étend et s'allonge beaucoup. Et cela se voit manifestement [290] par l'expérience. Car il est certain que les Corps ou Métaux, qui ont quantité d'Argent-vif, ont une grande extension ; et qu'au contraire ceux qui ont peu d'Argent-vif ne peuvent guère être étendus. C'est ce qui fait que Jupiter s'étend plus facilement et plus délicatement que Saturne ; Saturne plus que Vénus ; celle-ci plus que Mars ; la Lune plus que Jupiter, et le Soleil beaucoup plus que la Lune.

C'est donc l'Argent-vif et le Soufre fixes qui donnent la dureté aux Métaux : Et ce qui fait leur mollesse, ce sont les deux causes opposées à celle-là ; c'est-à-dire l'Argent-vif volatil, et le Soufre *combustible*. Et c'est le Soufre qui n'est pas fixe, et l'Argent-vif, quel qu'il soit, fixe ou volatil, qui leur donnent la fusion. Mais le Soufre qui n'est pas fixe donne nécessairement la fusion au Métal sans qu'il rougisse, comme on le voit par l'Arsenic (qui est un Soufre *combustible*) et qui étant projeté sur les Métaux difficiles à fondre, leur donne la fusion sans qu'il soit nécessaire

qu'ils rougissent auparavant. L'Argent-vif, qui n'est pas fixe, rend tout de même les Métaux aisés à fondre. Mais l'Argent-vif fixe ne donne la fusion au Métal qu'après que ce Métal s'est enflammé et qu'il a rougi. Et partant, c'est le [291] Soufre fixe qui retarde et qui empêche la fusion de quelque Métal que ce soit.

Ce qui nous découvre un grand Secret. Car puisque l'on trouve par l'expérience que les Métaux qui ont le plus d'Argent-vif sont les plus parfaits, il s'ensuit nécessairement que les Métaux imparfaits qui ont le plus d'Argent-vif s'approchent aussi le plus de la perfection, et de la nature des parfaits. Et par conséquent, plus les Métaux auront de Soufre, plus ils seront impurs et imparfaits. D'où l'on doit inférer qu'entre les imparfaits, Jupiter est celui qui s'approche le plus des Corps parfaits puisqu'il a le plus d'Argent-vif, qui est ce qui fait la perfection, et que par cette même raison Saturne en est moins proche ; Vénus moins que Saturne, et Mars moins que pas un. Cela s'entend si l'on considère ces Métaux à l'égard de ce qui fait la perfection. Car ce serait toute autre chose, si on les considérait par rapport à la Médecine qui les parfait, qui supplée à ce qui leur manque, qui les pénétrant jusque dans l'intérieur, raréfie leur épaisseur, et qui pallie et qui couvre leur noirceur et leur impureté par un éclat et un brillant qu'elle leur communique : Parce qu'à cet égard Vénus est plus capable de recevoir la perfection par le moyen de cette Médecine ; Mars la [292] peut moins recevoir qu'elle ; Jupiter moins que Mars ; et Saturne a le moins de tous de disposition à la recevoir.

Cette diversité des Métaux et les Opérations que l'on a fait sur eux, nous ont appris que pour leur donner la perfection, il fallait les préparer différemment, et qu'ils avaient besoin de différentes Médecines pour cela. Car on a vu que les Métaux durs, et qui rougissent au feu, avaient besoin

d'une Médecine qui pût les ramollir et raréfier leur Substance intérieure trop serrée, et la rendre uniforme et toute égale partout : Et qu'au contraire aux Métaux mous, et qui ne rougissent point au feu, il fallait une Médecine qui les endurcît, les resserrât et qui épaissit leur Substance interne et cachée. Nous allons voir quelles sont ces Médecines, nous dirons quels sont leurs effets, et ce qui a été cause qu'on les a inventées, ce qu'elles laissent d'imparfait dans les Métaux, et ce à quoi elles peuvent donner la perfection. [293]

SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE DES MÉDECINES

En général, et de la nécessité d'une Médecine universelle qui donne la perfection à tous les Métaux imparfaits, et d'où elle se peut mieux prendre, et plus prochainement

CHAPITRE XI

Qu'il doit nécessairement y avoir deux sortes de Médecines, tant pour chaque Corps imparfait que pour l'Argent-vif, l'une au Blanc, l'autre au Rouge ; mais qu'il n'y en a qu'une seule très parfaite, qui rend toutes les autres inutiles

Nous avons dit ci-devant que les Esprits avaient plus de conformité avec les Corps que quoi que ce soit. Et la raison que nous en avons apportée, c'est qu'ils s'unissent mieux et plus amiablement à eux que nulle autre chose qui soit dans la Nature. Ce qui m'a donné la première [294] notion que les Esprits devaient être la véritable Médecine pour altérer et changer les Corps. Et c'est cela même qui fut cause que j'employai toute mon industrie pour trouver l'artifice de transmuier véritablement, par le moyen des Esprits, chaque Corps imparfait en Lune et en Soleil véri-

tables et parfaits. Je crus donc qu'il fallait faire nécessairement différentes Médecines de ces Esprits, selon la diversité des choses qui devaient être transmues. Car y ayant de deux sortes de ces choses-là, l'Argent-vif, qui est un Esprit, et qui doit être coagulé et fixé parfaitement, et les Corps qui n'ont pas la perfection, c'est-à-dire les Métaux imparfaits ; et ces Métaux n'étant pas d'ailleurs tous semblables, puisque les uns sont durs et rougissent au feu, tels que sont Mars et Vénus, et les autres sont mous, qui ne rougissent point, comme sont Jupiter et Saturne : il faut nécessairement que la Médecine, qui doit donner la perfection à tant de choses différentes, soit aussi différente elle-même. Ainsi il faut une Médecine particulière pour fixer et parfaire l'Argent-vif, laquelle soit différente de celle qui doit donner la perfection aux Métaux imparfaits. Et à l'égard de Vénus et de Mars, qui rougissent au feu, il faut une autre Médecine particulière pour eux, et qui [295] soit différente de celle de Jupiter et de Saturne, qui sont mous, et qui ne rougissent point ; parce que la nature de ces Métaux étant visiblement différente, il est certain que pour les rendre parfaits, il leur faut des Médecines de différentes sortes. D'ailleurs, quoique Mars et Vénus aient cela de commun entre eux, que tous deux sont durs, ils ont néanmoins chacun des propriétés particulières qui les dont différencier. Car Mars n'est pas fusible, et Vénus l'est. Mars est entièrement livide, plein de crasses et d'impuretés ; et Vénus, non. Mars a une blancheur obscure, et Vénus une rougeur impure et une verdure. En quoi l'on voit une grande différence. De sorte que ces deux Métaux étant différents en tant de choses, il faut de nécessité que la Médecine qui doit leur donner la perfection soit pareillement différente. Il en est de même de Jupiter et de Saturne. Car quoique tous deux conviennent en ce qu'ils sont mous, ils ne le sont pas nécessairement de la même manière ; et ils

différent encore en plusieurs autres choses. Par exemple, Jupiter est net, et Saturne ne l'est pas : ainsi la Médecine qui doit les perfectionner ne doit pas être la même. De plus, l'Argent-vif et les Métaux imparfaits qui peuvent être changés [296] sont transmués en Lune ou en Soleil : ainsi il faut nécessairement qu'il y ait une Médecine rouge qui les transmue en Soleil, et une blanche qui les change en Lune. De manière qu'y ayant deux Médecines, l'une Solaire et l'autre Lunaire, pour chacun des quatre Métaux imparfaits, il y aura par conséquent huit sortes de Médecines pour la transmutation de ces Métaux. Et parce que l'Argent-vif peut être changé tout de même en Soleil et en Lune, il y aura donc encore deux Médecines particulières pour lui. Et ainsi ce feront en tout dix Médecines nécessaires pour donner la perfection, tant à l'Argent-vif qu'aux Métaux imparfaits ; ce que j'ai trouvé avec beaucoup de peine et de travail.

Mais après avoir longtemps travaillé, et après une étude opiniâtre et une longue et profonde méditation, et de grandes dépenses, j'ai enfin trouvé une seule Médecine qui nous exempte de travailler à toutes celles dont nous venons de parler. Car elle ramollit le Métal qui est dur, et endurecit celui qui est mou ; elle fixe ce qu'ils ont de volatil, elle purifie ce qu'ils ont d'impur, et leur donne enfin une Teinture et un éclat qu'on ne saurait exprimer ; cette Teinture étant plus belle, [297] et cet éclat plus brillant que la Teinture et l'éclat que la Nature donne aux deux Métaux parfaits.

Nous traiterons par ordre et en particulier de ces Médecines ; nous en dirons la composition et les causes, et nous n'avancerons rien que nous ne prouvions par expérience. Pour cet effet, nous parlerons premièrement des dix Médecines particulières, et nous dirons en premier lieu qu'elles sont celles des Métaux imparfaits ; ensuite celle de l'Argent-vif, et nous

finirons par la Médecine Universelle du Magistère, qui donne généralement la perfection à tous. Mais parce que les Métaux imparfaits ont besoin d'être préparés auparavant que de recevoir la perfection, pour ne pas donner sujet à personne de se plaindre, que par envie nous ayons celé ou retranché quelque chose de notre Science, nous commencerons par dire la préparation qu'il faut donner aux Métaux imparfaits, pour les disposer à recevoir la perfection, soit au Blanc, soit au Rouge : après quoi nous traiterons de toutes les Médecines, et nous en dirons tout ce qu'il sera nécessaire d'en savoir. [298]

CHAPITRE XII

Qu'il faut donner une préparation particulière à chaque Métal imparfait

Il est aisé de connaître, par les choses que nous avons dites ci-devant, ce que c'est que la Nature, en travaillant à la production des Métaux, laisse de superflu ou de défectueux en chacun de ceux qui sont imparfaits. Car nous avons découvert la plus grande partie de leur nature, et ce que nous en avons dit suffirait pour les faire assez connaître. Mais parce que nous n'avons pas donné une idée de ces Métaux entière et accomplie, nous achèverons de mettre ici ce que nous avons omis, lorsque nous avons en traité dans le Livre précédent.

Comme il y a donc deux sortes de Corps imparfaits qui peuvent être changés, deux mous, Jupiter et Saturne, qui ne rougissent point au feu, deux autres durs. Mars et Vénus, qui ne son point fusibles, ou qui ne le sont au moins qu'après avoir rougi, il est certain que le Nature nous apprend par la différence qu'elle a mise entre eux, que nous devons aussi les préparer différemment : Or les deux premiers Corps imparfaits, que nous avons dit être de [299] même nature, je veux dire le Plomb noir, que

dans notre Art on appelle Saturne, et le Plomb blanc qui a le cric, et que nous nommons ordinairement Jupiter, sont néanmoins bien différents, tant dans leur essence profonde et cachée, que dans leur apparence et leur extérieur. Car Saturne est manifestement *livide*, pesant, noir, sans cric et sans aucun son : au lieu que Jupiter est blanc, quoiqu'un peu noirâtre, qu'il a le cric, et qu'il a un petit son clair, comme nous l'avons fait voir ci-devant, par les expériences que nous en avons rapportées, et par la déclaration de, leurs propres causes : Et ce sont là autant de différences par lesquelles un Artiste judicieux peut considérer les préparations qu'on leur doit donner, et dans l'ordre qu'on les leur doit donner, selon que ces différences sont ou moindres ou plus grandes.

Nous traiterons de toutes ces préparations de suite. Nous commencerons par celle des Métaux mous, et nous dirons premièrement celles de Saturne ; puis nous viendrons à Jupiter, qui a une autre sorte de mollesse que Saturne ; nous continuerons par les autres Métaux, et nous finirons par les préparations que l'on doit donner à l'Argent-vif pour le coaguler. Mais il faut remarquer auparavant que dans la préparation des Corps ou Métaux imparfaits, [300] il n'y a rien de superflu à leur ôter de leur intérieur, mais de leur extérieur seulement.

CHAPITRE XIII

Que la Médecine doit ajouter ce qui est de défectueux dans les Métaux imparfaits ; et que la préparation, qu'on leur donne pour recevoir cette Médecine, doit ôter ce qu'ils ont de superflu

On donne diverses préparations à Saturne, et à Jupiter aussi, selon qu'ils sont dans un degré ou plus proche ou plus éloigné de la perfection. Or il y a deux choses qui causent leur imperfection : L'une qui leur est

naturelle, étant profondément enracinée en eux, et unie essentiellement aux Principes de leur composition ; et c'est la terrestréité de leur Soufre, et l'impureté de leur Argent-vif. L'autre survient à cette première mixtion, ou à ce premier mélange de leurs Principes, et ce n'est autre chose qu'un Soufre combustible et impur, et un Argent-vif sale et plein d'ordure, qui sont des choses du premier genre (c'est-à-dire de la nature des Esprits), qui corrompent la Substance de Saturne et de Jupiter. Pour la première, il est impossible de la leur pouvoir [301] ôter, par quelque Médecine que ce soit du premier ordre, c'est-à-dire par nulle des huit Médecines particulières, quelque industrie qu'on y apporte ; mais on peut avec peu d'artifice en séparer la dernière.

Et la raison pourquoi l'on ne saurait ôter à ces deux Métaux les impuretés dont nous venons de parler, c'est qu'elles sont si intimement unies avec les Principes naturels de ces Corps, qu'elles sont de leur Essence, et ne font qu'une même Essence avec eux. Et comme il n'est pas possible de détruire l'Essence d'une chose, et qu'elle demeure toujours la même, aussi est-il impossible d'ôter à ces Métaux ces impuretés essentielles qui les corrompent. C'est pourquoi quelques Philosophes ont cru que de cette manière on ne pouvait point perfectionner ces Métaux par l'Art.

Pour moi, lorsque je cherchais la Science, j'avoue que je suis demeuré court en cet endroit, aussi bien qu'eux ; et que par nul moyen ni par nulle préparation que j'aie pu imaginer, je n'ai jamais pu donner aux Métaux imparfaits un éclat véritable et parfait : au contraire, tout ce que je faisais ne servait qu'à les gâter et à les noircir entièrement. Ce qui m'étonna fort, et je désespérais pendant longtemps de pouvoir y réussir ; mais enfin étant rentré en moi-même, après m'être [302] bien rompu la

tête à rêver là-dessus, je vins à considérer que les Métaux imparfaits étaient sales et impurs dans le profond de leur nature, et que l'on ne pouvait trouver rien de brillant, ni de resplendissant en eux, puisqu'il n'y avait rien de semblable dans leur composition naturelle, étant impossible de trouver dans une chose ce qui n'y est pas. Et de là je tirais cette conséquence : Puisque, dis-je, ces Métaux n'ont rien de parfait, il faut nécessairement que ni dans la séparation que l'on en ferait en diverses Substances, ni dans le profond de leur nature, l'on ne puisse rien trouver de superflu. Et par ce moyen je jugeai qu'il devait y avoir en eux quelque chose de manque, qu'il fallait suppléer et remplacer par une Matière ou Médecine qui lui fût propre et convenable, et qui pût ajouter ce qu'il y avait de défectueux. Or le défaut de ces Métaux est d'avoir trop peu d'Argent-vif, et de ce que le peu qu'ils en ont, n'est pas si condensé ni si resserré qu'il devrait l'être. Et par ainsi, pour les parfaire et les achever, il faut augmenter leur Argent-vif, le resserrer, et lui donner une fixation stable et qui demeure à toute épreuve. Ce qui se fait par une Médecine faite de l'Argent-vif lui-même. Car quand elle est parfaite du seul Argent-vif, alors par sa splendeur, [303] et par son éclat, elle pallie et couvre leur noirceur, et elle la change en une splendeur brillante ; parce que l'Argent-vif, qui est changé en Médecine, étant purifié par notre Art, et réduit en une Substance très pure et très éclatante, si on en fait la projection sur les Corps imparfaits, il les rendra éclatants et leur donnera la perfection qui leur manque, par le moyen de sa fixation ; et par sa pureté il les transmuera et les perfectionnera entièrement. Nous dirons dans la suite quelle est cette Médecine, dans un Chapitre que nous ferons particulièrement pour cela.

Ainsi de ce que nous venons d'établir, on doit inférer qu'il faut nécessairement trouver deux sortes de perfections ; l'une, qui se fasse par une Matière, laquelle sépare du Composé la Substance qui est impure ; l'autre, par une Médecine qui couvre et pallie cette impureté par le brillant de sa splendeur, et qui lui donne la perfection, en la rendant belle et éclatante. Au reste, comme l'on ne peut rien trouver de superflu, mais seulement quelque chose de manque dans l'intérieur et l'essence des Corps imparfaits, s'il y a quelque chose à leur ôter, c'est de l'extérieur et de l'apparence de ces Corps qu'il faut ôter ce qui leur survient, après qu'ils sont déjà faits et composés. Et cela [304] se fait par diverses préparations que nous allons rapporter. Nous commencerons par celles de Jupiter et de Saturne, dont nous parlerons conjointement dans le même Chapitre ; puis nous traiterons de celles des autres Corps imparfaits selon leur rang.

CHAPITRE XIV

De la préparation de Saturne et de Jupiter

On donne différentes préparations à Saturne et à Jupiter, selon qu'ils ont plus ou moins le besoin de s'approcher de la perfection. Ces préparations se réduisent pourtant à deux ; l'une qui est générale, et l'autre particulière. La générale se peut faire de différentes manières, par le moyen desquelles, comme par autant de degrés, les Métaux imparfaits s'approchent de la perfection. Le premier de ces degrés consiste à leur donner l'éclat, et à bien purifier leur Substance. Le second, à les endurcir, en sorte qu'ils rougissent au feu avant que de se fondre. Et le troisième à les fixer, en leur ôtant leur Substance fugitive ou volatile. Or on les purifie et on les rend éclatants par trois [305] moyens : ou par des choses qui

ont la vertu de les purifier, ou en les calcinant et en leur faisant reprendre Corps, ou en les dissolvant. Les choses qui les purifient le font, ou lorsqu'ils sont réduits en chaux, ou étant en Corps. On purifie leur chaux, ou avec des Sels, ou avec des Aluns, ou avec du Verre. Ce qui se fait de cette manière. On calcine le Métal, après quoi on jette sur sa chaux de l'eau d'Alun, ou de Sels toute pure, ou dans laquelle on aura mis du verre en poudre : et ensuite on fait reprendre corps à cette chaux ; et on réitère cette opération jusqu'à ce que le Métal paraisse être parfaitement purifié. Ce qui se fait parce que les Sels, les Aluns et le Verre ayant toute une autre fusion que n'ont les Métaux, ces choses-là se séparent d'eux, et en se séparant, elles emportent avec elles leur Substance terrestre, laissant de cette manière les Corps tous purs. Saturne et Jupiter, demeurant en corps et sans être calcinés, sont encore purifiés de cette même sorte. Pour cet effet, on les réduit en limaille très subtile, que l'on mêle tout de même avec les eaux d'Aluns, ou de Sels, et la poudre de Verre : Puis on remet cette limaille en corps (par la fusion), et l'on refait cette opération jusqu'à ce que ces deux Métaux paraissent être bien [306] purifiés. Il y a encore une autre façon de les purifier, en les lavant avec de l'Argent-vif, de la manière que nous l'avons dit ci-devant, dans le Chapitre onzième.

Ces deux Métaux se purifient encore d'une autre façon, en les calcinant et en leur faisant reprendre corps avec un degré de feu proportionné, et propre à faire cette opération, laquelle l'on réitère jusqu'à ce qu'ils paraissent plus nets.

Car par ce moyen on ôte à ces deux Corps imparfaits deux sortes de Substances qui les corrompent et les infectent ; l'une qui est inflammable et volatile, et l'autre grossière et terrestre ; à cause que le feu élève et consume tout ce qui est volatil. Et lorsqu'on remet ces Métaux en Corps par

la fusion, le feu bien proportionné en sépare tout de même la terrestréité. On trouvera la manière de donner cette proportion au feu dans notre Livre de la *Recherche de la perfection*, qui est devant celui-ci. Car dans ce Livre-là j'ai mis toutes les recherches que j'ai faites par mes raisonnements, comme j'ai écrit en celui-ci les opérations et les expériences que j'ai faites, et que j'ai vu de mes yeux, et touché de mes mains, sans en avoir rien retranché, et je l'ai mis dans l'ordre que la Science le demande.

Il y a encore un autre moyen pour [307] purifier Saturne et Jupiter, qui est de les dissoudre, comme nous l'avons déjà dit, et de faire reprendre corps à ce qui en aura été dissous. Car de cette manière il se purifie mieux que par quelque autre voie que ce soit : Et ainsi elle vaut mieux que pas une, hormis celle qui se fait par la Sublimation, qui est la meilleure de toutes.

Nous avons dit que l'un des degrés qui approchait ces deux Métaux de la perfection était l'endurcissement de leurs Substances molles ; tellement qu'ils deviennent si durs par cette préparation, qu'ils ne se puissent fondre qu'après avoir rougi au feu. Pour faire cet endurcissement, il faut trouver le moyen d'unir intimement à leur Substance de l'Argent-vif, ou du Soufre, ou de l'Arsenic qui lui ressemble, et qu'ils soient fixes : ou bien de mêler avec eux des choses dures et qui ne soient pas fusibles, telles que sont la chaux, les Marcassites et les Tuties. Car tout cela s'unit si bien avec eux qu'ils s'embrassent mutuellement, parce qu'ils s'entr'aident : Et par ce moyen ces Métaux s'endurcissent de telle sorte qu'ils ne se fondent point qu'auparavant ils n'aient rougi. La Médecine qui donne la perfection, et dont je dirai la composition ci-après, fait le même effet. Une autre sorte de préparation que l'on donne à ces deux Métaux, [308] et qui est le troisième degré, c'est, comme nous l'avons

dit, de leur ôter leur Substance volatile. Ce qui se fait en les tenant dans un feu bien proportionné pour cela, après leur avoir donné le premier degré par la Calcination.

Au reste, ces trois degrés, dont nous venons de parler, se doivent donner par ordre et de suite. Car premièrement il faut ôter à ces deux Métaux tout ce qu'ils ont de volatil et de combustible, qui les corrompt, après quoi il faut les dépouiller de leur terrestréité superflue : et enfin, il faut les dissoudre et les remettre en Corps. Ou bien il faut les laver parfaitement, en les mêlant avec de l'Argent-vif. Pour bien purifier ces deux Métaux, il faut nécessairement suivre cet ordre.

Venons maintenant à la préparation particulière de ces deux Corps. On prépare Jupiter différemment. Premièrement, par la Calcination, qui l'endurcit, ce qu'elle ne fait pas à Saturne. Jupiter s'endurcit aussi en le préparant avec l'eau d'Alun, comme nous l'avons dit ci-devant. Secondement, en le tenant longtemps dans son feu de Calcination. Car par ce moyen il perd le *cric*, et il ne rend plus cassants les autres Métaux avec lesquels on le mêle, comme il faisait auparavant. Ce qui ne se fait pas de même à Saturne, parce qu'il [309] n'a point de *cric*, et il ne rend point les autres Métaux aigres et cassants comme fait Jupiter. Celui-ci perd encore son *cric* en le calcinant, et en le remettant en corps par plusieurs fois, comme il fait aussi si l'on verse de l'eau de Sels et d'Aluns sur sa chaux ; parce que ces choses lui ôtent le *cric* par leur acrimonie.

La préparation particulière de Saturne se fait pareillement par la Calcination qui s'en fait par l'acrimonie des Sels. Car elle l'endurcit, comme il se blanchit particulièrement avec le Talc, la Tutie, et la Marcassite aussi. J'ai parlé plus au long de toutes ces sortes de préparations dans mon

Livre de la *Recherche de la perfection*, où on les peut voir ; car je n'ai fait qu'abrégé ici ce que j'en ai dit là plus amplement.

CHAPITRE XV

De la préparation de Vénus

En suivant l'ordre que nous nous sommes proposé, nous avons maintenant à parler de la préparation de Vénus, et de celle de Mars qui sont les deux Métaux durs. Commençons par Vénus. On la prépare de différentes façons, ou en l'élevant par la Sublimation, ou sans la [310] sublimer. On l'élève en unissant adroitement à elle de la Tutie, avec laquelle elle a plus de conformité ; et en la mettant ensuite à sublimer dans un Vaisseau sublimatoire, et par un degré de feu propre à faire élever sa partie la plus subtile, qui se trouve être d'un grand éclat et fort brillante. Ou bien après avoir réduit ce Métal en très menues parties, c'est-à-dire en limaille, on le mêle avec du Soufre, et on le sublime comme nous venons de le dire. On prépare Vénus d'une autre sorte sans la sublimer, soit qu'elle soit en chaux, soit qu'elle soit en corps, par les choses mondificatives, c'est-à-dire qui ont la vertu de purifier, telles que sont la Tutie, les Sels et les Aluns. Ou bien en la lavant avec de l'Argent-vif, comme nous l'avons dit ; ou en la calcinant, et lui faisant reprendre corps, ainsi que les Métaux précédents ; ou en la dissolvant et en remettant en corps ce qui en aura été dissous ; ou enfin on la purifie comme les autres Métaux imparfaits en la lavant avec de l'Argent-vif. [311]

CHAPITRE XVI

De la préparation de Mars

On prépare aussi Mars de plusieurs manières : ou en le sublimant, ou sans le sublimer. On le sublime avec l'Arsenic, et cette Sublimation se fait ainsi : Il faut trouver le moyen d'unir à lui le plus profondément que l'on pourra (c'est-à-dire jusque dans son intérieur), de l'Arsenic, qui ne soit pas fixe, et de le si bien unir qu'il se fonde conjointement avec ce Métal. Après quoi il le faudra sublimer dans un Vaisseau propre pour cela. Cette manière de préparer Mars est la meilleure et la plus parfaite de toutes. On le prépare encore avec de l'Arsenic, en les sublimant plusieurs fois tous deux ensemble, jusqu'à ce que Mars retienne une certaine quantité de cet Arsenic avec lui. Car si après cela on fait reprendre corps à ce Métal, il en sortira blanc, fusible, net et bien préparé. Il y a encore une troisième manière de le préparer, en le fondant avec du Plomb et de la Tutie. Car cela le rend tout de même net et blanc.

Mais parce que j'ai promis d'enseigner la manière d'amollir les Corps durs, et d'endurcir les mous par le moyen [312] d'une Calcination particulière, de peur que l'on ne croie que je veuille omettre quelque chose, je vais dire comment cette Opération se doit faire.

Premièrement donc pour endurecir les Métaux mous, il faut dissoudre de l'Argent-vif précipité, et dissoudre pareillement le Corps que l'on voudra endurecir après l'avoir entièrement calciné. On mêle ces deux dissolutions ensemble, et de ce mélange on en arrose alternativement le Métal calciné, le broyant, et *l'imbibant*, le calcinant, et lui faisant reprendre corps, jusqu'à ce qu'il devienne si dur, qu'il ne se puisse fondre qu'il ne rougisse auparavant. On fait la même chose avec la chaux des Corps

mous et la Tutie, et la Marcassite que l'on calcine et que l'on dissout, dont ensuite l'on fait les mêmes *imbibitions*. Et plus ces choses seront pures et nettes, plus le changement qu'elles feront (sur les Corps qu'elles endurciront) sera parfait.

Les Corps durs seront ramollis par un artifice tout semblable, que voici : On les mêle et on les sublime avec de l'Arsenic. Et après les avoir sublimés, on les brûle par le degré de feu que j'ai dit, dans mon *Livre des Fourneaux*, qu'il se fallait servir pour cela. Enfin on les remet en corps avec un feu violent, mais [313] proportionné : et on réitère ces Opérations jusqu'à ce que les Corps s'amollissent dans la fusion, autant qu'ils peuvent l'être à proportion de leur dureté. Toutes ces altérations et ces changements sont du premier ordre, et sans cela la Transmutation des Métaux ne se peut faire.

CHAPITRE XVII

De la manière de purifier l'Argent-vif

Pour achever toutes les préparations, il nous reste à parler de la *modification* ou *purification* de l'Argent-vif, qui est toute la préparation qu'on lui peut donner. Elle se fait en deux manières. La première par la Sublimation, que nous avons enseignée dans le Livre précédent, et la dernière par la *Lotion* ou *Ablution*, c'est-à-dire en le lavant. Ce qui se fait ainsi : On met de l'Argent-vif dans un bassin de verre, de grès ou de faïence, et par-dessus on verse du vinaigre jusqu'à ce qu'il surnage. Cela fait, on pose le plat ou bassin sur un feu doux, et on le laisse échauffer, tant que l'on puisse le remuer librement avec le doigt. On le remue donc incessamment, jusqu'à ce qu'il se mette tout en grains aussi menus que de la poudre, et que tout le vinaigre qu'on y aura mis, [314] soit consumé.

Après quoi on lave avec de nouveau vinaigre toutes les crasses terrestres, et les ordures qu'il aura laissées dans le plat, et on les rejette. Il faut réitérer cette *Lotion*, jusqu'à ce que l'Argent-vif soit entièrement dépouillé et nettoyé de sa terrestrité, et qu'il paraisse de couleur d'un très beau bleu céleste. Ce qui sera une marque qu'il aura été assez lavé, et qu'il est bien purifié. Voilà toutes les sortes de préparation. Passons maintenant aux Médecines.

CHAPITRE XVIII

Que la Médecine très parfaite donne nécessairement cinq différentes propriétés de perfection, qui sont la Netteté, la Couleur ou Teinture, la Fusion, la Stabilité, et le Poids Et que par ces effets l'on doit juger de quelle chose on doit prendre cette Médecine

Nous parlerons premièrement en général des Médecines, de leurs Causes et de leurs Effets, conformément aux expériences que l'on en peut faire. Mais avant toutes choses, voici des Maximes qu'il faut établir, par le moyen desquelles on connaîtra si la Médecine est véritable, et si la Transmutation qu'elle aura faite est parfaite. [315]

Premièrement, les Corps imparfaits ne sauraient recevoir la perfection, si la préparation ou la Médecine ne leur ôte tout ce qu'ils ont de superflu ; c'est-à-dire leur Soufre inutile et combustible, et leur terrestrité impure ; et si dans la fusion ces deux choses ne sont séparées du Métal, dans lequel elles sont mêlées lorsqu'on fait sur eux la projection de la Médecine qui doit le transmuier. Quand on aura trouvé le moyen de faire cette *séparation*, on pourra dire qu'on a l'une des espèces de la perfection.

Secondement, si la Médecine ne donne de l'éclat au Métal imparfait, et si elle ne le change en couleur blanche ou rouge, selon que tu as des-

sein de le faire : Et si cette couleur n'est accompagnée d'un brillant, et d'une lueur agréable, sois sûr que la Transmutation n'est pas bonne, et que le Métal imparfait que tu as voulu transmuier, n'a pas reçu une véritable ni une entière perfection.

Troisièmement, si la Médecine ne donne une fusion au Métal imparfait, telle que l'ont le Soleil et la Lune, et dans le temps précisément que l'ont ces deux Métaux imparfaits, c'est une marque infaillible que la Médecine n'est pas parfaite ; et très assurément elle ne demeurera ni ne persévérera point dans les épreuves ; mais elle se séparera du Métal sur lequel on l'aura [316] projetée, et elle s'en ira en fumée, comme je le ferai voir évidemment ci-après, lorsque je parlerai de la Coupelle.

Quatrièmement, si la Médecine ne demeure, et si le changement qu'elle fait et la Teinture qu'elle donne au Métal imparfait, n'est stable et permanente à toute épreuve, cela ne vaut rien, parce que tout s'en va en fumée.

En cinquième et dernier lieu, si la Médecine ne donne au Métal imparfait le véritable poids des Métaux parfaits, le Transmutation que l'on prétend qu'elle fait n'est ni parfaite ni véritable, mais sophistique, n'ayant qu'une apparence trompeuse. Parce que le poids (dans le même volume) est une des marques essentielles de la perfection.

Ce sont là les cinq différences de la perfection. Et parce que la Médecine de notre Magistère doit nécessairement communiquer toutes ces propriétés au Métal imparfait et à l'Argent-vif en les transmuant ; il est aisé de juger de là de quelle chose il faut la tirer. Car il est certain que cette Médecine ne peut être prise que des choses qui s'unissent le mieux aux Corps Métalliques qui ont plus de conformité avec eux, qui les pénètrent jusque dans l'intérieur, qui s'attachent et s'unissent à eux, et qui par

ce moyen les peuvent changer. [317] Or quelque recherche et quelque épreuve que j'aie vu faire dans toutes les autres choses, je n'ai jamais rien trouvé qui ait tant de liaison avec les autres Corps Métalliques, que l'Argent-vif. De manière qu'ayant travaillé sur l'Argent-vif, j'ai reconnu, par l'expérience, qu'il est la véritable Médecine qui donne la perfection aux Métaux imparfaits, et qui les change et les transmue véritablement avec très grand profit.

CHAPITRE XIX

Des préparations qu'il faut donner à la Médecine, afin qu'elle ait toutes les propriétés qu'elle doit nécessairement avoir

Nous n'avons donc plus qu'à déterminer quelle doit être la Substance de l'Argent-vif, afin d'être une véritable Médecine, et quelles propriétés il doit avoir pour cela. Or comme l'expérience nous a fait voir que l'Argent-vif ne fait nul changement dans les Métaux imparfaits, si lui-même n'est changé auparavant en sa nature : nous avons reconnu par là que nécessairement il doit être préparé pour faire cet effet. Car il ne se mêle point dans l'intérieur des Métaux imparfaits, s'il n'a eu sa préparation particulière, laquelle ne consiste qu'à le rendre [318] tel qu'il puisse se mêler jusque dans le profond et dans l'intérieur du Métal, qui doit être transmué sans pouvoir jamais en être séparé. Or l'Argent-vif ne peut point se mêler de cette manière, s'il n'est rendu extrêmement subtil par la préparation particulière que nous déclarée dans le Chapitre où nous avons traité de sa Sublimation. Mais quand il pourrait se mêler de cette sorte, il ne demeurerait point avec le Métal, et l'impression qu'il ferait sur lui ne subsisterait point s'il n'est rendu fixe. Il ne donnera point aussi l'éclat au Métal qu'il doit nécessairement avoir, s'il est véritablement

transmué, et si sa Substance n'est rendue fort éclatante par un artifice particulier, et par une opération qui se fait par le moyen d'un degré de feu propre et convenable. Il ne communiquera pas même aux Imparfais la fusion des Métaux parfaits, si on ne le fixe de telle manière qu'en cet état il puisse ramollir les Corps durs, et endurcir les mous. Car la *fixation* doit être si bien ménagée, qu'elle n'empêche pas qu'il ne lui reste assez d'humidité pour pouvoir donner la fusion que nous demandons, et qui est nécessaire.

Il faut donc si bien préparer l'Argent-vif, que premièrement il s'en fasse une Substance très brillante et très pure. Puis [319] on le doit fixer avec cette précaution, que l'on sache lui donner le feu si à propos et si juste, que ce feu ne lui laisse d'humidité que ce qu'il en faut pour faire une fusion parfaite, et qu'il consume tout le surplus. Pour cet effet, si l'on en veut faire une Médecine pour ramollir les Métaux qui sont durs et longs à fondre, on doit lui donner au commencement un feu lent, parce que le feu lent conserve l'humidité et donne une fusion parfaite. Que si au contraire on veut, par cette Médecine, endurcir les Métaux mous, on doit faire un feu fort et violent, à cause qu'un tel feu consume, l'humidité et retarde la fusion. Et ce sont là des règles et des Maximes à quoi tout Artiste bien sensé doit soigneusement prendre garde, et les avoir toujours présentes, à quelque Médecine que ce soit qu'il veuille travailler : comme il doit aussi faire plusieurs autres considérations sur le changement du poids, qui se fait dans la Transmutation ; et en rechercher la cause et remarquer l'ordre dans lequel ce changement se fait.

Or pour ce qui est de la grande pesanteur des Métaux parfaits, elle ne provient que de ce que leur Substance est fort subtile et uniforme, c'est-à-dire toute de même nature. Car par ce moyen, n'y ayant rien entre les

parties de ces Métaux qui [320] les sépare et les désunisse, c'est cette presse et ce resserrement de parties qui leur donne un si grand poids en si petit volume.

CHAPITRE XX

De la différence des Médecines, et qu'il y en a du premier, du second, et du troisième Ordre

Ce n'est donc qu'à rendre plus subtiles les Matières sur lesquelles il faut travailler, que l'Artiste doit s'appliquer dans toutes ses Opérations ; soit qu'il veuille préparer les Corps imparfaits, soit qu'il ait dessein de faire la Médecine qui doit leur donner la perfection. Car plus les Corps qui seront transmués seront pesants, et plus ils seront trouvés parfaits, par les règles de l'Art et par l'expérience qu'on en fera. Mais parce qu'il y a plusieurs sortes de *Médecines*, pour en parler utilement, il est nécessaire de les comprendre toutes, et d'en rapporter toutes les différences. Je dis donc qu'il y en a de trois sortes. L'une qui est du *premier Ordre*, une autre du *second Ordre*, et une autre enfin du *troisième Ordre*.

J'appelle *Médecine du premier Ordre*, la préparation, quelle qu'elle soit, que l'on donne aux Minéraux, laquelle, après qu'ils sont ainsi préparés, étant projetée sur les Corps [321] imparfaits leur imprime un changement et une altération, qui ne leur donne pas néanmoins une perfection si grande ni si forte, qu'ensuite ils ne puissent être corrompus et changés, c'est-à-dire revenir en leur première nature, et que la Médecine et l'impression qu'elle a faite sur eux, ne se dissipent et ne s'évaporent entièrement, sans qu'il en reste rien. Telle est la Sublimation, laquelle, sans avoir reçu aucune fixation, blanchit Vénus et Mars. Telle est encore la Teinture, tirée du Soleil et de la Lune ou de Vénus, que l'on mêle en-

semble, et que l'on met sur un Fourneau de Ciment, comme du *Ziniar*, et des autres choses semblables. Car c'est une Teinture, qui teint à la vérité, mais qui ne demeure pas : au contraire, elle se perd dans les épreuves, en s'exhalant en fumée.

Par la *Médecine du second Ordre*, j'entends toutes sortes de préparations desquelles faisant projection sur les Corps imparfaits, elles les changent, et leur donnent quelque perfection ; mais leur laissent cependant beaucoup d'impuretés, comme est la calcination des Corps imparfaits, laquelle leur ôte tout ce qu'ils ont de volatil, et qui leur laisse leur terrestréité. Comme est encore la Médecine qui rougit la Lune, ou qui blanchit Vénus ; sans que ces deux Teintures puissent après cela être [322] ôtées à ces deux Métaux, qui demeurent néanmoins au surplus dans leur même nature, et gardent les autres impuretés qu'ils avaient auparavant.

Enfin, j'appelle *Médecine du troisième Ordre* la préparation, laquelle survenant aux Corps imparfaits par la projection que l'on en fait sur eux, les dépouille de toutes leurs impuretés, et leur donne une perfection entière et accomplie. Et cette Médecine est seule et unique en son espèce. Et quiconque l'a, il n'a que faire de se mettre en peine de chercher les dix espèces différentes de Médecines du Second Ordre.

Au reste, on appelle l'Œuvre du premier Ordre, *la Petite Œuvre* ; celle du second Ordre, *l'Œuvre moyenne*, et celle du troisième Ordre, *la grande Œuvre*. Voilà toutes les sortes de Médecines.

CHAPITRE XXI

Des Médecines du premier Ordre, qui blanchissent Vénus

Suivant l'ordre que nous avons établi, nous parlerons de toutes ces sortes de Médecine l'une après l'autre. Pour cet effet, nous dirons pre-

mièrement les Médecines des Corps ou Métaux, puis nous [323] passerons à celles de l'Argent-vif, qui sont différentes de celles des Corps. Et nous rapporterons toutes ces Médecines de suite. Ainsi nous commencerons par celles du premier Ordre ; nous poursuivrons par celles du second, et nous finirons par celles du troisième.

Les *Médecines des Corps du premier Ordre*, sont ou *pour les Corps* (ou Métaux) *durs*, ou *pour les Corps mous*. De celles qui sont pour les Corps durs, les une sont pour *Vénus*, les autres pour *Mars*, et les autres pour la *Lune*. À l'égard de *Vénus* et de *Mars*, leur Médecine est pour leur donner une blancheur pure ; et la Médecine de la *Lune* pour la rendre rouge avec un beau brillant. Car on ne donne point, ni à *Vénus*, ni à *Mars*, une couleur rouge avec un éclat apparent, par nulle Médecine du premier Ordre : parce que ces deux Métaux étant tout à fait impurs, ils ne sont pas en état de recevoir le brillant de la Teinture du Soleil, si auparavant on ne leur donne une préparation qui leur communique de l'éclat. Parlons donc premièrement de toutes les Médecines du premier Ordre pour *Vénus*, après quoi nous verrons celles qui sont pour *Mars*.

Il y a une Médecine qui blanchit *Vénus* avec l'Argent-vif, et il y en a une qui la blanchit avec l'Arsenic.

La première se fait ainsi. On dissout [324] premièrement de l'Argent-vif précipité, puis on dissout tout de même de la Chaux de *Vénus* ; on mêle ces deux Dissolutions, ensuite on les coagule, et enfin l'on fait projection de cette Médecine sur *Vénus* en corps, c'est-à-dire telle que *Vénus* est naturellement sans être calcinée, et sans qu'elle ait nulle autre préparation ; et elle la rend blanche et nette. *Ou bien*. On dissout de l'Argent-vif précipité et de la Litharge, l'un et l'autre séparément. On mêle ces deux Dissolutions, après quoi on dissout de la Chaux de *Vénus*, que l'on veut

blanchir ; et ayant mis cette Dissolution avec les précédentes, on les *coagule*, puis l'on en fait projection sur le Corps, et elle le blanchit. *Autrement*. On sublime avec le Corps de Vénus alternativement une certaine quantité d'Argent-vif jusqu'à ce qu'il en demeure une partie avec elle, sans qu'il s'en sépare, encore qu'on le fasse rougir au feu. Puis l'ayant arrosée fort souvent avec du vinaigre distillé, on la broie, afin que l'Argent-vif la pénètre mieux. Ensuite on la brûle, et on la sublime une seconde fois avec l'Argent-vif, on l'arrose ou *imbibe* avec du vinaigre, on la brûle, comme on a fait la première fois, et l'on réitère ces Opérations, jusqu'à ce qu'une bonne quantité d'Argent-vif demeure sans s'évaporer, encore [325] qu'on le fasse fortement rougir au feu. Cette Teinture au blanc, pour être du premier ordre, est fort bonne. *En voici d'une autre manière*. On fait sublimer de l'Argent-vif, tel qu'il vient de la Mine avec d'autre d'Argent-vif précipité, jusqu'à ce que celui-là se fixe sur celui-ci, et qu'il soit fusible : après quoi on en fait projection sur Vénus en corps, et elle deviendra d'une blancheur à porter du profit. *Autrement encore*. On fait dissoudre de la Lune et de la Litharge séparément ; et ces deux Dissolutions, étant mêlées ensemble, elles blanchissent Vénus. Mais elles se blanchissent mieux, si dans toutes les Médecines dont on se servira pour la blanchir, on y ajoute de l'Argent-vif, et que l'on fasse si bien, qu'il y demeure toujours sans s'exhaler.

On blanchit encore Vénus avec l'Arsenic sublimé, et c'est l'autre sorte de Médecine qui la blanchit. Cela se fait en prenant de la Chaux de Vénus, et en sublimant avec elle de l'Arsenic une ou deux fois, jusqu'à ce qu'ils s'incorporent ensemble, et que par ce moyen Vénus devienne blanche. Mais je t'avertis que si tu n'es bien adroit à faire les Sublimations, l'Arsenic ne demeurera point avec Vénus, et ne lui communiquera

point de blancheur qui soit permanente. Après l'avoir donc sublimé [326] une fois, il faut que tu le sublimes encore une seconde, de la manière que je l'ai dit, quand j'ai parlé de la Sublimation de la Marcassite. On blanchit encore Vénus *d'une autre manière*. On fait projection de l'Arsenic sublimé sur de la Lune, puis l'on projette le tout sur du Vénus, et elle blanchit avec utilité. *Ou bien*. On mêle premièrement avec de la Lune, de la Litharge, ou du Plomb brûlé, qu'on aura dissous auparavant, puis on jette de l'Arsenic par-dessus ; et enfin on fait projection du tout sur du Vénus, et elle paraît d'un fort beau blanc. Et c'est là un blanc du premier Ordre. *Ou*, l'on jette seulement de l'Arsenic sublimé sur de la Litharge dissoute et remise en Corps, puis on en fait projection sur du Vénus étant en fusion, et cette Médecine lui donne une blancheur agréable. *Ou bien*. On mêle du Vénus et de la Lune ensemble, et sur cela on fait projection de quelque Médecine que ce soit qui ait la vertu de blanchir. Or la Lune se plaît mieux avec l'Arsenic qu'avec nul des Métaux ; c'est pourquoi elle l'empêche d'être aigre et cassant. Après la Lune, Saturne a plus d'affinité avec l'Arsenic. Et c'est pour cela qu'on mêle ordinairement l'Arsenic avec la Lune et Saturne. *Autrement*. On fait fondre de l'Arsenic sublimé jusqu'à ce qu'il se mette par morceaux, [327] puis on le jette pièce à pièce sur du Vénus. Je dis qu'il le faut jeter par pièces, et non pas le mettre en poudre pour en faire projection ; parce qu'étant en poudre, il s'enflamme bien plutôt qu'en pièces. Et par ainsi il s'exhale plus facilement, et ayant pris feu, il est consumé avant qu'il ne soit tombé sur le Corps qui est rougi, et qu'il ne l'ait touché.

On ôte encore la rougeur à Vénus, et on la blanchit avec de la Tutie. Mais parce que la Tutie ne la blanchit pas assez bien, elle ne fait que la jaunir seulement. Or toute sorte de jaune a beaucoup d'affinité avec le

blanc. Voici comment on se sert de la Tutie pour cela. On prend quelque sorte de Tutie que ce soit ; on la dissout et on la calcine ; puis on dissout du Vénus, on mêle ces Dissolutions, et on en jaunît la Substance de Vénus ; et quiconque travaillera sur Vénus avec la Tutie, il y trouvera du gain.

Enfin on blanchit Vénus avec de la Marcassite sublimée, de même qu'avec l'Argent-vif sublimé, et l'un se fait comme l'autre. [328]

CHAPITRE XXII

Du blanchissement de Mars

Nous devons parler maintenant des divers blanchissements de Mars, qui se font par le moyen de ces Médecines particulières du premier Ordre, suivant quoi il n'a pas une véritable fusion, c'est-à-dire qu'il ne se peut fondre de lui-même, si l'on ne lui ajoute un Fondant. Ainsi il faut le blanchir avec une Médecine fondante.

Toute Médecine qui blanchit Vénus fait le même effet sur Mars, en le préparant de la même manière. Néanmoins l'Arsenic, de quelque sorte qu'il soit, est la Médecine qui le rend particulièrement fusible. Mais avec quoi qu'on le blanchisse et qu'on le fonde, il faut nécessairement le mêler et le laver avec de l'Argent-vif, jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'impureté, et qu'il soit devenu blanc et bien fusible. *Ou bien.* Il le faut rougir à fort feu, et jeter de l'Arsenic par dessus ; et quand il sera fondu, en faire projection sur une quantité de Lune. Parce qu'étant une fois mêlé avec de l'Argent, on ne l'en saurait séparer qu'avec bien de la peine. *Ou bien encore.* On calcine le Mars, on lui ôte toute [329] son *aluminosité* qui peut être dissoute, et qui est ce qui le rend impur. Ce qui se fait en le dissolvant de la manière que je viens de dire. Ensuite on sublime avec lui l'Arsenic, lequel

on aura purifié auparavant, par quelque Sublimation qu'on en aura faite. Et on le resublime plusieurs fois de cette sorte, jusqu'à ce que quelque partie de l'Arsenic se fixe avec lui. Après cela on *l'imbibe* (ou l'arrose) avec la Dissolution de la Litharge, les mêlant, les remuant, et les brûlant alternativement ; et enfin on lui fait reprendre corps par le même degré de feu avec lequel j'ai dit qu'on remettait Jupiter en corps, après qu'il a été calciné. Cela fait, Mars sera blanc, net et fusible. *Ou bien.* On le remettra en corps, après avoir mêlé sa Chaux seulement avec de l'Arsenic sublimé, et il paraîtra blanc, net et fusible.

Mais il faut que l'Artiste agisse ici avec la même précaution que nous avons dit qu'il devait prendre, en refaisant la Sublimation de Vénus avec l'Arsenic, afin de faire entrer l'Arsenic, et de le fixer jusque dans sa profondeur.

Mars se blanchit encore avec la Marcassite et la Tutie, et cela se fait de la même manière et par le même artifice que nous avons dit ci-devant que l'on blanchissait Vénus. Néanmoins ces deux Médecines ne le [330] purifient ni ne le blanchissent pas parfaitement.

CHAPITRE XXIII

Des Médecines qui jaunissent la Lune

Pour parler maintenant avec sincérité de la Médecine du premier Ordre, qui donne à la Lune la Teinture du Soleil, nous dirons que c'est une Médecine laquelle s'attache intimement à la Lune, et la Lune, et la pénètre jusque dans son intérieur, et qui par ce moyen lui communique cette Teinture : soit que cette Médecine s'unisse ainsi à la Lune, et qu'elle la colore d'elle-même et par sa propre vertu ; soit que cela lui vienne de l'artifice de notre Magistère. Ce qui fait qu'il y a de deux sortes de Méde-

cines pour teindre la Lune. Nous parlerons premièrement de celle qui d'elle-même s'attache et s'unit naturellement à elle. Puis nous dirons par quel artifice nous rendons les autres Médecines (de quelques espèces qu'elles soient) propres à s'unir, tant à la Lune qu'aux autres Métaux, à les pénétrer et à s'y attacher fortement, sans pouvoir en être séparées.

On tire la première Médecine, ou du Soufre, ou de l'Argent-vif, ou de la composition et du mélange de ces deux Esprits. Mais la Médecine qui se prend du [331] Soufre est bien moins efficace : au lieu que celle qui se fait de l'Argent-vif est beaucoup plus parfaite. On fait encore cette Médecine de certains Minéraux qui ne sont pas de la nature de ces Esprits, tels que sont le Vitriol, et la Couperose, qu'on appelle la *Gomme du Cuivre*, ou son égout. Nous parlerons premièrement des Médecines de l'Argent-vif, puis de celles qui se font du Soufre ou du mélange de ces deux Esprits. Ensuite nous verrons quelles sont celles que l'on fait avec la Gomme du Cuivre, et les autres choses semblables.

On fait la Médecine avec l'Argent-vif de cette manière. On prend de l'Argent-vif qui soit précipité, et que la précipitation ait mortifié et rendu fixe. On met ce Précipité dans un Fourneau, qui fasse un feu fort, comme est celui où l'on met les Chaux des Métaux pour les maintenir et les conserver toujours en même état. Et on laisse ce Précipité dans ce Fourneau jusqu'à ce qu'il devienne rouge, comme est le Cinabre, qui se fait du mélange de l'Argent-vif et du Soufre. Que s'il ne rougit pas dans ce feu, il faudra prendre une partie d'Argent-vif, sans être mortifié, et l'ayant mêlé avec du Soufre, resublimier ainsi ce Précipité. Mais il faut que le Soufre et l'Argent-vif, dont on se servira pour [332] faire cette Opération, soient bien purifiés de toutes leurs impuretés ; et après qu'on aura sublimé ce Soufre vingt fois avec le Précipité, on le dissoudra dans

des Eaux âcres et dissolvantes, puis on le calcinera et on le dissoudra plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il le soit assez. Cela fait, dissous une partie de Lune, mêles-en la Dissolution avec les précédentes ; coagule le tout, et fais-en projection sur de la Lune fondue, et tu verras que cela la teindra utilement. Mais si l'Argent-vif rougit lorsqu'on le précipitera, afin qu'on en fasse la projection, et que ce Précipité donne la Teinture à la Lune ; il suffira de le mettre, et de le tenir dans le Fourneau, comme je viens de le dire, sans qu'il soit besoin de le mêler avec quoi que ce soit de tingent.

On teint tout de même la Lune avec le Soufre ; mais c'est un travail difficile et pénible, plus qu'on ne le saurait croire. On la teint encore avec la Dissolution de Mars. Mais il faut nécessairement calciner le Mars et le fixer auparavant ; ce qui n'est pas une petite affaire. Après cela on le prépare comme nous avons dit qu'il fallait le faire pour la Médecine du soufre et de l'Argent-vif, en le dissolvant et le coagulant, et nous en faisons la projection de la même manière sur de la Lune fondue. Et avec tout cela la Teinture que cette Médecine [333] donne à la Lune n'est point brillante, mais elle est obscure et mate, et d'une couleur pâle et désagréable.

La Médecine qui se fait du Vitriol et de la Couperose, pour teindre la Lune, se fait ainsi. On prend une certaine quantité de chacun de ces Minéraux. On en sublime ce qui peut être sublimé, et on sublime le reste à fort feu. Il faut sublimer une seconde fois ce qui aura été sublimé, et on le fera par un degré de feu qui soit propre à cette Opération, afin que par ce moyen, une partie se fixe après l'autre, jusqu'à ce que la plus grande partie soit fixée. Puis on calcinera cette partie avec un feu qu'on fera de telle manière qu'on puisse l'augmenter, afin d'achever et de parfaire cette Médecine. Ensuite on dissoudra cette Matière, et il s'en fera une Eau parfai-

tement rouge, et qui n'a pas sa pareille. Après quoi, il faudra trouver moyen de lui donner *ingré*, c'est-à-dire de la rendre si subtile qu'elle puisse entrer et pénétrer dans le Corps de la Lune. Je t'en ai suffisamment enseigné l'artifice par les choses que j'ai dites dans ce Livre, si tu es un véritable Inquisiteur de l'Œuvre parfaite. Et parce que nous avons vu que ces choses s'attachaient et s'unissaient aimablement et intimement à toute la Substance de la Lune, nous avons inféré de là, [334] qu'elles étaient faites et composées des mêmes Principes qu'elle. Ce qui est assurément très véritable. Car c'est pour cela même qu'elles ont la vertu de l'altérer et de la changer.

Voilà toutes les Médecines du *premier Ordre*. Ce n'est pas qu'on ne puisse en augmenter le nombre en les mêlant diversement, sans que dans les différentes manières, avec lesquelles leurs mélanges se peuvent faire, les choses tingentes perdent rien de leur essence ni de leur vertu. Mais à dire le vrai, la Médecine pour la Lune que l'on tire de l'Argent-vif n'est pas une Médecine du *premier Ordre* ; parce qu'elle ne communique pas seulement une des cinq espèces de la perfection que nous avons remarquées ci-devant, mais elle donne la perfection toute entière.

Il y en a qui ont imaginé plusieurs autres Médecines ; mais il arrive nécessairement de deux choses l'une, ou qu'ils font leur Médecine des mêmes choses, ou qui sont du moins de même nature que celle dont nous avons parlé ; ou bien qu'ils la font d'une chose, laquelle par l'altération et le changement qu'on lui donne, a la même vertu que ce qu'elle n'est pas en effet : c'est-à-dire, qui fait le même effet que les Médecines dont nous venons de parler, quoiqu'elle ne soit pas de même nature [335] qu'elles. *Mais cette Médecine ne peut de rien servir à ce qui est*

net et pur, ni à ses parties, jusqu'à ce que le Moteur se soit reposé dans le plus haut Mobile de la Nature, sans être nullement corrompu.

CHAPITRE XXIV

Des Médecines du second Ordre, et de leurs propriétés

Venons maintenant aux Médecines du second Ordre, et disons-en tout ce qu'il sera nécessaire d'en savoir, avec les preuves et les expériences que par effet nous avons trouvée être véritables. Or comme il y a des Médecines pour transmuier les Corps, et qu'il y en a aussi pour coaguler parfaitement, c'est-à-dire pour fixer l'Argent-vif en véritable Soleil et Lune, nous commencerons par les premières.

La Médecine du second Ordre est une Médecine laquelle, comme je l'ai déjà dit, donne seulement une seule sorte de perfection aux Corps imparfaits. Mais parce que dans les Corps imparfaits il y a plusieurs impuretés qui les corrompent, et qui sont cause de leur imperfection, comme par exemple dans Saturne, il y a un Soufre volatil et un Argent-vif aussi volatil, et outre cela une terrestréité qui [336] rendent nécessairement imparfait ; on fait une Médecine, laquelle ôte entièrement l'une et l'autre de ces imperfections, ou qui la pallie et la cache, en l'embellissant sans toucher aux autres imperfections, qui y demeurent toutes entières. D'ailleurs, comme dans les Corps, il y a quelque chose qui ne peut être changé, parce que c'est une chose qui leur est essentielle ; étant née avec leurs Principes, elle ne peut point aussi leur être ôtée par aucune Médecine du second Ordre : Et il n'y a que la seule Médecine du troisième et grand Ordre qui puisse la faire perdre aux Corps mixtes dans lesquels elle se trouve. Mais parce que l'expérience a fait voir que par la Calcination on pouvait ôter les superfluités des Volatils, et que la terres-

tréité qui n'était pas essentielle aux Corps, ni unie à leurs Principes, se perdait en les calcinant et en les remettant plusieurs fois en Corps ; cette Connaissance a fait que l'on a inventé la Médecine du second Ordre, laquelle peut pallier et couvrir les imperfections essentielles des Corps, ramollir ce qu'ils ont de dur, et endurcir ce qu'ils ont de mou, et communiquer aux Imparfais, tant durs que mous, une perfection du second Ordre qui ne soit pas Sophistique, mais une véritable perfection de Soleil et de Lune. [337]

Mais parce qu'aussi on ne saurait, par cette Œuvres du second Ordre, empêcher que les Corps mous ne se fondent fort promptement, ni leur ôter l'impureté qui est enracinée dans leurs Principes, on a été obligé de rechercher une autre Médecine, laquelle dans la projection qu'on en fera sur eux, puisse épaissir et resserrer leurs parties trop rares et trop éloignées les unes des autres, et par ce moyen les endurcir assez pour ne pas se fondre avant qu'ils aient rougi dans le feu. Cette Médecine a été encore nécessaire pour faire un effet tout contraire sur les Corps durs imparfaits, en raréfiant et atténuant leur épaisseur, autant qu'il est nécessaire pour se fondre plus promptement qu'elles ne faisaient sans leur ôter pourtant la propriété qu'ils ont de rougir avant que de se fondre. Et afin encore qu'en palliant la noirceur qui se trouve dans les uns et dans les autres de ces Corps imparfaits, elles les embellissent : et qu'enfin, comme cette Médecine est ou Blanche ou Rouge, la blanche les transmue en blanc de Lune, et la rouge en rouge parfait. Or ces deux Médecines, la Blanche et la Rouge, ne diffèrent qu'en ce que l'une n'est pas si bien préparée ni digérée, et par conséquent si parfaite que l'autre ; le différent effet qu'elles font de changer en blanc et en rouge, ne provenant nullement de la différence des [338] Corps, sur lesquels on fait projection, ni de ce qu'elles

soient composées de choses différentes en Teinture ; mais de la seule préparation ou cuisson.

Au reste, la Médecine du second Ordre, qui doit épaisir et resserrer les parties trop rares des Corps mous, doit être tout autrement préparée que celle qui doit atténuer et raréfier le trop d'épaisseur des Corps durs. Car on doit donner à la crème un feu propre à consumer le trop d'humidité des Corps mou ; au lieu que la dernière a besoin d'un feu doux, et qui conserve l'humidité qui fait la fusion.

CHAPITRE XXV

De la Médecine Lunaire et Solaire pour les Corps imparfaits

Parlons maintenant de toutes les Médecines Lunaires et Scolaires du second Ordre, et enseignons la manière de les faire, en commençant par les Médecines Lunaires, û faut néanmoins remarquer auparavant que le Soufre, quel qu'il soit, est ce qui empêche la perfection, comme nous l'avons fait voir ci-devant, et que l'Argent-vif est ce qui fait la perfection dans les Ouvrages de la Nature, par un régime ou une digestion parfaite. Notre [339] intention étant donc, non pas de changer les ordres de la Nature, mais d'en imiter les Opérations, autant que nous le pouvons faire ; nous nous servons tout de même de l'Argent-vif dans le Magistère de cette Œuvre, pour faire toutes les Médecines Lunaires et Solaires, soit pour parfaire les Corps imparfaits, soit pour coaguler et fixer l'Argent-vif. Car, comme nous l'avons déjà fait voir, il faut des Médecines différentes pour faire ces deux choses, nous allons maintenant traiter des unes et des autres par ordre et de suite.

La Matière néanmoins de ces deux Médecines est la même, et il n'y en a qu'une seule, et nous l'avons assez fait connaître en tout ce que nous

venons de dire. Prends-la donc et t'en sers pour faire la Médecine Lunaire du second Ordre, que j'ai promis de t'enseigner, et pour cet effet exerce-toi et apprends à la préparer par les Opérations qui sont nécessaires pour faire ce Magistère, que tu ne peux ignorer, et qui ne se terminent toutes qu'à séparer la pure Substance de cette Matière, à fixer une partie de cette Substance, et à laisser l'autre pour faire l'Incération. Continuant ainsi à faire le Magistère, jusqu'à ce que tu aies rendu la Médecine fondante, qui est ce que tu dois chercher, et que tu reconnaîtras par expérience. Car si faisant [340] projection de ta Médecine sur les Corps durs, elle leur donne une prompte fusion ; et si elle fait un effet tout contraire sur les Corps mous, ce sera une marque assurée qu'elle est parfaite. De sorte qu'étant projetée sur quelque Métal imparfait que ce soit, elle le changera parfaitement en Substance de Lune, pourvu qu'on lui ait donné les préparations nécessaires ; sinon elle laisse quelque imperfection au Corps qu'elle change, et elle ne lui communique tout au plus qu'une des sortes de perfections dont nous avons parlé ci-devant. Par ce qu'elle ne peut rien faire davantage, n'ayant eu les préparations que pour être Médecine du second Ordre : au lieu que la Médecine du troisième Ordre donne la perfection aux imparfaits, par la seule projection que l'on en fait sur eux, sans qu'il soit besoin de les préparer auparavant.

La Médecine Solaire du second Ordre, pour chacun des Corps imparfaits, se fait de la même Matière et par le même Régime. Elle diffère néanmoins de la Lunaire, en ce que ses parties sont rendues plus subtiles par une manière de digestion toute particulière ; et par le mélange qu'on fait d'un Soufre préparé par un Régime subtil, avec cette Matière que nous avons assez déclarée pour la faire connaître. Et ce Régime ne tend qu'à fixer ce même Soufre très pur, et à [341] le dissoudre ou rendre

faible avec modération. Car c'est ce Soufre qui teint la Médecine, et c'est par son moyen, qu'étant projetée sur quelqu'un des Corps imparfaits, elle lui donne la perfection de l'Or, autant que la préparation qu'elle a eue auparavant, comme Médecine du second Ordre, la rend efficace ; et autant que celle que l'on a donnée au Corps imparfait, le rend capable de la recevoir. Et si l'on fait projection de cette même Médecine sur la Lune, elle lui donnera la perfection du Soleil avec beaucoup de profit.

CHAPITRE XXVI

De la Médecine qui coagule et fixe l'Argent-vif

Pour achever les Médecines du second Ordre, il nous reste à parler de celles qui coagulent ou fixent l'Argent-vif. Je dis donc que la Matière de cette Médecine se doit prendre des mêmes choses d'où se prend celles des autres Médecines, c'est à savoir de ce que nous avons assez fait connaître, par tout ce que nous avons dit dans les Chapitres précédents. Et la raison en est que l'Argent-vif, qui est volatil, s'enfuyant aisément, sans même qu'il soit [342] beaucoup échauffé, a besoin d'une Médecine laquelle, avant qu'il s'exhale, s'attache d'abord intimement et profondément à lui, qui s'y unisse par ses moindres parties, qui l'épaississent, et qui par sa fixation le retiennent, et le conservent dans le feu jusqu'à ce qu'il puisse en souffrir un plus violent, qui consume son humidité superflue, et qui par ce moyen le convertisse en un moment en véritable Soleil ou Lune, selon que la Médecine aura été préparée au Rouge ou au Blanc.

Or comme on ne saurait rien trouver qui convienne mieux à l'Argent-vif que ce qui est de même nature que lui, nous avons jugé de là qu'il fallait faire cette Médecine du Vif-argent lui-même, et nous avons imaginé le moyen de la changer en Médecine par notre artifice. Et ce

moyen ne consiste qu'à préparer l'Argent-vif de la manière que nous avons déjà dit, par un long et assidu travail, par lequel sa Substance subtile et plus pure se change, celle qui est blanche en Lune, et celle qui est orangée en Soleil. Or il ne peut point devenir Orangé si l'on ne mêle avec lui quelque chose qui lui donne cette Teinture, et qui soit de sa même nature : et qu'après, de cette Substance très pure de l'Argent-vif, par le moyen des Opérations dont on se sert pour faire le Magistère, [343] il se fasse une Médecine qui s'attache très fortement à l'Argent-vif, qui le rende très facilement fusible, et qui le coagule et le fixe. Car si on le prépare auparavant, comme il le doit être, cette Médecine le convertira en véritable Soleil ou Lune.

On demande d'où se doit principalement tirer cette Substance d'Argent-vif. Je réponds qu'on la doit prendre dans les choses où elle est, et la tirer de ces mêmes choses. Or il est certain que naturellement elle est dans les Corps et dans l'Argent-vif même ; puisque et l'Argent-vif, et les Corps, sont constamment tous d'une même nature, ainsi que l'expérience le fait voir. Néanmoins il est plus difficile de trouver cette Substance dans les Corps ; au lieu qu'elle est plus aisée à trouver, et plus proche dans l'Argent-vif, quoique pourtant elle n'y soit pas plus parfaite. Mais dans quelque lieu que l'on trouve, et d'où l'on prenne cette Médecine, soit dans les Corps, soit dans la Substance de l'Argent-vif, on peut dire que c'est la Médecine de la Pierre précieuse. [344]

CHAPITRE XXVII

*Comment par l'Art on peut rendre les Médecines entrantes, ou leur donner
ingrès*

Il arrive quelque fois que les Médecines dont nous venons de parler se mêlent, et quelque fois aussi elles ne se mêlent pas avec les Corps. Ainsi il est nécessaire d'enseigner par quel moyen on peut les rendre capables de se mêler, c'est-à-dire d'entrer profondément dans les Corps, dans lesquels elles ne sauraient entrer sans cela. Ce moyen est de dissoudre ce qui est *entrant*, et de dissoudre aussi ce qui ne l'est pas, et de mêler ensuite ces deux Dissolutions. Car tout ce qui pourra se mêler par les moindres parties, avec ces Dissolutions, de quelque nature qu'il soit, deviendra aussitôt *entrant*. Or il est certain que c'est par la Dissolution que cette *ingrès* s'acquiert, parce que c'est par la Dissolution que la fusion se communique à ce qui n'est pas fusible. Et par conséquent, c'est par ce moyen qu'elles deviennent propres à entrer dans les Corps, et à les *altérer* ou changer. Et c'est aussi pour cela que nous calcinons de certaines choses qui ne sont pas de la nature de celles [345] dont nous parlons, afin qu'elles se puissent mieux dissoudre. Et on ne les dissout qu'afin que les Corps reçoivent mieux leur impression, et que par ce moyen ils soient mieux préparés et mieux purifiés.

Il y a encore une autre manière de rendre *entrant* ce qui ne l'est pas, à cause de son épaisseur. Ce qui se fait en le sublimant plusieurs fois avec des Esprits, qui ne sont pas inflammables comme sont l'Arsenic et l'Argent-vif, sans le rendre fixe. Ou bien en dissolvant plusieurs fois ce qui de soi n'est pas *entrant*.

Voici encore un autre bon moyen pour donner *ingrès* aux choses qui ne se peuvent pas mêler avec les Corps ou Métaux. Il faut dissoudre le Corps dans lequel on veut faire entrer la Médecine, afin de le changer et de l'altérer : et il faut de même dissoudre la Chose, ou la Médecine, que l'on veut qui entre dans le Corps, et qu'elle le change. Il ne faut pas néanmoins le dissoudre tout à la fois, mais une partie seulement ; et de cette Dissolution on en abreuvera, à plusieurs reprises, ce qui n'aura pas été dissous. Car par ce moyen, il faut nécessairement que cette Médecine entre dans ce Corps-là, et qu'elle le pénètre, quoiqu'il ne s'ensuive pas pour cela qu'elle doive *entrer* aussi aisément dans les autres Corps. Ce sont là les artifices [346] par lesquels les choses deviennent *entrantes*, par la conformité de leur nature : Et c'est par ce moyen que l'on a trouvé de les mêler facilement avec les Corps, qu'elles les changent et les altèrent.

Ainsi voilà nos dix Médecines parachevées, et tout ce que nous avons à dire là-dessus.

CHAPITRE XXVIII

De la Médecine du troisième Ordre en général

Nous n'avons plus à parler que de la *Médecine du troisième Ordre*. Il y en a de deux sortes : l'une que l'on appelle *Lunaire*, et l'autre *Solaire*. Ce n'est pourtant qu'une seule Médecine, puisque toutes les deux n'ont qu'une même Essence, et qu'elles agissent de même manière. C'est pourquoi *les anciens Philosophes*, dans les Livres que nous avons lus d'eux, *assurent tous qu'il n'y a qu'une Médecine*. La seule différence qui s'y trouve, c'est que pour faire la Médecine Solaire, on lui ajoute la Couleur rouge qui lui donne la Teinture. Et cette Couleur vient de la Substance très pure du Soufre fixe, qui n'est que dans la Médecine Solaire, et qui ne se

trouve point dans l'autre. Or on appelle [347] cette Médecine du troisième Ordre, la *grand Œuvre* ; parce qu'il faut une plus grande application pour la découvrir, un plus long travail pour la préparer, et beaucoup plus de peine pour la parfaire, que celles du premier et du second Ordre. Cette Médecine ne diffère pas néanmoins essentiellement de celle du second Ordre, si ce n'est qu'elle demande seulement une préparation plus subtile, par un Régime de feu qui se doit faire par degré, et un travail plus long et plus assidu. Je dirai son Régime et la Manière de le préparer par ses Causes et ses Expériences, et j'enseignerai quel différent degré de feu il faut lui donner pour être *Médecine du troisième Ordre*. Car afin que la Médecine Solaire ait sa Teinture parfaite, elle a besoin d'un degré de feu différent de celui qui est nécessaire pour donner la perfection à la Médecine Lunaire : parce qu'il faut ajouter un Soufre tingent à la première, que la dernière ne doit pas avoir, ce qui ne se fait que par une plus forte digestion, et par conséquent par un plus fort degré de feu. [348]

CHAPITRE XXIX

De la Médecine Lunaire du troisième Ordre

La manière de faire cette Médecine est de prendre la Pierre, c'est-à-dire la Matière, qui doit être maintenant assez connue ; séparer sa partie la plus pure et la mettre à part, puis fixer quelque chose de cette partie très pure, et en laisser aussi sans fixer. On prend ce qui est fixé ; l'on en dissout tout ce qui peut se dissoudre ; et ce qui ne s'est pas dissous, on le calcine. Puis on dissout tout de même une seconde fois tout ce qui le peut être, continuant ainsi à calciner et à dissoudre, jusqu'à ce que l'on en ait dissous une bonne partie. Après quoi l'on mêle toutes ces Dissolutions, on les coagule et en les rôtissant légèrement, on les tient dans un

feu modéré jusqu'à ce qu'on puisse donner à cette Matière un feu plus fort, selon qu'elle en a besoin. Recommencez ensuite, comme à la première fois, à dissoudre tout ce qui pourra être dissous ; coagulez-le, et le remettez dans un feu modéré, jusqu'à ce qu'il puisse en souffrir un plus grand pour lui donner sa perfection. Il faut réitérer quatre fois ces préparations, et à [349] la fin on calcinera cette Matière comme elle le doit être. Ce qui étant fait, la très précieuse Terre de la Pierre sera bien préparée. Prenez alors cette partie de votre Matière, que vous avez gardée sans la fixer, et la mêlez subitement et adroitement avec cette Terre ainsi préparée, par leurs moindres parties, et tâchez de les sublimer si bien ensemble, de la manière que je l'ai dit, que ce qui est fixe s'élève et se sublime entièrement avec ce qui n'est pas fixe, c'est-à-dire avec ce qui est volatil. Et si après cela ce qui est fixe ne s'élevait pas, il faudra encore lui ajouter autant de la Matière volatile ou qui n'est pas fixe, qu'il en faudra pour le faire sublimer. Après quoi, il faut les ressublimer et continuer à le faire, jusqu'à ce que tout soit devenu fixe. Ensuite on l'abreuvera une partie après l'autre, avec la même Matière (que l'on a gardée) et qui n'a pas été fixée, de la manière que vous le devez savoir, jusqu'à ce que tout s'élève et se sublime. Fixer encore jusqu'à ce qu'il se fonde facilement après avoir rougi, et vous aurez une Médecine qui transmuera tous les Corps imparfaits et quelque Argent-vif que ce soit, en très parfaite Lune. [350]

CHAPITRE XXX

De la Médecine Solaire du troisième Ordre

Pour faire cette Médecine il faut, en la préparant, lui ajouter avec grand artifice un Soufre incombustible en fixant, calcinant et dissolvant,

et en réitérant ces Opérations jusqu'à ce que ce Soufre soit pur et net. Mais avant tout cela, il faut avoir parfaitement sublimé la Matière de cette Médecine. La manière d'ajouter ce Soufre se fait en réitérant la Sublimation de la partie de la Pierre, c'est-à-dire de sa Matière qui n'est pas fixe, et en la joignant industrieusement avec la partie fixe ; tellement que celle-ci s'élève avec l'autre, et qu'elle lui communique sa fixité et sa stabilité. Et plus on refait de suite ces Opérations, qui donnent une perfection *exubérante* à cette Médecine, plus elle acquiert de perfection, plus elle devient efficace, et plus enfin sa vertu s'augmente et se *multiplie*.

Mais pour ne donner sujet à personne de sa plaindre de moi, je m'en vais dire en quoi consiste tout l'accomplissement de Magistère, et cela en peu de mots fort intelligibles, que comprendront tous, sans rien omettre. [351]

Tout le secret consiste donc à purifier parfaitement, par la Sublimation, tant la Pierre, ou sa première Matière, que ce qu'on lui ajoute, c'est-à-dire son Soufre : puis à fixer adroitement ce qui est volatil, et à rendre volatil ce qui est fixe ; et enfin à faire encore le fixe volatil. Fais cela, et tu posséderas un Secret très précieux, qui vaut mieux incomparablement que tous les Secrets de toutes les Sciences du Monde, et qui est véritablement un Trésor, qu'on ne saurait assez estimer. Applique-toi à le chercher avec un travail assidu et une très profonde méditation. Car par ce moyen tu pourras l'acquérir, et non autrement.

Au reste, en refaisant, comme je l'ai dit, les Opérations de cette Médecine ce qui s'appelle sa Multiplication, on peut relever à une telle perfection, qu'elle changera véritablement une infinité d'Argent-vif en Soleil et en Lune très parfaits. Et cela ne dépend que de sa seule Multiplication.

Il ne nous reste plus qu'à louer et à bénir en cet endroit le très-haut et très glorieux Dieu, Créateur de toutes les Natures, de ce qu'il a daigné nous révéler toutes les Médecines que nous avons vues et connues par expérience. Car c'est par sa crainte inspiration que nous nous sommes appliqués à les rechercher avec bien de la [352] peine, et qu'enfin nous les avons faites, et que nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains le parfait Magistère que nous avons tant cherché. Que si nous avons celé la chose, celui qui sera Fils de la Science ne s'en doit pas étonner. Car ce n'est pas à lui que nous l'avons cachée, mais au Méchant, l'ayant enseigné de telle manière que très assurément un Fou n'y comprendra rien ; au lieu que ce que nous en avons dit encouragera un Homme sage à s'attacher encore plus fortement à la rechercher.

Courage donc, Fils de la Science, cherchez et vous trouverez infailliblement ce Don très excellent de Dieu, qui est réservé pour vous seuls. Et vous, Enfants d'iniquité, qui avez mauvaise intention, fuyez bien loin de cette Science, parce qu'elle est votre Ennemie, et qu'elle est faite pour votre perte et votre ruine, qu'elle vous causera très assurément. Car la Providence divine ne permettra jamais que vous jouissiez de ce Don de Dieu, qui est caché pour vous, et qui vous est défendu.

Après avoir parié de toutes les sortes de Médecines, en suivant l'ordre que nous nous sommes proposé, nous allons traiter maintenant des différentes Épreuves, par lesquelles on connaît si le Magistère est véritablement parfait. [353]

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU SECOND LIVRE

Des Épreuves de la perfection

CHAPITRE XXXI

Division des choses contenues en cette Partie

Nous ne nous arrêtons point à parler ici des Expériences, que tout le monde sait faire, comme d'examiner les Métaux parfaits par leur poids, leur couleur, et l'extension qu'ils reçoivent sous le Marteau ; parce qu'il ne faut pas être fort habile pour cela. Ainsi nous ne traiterons en cette Partie que des *Épreuves* ou Essais que font les Artistes pour connaître si la Médecine, dont on aura fait projection sur les Corps imparfaits, et qui les aura transmués, leur aura donné une véritable perfection. [354]

Ces *Épreuves* sont la *Coupelle*, le *Ciment*, le *Rougisement du Métal* au feu, la *Fusion*, l'*Exposition* que l'on fait sur la vapeur des choses aiguës ou acides, le *Mélange* ou l'*Addition du Soufre combustible*, l'*Extinction* du Métal qui a été rougi, la *Calcination*, la *Réduction* en Corps, et la *facilité ou difficulté* qu'il aura à recevoir l'*Argent-vif*. En suivant cet ordre, nous commencerons par la *Coupelle*, puis nous viendrons aux autres *Épreuves*, et nous rapporterons les Causes de chacune dans leur lieu.

CHAPITRE XXXII *De la Coupelle*

Voyons donc ce que c'est que la *Coupelle* ; disons-en les Causes, qui seront très manifestes, et la manière de la faire. Mais il faut remarquer premièrement qu'il n'y a que le Soleil et la Lune qui puissent souffrir cet examen. En recherchant donc quelle est la Cause de l'effet que produit la

Coupelle, et d'où vient que des Métaux imparfaits, que l'on met à cet Examen, il y en a qui le souffrent plus longtemps, et d'autres moins, nous verrons par même moyen, ce qui fait [355] la véritable différence des deux Corps parfaits, d'avec les imparfaits.

Ce n'est pas que ce soit une chose nécessaire à faire en cet endroit, puisque nous avons déjà suffisamment examiné et découvert la Composition essentielle des deux Métaux parfaits, par leurs Principes, lorsque nous en avons ci-devant traité expressément. Car nous avons dit alors que leur Substance était composée d'une grande quantité d'Argent-vif, et de sa plus pure Substance, très subtile d'abord, mais qui depuis a été épais-sie, et rendue en état de ne se fondre, qu'étant devenue rouge dans le feu. Et de là nous tirons cette conséquence que les Métaux imparfaits, qui ont le plus de terrestréité, souffrent le moins la *Coupelle*, et que ceux qui en ont le moins, la souffrent davantage. Et la raison en est, parce que les parties de ces derniers étant plus subtiles, n'étant entremêlées d'aucune terrestréité grossière, elles se mêlent mieux, et elles s'unissent plus fortement ensemble et ainsi elles sont beaucoup plus tenantes les unes aux autres. Et de là il s'en suit encore que les Corps, dont les parties sont plus minces et plus subtiles, ou au contraire qui sont plus épaisses et plus grossières que ne sont celles des Corps parfaits, étant mêlés ensemble, doivent nécessairement se séparer [356] entièrement les uns des autres, lorsqu'on les met à cette Épreuve, parce que ces Corps ne se fondent par tous de la même manière, et au même temps, entre ceux-là, et ceux qui dans leur composition ont le moins d'Argent-vif, se séparent le plus tôt des autres.

Ce qui nous fait évidemment connaître la raison pourquoi de tous les Métaux, Saturne souffre moins la *Coupelle*, et pourquoi il se sépare le premier de ceux qu'on met à cette Épreuve avec lui. Car c'est qu'il est

composé de beaucoup de terrestréité et de fort peu d'Argent-vif, et qu'il se fond facilement et promptement, qui sont deux choses toutes opposées à cet Examen. Et parce qu'il s'en va et s'exhale plutôt que pas un des autres Corps imparfaits, c'est pour cela qu'il est plus propre quel nul autre à faire cette Épreuve, et à servir *d'Examineur*. Car s'exhalant d'abord, il enlève et entraîne avec lui les autres Corps imparfaits qu'on y met. Et par cette même raison, il se consume moins du Corps parfait dans le feu qu'on fait pour la *Coupelle*, quoiqu'il soit très violent ; parce que Saturne, qui est l'Examineur, n'y demeure pas si longtemps ; au lieu que le Corps parfait y demeure jusqu'à la fin, et longtemps après que Saturne est tout consumé. Et par ainsi, il se brûle moins [357] du Corps parfait en cet Examen, qui se fait pas l'entremise du Plomb, et même il s'y purifie davantage.

C'est pourquoi Jupiter, ayant moins de terrestréité, et plus d'Argent-vif que Saturne, et ce qu'il en a étant plus pur et plus subtil, lorsqu'il est mêlé avec les autres Métaux, il souffre plus longtemps la *Coupelle* que ne font Saturne ni Vénus, parce qu'il s'attache plus intimement à ce qu'il y a de Métal parfait mêlé avec lui. Et c'est pour cela même, que lorsqu'il y a du Jupiter mêlé avec quelqu'un des Corps parfaits, dans la masse dont on fait l'Épreuve, le Corps parfait diminue beaucoup, avant que Jupiter s'en sépare.

Pour ce qui est de Vénus, quoiqu'elle ne se fonde qu'après avoir rougi, néanmoins, lorsqu'elle est mêlée avec un Corps parfait, comme elle ne se fond pas si tôt que lui, cela est cause qu'elle s'en sépare, mais non pas pourtant si tôt que Saturne, parce qu'elle rougit avant que de se fondre. Mais comme elle a bien moins d'Argent-vif que Jupiter, qu'elle a plus de terrestréité que lui, et qu'elle est par conséquent d'une Substance plus

épaisse, elle se sépare aussi plutôt que Jupiter de la masse où elle sera mêlée avec un Métal imparfait ; parce que Jupiter s'y attache bien plus intimement que ne fait Vénus, pour [358] la raison que je viens de dire.

À l'égard de Mars, n'ayant point de fusion, à cause qu'il n'a presque point d'humidité, il ne se mêle avec nul des Métaux ; et s'il arrive que par la violence du feu, il se mêle avec le Soleil ou la Lune, n'ayant point d'humidité, il boira celle de ces deux Métaux parfaits, et s'unira avec eux fort exactement, et par ses moindres parties. De sorte qu'encore qu'il ait beaucoup de terrestréité, et fort peu d'Argent-vif, et qu'il ne soit pas même fusible, on a pourtant bien de la peine à le séparer d'avec les Métaux parfaits, et il faut être bien expert pour le pouvoir faire.

L'Artiste, qui comprendra bien les raisons que je viens de dire (pourquoi il y a des Métaux qui souffrent la *Coupelle*, et d'autres qui la souffrent plus ou moins) connaîtra par là ce qu'il faut faire pour perfectionner les Métaux imparfaits, c'est-à-dire ce qu'on doit leur ajouter et leur ôter. Mais s'il ne m'entend ou s'il ne me croit pas, et qu'il ne veuille suivre là-dessus que son caprice, cela ne lui servira de rien pour découvrir la vérité.

J'ai dit au commencement de ce Chapitre que les deux Corps parfaits, c'est-à-dire le Soleil et la Lune, souffrent l'Examen de la *Coupelle*. J'en ai dit la raison, je l'explique encore et j'ajoute que c'est [359] à cause de leur bonne et forte composition, qui vient de leur parfaite mixtion, et de leur pure Substance ; au lieu que les Métaux imparfaits ne la peuvent souffrir, à cause de l'impureté et de la faible union de leurs Principes.

CHAPITRE XXXIII

Comment l'on fait l'Examen des Métaux par la Coupelle

Pour faire la *Coupelle*, il faut prendre des Cendres criblées, de la Chaux, ou de la poudre des Os des Bêtes, que l'on aura brûlés. On mêle tout cela ensemble, ou une partie seulement ; on le détrempe avec un peu d'eau, et on lui donne la forme en l'aplatissant avec la main, afin qu'il ait une assiette ferme et solide, et on enfonce un peu le milieu plus que les côtes ; et sur ce milieu, qui a la figure d'une petite Coupe, l'on jette un peu de poudre de verre, et on la laisse sécher. On se sert ensuite de cette *Coupelle*, comme je vais le dire.

On pose le Métal, ou la masse du Métal que l'on veut coupeller, dans le milieu de cette *Coupelle*, à l'endroit où elle est un peu creuse ; on met des charbons par-dessus [360] qu'on allume, et on souffle continuellement avec un soufflet sur la Matière qu'on y a mise, jusqu'à ce qu'elle soit fondue. Cela fait, on jette du Plomb pièce à pièce par-dessus, et on continue à souffler fortement, afin d'y entretenir continuellement un feu de flamme. Et quand vous verrez la Matière se tourner, et se remuer fortement, soyez assuré qu'elle n'est pas pure. Il faut attendre pourtant jusqu'à ce que tout le Plomb soit exhalé. Car si après cela l'agitation de la Matière continue toujours, c'est une marque qu'elle n'est pas assez purifiée, ainsi il faut encore jeter d'autre Plomb par-dessus, et souffler continuellement jusqu'à ce qu'il s'en aille. Que si après y avoir jeté du Plomb la seconde fois, vous voyez que la Matière ne demeure pas encore en repos, il faut souffler par-dessus, jusqu'à ce que ce mouvement s'arrête, et que la surface de la Matière fondue vous paraisse nette et claire. Alors

ôtez les charbons, défaites le feu, et jetez de l'eau sur votre Matière, parce que vous devez la trouver bien coupellée.

Que si en soufflant vous jetez de fois à autre de la Poudre de verre dans votre *Coupelle*, le Métal que vous examinez s'en purifiera mieux ; parce que le Verre emporte les ordures en les accrochant. Au [361] lieu de Verre, on peut y jeter du Sel, ou du Borax, ou de l'Alun de quelque sorte que ce soit. Cette Épreuve se peut aussi bien faire dans un *Creuset* de terre, qu'avec une *Coupelle*, en soufflant tout autour par-dessus, afin que le Métal qu'on mettra dedans à éprouver, soit plutôt fondu et purifié.

Parlons maintenant du *Ciment*, et disons-en les causes et l'usage.

CHAPITRE XXXIV

Du Ciment, et pourquoi il y a des Corps ou Métaux qui le souffrent mieux, et d'autres qui le souffrent moins

Nous avons dit ci-devant que les Corps qui ont le plus de Soufre combustible se brûlaient beaucoup plus par la Calcination ; et que ceux qui en ont le moins, ne se brûlaient pas si facilement. Le Soleil étant donc celui de tous les Métaux qui a le moins de Soufre, et ce qu'il en a étant fixe, il s'ensuit de là qu'il est le moins combustible de tous, même par le feu de flamme. La Lune ayant pareillement moins de Soufre que tous les autres Métaux, et en ayant pourtant plus que le Soleil, il est certain qu'elle ne peut pas souffrir si longtemps le feu de flamme [362] que le Soleil, non plus que les autres choses qui brûlent de la même manière. Vénus le pourra encore moins souffrir, parce qu'outre elle a plus de Soufre que ces deux Métaux parfaits, elle a encore des terrestrités. Jupiter ayant moins de Soufre et de terrestrité que Vénus, mais pourtant

plus que le Soleil et la Lune, il se brûlera moins par conséquent au feu de flamme que ne fera Vénus ; mais plus que le Soleil et la Lune. Pour Saturne, il a plus de Soufre et de terrestréité dans sa composition que nul des Corps dont nous venons de parler ; aussi il s'enflamme beaucoup plus tôt, et se brûle bien plus vite au feu de flamme. Ce qui vient principalement de ce que son Soufre est fortement mêlé dans sa Substance, et que ce Soufre est plus fixe que celui de Jupiter.

À l'égard de Mars, s'il ne se brûle pas, c'est par accident que cela se fait, non pas que cela vienne de lui. Car quand on le mêle avec des Corps qui ont beaucoup d'humidité, il la boit, à cause qu'il n'en a point, et qu'il est extrêmement sec, n'ayant que très peu de Mercure. Et si on le mêle avec quelque autre Corps, il ne s'enflamme ni ne se brûle, à moins que les Corps avec lesquels il sera mêlé, ne soient d'eux-mêmes inflammables et combustibles. Car en ce cas-là il se brûle et [363] s'enflamme nécessairement, selon que les Corps auxquels il est mêlé, sont inflammables et combustibles eux-mêmes.

Cela présupposé, le *Ciment* étant fait de choses inflammables, on voit pourquoi il a été inventé, et quel est son usage, qui est afin que tout ce qui serait combustible dans les Métaux se brûlât et fût consumé. N'y ayant donc qu'un seul Corps, qui est le Soleil, qui soit incombustible, il n'y a que lui ou ce qui s'approchera le plus de sa nature, qui ne sera pas consumé par le *Ciment*. Il y a pourtant des Corps qui lui résistent davantage, et d'autres qui le souffrent moins. Et il est aisé, par les choses que nous venons de dire, d'en faire le discernement. Car par cette raison la Lune y dure plus après le Soleil, Mars moins qu'elle, Jupiter moins que Mars, Vénus moins que Jupiter, et Saturne le moins de tous.

CHAPITRE XXXV

De quoi est fait le Ciment, et comment on fait l'Épreuve

Voyons maintenant de quelle manière on fait le *Ciment*. Car comme il est d'un grand usage, pour examiner si les Métaux sont parfaits ou non, un [364] doit nécessairement le savoir faire. Le *Ciment* se fait donc avec les Matières minérales qui s'enflamment, comme sont toutes celles qui noircissent, qui s'enfuient de dessus le feu, qui pénètrent et qui brûlent. Par exemple, le *Vitriol*, le *Sel ammoniac*, le *Verdet*, à quoi on ajoute un peu de *poudre de vieille Brique*, et tant soit peu, ou point du tout de *Soufre*, de *l'Urine* d'Homme, avec d'autres choses semblables, aiguës et pénétrantes. De tout cela détrempé avec l'Urine, on compose un Ciment, dont on fait des couches, sur des lamines de Métal qu'on veut passer par le *Ciment*. On arrange ensuite ces lamines dans un pot de terre, où il y aura des grilles de fer, et l'on pose ces lamines de telle manière qu'elle ne se touchent pas, et ne soient pas couchées les unes sur les autres ; mais qu'il y ait de l'espace entre deux, afin que l'ardeur de feu puisse s'étendre librement, et agir également sur toutes, û faut mettre ce Pot, ainsi accommodé, dans un Fourneau, et l'y tenir durant trois jours à fort feu, prenant garde néanmoins de ne pas faire le feu si violent que les lamines se puissent fondre ; mais qu'il soit tel que les lamines se tiennent seulement toujours rouges. Après ce temps-là, on trouvera les lamines nettes et purifiées de toutes sortes d'ordures et [365] d'impuretés ; pourvu que le Métal, dont elles sont, soit parfait. Car s'il ne l'est pas, elles seront entièrement détruites et brûlées par la Calcination qui s'en sera faite.

Il y en a qui, sans *Ciment*, mettent des lamines de Métal dans un feu de flamme, et elles se purifient tout de même, si elles sont de Métaux

parfaits ; car autrement elles se brûlent et se réduisent en cendre. Mais dans l'Examen qui se fait de cette sorte, il faut tenir bien plus longtemps les lames dans le feu que lorsqu'on les accommode avec du *Ciment*.

Au reste, comme la Lune n'est pas beaucoup différente de la nature du Soleil, pour peu qu'on la prépare, elle demeure avec lui dans le même Examen, et elle le souffre tout de même, sans se séparer de lui. Aussi les Métaux ne se séparent les uns des autres, tant à la *Coupelle* qu'au *Ciment*, qu'à cause de la différence qui se trouve dans la composition de leur Substance : parce que c'est ce qui leur donne une fusion différente, et ce qui fait qu'ils ont leurs parties ou plus ou moins serrées. Et de là vient qu'ils se séparent les uns des autres dans ces deux Examens. Car la Substances des Métaux, qui sont d'une composition très forte, ne saurait être corrompue par aucun Corps étranger, [366] à cause que ces Métaux, et ces Corps étrangers, sont deux différentes Substances qui ne peuvent point se mêler et s'unir ensemble par leurs moindres parties. C'est pourquoi, quand les Métaux sont mêlés les uns avec les autres, ils se séparent par cet artifice, sans que pour cela leur Essence soit entièrement corrompue ni détruite. C'est pourquoi l'on connaît si, dans la Transmutation, les Corps imparfaits ont reçu une véritable perfection, s'ils se fondent comme il faut, s'ils rougissent au feu, s'ils ont la solidité et la fermeté qu'ils doivent avoir pour être parfaits.

CHAPITRE XXXVI

Du Rougissement des Métaux au feu

Les Métaux parfaits rougissent au feu dans un temps déterminé avant que de se fondre. Afin que les imparfaits soient véritablement transmués, et qu'ils reçoivent une véritable perfection, il faut nécessairement qu'ils

soient fusibles de la même manière : je veux dire qu'auparavant de se fondre, il faut qu'ils rougissent en s'enflammant, et qu'ils paraissent d'un beau bleu céleste, comme font les Corps parfaits avant que de venir comme aux à cette blancheur éclatante que l'œil ne saurait supporter. Car les Corps parfaits rougissent [367] parfaitement d'une rougeur très forte, auparavant que de se fondre, et ils ne viennent à cette grande blancheur, que l'on ne saurait regarder, que lorsqu'ils sont fondus. Ainsi, si les Corps imparfaits, sur lesquels on fait la projection, se fondent avant que de rougir, c'est une marque qu'ils ne sont pas parfaits ; et s'ils ne rougissent qu'avec peine, et par un feu fort violent, leur Transmutation n'est pas véritable. Ce qui se doit entendre des Corps imparfaits, qui sont naturellement mous ; la même chose se doit inférer de Mars tout seul. Car les Métaux qui ne rougissent pas naturellement, n'acquièrent pas facilement cette propriété, par la préparation qu'on leur donne ; ni ceux qui ne sont pas fusibles d'eux-mêmes, ne reçoivent pas non plus par là une fusion semblable à celle qu'ont naturellement les Corps parfaits. Et si après avoir fait projection de la Médecine sur ces Métaux, ils ne rougissent pas avant leur fusion et s'ils ne jettent pas une lueur d'un beau bleu céleste fort agréable, on peut dire véritablement que leur transmutation n'est pas parfaite. De plus, s'ils n'ont pas le même poids des Métaux parfaits, dans le même volume, s'ils n'ont pas la même couleur, ni le même éclat, s'ils ne rougissent pas de la même manière, et enfin [368] s'il leur manque quelque autre propriété des Corps parfaits, que l'on peut reconnaître par les différentes Épreuves que l'on a imaginées pour cela, on peut dire que l'Artiste n'a pas bien réussi dans ses recherches, ni dans son travail. Ainsi il doit recommencer à étudier et à chercher tout de nouveau, jusqu'à ce

qu'il acquière la véritable connaissance du Magistère, qu'il ne doit pourtant attendre que de la bonté de Dieu seul.

CHAPITRE XXXVII

De la Fusion

Nous allons parler maintenant de la *Fusion* et nous en dirons tout ce qui sera nécessaire, parce que c'est une Épreuve qui nous fait évidemment connaître les Métaux qui rougissent au feu, et ceux qui n'y rougissent point. Je dis donc premièrement que la *Fusion* des Corps parfaits ne se fait que d'une seule manière, qui est qu'ils ne se fondent jamais qu'ils n'aient rougi auparavant. Mais comme il y a d'autres Métaux qui rougissent tout de même, avant que de fondre, il faut remarquer que les parfaits rougissent d'une manière particulière. Car lorsqu'ils rougissent, ils ne deviennent pas tout à fait [369] blanc, il ne paraît point de noirceur dans le feu qui en sort, et ils ne se fondent pas d'abord qu'ils ont rougi, ni ils ne deviennent pas tout aussitôt liquides et coulants.

Quand on verra donc qu'un Métal fondra à un fort petit feu, ou qu'il fondra sans rougir, ou qu'en fondant il paraîtra noirâtre, c'est une marque infallible que c'est ou un Corps imparfait (tel qu'il est naturellement, ou si l'on a fait projection de quelques Médecine sur lui, que cette Médecine est imparfaite).

Que si encore après qu'un Métal aura rougi, on ne le fait point refroidir en le trempant dans l'Eau, et que sa rougeur sa change tout à coup en noirceur, et qu'ainsi il perde sa rougeur auparavant que de s'endurcir ; il est certain que ce Métal, quel qu'il soit, n'est pas parfait ; et c'est assurément un des Métaux imparfaits qui sont naturellement mous. Mais si c'est un Métal qui avant que de fondre ne rougisse qu'avec peine, et

même qu'à fort feu, et si étant rouge il jette un éclat et une lueur fort resplendissante et toute blanche, c'est un témoignage que ce Corps-là n'est pas parfait ; mais c'est l'un ou l'autre des deux Corps durs, c'est-à-dire Vénus ou Mars. De même, si l'on ôte du feu un Métal après être fondu, et qu'il s'endurcisse tout [370] aussitôt, tellement qu'il ne soit plus coulant ni liquide, demeurant toujours rouge et éclatant, quel que soit ce Corps-là, et quelque Médecine qu'on ait projetée sur lui, il n'a pas la véritable perfection de Lune ni de Soleil ; mais c'est ou Mars, ou quelque chose de semblable.

De ce que nous venons de dire, il est évident que les Corps fusibles rougissent de trois différentes manières auparavant que de fondre, comme il se connaît par expérience. Car il y en a qui étant rouges, paraissent noirâtres, et c'est là la manière de rougir des Métaux imparfaits, qui sont mous. Il y en a d'autres dont la rougeur est d'un rouge clair, et ceux-là ce sont les Métaux parfaits. Et enfin il y en a d'autres, dont la rougeur est fort blanche, et qui jettent des rayons brillants ; et ceux-là, ce sont nécessairement les Corps imparfaits qui sont durs, ainsi que la raison et l'expérience le font voir.

Mais pour être plus assuré de toutes les manières dont les Métaux rougissent au feu, l'on n'a qu'à en faire fondre un peu de chacun, et à considérer premièrement à quel degré de feu chacun d'eux se fond, et ensuite prendre garde à toutes les différences de leur fusion. Car de cette manière on s'instruira pleinement de toutes choses, et non autrement. Cela dépendant [371] uniquement de la Pratique et de l'Expérience. Et c'est là un Avertissement général, qui doit servir pour toutes les manières *d'Examens*, tant de ceux dont j'ai déjà parlé, que de ceux qui nous restent encore à dire. Voilà pour la *Fusion*.

CHAPITRE XXXVIII

De l'Exposition qu'on fait des Métaux sur les vapeurs des choses acides

Notre ordre veut que nous parlions maintenant de la Preuve que l'on fait pour connaître si les Corps sont parfaits en les mettant sur les vapeurs des choses âcres et *acides*. On a imaginé cette preuve parce qu'on a vu par expérience que les Corps parfaits étant mis sur la vapeur des choses aiguës, c'est-à-dire de celles qui ont un suc aigre, pontique et acide, s'ils sont purs et sans mélange, il ne se forme rien au-dessus, principalement sur le Soleil. Et si ces Corps parfaits ont quelque alliage, il se fait sur leur superficie une espèce de petite fleur ou duvet, de couleur de bleu céleste très agréable ; et qui se fait encore mieux sur l'Or, qui est mélangé avec quelque autre Métal, que sur l'Argent. Ainsi, à l'imitation de la Nature, nous mettons les Corps, qui [372] ont été préparés et altérés par nos Médecines à la même Épreuve, pour essayer si la même chose et la même couleur d'un bleu céleste se formera sur eux. Ce qui ne provient que d'un Argent-vif net et pur, comme nous l'avons fait voir suffisamment ci-devant. C'est pourquoi lorsqu'on mettra quelque Corps' ou Métal que ce soit, qui aura été altéré par la Médecine, sur la vapeur des choses acides, et qu'on verra qu'il ne produira pas cette belle couleur céleste, on peut dire que ce Corps-là n'est pas entièrement parfait.

Or voici la différence que par cet Examen, on remarque entre les Corps ou Métaux imparfaits. Sur *Mars*, il se forme une *rougeur brune*, ou un jaune brun entremêlé de verdure. Sur *Vénus* un *vert brun* mêlé d'un bleu céleste, trouble et obscur. Sur *Saturne* un *blanc brun* et sur *Jupiter* un *blanc clair*. Et d'autant que l'Or, qui est le Corps ou Métal le plus parfait, étant mis à cette Épreuve, ne produit rien de semblable, ou qu'il

en produit bien peu, et qu'il est même fort longtemps à le faire ; et que d'ailleurs Jupiter, par la vapeur des acides, jette cette fleur gommeuse, plus tard que ne font les autres Métaux imparfaits ; nous inférons de là que Jupiter est celui de tous les Métaux imparfaits qui a le plus de disposition [373] à recevoir la perfection, par la grand Œuvre. C'est ainsi que, par le moyen de cet Examen, tu pourras aisément connaître de quelle espèce de Métal sera celui que tu auras voulu changer par la Médecine, si tu considères bien de suite ce que je viens de dire dans ce Chapitre. Que si cela ne te peut de rien servir dans ce dessein, tu ne dois t'en prendre qu'à ton ignorance toute pure.

CHAPITRE XXXIX

De l'Extinction des Métaux rougis au feu

On fait cette Épreuve de diverses manières pour connaître par là si le Métal imparfait, sur lequel on aura fait projection du Magistère, est parfait ou non. Car premièrement, ayant éteint dans une Liqueur ce Métal, après l'avoir rougi au feu, si l'on a prétendu le changer en Lune, et qu'il ne devienne pas blanc étant éteint ou si ayant reçu la Médecine solaire, il ne devienne jaune, et qu'il prenne quelque autre couleur ; c'est une marque évidente que la Médecine, par laquelle on a voulu transmuer ce Métal, n'est ni véritable, ni parfaite. Secondement, si après avoir fait rougir et avoir éteint par plusieurs [374] fois dans l'Eau, où l'on aura dissous des Sels ou de l'Alun, un Métal sur lequel on aura fait projection de quelque Médecine que ce soit, on voit se lever par-dessus une écaille un peu noirâtre ; ou si après l'avoir éteint dans de l'Eau soufrée, et l'avoir rougi et éteint ensuite plusieurs fois de la même manière, il s'en sépare beaucoup de *scories* ou paillettes ; ou s'il devient d'un vilain noir et désa-

gréable ; ou s'il se casse sous le marteau, il est certain que la Médecine dont on se sera servi pour transmuier ce Métal, est trompeuse et sophistique. Troisième, si après avoir fait passer un Métal par un *Ciment* fait avec du Sel Ammoniac, du Verdet et de l'Urine d'Enfant, qui est celle qui a le plus d'acrimonie, ou de quelque autre chose semblable : et après cela, l'ayant fait rougir et éteint, celui qui paraissait avoir été changé en Lune ou en Soleil, étant forgé, n'a par la couleur ni d'Argent ni d'Or, ou s'il s'écaille sous le marteau, il est certain que ce Métal n'a été changé que par sophistication.

Enfin, voici une maxime constante et générale pour toutes sortes d'Examens et d'Épreuves : qui est, que si le Métal qui aura été altéré par quelque Médecine que ce puisse être, du premier, du second, ou du troisième Ordre, se trouve n'avoir [375] pas le *véritable poids*, dans le même volume, ni la *véritable couleur* du Métal parfait, dans lequel on aura prétendu le transmuier, l'Artiste s'est assurément abusé dans son Ouvrage, et sa Médecine n'est qu'une fourberie et une sophistication, qui non seulement ne profite de rien, mais qui cause la ruine de l'infamie de ceux qui s'appliquent à ces sortes d'Ouvrages.

CHAPITRE XL

Du Mélange su Soufre combustible avec les Métaux

On connaît tout de même, par le mélange que l'on fait du Soufre avec les Métaux, si la Médecine que l'on aura projetée dessus est véritable et parfaite. Car nous noyons par expérience que le Soufre étant mêlé avec les Corps ou Métaux, en brûle les uns plus que les autres, et qu'il y en a qui après cela reprennent corps, et d'autres qui ne le reprennent point. Et ainsi l'on peut connaître par là la différence d'entre les Métaux impar-

faits, qui auront été changés par le moyen des Médecines sophistiques d'avec ceux qui auront été véritablement transmués par l'Élixir. De sorte que comme de tous les Corps ou Métaux, tant [376] parfaits qu'imparfaits, nous voyons que le Soleil est celui que le Soufre brûle le moins, et après lui Jupiter, puis la Lune, et enfin Saturne : et que Vénus se brûle plus facilement que nul de ceux là, et Mars encore plutôt et plus facilement qu'elle, et que tous les autres. On peut juger de là qui sont les Métaux les plus proches de la perfection, et qui sont ceux qui en sont les plus éloignés.

On juge pareillement par la diversité des couleurs qu'ont les Corps après avoir été brûlés par le *Soufre*, de quelle espèce ils sont, et quelle est leur véritable nature. Car au sortir de cette Épreuve, le Soleil paraît fortement orangé ou rouge clair. La Lune est noire, entremêlée d'un bleu céleste. Jupiter est noir avec un tant soit peu de rouge mêlé. Saturne est noir, brun, avec un peu de rouge et de *lividité*. Pour ce qui est de Vénus, si elle a été fort brûlée par le *Soufre*, elle paraît après cela noire et fort *livide* : mais si elle n'a été que légèrement brûlée, elle a une couleur fort nette d'un beau violet, qui lui vient du mélange du Soufre. Mais à l'égard de Mars, bien qu'il soit beaucoup ou peu brûlé, il revient toujours de cette Épreuve fort noir et fort obscur.

On remarque pareillement la différence qui est entre les Métaux en les remettant [377] en Corps, après qu'ils ont été brûlés par le *Soufre*. Car il y en a qui reprennent Corps, et d'autres qui, après l'avoir repris, étant mis dans un feu violent, s'en vont entièrement ou en partie en fumée avec le *Soufre*. De plus, quelques-uns de ceux qui reprennent corps reviennent en leur même nature ; et ils y en a d'autres qui, après avoir été ainsi brûlés, reviennent et se changent en tout un autre Corps que celui

qu'ils avaient auparavant. Ceux qui après cette Épreuve reprennent leur même Corps, ce sont le Soleil et la Lune. Mais Jupiter et Saturne s'évaporent ; Jupiter ou entièrement où presque tout ; Saturne ne s'évapore pas tout à fait, mais quelque fois plus et quelquefois moins. Au reste, cette différence vient de la diversité des choses et des Corps, et de la différente manière de les préparer ou de les essayer par cette Épreuve. Car si au sortir de cet Examen on remet Jupiter en Corps, et qu'on lui veuille donner tout à coup un feu fort violent, il s'évapore et se perd : au lieu que si l'on donne le feu peu à peu et par degrés, Saturne et Jupiter se conservent et se maintiennent en leur nature. Il est vrai que les Corps que ces deux Métaux reprennent après cela, ne semblent pas être leur véritable Corps, mais un autre tout différent. L'expérience nous ayant [378] fait voir qu'après cette Épreuve, Jupiter se change comme en un *Régule d'Antimoine* clair, et Saturne en un *Régule d'Antimoine* brun et obscur. Que Vénus se diminue, si on lui fait reprendre corps par un feu fort, et Mars encore plus. Mais Vénus, se remettant en Corps, devient plus pesante qu'elle n'était, et d'une couleur jaune obscure, qui tient un peu de la noirceur, et elle s'amollit en augmentant de poids. Ainsi l'on pourra juger par ces Expériences de la nature des Corps qui auront été altérés par les Médecines.

CHAPITRE XLI

De la Calcination et de la Réduction

Nous aurions encore une fois à parler ici de l'Examen qui se fait en *calcinant* les Corps ou Métaux, en *leur faisant* ensuite *reprendre Corps*. Mais, parce que nous avons déjà traité fort amplement de ces deux choses dans le Livre précédent, nous nous contenterons de dire que nous avons

prouvé par expérience, qu'encore que l'on *calcine* les Corps parfaits, et qu'on les *remette en Corps*, tant que l'on voudra, ils ne perdront rien pour cela de leur perfection et de leur bonté : c'est-à-dire qu'ils ne perdront [379] rien, ni de leur couleur, ni de leur poids, ni de leur volume, ni de leur volume, ni de leur éclat, au moins qui soit considérable. D'où il faut tirer cette conséquence, que si en *calcinant* et en *remettant* plusieurs fois *en corps* les Métaux imparfaits, quels qu'ils soient, qui auront été altérés et changés par quelque Médecine, s'ils déchoient de la bonté qu'ils semblaient avoir acquise par la projection, il est certain que les Médecines, qui auront fait ce changement, ne sont que de pures Sophistications. Ainsi l'on doit travailler à faire des expériences, afin de n'y être pas trompé.

CHAPITRE XLII

De la facilité qu'ont les Métaux à recevoir l'Argent-vif

J'ai ci-devant fait voir clairement que les Corps ou Métaux qui avaient beaucoup d'Argent-vif, étaient les plus parfaits, et que c'était la raison pour laquelle ils *s'attachaient* beaucoup mieux à *l'Argent-vif* que ne font les autres. Et il est certain, par conséquent, que *les Corps qui reçoivent et boivent plus avidement l'Argent-vif* s'approchent le plus de la perfection ; ainsi que nous le témoigne la grande facilité que le Soleil et la [380] Lune, qui sont les deux Corps parfaits, ont à le recevoir et à s'attacher à lui. D'où il s'ensuit que tout Métal imparfait qui aura été transmué par quelque Médecine, et qui ne recevra pas facilement *l'Argent-vif* en sa Substance, doit être fort éloigné de la perfection.

CHAPITRE XLIII

Récapitulation de tout l'Art

Après avoir parlé suffisamment des Expériences qu'on peut faire pour examiner la perfection du Magistère, et avoir par conséquent satisfait à ce que nous avons promis au commencement de ce Livre, il ne nous reste plus autre chose à faire, pour achever notre Ouvrage, qu'à mettre dans un seul Chapitre tout l'accomplissement de cette divine Œuvre, et réduire en peu de mots le Procédé du Magistère que nous avons *abrégé en cette Somme* et dispersé en tous les Chapitres qu'elle contient. Je déclare donc, que toute l'Œuvre ne consiste qu'à prendre la Pierre (c'est-à-dire la Matière de la Pierre), que l'on doit assez connaître par toutes les choses que nous en avons dites dans les Chapitres de ce Traité ; et par un travail assidu et continuel, lui donner [381] le premier degré de Sublimation, afin de lui ôter toute l'impureté qui la corrompt. La perfection que la Sublimation doit donner à cette Matière, ne consistant qu'à la faire devenir si subtile qu'elle soit élevée à la dernière pureté et subtilité ; qu'elle devienne enfin toute spirituelle et volatile. Après quoi, il faut la rendre tellement fixe par les manières de Fixations que j'ai décrites, qu'elle puisse résister au feu, quelque violent qu'il soit, et demeurer sans s'enfuir ni s'évaporer : Et c'est là la fin du second degré de la préparation qu'il faut donner à cette Matière. Par le troisième degré, on achève de la préparer tout à fait. Ce qui se fait en sublimant cette Pierre (ou cette Matière), et par ce moyen de fixe qu'elle est, la rendant volatile, puis de volatile la faisant fixe une seconde fois, la dissolvant après l'avoir fixée, et étant dissoute la rendant encore volatile, et la refixant tout de même, tant qu'elle soit fusible, et qu'elle transmue les Imparfaits, et leur donne la véritable

perfection de Soleil et de Lune à toute épreuve. Ainsi, en refaisant les Opérations de ce troisième degré, on augmente la perfection de la Pierre, et on multiplie la vertu qu'elle a de transmuier les Corps imparfaits. De sorte que ce n'est qu'en refaisant continuellement les mêmes Opérations de l'Œuvre qu'on [382] donne la Multiplication à la Pierre, par laquelle on la rend si parfaite qu'une de ses parties pourra convertir en véritable Soleil et en véritable Lune cent parties de Métal imparfait, puis mille, et ainsi de suite en augmentant toujours jusqu'à l'infini. Après on n'a plus qu'à faire passer par les Épreuves le Métal qui aura été transmué, pour connaître si le Magistère, qui en aura fait la Transmutation, est véritable et parfait.

CHAPITRE XLIV

De quelle manière l'Auteur a enseigné l'Art en cette Somme de perfection

Mais pour ôter toute sorte de prétexte aux Calomnieurs de nous accuser de mauvaise foi, et de n'avoir pas agi sincèrement en ce Traité : Je déclare ici premièrement qu'en cette *Somme*, je n'ai pas enseigné notre Science de suite, mais je l'ai dispersée ça et là en divers Chapitres. Et je l'ai fait ainsi à dessein, parce que si je l'avais mise en ordre de suite, les Méchants, qui en feraient un mauvais usage, l'auraient apprise aussi facilement que les Gens de bien. Ce qui serait une chose tout à fait indigne et injuste. Je déclare en second lieu, que partout où il [383] semble que j'aie parlé le plus clairement et le plus ouvertement de notre Science, c'est là où j'en ai parlé le plus obscurément, et où je l'ai le plus cachée. Je n'en ai pourtant jamais parlé par Allégories ni par Énigmes ; mais je l'ai traitée, et je l'ai enseignée en paroles claires et intelligibles, l'ayant écrite sincèrement, et de la manière que je l'ai sue, et que je l'ai apprise par

l'inspiration de Dieu, très haut, très glorieux et infiniment louable, qui a daigné me la révéler, n'y ayant que lui seul *qui la donne à qui il lui plaît, et qui l'éte quand il lui plaît.*

Courage donc, Enfants de la Science, ne désespérez pas de pouvoir apprendre une Science si merveilleuse. Car je vous assure que vous la découvrirez indubitablement si vous la cherchez, non pas par le raisonnement d'aucune autre Science que vous ayez apprise, mais par un mouvement et une impétuosité d'esprit. Et celui qui la cherchera par l'intelligence et la lumière naturelle de son esprit, la trouvera. Mais celui qui prétendra l'apprendre par les Livres ne doit pas espérer de la savoir, qu'après avoir étudié pendant un long temps. Car je déclare encore que ni les Philosophes qui m'ont précédé, ni moi, n'avons écrit notre Science que pour nous, et pour les Philosophes [384] nos Successeurs, et nullement pour les autres ; quoique d'ailleurs cette Science soit très véritable et très assurée. Pour moi, quoique je n'aie écrit tout de même que pour moi la manière et de la rechercher, et de l'apprendre : Je puis dire néanmoins que ce que j'en ai dit, je ne l'ai pas dit seulement pour exciter les Personnes sages et intelligentes à s'appliquer à l'étude de cette Science ; mais même que j'en ai assez dit pour leur donner le moyen de la rechercher par l'unique et la véritable voie. Et je puis assurer que quiconque aura bon esprit, et qui s'appliquera soigneusement à bien comprendre ce que j'ai dit en ce Livre, aura assurément la satisfaction de Découvrir un Don excellent de Dieu très haut et très puissant.

Voilà tout ce que j'avais à dire, touchant la recherche d'un Art ou d'une Science si relevée et excellente.

Fin du second Livre, et de toute la Somme de perfection de Geber.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| AVERTISSEMENT | 4 |
| PRÉFACE..... | 8 |
| PREMIÈRE PARTIE <i>De la vérité de la Science</i> | 8 |
| SECONDE PARTIE <i>De l'Obscurité des Philosophes Chimiques</i> | 78 |
| LA TABLE D'ÉMERAUDE..... | 105 |
| EXPLICATION DE LA TABLE <i>d'Émeraude par Hortulain</i> | 107 |
| PRÉFACE..... | 107 |
| CHAPITRE PREMIER : <i>L'Art d'Alchimie est vrai et certain</i> | 108 |
| CHAP. : <i>La Pierre doit être divisée en deux parties</i> | 108 |
| CHAP. III : <i>La Pierre a en soi les quatre Éléments</i> | 109 |
| CHAP. IV : <i>La Pierre a Père et Mère, qui sont le Soleil et la Lune</i> | 109 |
| CHAP. V : <i>La conjonction des Parties est la conception et la génération de la Pierre</i> | 110 |
| CHAP. VI : <i>La Pierre est parfaite si l'Âme est fixée dans le Corps</i> | 110 |
| CHAP. VII : <i>La mondification de la Pierre</i> | 111 |
| CHAP. VIII : <i>La Partie non fixe de la Pierre doit séparer la partie fixe et l'élever</i> | 112 |
| CHAP. IX : <i>La Pierre volatile doit derechef être fixée</i> | 112 |
| CHAP. X : <i>Utilité de l'Art et de l'efficace de la Pierre</i> | 113 |
| CHAPITRE XI : <i>Le Magistère imite la Création de l'Univers</i> | 113 |
| CHAP. XII : <i>Déclaration énigmatique de la Matière de la Pierre</i> | 114 |
| CHAP. XIII <i>Pourquoi la Pierre est appelée parfaite</i> | 115 |
| LES SEPT CHAPITRES ATTRIBUÉS À HERMÈS..... | 116 |
| CHAPITRE PREMIER..... | 116 |
| CHAP. II | 121 |
| CHAP. III..... | 127 |
| CHAP. IV | 130 |
| CHAP. V | 137 |
| CHAP. VI..... | 141 |
| TRADUCTION DU CHAPITRE <i>sixième par Joli</i> | 145 |
| CHAPITRE SEPTIÈME ET DERNIER | 146 |

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

| | |
|--|-----|
| <i>Observation sur les motifs qui engagent à reconnaître Hermès pour l'Auteur des Sept Chapitres</i> | 151 |
| DIALOGUE DE MARIE ET D'AROS <i>Sur le Magistère d'Hermès</i> | 159 |
| LA SOMME DE LA PERFECTION..... | 165 |
| LIVRE PREMIER..... | 165 |
| AVANT PROPOS ET CHAPITRE I <i>De la manière d'enseigner l'Art de Chimie, et de ceux qui sont capables de l'apprendre</i> | 165 |
| CHAP. II : <i>Division de ce Livre en quatre Parties</i> | 167 |
| PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER LIVRE <i>Des empêchements à cet Art</i> | 168 |
| CHAP. III : <i>Division des empêchements</i> | 168 |
| CHAP. IV : <i>Des Empêchements à l'Œuvre, qui peuvent venir de la mauvaise disposition du Corps de l'artiste</i> | 168 |
| CHAP. V : <i>Des Empêchements qui viennent de l'esprit</i> | 169 |
| CHAP. VI <i>Des Empêchements extérieurs</i> | 170 |
| CHAP. VII : <i>Conclusion de cette première Partie Quel doit être l'artiste</i> | 171 |
| SECONDE PARTIE DU PREMIER LIVRE <i>Où sont rapportées et réfutées les Raisons de ceux qui nient l'Art de Chimie</i> | 174 |
| CHAP. VIII : <i>Division de ce qui sera contenu en cette seconde Partie</i> | 174 |
| CHAP. IX : <i>Raisons de ceux qui nient simplement l'art</i> | 175 |
| CHAP. X : <i>Que l'Art ne doit et ne peut pas même imiter exactement la Nature en toute l'étendue de ses différentes actions ; où il est parlé des Principes des Métaux</i> | 179 |
| CHAP. XI : <i>Réfutation des Raisons de ceux qui nient l'Art absolument</i> | 181 |
| CHAP. XII : <i>Différents Sentiments de ceux qui supposent l'Art véritable</i> | 187 |
| CHAP. XIII <i>Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Soufre</i> | 188 |
| CHAP. XIV : <i>Réfutation de ce que l'on vient de dire</i> | 189 |
| CHAP. XV : <i>Raisons de ceux qui nient que l'Arsenic soit la Matière de l'Art, et leur Réfutation</i> | 190 |
| CHAP. XVI : <i>Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans le Soufre, L'Argent-vif, la Tutie, la Magnésie, la Marcassite, le Sel Ammoniac ; et leur Réfutation</i> | 191 |
| CHAP. XVII : <i>Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans les Esprits, conjointement avec les Corps qu'ils doivent fixer</i> | 192 |
| CHAP. XVIII : <i>De ceux qui nient que la matière de l'Art se trouve dans les Corps Et premièrement dans le Plomb blanc, ou l'Étain qu'on appelle Jupiter, et leur réfutation</i> | 194 |
| CHAP. XIX : <i>Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Plomb</i> | 195 |
| CHAP. XX : <i>Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est pas dans le mélange des Corps durs avec les durs, et des mous avec les mous</i> | 196 |

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

| | |
|---|-----|
| CHAP. XXI : Pourquoi ceux qui ont mêlé les Corps durs avec les mous, et les parfaits avec les imparfaits ont nié la Science | 197 |
| CHAP. XXII : Que l'Art ne se trouve ni dans l'extraction de l'âme (ou Teinture), ni dans le régime du feu.... | 198 |
| CHAP. XXIII : Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est ni dans le Verre, ni dans les Pierreries | 198 |
| CHAP. XXIV : Motif de ceux qui nient que l'Art soit dans les moyens Minéraux, dans les Végétales, et dans le mélange de quelque chose que ce soit | 199 |
| TROISIÈME PARTIE DU PREMIER LIVRE Des principes naturels et de leurs effets. | 201 |
| CHAP. XXV : Des Principes naturels et des Corps Métalliques, selon l'opinion des Anciens. | 201 |
| CHAP. XXVI : Des Principes naturels des Métaux, selon l'opinion des Modernes..... | 202 |
| CHAP. XXVII Division de ce qu'il y a dire des trois Principes..... | 203 |
| CHAP. XXVIII : Du Soufre..... | 204 |
| CHAP. XXIX : De l'Arsenic..... | 206 |
| CHAP. XXX : De l'argent-vif..... | 206 |
| CHAP. XXXI : Des Effets des Principes naturels, qui sont les Corps Métalliques | 207 |
| CHAP. XXXII : Du Soleil ou de l'Or | 208 |
| CHAP. XXXIII : De la Lune ou Argent..... | 210 |
| CHAP. XXXIV : De Saturne ou du Plomb..... | 210 |
| CHAP. XXXV : De Jupiter ou de l'Étain | 211 |
| CHAP. XXXVI : De Vénus ou du Cuivre..... | 212 |
| CHAP. XXXVII : De Mars ou de Fer..... | 213 |
| CHAP. XXXVIII : De la différence des Métaux imparfaits à l'égard de la perfection | 213 |
| QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU PREMIER LIVRE Qui traite des Principes artificiels de l'Art | 215 |
| CHAP. XXXIX : Division des choses contenues en cette Partie, où il est parlé en passant de la perfection, de laquelle il sera traité dans le second livre | 215 |
| CHAP. XL : De la Sublimation en général, et pourquoi on l'a inventée | 217 |
| CHAP. XLI : Ce que c'est que la Sublimation. comment se fait celle du Soufre et de l'Arsenic, et des trois degrés du feu qu'il y faut observer | 219 |
| CHAP. XLII : Des Fèces des Corps Métalliques, qu'il faut ajouter aux Esprits pour les sublimer, et quelles doivent être leur quantité et leur qualité | 221 |
| CHAP. XLIII : Des fautes que l'on peut faire, et qu'il faut éviter, à l'égard de la quantité des fèces et de la disposition du Fourneau en sublimant le Soufre et l'arsenic. De la manière de faire les Fourneaux, et de quel bois on se doit servir..... | 224 |
| CHAP. XLIV : De quelle matière et de quelle figure l'Aludel doit être..... | 227 |
| CHAP. XLV : De la Sublimation du Mercure | 229 |

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

| | |
|--|-----|
| CHAP. XLVI : <i>De la Sublimation de la Marcassite</i> | 231 |
| CHAP. XLVII : <i>Du Vaisseau propre à bien sublimer la Marcassite</i> | 232 |
| CHAP. XLVIII : <i>De la Sublimation de la Magnésie et de la Tutie, et des Corps imparfaits</i> | 235 |
| CHAP. XLIX : <i>De la Descension et du Moyen de purifier les Corps avec les Pastilles</i> | 236 |
| CHAP. L : <i>De la Distillation ; de ses Causes, et des trois manières de la faire ; par l'Alambic, par le Descensoire, et par le Filtre</i> | 238 |
| CHAP. LI : <i>De la Calcination, tant des Corps que des Esprits, de ses Causes, et de la manière de la faire</i> | 243 |
| CHAP. LII : <i>De la Dissolution</i> | 248 |
| CHAP. LIII : <i>De la Coagulation, de ses Causes et des divers moyens de coaguler le Mercure et les Médecines dissoutes</i> | 250 |
| CHAP. LIV : <i>De la Fixation, de ses Causes, et de la Manière différente de fixer les Corps et les Esprits</i> | 256 |
| CHAP. LV : <i>De l'incinération</i> | 258 |
| SECOND LIVRE DE LA SOMME DE GEBER | 261 |
| PRÉFACE <i>Division de ce second Livre en trois parties</i> | 261 |
| PREMIÈRE PARTIE DU SECOND LIVRE | 262 |
| CHAP. I : <i>De la Connaissance des choses par lesquelles on peut découvrir la possibilité de la perfection, et la Manière de la faire</i> | 262 |
| CHAP. II : <i>De la nature du Soufre et de l'Arsenic</i> | 262 |
| CHAP. III : <i>De la Nature du Mercure ou Argent-vif</i> | 265 |
| CHAP. IV : <i>De la Nature de la Marcassite, de la Magnésie et de la Tutie</i> | 268 |
| CHAP. V : <i>De la Nature du Soleil</i> | 269 |
| CHAP. VI : <i>De la Nature de la Lune</i> | 273 |
| CHAP. VII : <i>De la Nature de Mars, où il est traité des Effets du Soufre et du Mercure, et des Causes de la corruption et de la perfection des Métaux</i> | 274 |
| CHAP. VIII : <i>De la Nature de Vénus ou du Cuivre</i> | 277 |
| CHAP. IX : <i>De la Nature de Jupiter ou de l'Étain</i> | 281 |
| CHAP. X : <i>De la Nature de Saturne, ou du Plomb</i> | 284 |
| SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE DES MÉDECINES..... | 289 |
| CHAP. XI : <i>Qu'il doit nécessairement y avoir deux sortes de Médecines, tant pour chaque Corps imparfait que pour l'Argent-vif, l'une au Blanc, l'autre au Rouge ; mais qu'il n'y en a qu'une seule très parfaite, qui rend toutes les autres inutiles</i> | 289 |
| CHAP. XII : <i>Qu'il faut donner une préparation particulière à chaque Métal imparfait</i> | 292 |
| CHAP. XIII <i>Que la Médecine doit ajouter ce qui est de défectueux dans les Métaux imparfaits ; et que la préparation, qu'on leur donne pour recevoir cette Médecine, doit ôter ce qu'ils ont de superflu</i> | 293 |

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

| | |
|---|-----|
| CHAP. XIV : <i>De la préparation de Saturne et de Jupiter</i> | 296 |
| CHAP. XV : <i>De la préparation de Vénus</i> | 300 |
| CHAP. XVI : <i>De la préparation de Mars</i> | 301 |
| CHAP. XVII : <i>De la manière de purifier l'Argent-vif</i> | 302 |
| CHAP. XVIII : <i>Que la Médecine très parfaite donne nécessairement cinq différentes propriétés de perfection, qui sont la Netteté, la Couleur ou Teinture, la Fusion, la Stabilité, et le Poids Et que par ces effets l'on doit juger de quelle chose on doit prendre cette Médecine</i> | 303 |
| CHAP. XIX : <i>Des préparations qu'il faut donner à la Médecine, afin qu'elle ait toutes les propriétés qu'elle doit nécessairement avoir</i> | 305 |
| CHAP. XX : <i>De la différence des Médecines, et qu'il y en a du premier, du second, et du troisième Ordre</i> | 307 |
| CHAP. XXI : <i>Des Médecines du premier Ordre, qui blanchissent Vénus</i> | 308 |
| CHAP. XXII : <i>Du blanchissement de Mars</i> | 312 |
| CHAP. XXIII : <i>Des Médecines qui jaunissent la Lune</i> | 313 |
| CHAP. XXIV : <i>Des Médecines du second Ordre, et de leurs propriétés</i> | 317 |
| CHAP. XXV : <i>De la Médecine Lunaire et Solaire pour les Corps imparfaits</i> | 319 |
| CHAP. XXVI : <i>De la Médecine qui coagule et fixe l'Argent-vif</i> | 321 |
| CHAP. XXVII : <i>Comment par l'Art on peut rendre les Médecines entrantes, ou leur donner ingrés</i> | 323 |
| CHAP. XXVIII : <i>De la Médecine du troisième Ordre en général</i> | 324 |
| CHAP. XXIX : <i>De la Médecine Lunaire du troisième Ordre</i> | 325 |
| CHAP. XXX : <i>De la Médecine Solaire du troisième Ordre</i> | 326 |
| TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU SECOND LIVRE | 329 |
| CHAP. XXXI : <i>Division des choses contenues en cette Partie</i> | 329 |
| CHAP. XXXII : <i>De la Coupelle</i> | 329 |
| CHAP. XXXIII : <i>Comment l'on fait l'Examen des Métaux par la Coupelle</i> | 333 |
| CHAP. XXXIV : <i>Du Ciment, et pourquoi il y a des Corps ou Métaux qui le souffrent mieux, et d'autres qui le souffrent moins</i> | 334 |
| CHAP. XXXV : <i>De quoi est fait le Ciment, et comment on fait l'Épreuve</i> | 336 |
| CHAP. XXXVI : <i>Du Rougissement des Métaux au feu</i> | 337 |
| CHAP. XXXVII : <i>De la Fusion</i> | 339 |
| CHAP. XXXVIII : <i>De l'Exposition qu'on fait des Métaux sur les vapeurs des choses acides</i> | 341 |
| CHAP. XXXIX : <i>De l'Extinction des Métaux rougis au feu</i> | 342 |
| CHAP. XL : <i>Du Mélange su Soufre combustible avec les Métaux</i> | 343 |
| CHAP. XLI : <i>De la Calcination et de la Réduction</i> | 345 |

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHES ALCHEMIQUES

CHAP. XLII : *De la facilité qu'ont les Métaux à recevoir l'Argent-vif*.....346
CHAP. XLIII : *Récapitulation de tout l'Art*347
CHAP. XLIV : *De quelle manière l'Auteur a enseigné l'Art en cette Somme de perfection*348



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2008

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Splendo Solis, détail, D.R.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/PP